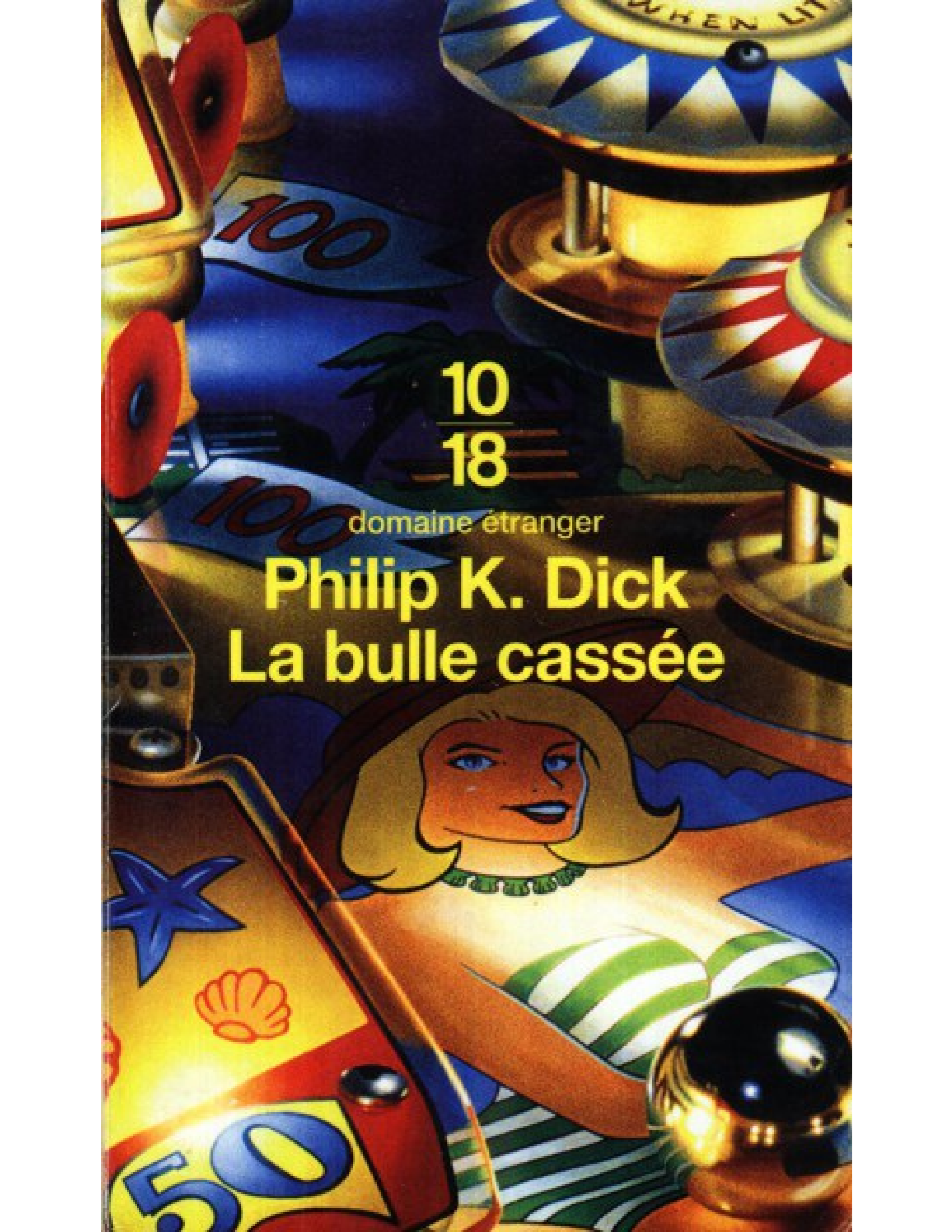




10
18

domaine étranger

Philip K. Dick
La bulle cassée

PHILIP K. DICK

LA BULLE CASSÉE

Titre original : *The Broken bubble*

Traduit de l'américain par Isabelle D. Philippe

10 18

« Domaine étranger »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Un peu en marge du gros de l'œuvre dickienne, puisqu'il ne s'agit pas de science-fiction, *La Bulle cassée* de Ph. K. Dick est avant tout un roman chiffré, car frappé au millésime de 1956. Précisément daté, c'est aussi un livre qui fait date, parce qu'il témoigne dans l'instant, à la manière d'un instantané, de l'émergence d'un mouvement culturel sur lequel, à l'époque, un esprit curieux et mobile pouvait fonder de grandes espérances. Disons-le tout net, nous avons affaire à un grand « roman rock'n'roll », sans doute unique en son genre !

On peut penser que Dick a vu la culture rock naissante comme une possibilité de rédemption pour une Amérique riche et pourtant frileuse, encore marquée par le maccarthysme (qui ne fut officiellement condamné qu'en 1954 !), et cela parce que la jeunesse, les adolescents, les *kids*^[1], étaient sa source et son vecteur. Mais un jeune révolté n'est pas nécessairement rebelle... D'ailleurs, malgré leur panache et une certaine pureté, les héros de *La Bulle cassée* montrent des traits de caractère peu engageants : esprit calculateur, cynisme d'enfants gâtés, puritanisme plus ou moins avoué, violence latente... Néanmoins, révolte ou révolution il y avait bien ! Encore fallait-il la clairvoyance d'un Ph. K. Dick pour s'en apercevoir...

Quoique publié en 1988 seulement (chez Arbor House/William Morrow, New York), soit six ans après la disparition de son auteur, ce livre fut écrit en 1956, et, de son vivant, Ph. K. Dick en réserva la publication^[2]. Trouvait-il son propos d'alors par trop naïf ? En effet, la fièvre des événements retomba très vite, puisque, selon les puristes, le prurit rock'n'roll s'éteignit en 1958, date à partir de laquelle les grandes maisons de disques l'édulcorèrent en s'y intéressant. Quoi qu'il en soit, on peut relever tout au long du texte quelques menues imperfections qui laissent à penser que celui-ci n'était pas définitif : répétitions, petites incohérences de l'action, emploi imprécis des pronoms impersonnels...

Ce qui est proprement stupéfiant, et assez rare pour qu'on le souligne, c'est que l'histoire du roman se passe elle-même au mois de juillet 1956^[3]. En effet, cette année-là ne fut donc pas une année comme les autres : une nouvelle culture fait irruption en Amérique, celle des jeunes, que montrent des films cultes tels que *l'Équipée sauvage* (1954), *La Fureur de vivre* et *Graine de violence* (1955). Or, cette jeunesse se reconnaît dans une musique, le *rock'n'roll*, née du croisement du *country and western* blanc et du *rhythm and blues* noir. Et « la grande année du rock fut 56^[4] ».

Mais la majorité jugeait le rock bruyant, obscène et trop proche de la musique noire. 1956 fut aussi l'année de la répression. En avril, plusieurs associations blanches du Sud tentèrent de faire interdire le rock, tandis que le critique de télévision John Crosby lançait une diatribe contre le rock et Elvis Presley, qui, selon lui, était « un jeune chanteur vulgaire et sans talent ».

En revanche, certains programmeurs-présentateurs de radio jouèrent un grand rôle dans la conception et la diffusion du rock, cette « musique excitante susceptible

d'exprimer les sentiments de l'adolescence^[5] » ; en particulier Alan Freed, qui dit textuellement ceci dans une interview du 3 septembre 1956 accordée au *New Musical Express* : « ... J'allai voir le directeur de la station et lui demandai de faire suivre mon émission classique d'un programme de rock'n'roll^[6]. »

Ne peut-on reconnaître le bouillant animateur radiophonique de Cleveland (Ohio) sous les traits du personnage central de *La Bulle cassée*, Jim Briskin^[7], lui-même aussi ambigu dans ses motivations que ses protégés ? Au fil de l'imaginaire dickien, de présentateur vedette de radio, puis de télévision – clown télévisuel –, ce dernier évoluera et finira président des États-Unis. Décidément, rien n'échappe à la bouffonnerie perspicace de Philip K. Dick !

Merci à N. S.

Isabelle Delord-Philippe, juillet 1990

CHAPITRE PREMIER

Les établissements Looney Luke^[8] sont florissants. L'été est là, et Luke est tout disposé, on ne peut plus disposé, à faire affaire avec vous dans ses trois grands garages, tous bourrés d'automobiles. Encore des automobiles, toujours plus d'automobiles... Vous êtes-vous demandé combien peut valoir votre vieille voiture ? Peut-être deux fois plus qu'une Plymouth flambant neuve, une berline Chevrolet à quatre portes ou un break Ford Ranch de luxe personnalisé. Luke fait des affaires sur une grande échelle ces temps-ci, à l'achat comme à la vente. Luke voit grand. Luke est *grand* !

Avant l'arrivée de Luke, on ne pouvait pas parler de ville. Aujourd'hui, c'est une grande métropole dédiée à l'automobile. Aujourd'hui, tout le monde conduit une DeSoto toute neuve, équipée de vitres et de sièges à commande électrique. Venez voir Luke ! Avant d'émigrer ici, sous le ciel ensoleillé de notre bonne vieille Californie, Luke est né en Oklahoma. Luke est arrivé chez nous en 1946, après notre victoire sur les Japonais. Écoutez son camion sonorisé qui sillonne les rues en montagnes russes. Écoutez-le passer ; il tourne sans arrêt, tractant un immense panneau rouge, et, sans arrêt, il joue la *Too Fat Polka* en brillant : « Quels que soient la marque et l'état de votre véhicule... » Vous l'entendez ? Peu importe le genre de vieux tacot que vous possédez. Luke vous en donnera deux cents dollars si vous réussissez à le remorquer par vos propres moyens jusqu'au garage.

Luke porte canotier, complet gris à veston croisé et chaussures à semelle de crêpe. À sa poche de poitrine, il a agrafé trois stylos à plume et deux à bille. Dans les profondeurs de son veston, il cache un annuaire professionnel qu'il sort pour vous dire combien vaut votre tas de ferraille. Regardez le chaud soleil de Californie inonder ce brave Luke. Regardez sa face large suer à grosses gouttes. Regardez-le sourire. Quand Luke sourit, il vous glisse vingt billets dans la poche. Luke ne mégote pas.

Voici Torpédo Boulevard : c'est la rue des automobiles, Van Ess Avenue à San Francisco. Devantures de chaque côté, tout le long et de haut en bas, vitrines barrées de mots écrits à la peinture rouge ou blanche ; des affiches sont collées en hauteur, des fanions flottent au vent et des guirlandes de rondelles d'aluminium multicolores sont suspendues à l'entrée de certains garages. Il y a aussi des ballons et, le soir, des éclairages. La nuit, des chaînes empêchent le passage, les véhicules sont verrouillés, mais les lumières s'allument, superbes projecteurs, superbes et puissants faisceaux de couleur qui grillent les blattes. Luke a même ses bouffons, sa belle-de-jour et ses clowns masculins ; ils agitent les bras, perchés au sommet de l'immeuble. Luke a ses micros grâce auxquels ses vendeurs interpellent les gens. Un bidon d'huile gratuit ! une assiette gratuite ! des bonbons et un pistolet à amorces pour les gosses ! On entend grincer la *steel guitar*^[9], et Luke aime ça. Il se sent au pays.

Malgré son porte-documents frappé à ses initiales, Bob Posin se demandait s'il avait été reconnu en sa qualité de représentant, ce qui était en fait le cas. Il tendit la main et se présenta :

— Je m'appelle Bob Posin, de la radio KOIF. Directeur de la station.

Bob se trouvait actuellement au Marché de l'Occasion Looney Luke pour démarcher du temps d'antenne.

— Ouais ! fit Sharpstein, qui se nettoyait les dents avec un cure-dents en argent.

Il portait un pantalon sport gris et une chemise jaune citron. Comme tous les vendeurs de voitures d'occasion de la côte ouest, il avait le teint brique et le nez qui pelait.

— On se demandait justement quand on aurait de vos nouvelles.

Ils slalomaient entre les voitures.

— Vous avez de bien belles voitures, dit Posin.

— Toutes honnêtes, renchérit Sharpstein. De la première à la dernière.

— C'est vous, Luke ?

— Ouais, c'est moi.

— Vous pensiez faire quelque chose sur les ondes ?

C'était la grande question. Se frottant la pommette, Sharpstein répondit par une autre question :

— Quelle est l'audience de votre radio ?

Bob lui fournit une estimation correspondant au double de la réalité ; par les temps qui couraient, il était prêt à dire n'importe quoi. La télévision raflait tous les budgets de publicité, et ne restaient plus que la bière blonde Regal et les cigarettes filtres L&M. Les radios FM indépendantes étaient sur une mauvaise pente.

— Nous avons bien quelques spots à la télé, reprit Sharpstein. Il y a des résultats, mais ça coûte la peau des fesses.

— Et pourquoi payer pour couvrir toute la région de la Californie du Nord, alors que vos clients sont ici même, à San Francisco ?

Il avait marqué un point. Avec son kilowatt de puissance utile, la radio KOIF touchait autant d'auditeurs à San Francisco que les stations de radio et de télévision du réseau local, et à un dixième du prix.

Ils se dirigèrent en flânant vers les bureaux du garage. Une fois assis, Posin griffonna des chiffres sur un bloc-notes.

— Ça me semble correct, commenta Sharpstein, les bras croisés derrière la tête, les pieds sur son bureau. Maintenant, dites-moi une chose. J'avoue que je n'ai jamais trouvé le temps d'écouter votre radio. Vous pouvez me montrer votre grille des programmes ?

KOIF démarrait à cinq heures quarante-cinq par le journal, la météorologie et des disques des Sons of Pioneers^[10].

— Ouais, fit Sharpstein.

Ensuite, cinq heures de variétés. Ensuite, le journal de midi. Ensuite, deux heures de variétés avec des disques et des enregistrements sur bande. Ensuite, le « Club 17 », l'émission de rock & roll des jeunes jusqu'à cinq heures. Ensuite, une heure de musique d'accordéon, d'opérette et d'entretiens en espagnol. Ensuite dîner-concert de six à huit. Ensuite...

— En d'autres mots, reprit Sharpstein, le ronron habituel.

— Une programmation équilibrée.

Musique, informations, sports et religion, plus le battage publicitaire ; voilà ce qui maintenait la station en vie.

— Je vous fais une proposition, reprit Sharpstein. Un flash toutes les demi-heures entre huit et vingt-trois heures ? Trente flashes d'une minute par jour, sept jours sur sept ?

Posin resta bouche bée. Nom de Dieu !

— Je suis sérieux, insista Sharpstein.

Posin sentit la transpiration ruisseler de ses aisselles dans les plis de sa chemise de nylon.

— Voyons à combien cela se monterait.

Il inscrivit des chiffres. Quel paquet ! La sueur lui piquait les yeux. Sharpstein vérifia ses calculs.

— Ça me paraît honnête. C'est une offre d'essai, bien entendu. Nous étalerons l'expérience sur un mois afin de voir s'il y a des réactions. Nous ne sommes pas satisfaits des réclames de l'*Examiner*^[11].

— Personne ne les lit, renchérit Posin d'une voix enrouée.

Attends un peu que Ted Haynes, le propriétaire de KOIF, soit au courant, songeait-il.

— Je plancherai moi-même sur l'annonce. Je m'en charge personnellement.

— Vous voulez parler de la conception ?

— Oui, fit-il.

N'importe quoi, tout.

Sharpstein répliqua :

— On vous la fournit. Elle nous vient de Kansas City, des grosses têtes. Nous faisons partie d'une chaîne. Il n'y a plus qu'à la passer à l'antenne.

La station de radio KOIF était située dans une rue étroite et escarpée, Geary Street, dans le centre de San Francisco, au dernier étage de l'immeuble McLaughlen. L'immeuble McLaughlen était un antique immeuble de bureaux en bois, plein de courants d'air, avec un canapé dans le hall. Il y avait un ascenseur – une cage en fer – mais les employés de la radio préféraient prendre l'escalier.

La porte d'entrée ouvrait sur une antichambre. À main gauche, le secrétariat de KOIF, garni d'un seul bureau, d'une photocopieuse, d'une machine à écrire, d'un poste téléphonique et de deux fauteuils en bois. À main droite, la vitre du centre de modulation, le CDM. Le plancher aux larges lattes était nu. Les hauts plafonds, dont le plâtre avait jauni, étaient couverts de toiles d'araignée. Plusieurs bureaux servaient aux archives. Les studios étaient au fond, à l'abri du charivari de la circulation ; le plus petit des deux était le studio d'enregistrement, tandis que l'autre, dont les murs et les portes étaient complètement insonorisés, était réservé à la radiodiffusion. Dans celui-ci, il y avait un piano à queue. Un couloir divisait la station en deux et séparait les bureaux de la direction générale d'une vaste pièce où trônait une table de chêne, sur laquelle s'empilaient du courrier au départ, cacheté et non cacheté, des enveloppes, des cartons, et qui évoquait la salle de réunion d'un QG de campagne. Juste à côté, le local contenant les commandes de l'émetteur, la console elle-même, un micro à bascule, deux platines tourne-disques Presto, des casiers à disques verticaux, un meuble-bar sur la porte duquel était épinglée la

photographie d'Eartha Kitt ^[12]. Naturellement, il y avait également un cabinet de toilette et un salon moqueté pour les invités, ainsi qu'un placard à balais où suspendre son manteau et son chapeau.

Tout au bout du couloir des studios, une porte donnait sur le toit. Parmi les cheminées et les faîtières, une passerelle conduisait à une volée de marches en bois branlantes qui communiquait avec l'escalier de secours. La porte du toit n'était jamais fermée à clé. De temps à autre, le personnel de la station sortait fumer une cigarette sur la passerelle.

Il était une heure trente de l'après-midi, et KOIF diffusait des chansons des Crewcuts ^[13]. Bob Posin avait rapporté le contrat signé avec les Looney Luke Automobiles et était ressorti aussitôt. Assise à son bureau, Patricia Gray tapait à la machine des factures du fichier des dettes actives. À l'intérieur du CDM, Frank Hubble, l'un des animateurs de la station, discutait au téléphone, renversé dans son fauteuil. La musique des Crewcuts emplissait le secrétariat grâce au haut-parleur encastré dans un coin du plafond.

La porte palière s'ouvrit, et un autre animateur fit son entrée : un homme grand et mince à l'air soucieux, qui portait un pardessus ample et tenait sous le bras tout un chargement de disques.

— Salut ! lança-t-il.

Patricia s'arrêta de taper pour lui demander :

— As-tu écouté la station ?

— Non.

Absorbé, Jim Briskin cherchait un endroit où poser ses disques.

— Il est arrivé une annonce de Looney Luke. Hubble et Flannery l'ont passée plusieurs fois. Une partie est préenregistrée, mais pas tout.

Un sourire se peignit lentement sur les traits du nouvel arrivant. Il avait un long visage chevalin, la mâchoire proéminente qui semble caractériser nombre d'animateurs de radio et des yeux clairs au regard doux ; ses cheveux bruns grisonnaient et ses tempes commençaient à se dégarnir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le dépôt de voitures d'occasions sur Van Ess Avenue.

Ses pensées étaient déjà concentrées sur la programmation de l'après-midi. Il préparait le « Club 17 », son émission, ses trois heures de musique et de débats consacrés aux jeunes.

— Et alors ?

— C'est atroce.

Elle posa un dossier devant lui. Maintenant ses disques en équilibre sur sa hanche, il parcourut les feuillets dactylographiés.

— Tu devrais téléphoner à Haynes pour lui lire ça ! Bob l'a appelé mais il a escamoté le sujet ; il n'a parlé que des recettes.

— Tais-toi, lui intima-t-il, tout à sa lecture.

1A : L'automobile que vous achetez AUJOURD'HUI chez Looney Luke est une

HONNÊTE automobile, qui vous DURERA longtemps ! C'est la GARANTIE Looney Luke !

2A (Écho) : HONNÊTE, HONNÊTE, HONNÊTE !

1A : Une automobile HONNÊTE... des banquettes HONNÊTES... une affaire des plus HONNÊTES grâce à Looney Luke, le grand vendeur d'automobiles qui, par son volume des ventes, bat TOUS LES AUTRES vendeurs d'automobiles de la baie de San Francisco !

2A (Écho) : BAT, BAT, BAT !

D'après les instructions portées sur le script, le présentateur devait préenregistrer les parties écho ; c'était à sa propre voix de faire le contrepoint par un effet de réverbération.

— Eh bien ? fit-il.

Cela lui paraissait de la routine, le blabla habituel pour voitures d'occasion.

— C'est ton exemplaire. Pour ta plage du dîner-concert. Entre l'ouverture de *Roméo et Juliette* – elle jeta un regard à la grille de la soirée – et *Till Eulenspiegel*.

Décrochant le téléphone, Jim composa le numéro du domicile de Ted Haynes. Peu après, la voix posée de Haynes se faisait entendre :

— Oui, qui est-ce ?

— Jim Briskin à l'appareil, répondit-il.

— Tu téléphones de chez toi ou de la station ?

— Parle-lui du rire, souffla Pat.

— Quoi ? fit-il, plaquant sa main sur le micro du téléphone, avant de se ressouvenir du rire.

Ce fameux rire était l'estampille de Looney Luke. Le camion sono le propageait à travers la ville, et les haut-parleurs des tours illuminées du garage le vomissaient sur les piétons et les automobilistes. C'était un rire fou, un rire de dément ; il s'égrenait en boucle, de crête en cascade, descendant au ralenti dans l'abdomen avant de fuser de nouveau dans les sinus, instantanément strident, suraigu, hennissant. Le rire gargouillait et prenait des accents mignards ; il avait quelque chose d'anormal, de fondamentalement effrayant. Le rire devenait hystérique. Il ne pouvait plus se contenir et éclatait dans toute sa vacuité, se brisait. S'effondrant, le rire dégringolait, essoufflé, haletant, épuisé par l'épreuve. Et puis, après une profonde aspiration, il repartait. Sans répit, il continuait, quinze heures d'affilée, déferlant sur les Ford et les Plymouth rutilantes, sur le Noir en bottes de caoutchouc qui lavait les voitures, sur les vendeurs en complets bleu ciel, sur les parkings à l'air libre, les immeubles de bureaux, le quartier des affaires dans le centre-ville de San Francisco et enfin sur les zones résidentielles, les rangées de pavillons mitoyens, les nouvelles constructions en béton près de la plage, sur toutes les maisons et tous les magasins, tous les habitants de la ville.

— Monsieur Haynes, poursuivit-il, j'ai là une annonce de Looney Luke pour mon émission du dîner-concert. Ce truc ne peut pas passer, pas avec le type de public que nous avons. Les vieilles dames du Golden Gate Park n'achètent pas de voitures d'occasion. Elles courront éteindre leur poste aussi vite que leurs jambes le leur permettront. Et...

— Je comprends ton point de vue, coupa Haynes, mais c'est avec mon accord que Posin a accepté de diffuser l'annonce de Sharpstein toutes les demi-heures. De toute façon, Jim, ceci a le caractère d'une expérience.

— D'accord, dit-il. Mais quand ce sera fini, nous aurons perdu nos vieilles dames et tous nos commanditaires habituels. Et quand Luke aura fourgué ses quatre-vingt-dix Hudson 55 ou les clous qu'il cherche actuellement à écouler, qu'est-ce qu'on fera ? Vous croyez qu'il continuera les frais une fois qu'il aura brisé les reins de ses concurrents ? Cette campagne vise uniquement à les liquider !

— Tu marques un point, admit Haynes.

— Évidemment !

— J'ai l'impression que Posin s'est fait avoir.

— J'en ai bien peur.

— Bon, reprit Haynes. Nous avons signé un contrat. Il faut aller de l'avant et tenir nos engagements envers Sharpstein. À l'avenir, nous serons plus vigilants.

— Donc vous voulez que je fasse comme si de rien n'était et que je passe ça pendant le dîner-concert ? insista Jim. Écoutez-moi ça.

Il tâtonna, à la recherche du script. Pat le lui tendit.

— Je le connais par cœur, l'interrompit Haynes. Je l'ai déjà entendu sur les autres radios indépendantes. Mais, étant donné que le contrat est signé, mon sentiment est que nous sommes dans l'obligation de nous y conformer. Ce serait une erreur de faire machine arrière.

— Monsieur Haynes, s'entêta Jim, c'est notre arrêt de mort.

En tout cas, ce serait la fin du sponsoring de la musique classique. Les petits restaurants qui parrainaient les émissions de musique classique se retireraient, disparaîtraient.

— Tentons le coup ; nous verrons bien, répliqua Haynes d'un ton catégorique. D'accord, jeune homme ? Peut-être que cela finira bien. Après tout, c'est actuellement notre plus grosse recette publicitaire. Il faut voir à long terme. Dans l'immédiat, il se peut que certains de ces petits restaurants snobs se détournent un temps de nous... mais ils reviendront. N'est-ce pas, mon jeune ami ?

Ils discutèrent encore un moment, mais à la fin Jim abandonna la partie et lui dit au revoir.

— Merci de m'avoir appelé, conclut Haynes. Je suis content que tu éprouves le besoin d'aborder librement ce type de problème avec moi.

En raccrochant, Jim ironisa :

— Les autos de Luke sont des autos *honnêtes*.

— Ça passe alors ? s'enquit Patricia.

Jim emporta le script dans le studio de prise du son et entreprit de mettre sur bande la partie « 2A : (écho) ». Puis il alluma l'autre Ampex et enregistra également « 1A », après quoi il mixa les deux, de telle manière qu'à l'heure de l'émission, il n'eût qu'à envoyer le bobino. Dès qu'il eut terminé, il rembobina la bande et la repassa. Dans les haut-parleurs, sa propre voix d'animateur professionnel déclamait : « L'automobile que vous achetez aujourd'hui chez Looney Luke... »

Tout en écoutant, il décacheta son courrier. Les premières cartes émanaient de gosses qui réclamaient des chansons à la mode ; il les agrafa à sa liste de l'après-midi. Ensuite venait une plainte d'un industriel, un homme aussi pratique que courtois, qui regrettait qu'on passât trop de musique de chambre à l'émission du dîner-concert. Enfin, une gentille missive d'une charmante vieille dame, M^{me} Edith Holcum, demeurant à Stonestown, qui disait qu'elle aimait ô combien la belle musique et était heureuse que la station lui accordât encore une place.

Voilà qui apportera de l'eau à mon moulin, pensa-t-il, en rangeant la lettre à un endroit accessible. Un élément à opposer aux publicitaires. Le combat continuait... cinq ans de travail, à entretenir l'illusion que c'était là ce qui l'intéressait dans la vie. Il se consacrait à son métier, à sa musique et à ses émissions, à sa cause.

Depuis la porte, Pat lui lança :

— Tu vas donner la *Symphonie fantastique* ce soir ?

— J'y pensais.

Elle pénétra dans la cabine et s'assit dans le fauteuil confortable en face de lui. Il y eut un éclair, une petite flamme jaune, tandis qu'elle allumait une cigarette avec son briquet. Un cadeau qu'il lui avait fait, trois ans auparavant. Ses jambes bruissaient chaque fois qu'elle les croisait ou lissait sa jupe. À une époque, elle avait été sa femme. Quelques broutilles les liaient encore l'un à l'autre, dont la symphonie de Berlioz. Une vieille passion, et chaque fois qu'il l'écoutait, tout un arrière-plan remontait à la surface : odeurs, goûts, et le bruissement de sa jupe, comme aujourd'hui. Elle aimait les longues jupes amples et colorées, les ceintures larges et le genre de blouses sans manches qui évoquaient pour Jim les guimpes des jeunes filles en couverture des livres d'histoire. Ses cheveux formaient une longue masse sombre, soyeuse et rebelle, qui accompagnait toujours le moindre de ses gestes. Elle n'était vraiment pas grosse, puisqu'elle pesait exactement cinquante kilos. Elle avait de petits os. Creux, avait-elle tenu jadis à préciser. Comme ceux des écureuils volants. Leur ancienne complicité reposait sur des foisons d'images semblables, dont le souvenir le plongeait aujourd'hui vaguement dans l'embarras.

Leurs goûts n'étaient pas fondamentalement différents, et ce n'était pas pour cette raison que leur mariage avait capoté. La véritable explication, il la gardait pour lui, espérant que, de son côté, Pat faisait de même ; comme ragot de bureau, cela aurait donné lieu à bien des commentaires. Ils voulaient des enfants, tout de suite et beaucoup, et, comme aucun bébé ne s'annonçait, ils avaient consulté des spécialistes, et voilà qu'ils avaient découvert que, des deux, c'était lui qui était stérile. Mais cela n'était rien à côté de ce qui devait suivre : le désir de Pat de trouver ce qu'on appelait ingénument un « donneur », les querelles qui les avaient opposés. Le plus sérieusement du monde – mais la rage au cœur –, il lui avait proposé de prendre un amant ; par son engagement émotionnel, une aventure lui semblait plus acceptable que le recours à l'insémination artificielle, digne, selon lui, d'un roman de science-fiction. Ou alors, avait-il suggéré, pourquoi pas une simple adoption ? Mais l'idée du donneur fascinait Pat. La théorie de Jim – qu'il eut du mal à lui faire partager –, c'était qu'elle rêvait de parthénogenèse. Ainsi s'étaient-ils peu à peu éloignés l'un de l'autre.

Aujourd'hui, levant les yeux vers elle, il voyait une femme séduisante, qui n'avait pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans, et, toujours aussi enthousiaste, il dressa la liste des qualités qui l'avaient attiré d'emblée. Elle possédait une authentique féminité, et pas seulement une coquetterie ou une vulnérabilité, ou encore de la grâce ; tout cela était présent, mais en outre il reconnaissait en elle une vitalité indomptable.

En face de lui, Pat disait à mi-voix :

— Te rends-tu compte de ce que l'affaire Looney Luke signifie ? Rien moins que la fin de ta musique classique. Il demandera de la musique de l'Oklahoma^[14], des *steel guitars*, Roy Acuff^[15]... Tu seras coincé. Les vieilles dames te honniront... Les restaurants nous laisseront tomber. Et tu...

— Je sais, la coupa-t-il.

— Et tu vas rester les bras croisés ?

— J'ai fait ce que j'ai pu, protesta-t-il. J'ai tenté une démarche.

Elle se leva et éteignit sa cigarette.

— Le téléphone, ordonna-t-elle.

Dans un tourbillon de couleurs, elle passa devant lui.

Sa blouse éclatante l'effleura. Des boutons aussi, au milieu.

Comme c'est étrange ! songea-t-il. Avant, avec son amour pour elle, il était dans son droit, un bon mari. Maintenant, si l'idée lui trottait par la tête, c'était un péché, et l'acte lui-même était impensable. Temps et intimité, l'incongruité de l'existence. Il la regarda sortir avec un vif sentiment de solitude, l'impression qu'il n'avait toujours pas les réponses. Le principe de l'attente... il gardait encore en lui ce modèle, cet idéal de la femme. Ils étaient divorcés depuis deux ans, et depuis tout ce temps il n'avait pas rencontré quelqu'un qui lui arrivât à la cheville.

Je me cramponne à elle, se dit-il. Je ne peux toujours pas me passer d'elle.

Retournant à ses disques et à ses lettres d'auditeurs, il prit des notes pour son dîner-concert radiophonique.

CHAPITRE 2

À cinq heures de l'après-midi, son émission de variétés et de rencontres avec les adolescents se terminait. D'habitude, il traversait la rue et allait se restaurer dans un box au fond du café d'en face, son script à côté de lui, avec ses notes et ses idées pour le dîner-concert du soir.

En cet après-midi de juillet, comme il mettait un point final au « Club 17 », il remarqua un groupe de jeunes qui étaient en train de le regarder, plantés de l'autre côté de la vitre du studio. Il leva la main en signe de reconnaissance. Ce n'était pas la première fois qu'ils venaient. Le gosse aux lunettes, avec le sweater et le pantalon marron, qui portait ses livres de classe noués par une sangle, c'était Ferde Heinke, président d'un club de science-fiction qui s'appelait « Les Natifs de la Terre ». À côté de lui se tenait Joe Mantila, aussi brun et râblé qu'un troll. Joe avait les cheveux noirs et luisants, et du sébum suintait le long des cratères de ses joues et de sa nuque jusque dans ses poils de moustache artistiquement cultivés. Près de Joe, il y avait Art Emmanuel, habillé d'un jean et d'une chemise de coton blanc ; il était blond et beau garçon, avec un visage hardi, des yeux bleus et des bras de camionneur. Les deux premiers allaient encore en classe, à Galileo High, alors qu'Art Emmanuel, plus vieux d'un an, avait quitté le lycée pour devenir apprenti – c'est ce qu'il avait dit à Jim – chez un imprimeur, M. Larsen, un vieux monsieur qui avait un magasin dans Eddy Street et gravait des faire-part de mariage, des cartes de visite et exceptionnellement des tracts pour des sectes religieuses fondamentalistes noires. C'était un gamin intelligent, au débit rapide, qui avait tendance à bégayer quand il s'excitait. Jim les aimait bien tous les trois. Comme il sortait du studio pour se diriger vers eux, il prit soudain conscience de l'importance qu'avait pour lui ce contact avec les jeunes.

— Salut, dit Art, c'était cool, votre émission !

— Merci, répondit-il.

Les trois adolescents se dandinaient timidement.

— On doit y aller, dit Joe Mantila. On doit rentrer à la maison.

— Et si vous passiez moins de grands orchestres sirupeux et plus de petites formations, hein ? lança Ferde.

— Tu viens ? lui demanda Mantila. Je te ramène.

Deux d'entre eux, Ferde et Joe, s'en allèrent. Art resta. Il paraissait anormalement tendu et se balançait d'un pied sur l'autre.

— V... vous rappelez la fois où... où vous nous avez laissé entrer dans le local de l'émetteur pendant l'émission ?

Son visage s'épanouit.

— C'était cool, ajouta-t-il.

— Je vais manger un morceau en face, dit Jim. Tu veux venir prendre un café avec moi ?

Souvent les jeunes traînaient avec lui, pour lui poser des questions sur la radio ou la musique, telle ou telle chose. Il aimait dîner en leur compagnie ; ils l'aidaient à se sentir moins seul.

Jetant un regard autour de lui, Art répondit :

— Ma femme est avec moi ; elle souhaite vous rencontrer. Elle écoute toujours votre émission.

— Ta quoi ?

— Ma femme, répéta Art.

— Je ne savais pas que tu avais une femme, s'étonna Jim.

Il ne lui était jamais venu à l'esprit que ce gamin de dix-huit ans, qui sortait à peine du lycée et gagnait cinquante dollars par mois, pouvait être marié ; pour lui, il allait de soi qu'Art habitait chez ses parents, à l'étage, dans une chambre aux murs décorés de maquettes d'avion et des fanions du lycée.

— Eh bien, je serais ravi de faire sa connaissance, ajouta-t-il.

La femme d'Art se trouvait dans le salon moqueté de la station.

— Je vous présente ma f... f... femme, dit Art, cramoisi, en posant la main sur l'épaule de la jeune fille.

Celle-ci portait une robe de maternité. Sauf à la taille, elle était incroyablement menue. Ses cheveux étaient courts et ébouriffés, et elle n'avait ni bas ni maquillage. Aux pieds, des mules plates. Elle se tenait voûtée en attendant, le visage inexpressif. Elle avait un nez fin et tout petit. Ses yeux étaient remarquables. Les pupilles formaient deux trous noirs, et elle fixait le vide d'un air préoccupé, absorbé. Il lui trouva un petit côté sous-alimenté, mais ses yeux l'hypnotisaient ; ils étaient vraiment admirables.

— Bonsoir, fit-il.

— Elle s'appelle Rachel, annonça Art.

La jeune fille regardait par terre, plissant le front. Puis elle leva gravement la tête. Elle lui rappelait Patricia. Toutes deux avaient une ossature légère. Toutes deux dégageaient une dureté animale, farouche. Certes, réalisa-t-il, cette fille avait à peine dix-sept ans.

— R... r... Rachel écoute votre émission tous les jours, reprit Art. L'après-midi, après son travail, elle est à la maison pour s'occuper du dîner. Elle voulait venir pour vous rencontrer.

— Puis-je vous offrir un café ? proposa Jim à l'adolescente.

— Non, merci, répondit-elle.

— Venez, dit-il. Vous me tiendrez compagnie pendant que je dîne. Je vous invite.

Après avoir échangé un regard, ils le suivirent. Ni l'un ni l'autre n'avait grand-chose à dire ; ils étaient dociles, mais distants, comme s'ils réservaient leur jugement.

Dans le box, Jim Briskin leur faisait face, séparé d'eux par son plat de côtes de veau, sa tasse de café, sa salade et ses couverts. Art et Rachel ne voulaient rien ; ils étaient assis côte à côte, les mains sous la table. L'établissement était bruyant et bondé ; les clients se bousculaient au comptoir, et tous les boxes étaient occupés.

— Pour quand est le bébé ? demanda-t-il à Rachel.

— Janvier.

— Vous avez la place ? Vous avez un toit pour lui ?

— Nous louons un appartement dans Fillmore Street, répondit Rachel. Au sous-sol.

— Combien de chambres ?

— Une, dit-elle. Plus la cuisine et le séjour.

— Il y a longtemps que vous êtes mariés ? s'enquit-il.

— Depuis le 14 avril, dit Rachel. Nous nous sommes mariés à Santa Rosa... On a fait une sorte de fugue. Vous savez ? J'étais encore au lycée, et ils ne voulaient pas qu'on se marie. On a raconté à la dame de l'état civil qu'on était plus âgés. J'ai prétendu que j'avais dix-huit ans, et j'ai écrit un mot où je disais qu'il en avait vingt et un.

Elle sourit.

— Elle a signé le mot du nom de ma mère, ajouta Art.

— C'est comme ça qu'on séchait les cours, renchérit Rachel. Ensuite, on allait faire un tour en ville ou on s'installait dans le parc. Le Golden Gate Park. J'ai une jolie écriture.

Elle mit ses mains sur la table, et il prit conscience de ses longs doigts osseux. Des doigts adultes, pensa-t-il, des mains de femme.

— L... l... le shérif, intervint Art, c'était un brave homme.

— Il avait même une arme sur lui, ajouta Rachel. Je croyais qu'il pouvait nous faire quelque chose, nous ramener à la maison. Après, il est venu serrer la main à Art.

— Et... et le juge a dit...

— ... que si on n'avait pas cinq dollars, continua Rachel, on n'avait qu'à pas le payer. Mais on l'a payé. Nous sommes montés en stop. On a passé une nuit là-bas, chez une fille que je connaissais, dans sa maison. On a dit à sa famille que nous campions ou je ne sais quoi. Je ne me rappelle plus. Et puis on est revenus ici.

— Que s'est-il passé quand ils vous ont retrouvés ?

— Oh, ils nous ont menacés de plein de choses.

— Ils disaient qu'ils allaient me mettre en prison, précisa Art.

— Je leur ai annoncé que j'attendais un bébé, enchaîna Rachel. Ce n'était pas vrai à l'époque. Alors ils nous ont laissés tranquilles.

Elle demeura pensive un moment, puis elle déclara :

— Une nuit, on rentrait à pied chez nous ; on revenait du cinéma. Une voiture de police nous a arrêtés ; ils ont obligé Art à mettre les mains contre le mur. Ils nous ont posé des tas de questions et ils l'ont malmené.

— C'était le couvre-feu. On était dehors après l'heure du couvre-feu.

Pour une raison inconnue, il n'était jamais venu à l'idée de Jim qu'il pût y avoir un couvre-feu pour les jeunes.

— Tu veux dire qu'ils peuvent vous ramasser si vous êtes dans la rue, la nuit ?

— Comme tous les jeunes, affirma Art.

Lui et sa femme hochèrent gravement la tête.

— Ils ne voulaient pas croire que nous étions mariés, observa Rachel. Il a fallu qu'on monte avec eux dans la voiture et qu'on aille leur montrer le certificat. Et pendant qu'ils étaient là, dans notre appartement, ils regardaient partout, vous savez ? Ils fouinaient dans nos affaires. J'ignore ce qu'ils cherchaient. C'était juste pour voir, je pense.

— Eh bien, qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

— Rien. Ils nous ont juste posé des questions.

— I... i... ils m'ont demandé si je travaillais, expliqua Art.

— Incroyable ! s'exclama-t-il.

Cela donnait froid dans le dos.

— Il y a plein d'endroits où nous ne pouvons pas aller, dit Rachel. Je veux dire, même

en étant mariés. Parce qu'on est des jeunes, ils croient qu'on va tout casser ou voler quelque chose. Comme la fois où on est entrés dans ce restaurant, alors que nous étions à peine mariés. J'avais décroché l'emploi, que j'ai toujours, à la compagnie aérienne. Je calcule le prix des billets.

— Elle est très forte en maths, commenta Art.

— On avait envie de sortir et de passer un moment agréable. Dîner au restaurant et tout le tralala. Eh bien, ils nous ont priés de partir. C'était pourtant un endroit chic.

— On n'était pas assez bien habillés, expliqua Art.

— Non, protesta-t-elle. Je ne crois pas que c'était la raison.

— Si on avait été bien habillés, ils ne nous auraient pas mis à la porte.

Il inclina vigoureusement la tête.

— Non, c'était parce qu'on était des jeunes.

— Et personne n'a rien fait ni protesté ? s'indigna Jim Briskin.

— La nuit où on s'est fait arrêter par la voiture de police, répondit Rachel, des tas de gens – ils devaient tous sortir des bars, à mon avis – se sont attroupés pour regarder. Il y avait des vieilles mémères, des grosses vieilles mémères dans leurs fourrures mitées. Elles nous criaient des insultes. Je n'entendais pas ce qu'elles disaient.

— En plus, reprit Art, ils sont toujours à nous dire ce qu'on doit faire. Comme M. Larsen, le vieux type pour qui je travaille, l'imprimeur ; il faut toujours qu'il me donne des c... c... conseils. Par exemple, un jour, il m'a dit : « N... n... ne fais jamais crédit aux nègres. » Il déteste les nègres. Ça ne l'empêche pas de travailler tout le temps pour eux. Mais il ne leur fait jamais crédit ; ils doivent payer comptant.

— Avant, je connaissais un garçon noir, et mes parents ont failli devenir fous ; ils avaient peur – vous savez – que je sorte avec lui.

— Comme des délinquants, murmura Jim Briskin, qui suivait l'exposé et n'y trouvait rien de risible, que ce fût dans l'attitude du garçon ou dans l'exposé lui-même.

— C'est ce que criait une des vieilles dames, fit Art. Délinquants. J'ai entendu ce qu'elle disait.

Rachel leva les yeux vers lui.

— C'est le mot qu'elles employaient ? Je n'avais pas compris. Il se passait trop de choses à la fois.

— On doit bien pouvoir faire quelque chose, affirma Jim. Un couvre-feu pour les jeunes... ils pourraient étendre cette mesure aux hommes qui ont la trentaine ou à n'importe qui d'autre. Pourquoi pas aux roux de quarante ans ?

À tout un chacun, pensa-t-il. Sans restriction.

Voilà que lui aussi disait « ils ». Il se mettait à penser comme Art et Rachel, en donnant une connotation impitoyable à ce pronom. Sauf que, pour lui, « ils » ne désignerait pas des adultes ; il désignerait... quoi ? Il réfléchit, se sentant malgré lui impliqué dans leur histoire. Looney Luke, peut-être. Ou Ted Haynes. Ou aussi bien tout le monde et n'importe qui.

Mais personne ne lui interdisait l'accès des restaurants. Personne ne l'avait appréhendé la nuit et poussé contre un mur. Donc c'était un effet de son imagination ; ce n'était pas vrai. Pour ces gosses, c'était tout ce qu'il y a de plus vrai. Les droits civiques, songea-t-il.

Les bien-pensants parlent des droits civiques, de la protection des minorités, et ils votent le couvre-feu !

— Interdit aux chiens et aux enfants, ironisa-t-il.

— Quoi ? fit Art. Ah oui, dans les r... r... restaurants.

Il ne pensait pas qu'ils comprendraient, mais ils avaient compris. La pancarte à la devanture des restaurants du Sud : Interdit aux chiens et aux nègres. Mais ici les nègres n'étaient pas concernés, du moins ils n'étaient pas les seuls.

— Hé, comment devient-on disc-jockey ? demanda Art.

— Ça doit faire un drôle d'effet, dit Rachel, de savoir que tout le monde vous écoute quand vous dites quelque chose. Je veux dire, sur n'importe quel sujet. Par exemple vous dites toujours d'être prudent au volant ; ce n'est pas comme si vous ne vous adressiez qu'à une seule personne.

— C'est mon métier, dit-il.

— Vous ne l'aimez pas ?

Les yeux de la jeune fille, ses immenses prunelles sombres, étaient rivées sur lui.

— Ce doit être bizarre. Je veux dire, ça doit vous faire drôle.

Elle ne semblait pas être en mesure de s'exprimer plus clairement. Tous les deux étaient agités et essayaient de lui donner le change ; leur tension lui était sensible, mais pas sa signification.

— Non, fit-il. On s'y habitue. Vous voulez dire si je fais une boulette ? ou que je bute sur un mot ?

Rachel secoua la tête.

— Non, répondit-elle.

Puis son humeur parut changer ; elle renonça à lui parler.

— On ferait mieux d'y aller, suggéra Art. Il faut qu'on rentre.

— Excusez-moi, dit Rachel.

Elle se glissa au bout de la banquette et se leva.

— Je reviens tout de suite.

Comme elle disparaissait parmi les clients, Jim et Art la suivirent des yeux.

— J'étais loin de me douter que tu étais marié.

— Depuis trois mois, à peine.

— Elle est très jolie.

— O... ouais, acquiesça Art, grattant la table avec son ongle.

— Comment vous êtes-vous connus ?

— Au bowling. On y allait souvent. Je veux dire, je la connaissais depuis l'école. Alors on était au bowling, Joe Mantila et moi, vous savez ? Et p... p... puis je l'ai vue et je l'ai reconnue.

Rachel revint en portant un petit sac en papier blanc qu'elle déposa devant Jim.

— C'est pour vous.

Ouvrant le sac, il découvrit qu'elle lui avait acheté un roulé, une pâtisserie danoise.

— Elle adore faire ça, commenta Art, sortant de table et prenant sa femme par la taille. Acheter des trucs aux gens.

— Aimeriez-vous venir dîner à la maison un de ces jours ? proposa-t-elle. Peut-être un

dimanche. Nous ne fréquentons pas grand monde.

— Avec plaisir, dit-il, se levant à son tour.

Machinalement, il referma le sac en papier blanc.

C'était la première fois qu'on lui offrait un roulé. Il ne savait pas comment réagir. Profondément désespéré, Jim se demanda ce qu'il pouvait faire pour eux. Il se raccrochait au fait qu'il leur devait quelque chose.

— Vous avez une auto pour rentrer ? s'enquit-il, retroussant sa manche pour consulter sa montre. Si vous voulez, je peux...

— Nous ne rentrons pas à la maison, le coupa Rachel. Nous pensions aller peut-être au cinéma.

— Merci, dit Art.

— À une autre fois peut-être, lança-t-il.

Ne voulant pas en rester là, il ajouta :

— Ça vous tenterait ?

— D'accord, dit Art.

— Je suis très heureuse d'avoir fait votre connaissance, déclara Rachel.

C'était une formule toute faite, mais elle s'arrangea pour donner une impulsion nouvelle aux mots ; elle les tordit, les cisela et les prononça avec un soin extrême. Puis elle insista :

— Parliez-vous sérieusement en acceptant de passer nous voir un de ces jours ?

— Absolument, dit-il.

Et c'était vrai.

Il regarda le couple sortir du café. Art marchait en tête, la tirant par la main. Ses mouvements à elle étaient lents. Le poids du bébé, pensa-t-il. Déjà elle commençait à s'arrondir ; sa robe remontait devant, et elle gardait la tête baissée, comme plongée dans ses réflexions. Sur le trottoir, ils marquèrent une halte. Ils donnaient l'impression de n'avoir nulle part où aller en particulier, et Jim eut une vision, une image d'eux errant dans la rue, sans voir personne, sans savoir où ils étaient, flânant sans fin jusqu'au moment où, épuisés, ils rentreraient chez eux.

Son repas était froid, et il n'avait plus faim. Il paya la note, puis sortit, traversa Geary Street et regagna la station. L'impression laissée par Art et Rachel le poursuivait, et il s'arrêta au secrétariat, marquant le pas avant de retourner à son micro. Au cours des dernières années, il avait pris l'habitude de s'ouvrir de ses préoccupations à Pat : en ce moment même, il s'approchait de son bureau. Mais toutes les petites babioles avaient disparu au fond des tiroirs. Sa table était vide et en ordre. Pat avait quitté la radio et était rentrée chez elle.

Était-il si tard ? s'étonna-t-il.

Il se rendit dans une des pièces de derrière, étala ses disques et reprit son classement en vue de l'émission du soir. Au milieu des disques se trouvait l'annonce de Looney Luke, agrafée aux enregistrements en seize pouces que les gens de Looney Luke avaient envoyés à la radio. Les disques étaient des réclames enregistrées. Il en posa un sur une platine et commença à passer le premier orchestre.

Le haut-parleur sous la platine hurla :

— Ho ho ho ha ha ha haaa hi hii hii ho ho ho haaaaaaa !

Jim plaqua ses mains sur ses oreilles.

— Oui, monsieur, mes amis, proclamait le haut-parleur. Je vous invite, tous sans exception, à vous rendre chez Looney Luke, où non seulement vous ferez une bonne affaire, comme jamais vous n'en avez faite, mais en plus, mes amis, vous trouverez là-bas une voiture tout ce qu'il y a de plus honnête, que vous pourrez sortir sur l'autoroute et avec laquelle vous pourrez rouler, mes amis, tout droit jusqu'à Chicago...

En imagination, il vit le présentateur de Kansas City, son grand sourire vide, niais, avec la mâchoire pendante et les lèvres molles. Le ton de celui qui est sincère... qui a foi dans l'absurdité outrée, le tord-boyaux. La tête gloussante et hébétée d'aliéné mental qui bavait et croyait, bavait et croyait. Il tendit la main pour relever le bras de lecture.

— Ha ha ha, la compagnie ! pleurait de rire le haut-parleur, oui, c'est vrai, ha ha ! Looney Luke reprendra votre vieux tacot ho ho ! et vous mettra ha ha ! au goût d'aujourd'hui, hi hi !

Ha ha ! pensa-t-il, en arrêtant le disque. Ses doigts glissèrent, et le bras de lecture balaya la surface de vinyle souple ; la pointe de diamant traça une rayure du bord jusqu'au rond central. Voilà, c'était fait ; le disque était fichu. Incident technique, pensa-t-il, écoutant la cacophonie que faisait le diamant, en passant et repassant sur l'étiquette. Celle-ci partait en lambeaux qui se détachaient et lui sautaient à la figure, particules blanches qui s'envolaient dans toutes les directions.

CHAPITRE 3

Ce soir-là, Bob Posin fêta le budget Looney Luke en faisant don d'une rareté phonographique tirée de la discothèque de la radio KOIF. Il l'avait chez lui, dans son appartement.

— Je serai content de t'en donner dix dollars, déclara Tony Vacuhhi, comparant le numéro inscrit sur l'étiquette du disque au bout de papier qu'il avait sur lui. Je veux dire, tu sais bien que ce n'est pas pour moi ; qu'est-ce que je ferais d'un pareil classique ? C'est pour un client. De toute manière, je vais le revendre. Je veux dire, ce n'est pas équitable.

Tony, agent artistique, intermédiaire et homme du monde, portait un sobre complet rayé ; ses heures de bureau l'occupaient la nuit. Il avait les cheveux pommadés et plaqués en arrière, le menton bleui par le talc, et l'éclat minéral de ses yeux s'était estompé, comme attendri par cette magnifique acquisition.

— Il ne m'a rien coûté. Prends-le.

Bob mit le disque dans sa pochette, puis le tout dans un sac. Le microsillon était poussiéreux et usé à force de passer toutes les semaines à l'émission en italien du dimanche soir. C'était *Che Gelida Manina* de Gigli, un ancien pressage de Victor.

— Ainsi, c'est l'original, fit Vacuhhi.

— Oui, c'est l'original. Comment va Thisbe ?

Il se sentait de bonne humeur.

— En voilà une belle fille ! commenta Tony.

Bob était tenté d'inclure Thisbe dans son programme des réjouissances.

— Fait-elle quelque chose ce soir, à ta connaissance ?

— Eh bien, elle chante au Peachbowl. Tu veux y descendre ? On peut y passer. Mais les affaires m'attendent ; je ne ferai que te déposer. Je veux dire, je ne peux pas rester.

— Attends-moi, je change de chemise.

Il enleva sa chemise et en prit une propre dans le tiroir de la commode, une rose toute neuve qu'il n'avait jamais portée. C'était une grande occasion.

Pendant qu'il se changeait, il alluma le combiné Magnavox dans le salon. De la musique symphonique jaillit des deux haut-parleurs ; l'émission du dîner-concert avait commencé.

Tony Vacuhhi, qui feuilletait une revue ramassée sur la table basse, lança :

— Tu sais que Thisbe a enregistré deux disques chez Sundial, cette boîte sur Columbus ? Des ritournelles bien tournées, mais rien qui casse les vitres, si tu veux mon avis. Si je te les apportais, tu pourrais peut-être les faire passer à ton émission pour les jeunes ?

— Adresse-toi à Briskin, répondit-il, absorbé par son nœud de cravate.

— Peut-être qu'il pourrait l'inviter, insista Tony Vacuhhi. Vous faites ce genre de chose ? Là où elle devrait être, c'est à la télévision. Je sais ce que je dis, tu sais ?

— C'est là où nous devrions tous être, répliqua Posin d'un ton péremptoire. C'est là où va l'argent ; si tu te demandes pourquoi les gens ne vont plus dans les bars écouter des artistes de la chanson, c'est le même phénomène auquel nous nous heurtons avec une station de radio FM indépendante. Que fait le public ? La grande masse regarde « I love

Lucy ». Il arrive que quatre-vingts millions de gens regardent en même temps cette nullité par besoin d'évasion. Ce n'est pas moi qui achèterai un poste de télévision.

La musique de la radio s'arrêta, remplacée par la voix toute professionnelle de l'animateur Jim Briskin.

— Nous venons d'écouter l'ouverture de *Roméo et Juliette*, interprétée par le London Philharmonic Orchestra sous la direction d'Edward Van Beinum.

L'espace d'un instant, la radio demeura silencieuse.

— Je vois ce que tu veux, dire, fit Vacuhhi. Tous ces gens qui regardent en même temps...

— Tais-toi une seconde, ordonna Posin, lissant ses cheveux.

Alors, la voix de Jim Briskin reprit sur les ondes :

— L'automobile que vous achetez aujourd'hui chez Looney Luke est une honnête automobile qui vous durera longtemps.

Bien, pensa Bob Posin. Il est parfait.

— C'est la garantie Looney Luke, poursuivit Briskin d'une voix ferme et bien rythmée, au débit tonique. Honnête, honnête, honnête ! scanda-t-il.

Puis, d'un ton songeur, il déclara :

— Non, je ne peux pas passer ça. Je l'ai fait cet après-midi, et c'est amplement suffisant — comme s'il soliloquait. Et maintenant, reprit-il, nous allons entendre le poème symphonique de Richard Strauss, *Till Eulenspiegel*.

Tony Vacuhhi gloussa nerveusement.

— C'est drôle.

La musique recommença. Posin sentit sa nuque chauffer jusqu'à devenir brûlante. Il lui semblait que son cuir chevelu se racornissait sous le tintement des ondes radioélectriques. Pendant tout ce temps, il continua à nouer sa cravate, à lisser ses cheveux. Il n'arrivait pas à y croire.

— Je n'arrive pas à y croire, dit-il. Qu'est-ce qu'il a dit... il a bien dit qu'il n'allait pas le passer ?

— Je ne sais pas, marmonna Vacuhhi avec embarras, devinant que quelque chose ne tournait pas rond.

— Bien sûr que tu le sais ; tu l'as entendu comme moi, non ? Que l'as-tu entendu dire ? A-t-il dit qu'il n'allait pas le passer ? N'est-ce pas là ce qu'il a dit ?

— Quelque chose dans ce genre, marmonna Vacuhhi.

Posin enfila son veston.

— Il faut que j'y aille.

— Alors tu ne passes pas au Peachbowl et...

— Non, je n'ai plus envie.

Il poussa Tony Vacuhhi avec son disque hors de l'appartement et claqua la porte.

— Comment trouves-tu ça ? dit-il.

Comme tous deux traversaient le hall, Tony quelques pas en arrière, Posin répéta :

— Comment trouves-tu ça ? Que dis-tu d'une chose pareille ?

Sur le trottoir, il laissa Tony Vacuhhi et se mit à marcher sans but.

— Je n'arrive pas à y croire, monologuait-il. Que dites-vous d'une chose pareille ? Un

homme peut-il se conduire ainsi à la barbe de tout le monde ?

À sa droite, il y avait un drugstore. Il entra dans la cabine téléphonique du fond et composa le numéro de la station. Naturellement, personne ne répondit. La nuit, l'animateur était seul ; il se débrouillait lui-même à la console, sans l'aide d'un ingénieur du son. Il était inutile d'essayer d'atteindre Briskin la nuit.

Il songea à prendre son auto au garage, au sous-sol de l'immeuble, pour aller à la station. Sortant du drugstore, il remonta le trottoir.

Une petite épicerie était encore ouverte. À l'intérieur, la radio marchait. Le commerçant et sa femme étaient au comptoir, en train d'écouter de la musique de marimba^[16]. Bob Posin s'arrêta sur le pas de la porte et cria :

— Hé, je peux me servir de votre poste ? Il faut que j'écoute quelque chose ; c'est important.

Le couple, des personnes âgées, écarquillèrent les yeux.

— C'est urgent, insista-t-il, en se faufilant vers le comptoir, au milieu des saucisses et des boîtes de petits pois.

Leur poste était un petit Emerson en bois avec une antenne traînante. Il tourna le bouton jusqu'à ce qu'il eût trouvé KOIF. L'épicier et sa femme, tous deux emmitouflés dans des vestes de laine, s'écartèrent d'un air offensé, le laissant seul avec la radio. Ils feignirent de s'affairer et ignorèrent sa présence.

Toujours sa musique, pensa-t-il. Cette foutue musique.

— Merci, murmura-t-il, se précipitant hors du magasin pour sauter sur le trottoir.

Puis il retourna en courant à son appartement. Essoufflé, il parvint à son étage et chercha sa clé dans ses poches. Son Magnavox était resté allumé. Posin fit les cent pas tandis que le morceau s'achevait. Pendant la coda, son impatience tourna à la fièvre. Il alla à la cuisine boire un verre d'eau ; il avait la gorge sèche, déshydratée par sa fièvre. Il énuméra tous les gens à qui il pouvait téléphoner : Sharpstein, Ted Haynes, Patricia Gray, l'avocat de la station, qui était en vacances à Santa Barbara.

La musique s'arrêta. Il courut dans le séjour.

La voix cultivée de Jim Briskin revint à l'antenne.

— Arthur Rodzinski et l'orchestre de Cleveland dans *Till Eulenspiegel* de Richard Strauss. Extrait d'un trente-trois tours paru dans la collection Masterworks chez Columbia.

Ensuite une pause, une pause à se taper la tête contre les murs.

— Je parie, reprit Jim Briskin, que beaucoup d'entre vous sont passés chez Domingo ces derniers jours. Vous avez vu la nouvelle disposition des tables, elle permet à présent d'admirer le Golden Gate tout en mangeant. Mais il faut que j'attire votre attention...

Et de continuer à décrire le restaurant à sa façon habituelle.

Bob Posin décrocha le téléphone et appela Patricia Gray.

— Écoute, dit-il. As-tu écouté Briskin ce soir ? As-tu la radio allumée ?

À présent, la musique avait repris.

— Oui, j'écoutais, répondit Patricia.

— Et alors ?

— J'ai... écouté.

— As-tu entendu quelque chose ?

Son intonation était hermétique ; il n'arrivait pas à la déchiffrer.

— Je crois que j'ai entendu.

— La réclame de Looney Luke ! cria-t-il dans le combiné.

Sa propre voix lui emplît les oreilles, assourdissante.

— Oh ! fit-elle.

— Tu l'as entendue ? Qu'est-ce qu'il a foutu ? Ou est-ce un effet de mon imagination ?

C'est ce qu'il a dit, n'est-ce pas ? Il a dit qu'il en avait marre et qu'il n'allait pas la passer, qu'il était fatigué de la lire.

Il ne tira rien d'elle. Écœuré, il raccrocha brutalement et se remit à faire les cent pas devant son poste.

Mais la musique continuait, et il lui fallait appeler quelqu'un. Il tenta de nouveau la station, en vain. En imagination, il se représentait Jim Briskin au micro, dans le grand fauteuil vert à pivot, imperturbable au milieu de ses disques, ses platines tourne-disques, ses scripts et son bobino, tandis que clignotait le voyant rouge du téléphone.

Planté devant son poste Magnavox, Posin comprit qu'il ne connaîtrait pas le fin mot de l'histoire, qu'il n'en aurait jamais le cœur net ; jamais il n'atteindrait Briskin, dût-il appeler et patienter mille ans. La radio continuerait à passer de la musique, et il n'entendrait plus prononcer le nom de Looney Luke ; ce ne serait plus qu'une illusion de sa mémoire. Déjà sa conviction se diluait.

— Nom de Dieu ! jura-t-il.

À KOIF, le téléphone sonnait toujours quand Jim Briskin débrancha le matériel pour la nuit. Il était minuit. La rue était plus calme ; la plupart des enseignes au néon étaient éteintes.

Étage après étage, en descendant dans le hall de l'immeuble McLaughlen, Jim trouva l'escalier sinistre. Il tenait sous le bras l'habituelle pile de disques qu'il avait empruntés aux disquaires et qui, dès demain, retrouveraient leur place dans les bacs.

L'air nocturne était vif et frais. Jim inspira à fond.

Une fois sur le trottoir, il prit la direction du parking de la station. Mais une auto garée dans la rue fit jouer son avertisseur. La portière s'ouvrit, et une voix de femme cria de loin :

— Jim, par ici.

Il se dirigea vers la voiture. Les ailes et le capot étaient luisants d'humidité.

— Bonsoir, dit-il.

Patricia alluma les codes et fit démarrer son moteur.

— Je te raccompagne, déclara-t-elle.

Elle portait son gros manteau de laine boutonné jusqu'au cou et ramené sous ses jambes. La fraîcheur de la nuit lui tirait les traits.

— J'ai ma voiture, répondit-il. Elle est garée au parking.

Il n'avait envie de parler à personne.

— On n'a qu'à rouler au hasard, alors.

— Pourquoi ?

Mais il monta. Le siège était glacé quand il cala sa pile de disques à côté de lui.

Elle se glissa dans le flot des autres voitures. Les enseignes au néon et les phares flamboyaient, taches de couleurs de différentes tailles. Des mots scintillaient dans la nuit.

— J'ai appelé la station, reprit-elle alors. Mais tu n'as pas décroché.

— Pourquoi l'aurais-je fait ? C'est soit un auditeur qui se plaint, soit un autre qui a une requête. Je ne dispose que des disques que j'ai apportés, je dois passer ce que j'ai prévu.

Elle écouta sans broncher ce bref accès d'humeur ; il ne discerna aucune réaction. Quelle expression revêche ! se dit-il en son for intérieur. Comme son visage est fermé...

— Qu'est-ce que tu as ? À quoi rime cette comédie ?

— J'étais à l'écoute, répliqua-t-elle, le fixant maintenant de ses yeux humides, sans ciller. J'ai entendu ce que tu as dit sur la réclame Looney Luke. Tu as dû répéter longtemps pour t'exprimer de cette manière.

— Je n'ai pas répété. J'ai commencé à lire, et puis j'ai laissé tomber.

— Je vois, fit-elle.

— Il n'y a pas d'autre solution, se défendit-il. Les types qui travaillent en usine jettent bien leurs chaussures dans la machine.

— C'est ce que tu as voulu faire ?

— Je crains que ce ne soit minable.

— Je ne dirais pas minable. Dangereux plutôt. Suicidaire, si tu veux connaître le fond de ma pensée.

— C'est toi qui ne voulais pas que je lise l'annonce, protesta-t-il.

— Je...

Un instant, elle ferma les yeux.

— Regarde la route, dit-il.

— Je ne t'ai jamais dit de faire ça. Je voulais que tu émettes une protestation rationnelle. Bon, cela n'a plus aucune espèce d'importance maintenant.

— Oui, acquiesça-t-il, je suis d'accord avec toi.

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je n'aurai pas de mal à retrouver du boulot. J'ai des relations dans le coin. S'il le faut, j'irai sur la côte est.

— Tu ne penses pas que cette histoire te suivra ?

— Il y a un animateur qui est aujourd'hui responsable d'une émission d'une demi-heure à la télévision nationale ; une fois, sur une radio du réseau, il a dit à ses auditeurs de mettre de la lotion Jergen sur leurs cheveux. Il était tellement paf qu'il a eu du mal à tenir jusqu'au bout de l'émission. Et pourtant elle ne durait qu'un quart d'heure.

— Quels sont tes projets ? Tu as quelque chose en vue ?

— J'ai envie de rentrer chez moi et d'aller me coucher.

Elle tourna à droite et revint garer son auto devant l'immeuble McLaughlen.

— Écoute, va récupérer ta voiture et suis-moi. On va prendre un verre ensemble chez toi ou chez moi...

— Tu penses que je perds les pédales ? rétorqua-t-il.

— ... et peut-être passer nos vieux disques de Mengelberg^[17], acheva-t-elle comme s'il n'avait rien dit.

— Quels vieux disques de Mengelberg ? Ces vieux machins tout usés sur lesquels on a bâti notre mariage ?

D'un air songeur, il observa :

— Je crois que tu les as tous pris.

— Tu as gardé *Les Préludes*, se défendit-elle, le seul qui nous intéressait vraiment tous les deux.

Il avait également gardé le *Léonore n° 3*, mais elle l'ignorait. Durant les jours orageux où ils s'étaient partagé leurs biens – en vertu du régime californien de la communauté légale –, il lui avait raconté des mensonges, dont l'un était que les disques de l'album étaient cassés. On s'était assis dessus, avait-il prétendu ; un soir, lors d'une fête, c'était elle-même qui s'était assise sur toute une pile d'albums.

— Certes, dit-il, pourquoi pas ?

Il se rendit à sa voiture, démarra et suivit la Dodge crème et bleu de Pat, remonta Geary Street, traversa Van Ness avant d'attaquer l'ascension de la colline d'en face.

Devant lui, les feux arrière de la Dodge clignotaient, grosses bobines rouges pareilles aux tourelles d'un billard électrique. Il ne la voyait pas ; il suivait les feux arrière de sa voiture. Par-ci par-là, songea-t-il. Où qu'elle aille. Par monts et par vaux. Comme un enfant suit son caprice. Et après, rêva-t-il, ils vécurent toujours heureux, tous les deux dans leur villa à flanc de colline, rien qu'eux deux dans leur nid d'amoureux où personne ne pouvait les dénicher. La Dodge s'immobilisa – ses signaux de stop flamboyèrent – et il se demanda où il était ; il ne reconnaissait plus les rues. Le clignotant de la Dodge s'alluma et l'auto bifurqua à gauche. Jim suivit.

La Dodge était stationnée le long du trottoir, et il faillit la dépasser ; il entendit le son de son avertisseur à l'instant précis où il remarquait qu'elle s'était arrêtée. Combien rarement, pensa-t-il, il était venu jusqu'ici, à l'appartement de Pat ! Le quartier, l'adresse étaient bannis de son esprit, comme si l'endroit n'existait pas. Tordant le cou, il entreprit de faire marche arrière malgré la circulation. Un moment, la Dodge fut exactement parallèle à son auto, puis il se rangea derrière, juste dans le prolongement. Les feux de position l'éblouirent. Quelle pléthore de signaux lumineux : clignotants, stops, feux blancs de marche arrière ; cela lui donnait mal à la tête. Bordels chromés sur roues, pensa-t-il. Tapis et tourne-disques. Il éteignit ses codes, remonta ses vitres et descendit sur le trottoir.

Pat frissonnait, les bras croisés, pendant qu'il verrouillait les portières.

— C'est le brouillard, dit-elle, comme ils gravissaient le large perron de béton de son immeuble.

Le vantail de bronze et de verre était verrouillé. Ils durent attendre qu'elle eût trouvé sa clé. Le hall d'entrée était silencieux. De part et d'autre, les portes étaient fermées. Ici, songea-t-il, tout le monde croit aux solides vérités de l'existence. Au lit à onze heures, levé à six.

Confiant, il lui emboîta le pas, lui laissant le soin de trouver la bonne porte. Elle semblait en pays de connaissance ; comme elle trottait sur la moquette, ses longs cheveux noirs rebondissaient sur le col de son manteau. Ses hauts talons ne faisaient aucun bruit. On dirait un immense souterrain, pensa-t-il, une galerie à flanc de montagne.

La porte de l'appartement était ouverte, et Pat était déjà à l'intérieur, en train d'allumer les lumières. Tandis qu'elle tendait le bras pour baisser les stores des fenêtres, il lança :

— Ces grands immeubles... ils sont toujours humides.

— Mais non, répliqua-t-elle prosaïquement.

— Cela me gênerait de savoir que chacun se retire dans sa chambre froide.

Toujours en manteau, elle se pencha pour brancher le radiateur.

— Tu as l'esprit morbide.

Se dirigeant vers la penderie, elle ôta son manteau et le mit sur un cintre.

— Tu sais, à certains égards, tu es rationnel, mais à d'autres, tu es fantasque, et nul ne peut prévoir ce que tu vas faire ; tu restes planté là, le regard absent, et personne ne peut t'atteindre ni communiquer avec toi, et puis finalement, quand on s'est tous épuisés à te parler et à t'agiter la main sous le nez...

Elle alla fermer la porte d'entrée qui claqua.

— ... alors tu reviens brusquement à la vie pour te jeter sur tout ce qui se présente.

Il se faufila dans la kitchenette éclatante de propreté afin de s'occuper des boissons. Dans le réfrigérateur, il y avait un plat de salade de pommes de terre. Quand Pat entra, elle le trouva qui mangeait les pommes de terre à même le saladier, à l'aide d'une cuillère à soupe qu'il avait pêchée dans l'évier.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Des rides se formèrent autour de ses yeux et s'étendirent à sa bouche et à son menton, telles d'infimes lézardes.

— Tu me donnes envie de pleurer, chuchota-t-elle.

— En souvenir du bon vieux temps ?

— Non, je ne sais pas.

Elle se moucha.

— J'espère pour toi que tu t'en sortiras. Je ferai tout ce qui est possible pour arrondir les angles à la station. Je crois que je serai plus capable de parler à Haynes que toi ou Bob Posin.

— Tu es très douée pour arrondir les angles, acquiesça-t-il.

— D'accord, dit-elle. Il faut aussi que tu prennes une chose en considération : tu parles d'aller dans une autre station. Tu crois que tu vas échapper à Looney Luke ? Ce truc passe sur toutes les radios indépendantes, ainsi que sur les stations FM et la chaîne de télé du réseau ; je l'ai entendu tard l'autre soir, à la télévision, après le film. Alors, à quoi cela servira-t-il ? Vas-tu démissionner s'ils t'imposent des réclames de Looney Luke ? À moins que tu fasses une fixation sur Looney Luke... Pourquoi Looney Luke en particulier ? Et les publicités pour le pain, et celles pour la bière ? Pourquoi ce choix arbitraire ? Refuse de les lire en bloc. Ce n'est pas ça ? Tu n'es pas arbitraire ? Maintenant tu prétends que c'est moi qui voulais que tu fasses quelque chose, que d'une manière ou d'une autre c'est moi, la responsable...

Elle l'invectivait d'un filet de voix haut perché, strident, la voix qu'elle prenait autrefois pour leurs scènes de ménage.

— ... n'est-ce pas vrai ? N'es-tu pas en train de sous-entendre que c'est ma faute ? Je t'ai poussé à faire ça ou autre chose... Dieu sait quoi ! Tu sais bien que ce n'était pas ce que

j'avais en tête. J'aurais voulu que tu fasses quelque chose de rationnel, que tu démontres à Haynes que c'était incompatible avec ton émission du dîner-concert. Tu dis que tu as commencé à lire, et puis que tu as tout simplement laissé tomber. Pourquoi as-tu laissé tomber ? Pourquoi a-t-il fallu que tu dises ça à l'antenne ? Ne pouvais-tu pas... mettre un pavé sur ta langue ? On ne peut pas dire ce genre de choses à l'antenne ; on ne peut pas dire qu'on refuse de lire quelque chose ou qu'on en a ras le bol.

— Calme-toi, tenta-t-il.

— Tu as signé ton arrêt de mort, poursuivit-elle. Dieu du ciel, moi qui fondais de si grandes espérances en toi... et tu finis nulle part, absolument nulle part. Uniquement parce que tu t'es révélé incapable d'affronter rationnellement la situation, c'est-à-dire d'aller en discuter avec Haynes avant de passer à l'antenne. Non, il a fallu que tu attendes d'avoir le script entre les mains et d'être seul dans la station, et peut-être alors t'es-tu senti en sécurité, tu t'es imaginé que tu pouvais t'en sortir, et alors tu as ouvert la bouche et si bien saboté le script que Dieu seul sait ce qui nous attend, peut-être un procès, peut-être une amende de la Fédéral Communications Commission... Et ta musique ? Et les cinq ans où tu t'es battu avec eux, afin de pouvoir faire profiter les autres de tes goûts en musique classique ? Ils te laissaient même libre d'avoir tes choix et de faire ton émission, comme le « Club 17 ». Tu vas abandonner tout ça ? N'est-ce pas là le fond de la question ? Quelle autre priorité défendais-tu ? N'est-ce pas pour cette raison que tu as refusé de lire cette fichue réclame ? Tu ne voulais pas offusquer les vieilles dames, et voilà que maintenant tu sacrifies toute l'émission, bien plus radicalement que tu ne l'aurais fait en obtempérant. Je ne te comprends pas. À mes yeux, cela n'a pas de sens.

— D'accord, fit-il.

— Cinq ans répéta-t-elle. Perdus. Gâchés.

De son point de vue à lui, il avait mis dix ans dans la balance pour arriver à sa position. D'abord, il y avait les quatre années qu'il avait passées à l'université de Californie pour obtenir sa licence ès lettres dans le département de musique sous la direction d'Elkus, en contrepoint et composition. Puis les deux années de doctorat passées à travailler la direction d'orchestre, le chant (comme médiocre baryton) dans son groupe d'étude, les Chanteurs de la Chorale de Marin, et à composer une cantate déliquescente qui traitait de la paix entre les nations et autres niaiseries. Enfin son prestigieux emploi à la phonothèque de NBC : le grand départ pour San Francisco, sa rupture avec l'université. Onze ans, décida-t-il. Seigneur, cela en faisait presque douze. La première fois qu'il avait parlé sur les ondes, c'était en tant que collectionneur de disques privé – discophile, selon le terme consacré –, et l'aisance de son élocution, comme son absence de snobisme et de pédanterie, avait prolongé l'émission bien après que l'idée d'inviter des collectionneurs fut passée de mode. Il avait un talent radiophonique inné ; il s'exprimait spontanément, sans détour, sans l'habituelle rhétorique des amateurs de musique classique. Et, atout majeur, il aimait toutes sortes de musique : classique, variétés, jazz traditionnel et swing d'avant-garde de Los Angeles.

— Non, dit-il, je n'ai pas fait ça pour échapper à Luke.

— Pourquoi, alors ?

— Pour me libérer de toi, ou peut-être me rapprocher de toi. Probablement les deux à la

fois. Dans l'état actuel des choses, cela m'est intolérable de te voir tous les jours à la radio. Te rends-tu compte qu'il y a deux ans nous étions mariés, toi et moi ? Tu t'en souviens ?

— Je m'en souviens, dit-elle.

— Quelle situation diabolique !

— Comme... commença-t-elle. Qui était-ce ?

— Un poète. Un personnage de la mythologie. Séparé de sa bien-aimée par les vents de l'enfer^[18].

— C'est ta faute.

— Ah, oui ?

— C'est toujours la même chose, cette activité incohérente, dispersée.

— Plus les diapos du docteur... comment s'appelait-il déjà ? McIntosh ?

— Oui, confirma-t-elle. McIntosh. Plus ce à quoi tu t'es farouchement opposé, afin de ménager ta vanité et de ne pas risquer de te sentir inutile.

— Il est inutile de remettre tout ça sur le tapis.

— Tu as raison, reconnut-elle.

— La seule chose que je ne comprends pas, c'est l'image que j'ai gardée de toi, sans doute inexacte. Mais je te vois encore assise toute seule à la maison ce samedi après-midi là, en train de tout méditer rationnellement, et puis, le déclic ; tu avais élaboré ton plan. Aussi froide et déterminée...

Jim leva les mains.

— J'y avais réfléchi pendant des mois, protesta-t-elle.

— Mais tu es arrivée à la conclusion à la manière d'une machine IBM.

Après quoi, pensa-t-il, il n'y avait plus eu de communication possible. Plus aucune scène, ni discussion. Plus rien, une fois qu'elle eut pris sa décision. Leur mariage avait été un échec, et la seule question qui se posa ensuite concernait le partage de la communauté et le choix de la procédure la moins chère et la plus simple possible.

La mise à contribution de leurs amis respectifs, songea-t-il ; cela avait été l'aspect vraiment le plus sordide. Les envoyer au tribunal – les prendre en voiture et les conduire là-bas – pour attester la mascarade qu'ils avaient forgée tous les deux. Quels cruels moments !

Face à lui, Pat fit remarquer :

— Le téléphone sonne.

— Quoi ? s'écria-t-il.

C'était vrai, mais il n'avait rien entendu. Ça n'arrêtait pas de sonner, même ici, chez elle.

— Soit, fit-il, regardant autour de lui.

— J'y vais.

Elle disparut dans le séjour. « Allô », entendit-il.

Il ouvrit le réfrigérateur et passa en revue la bouteille de gin Gilby intacte – une excellente marque –, un vermouth bon marché, une pinte de vodka et du vin de toutes les marques. Les caractères gothiques sur l'étiquette d'une bouteille de *Maiwein*^[19] attira

son attention, et il s'amusa à traduire l'allemand.

Pat s'encadra dans la porte de la cuisine.

— C'est Ted Haynes.

Avec des pieds de plomb, il passa dans la salle de séjour.

— Que me veut-il ?

— Il veut savoir si tu es là.

Elle tenait sa main sur le micro, mais il n'avait jamais cru au procédé ; il savait que l'interlocuteur entendait quand même. On percevait les sons à travers la bakélite, tout comme les sourds percevaient les sons à travers les os du crâne.

— Bien sûr que je suis là, dit-il.

— Il est si furieux qu'il a du mal à parler, commenta Pat.

— Bien, fit-il, la bouteille de vin allemand toujours à la main, je suppose que Posin doit l'avoir appelé.

— Ne t'en prends pas à Bob, plaïda-t-elle.

Le récepteur piqua du nez, et il le lui enleva des mains.

— Ne t'en prends ni à lui ni à moi.

Dès qu'il eut le téléphone, la voix enrouée d'Haynes lui corna aux oreilles :

— Jim, un certain Sharpstein vient de m'appeler ici, chez moi, pour me dire que sa société résiliait le contrat et que, si jamais il voyait notre directeur commercial remettre les pieds dans son garage, il n'hésiterait pas à appeler la police et à le faire jeter à la rue.

— Sharpstein, répéta-t-il. Il doit les représenter ou quelque chose de ce genre. Quel est son prénom ? Luke ?

— J'aimerais te voir dans la demi-heure qui suit, de préférence à la station, ou alors, si tu sens que tu ne pourras pas être à l'heure, je te retrouve là où tu es actuellement. Tu es chez Pat ; ce n'est pas très loin de l'endroit où je suis. Si tu restes là-bas un moment, je passe d'un coup de voiture et nous pourrons régler cette affaire sur-le-champ.

Jim avait le cerveau trop embrumé ; il était incapable de suivre ce que disait Haynes.

— Si vous voulez, balbutia-t-il.

— Je veux que tu appelles Bob Posin pour lui demander de venir assister à notre petite réunion. Ce n'est pas vital, mais il est plus familiarisé que moi avec les règles syndicales ; je n'ai pas le temps de mémoriser ce genre de détails. J'ai bien trop de choses à l'esprit pour perdre mon temps à ça ! Le mieux, c'est que je te retrouve là où tu es dans un quart d'heure environ.

— Au revoir, dit Jim.

La ligne se libéra avant qu'il ait eu le temps de raccrocher. Puérilement, il se sentit dépité.

— Ils t'ont entendu ? s'enquit Pat. Est-ce que les gens de Luke t'ont entendu ?

— Il faut que j'appelle Bob Posin, dit Jim.

Comme il tendait la main pour attraper le bottin, Pat lança :

— Son numéro est sur la couverture, dans le coin.

— Oh ! s'écria-t-il, furieux. Tu le gardes sous la main ?

— Oui, je le garde sous la main.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il.

— Comment, qu'est-ce que ça signifie ? Oh, mon Dieu !

Elle sortit de la pièce ; une porte claqua, probablement celle de la salle de bains. Jim resta un moment sans bouger, puis il composa le numéro de Bob Posin. Il n'y eut qu'une seule et brève sonnerie, puis la voix de Bob dit :

— Allô ?

— Jim Briskin, articula-t-il.

— Ah ! Tu as eu Haynes ?

— Oui. Il voulait te contacter.

La voix de Posin avait une tonalité assourdie, comme si la rancœur lui était passée, comme si, pensa Jim, maintenant qu'Haynes était entré en scène, Bob Posin tirait sa révérence.

— Dis, reprit Posin, tu as fait un sacré chambard ce soir.

— Raconte-moi, enchaîna Jim. Comment les gens de Luke sont-ils au courant ? Ils étaient à l'écoute ?

— Oui, en fait ils étaient à l'écoute. Attends une minute.

Au bout d'une interminable minute, Posin revint en ligne.

— J'avais une cigarette en train. Disons, bon, apparemment ils avaient l'oreille collée au poste. Ils ne sont pas encore rassasiés de leur propre ineptie, je présume. Quelque chose de cet ordre. Ils ont vraiment dû sauter au plafond. Je tiens ces renseignements de seconde main, naturellement. Il — Luke Sharpstein, j'entends — a appelé Haynes, et Haynes m'a contacté ; il te cherchait, mais tu avais déjà quitté la station.

— Je suis chez Pat, annonça Jim.

— Je vois, dit Bob. Eh bien, ça alors !

— Haynes m'a dit de t'appeler, poursuivit Jim. Tu es censé venir ici. Il doit passer dans un quart d'heure.

— Pourquoi a-t-il besoin de moi ? Pour tenir la cuvette, sans doute. Tu sais, la cuvette sous le cou, une fois qu'ils t'ont égorgé.

— Alors à tout à l'heure, fit Jim, et il coupa la communication.

Cette fois, il avait raccroché le premier. Pat était ressortie de la salle de bains. Elle était en train de se coiffer, de relever ses cheveux pour la nuit.

— Tu lui as dit de venir ici ?

Elle paraissait s'être un peu calmée ; sa voix était plus ferme. Il est presque une heure du matin.

— L'idée n'est pas de moi, se défendit-il. Haynes vient aussi. Tous les deux.

— Bon, je vais te dicter exactement ce que tu vas dire, déclara-t-elle. J'y ai réfléchi pendant que tu téléphonais.

— Arrondissons les angles.

— Tu admets, bien sûr, que tu t'es interrompu au beau milieu de la réclame ; tu reconnais qu'ils étaient à l'écoute. Mais voilà pourquoi tu as fait ça : tu as jugé que bon nombre d'animateurs comme Arthur Godfrey, Steve Allen et tous les autres ont eu plus de succès avec...

— D'accord, la coupa-t-il. Je dirai ça à Sharpstein, à Haynes et à Posin. Je leur dirai que je voulais être le nouveau Henry Morgan. Tu te souviens de lui ?

— Oui, acquiesça-t-elle.

— Ce n'est pas évident, observa-t-il. Ça nous ramène loin en arrière.

— Henry Morgan est à la télévision maintenant, précisa-t-elle. Il collabore au « Show Garry Moore ». Une émission hebdomadaire.

Haussant les épaules, Jim se rétracta.

— Peu importe. Je n'ai rien à leur dire. Qu'on en finisse ! Je suis désolé que cela doive se passer dans ton appartement. L'idée ne vient pas de moi.

Pat demeura songeuse, absorbée dans ses méditations. Puis elle retourna dans la salle de bains s'occuper de sa chevelure. Il se remémora la mise en plis du soir.

Les pinces métalliques, la serviette éponge, l'odeur de shampooing et de lotion capillaire, les flacons et les tampons de coton. Lui tournant le dos, elle murmura :

— Puis-je te poser une question ?

— Vas-y, dit-il.

Les mains de Pat s'affairaient expertement sur sa nuque, soulevant ses cheveux, massant son cuir chevelu, séparant des mèches pour les mettre en place.

— Veux-tu que je donne ma démission ? Est-ce que tu te sentiras mieux si je quittais la station ?

— C'est trop tard maintenant.

— Je pourrais le faire.

Elle lui fit face.

— J'y ai souvent pensé. En tout cas, c'est possible, quelle que soit l'issue des événements.

Il ne sut quoi lui répondre. Assis sur le canapé, il attendait Bob Posin et Haynes.

— Comprends-tu de quoi je parle ? insista-t-elle.

— Oui, je comprends. Tu veux te marier. Ne rêve-t-on pas tous de se marier ? Mais cette fois réfléchis bien. Emmène-le d'abord chez le docteur McIntosh et fais-lui passer les diapos !

C'était la remarque la plus mesquine et la plus acerbe qu'il ait pu trouver.

— J'ai bien réfléchi, affirma Pat.

CHAPITRE 4

Haynes arriva chez Pat quelques minutes avant Bob Posin. C'était un petit homme distingué, plutôt frêle de constitution, la soixantaine, avec des cheveux blancs comme neige et un nez fin, mou, comme en celluloïd. Sur le dos de ses mains, les veines se détachaient, bleues et dilatées. Sa peau était tavelée de taches de vieillesse, et sa démarche avait la lenteur sénatoriale d'un professionnel confirmé.

— Bonsoir, dit-il à Patricia.

Sa voix était empreinte de componction. Jim songea à un mécanicien sur une ligne de chemin de fer du Sud, un mécanicien à l'ancienne mode, guindé, avec sa montre de gousset et ses souliers pointus, noirs et brillants.

— Où est Bob ? s'enquit Pat.

Sa tête était enturbannée d'une épaisse serviette éponge, qui cachait ses cheveux tout en lui allongeant le crâne ; Pat maintenait ce savant échafaudage d'une seule main.

— Il essaie de garer sa voiture, répondit Haynes, avant d'apostropher Jim : Le premier point à éclaircir est celui-ci : souhaites-tu continuer à collaborer à KOIF ? Ou bien était-ce là une façon de nous dire que tu as l'intention de partir de chez nous ?

Cette question tourneboula Jim.

— On dirait que cela ne dépend que de moi, remarqua-t-il.

— Veux-tu quitter la station ?

— Non.

— Qu'est-ce que c'est alors ? Le démon de midi ? L'envie d'aller pêcher dans les lacs de montagne ?

Bob Posin frappa, ouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Ce n'est pas facile de se garer, lança-t-il en entrant.

Bob portait une chemise hawaïenne jaune qui pendouillait à la taille sur un pantalon en Dacron. Ses cheveux étaient hirsutes, et il avait l'air miteux et défait.

— Alors c'est réglé, poursuivit Haynes. Autant que je sache, tu es un bon présentateur. Jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons jamais eu la moindre plainte à ton sujet.

— Si vous voulez, je vous donne ma démission, dit Jim.

— Nous refusons ta démission, répliqua Haynes.

Les mains derrière le dos, il traversa la pièce pour aller regarder un objet suspendu dans un coin du plafond.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il toucha la chose d'un air circonspect.

— Est-ce là ce qu'on appelle un mobile ? Le premier que je vois fait avec... qu'est-ce que c'est ? Des coquilles d'œufs ?

— Vous voulez savoir la vérité ? demanda Pat.

— Bigre ! fit Haynes, contemplant le mobile. Vous l'avez fait vous-même ? Très astucieux.

— Il faut que j'aille me coucher, déclara Pat. Je commence à huit heures du matin à la radio. Excusez-moi.

Avant de disparaître dans sa chambre, elle marqua une halte à la porte.

— Vous... ne souhaitez pas m'interroger sur cette affaire, n'est-ce pas ? dit-elle à M. Haynes.

— Non, je ne crois pas. Merci. Nous tâcherons de parler à voix basse.

— Bonne nuit, lança-t-elle.

La porte de la chambre se referma derrière elle. Ted Haynes s'affala sur le canapé et, les mains sur les genoux, fit face à Jim Briskin et à Bob Posin. Après un laps de temps, Posin s'assit à son tour. Jim finit par les imiter.

— Tu sais, j'ai réfléchi, dit Haynes. Peut-être que ta place est à la télévision.

Il s'adressait à Jim d'un ton prévenant, celui d'un homme du Sud, le ton d'un gentleman.

— Y as-tu déjà pensé ?

Jim secoua la tête.

— Je sais qu'une des stations télé de la chaîne recherche un disc-jockey à opposer à Don Sherwood. Le même genre de recette : table ronde et réclames, interviews des chanteurs et fantaisistes... Pas de disques, rien que les artistes du coin, et en direct. Des personnalités qui font des apparitions dans différents lieux.

— Sherwood est le meilleur, trancha Jim.

Ce qui régla la question.

Se grattant l'aile du nez, Haynes revint à la charge :

— Et que dirais-tu d'un poste plus retiré qui te soustrairait à la vie trépidante de la grande ville, assez longtemps pour que tu puisses faire la part des choses et reprendre tes esprits ? Cela pourrait t'aller. Si je t'en parle, c'est que, l'autre jour, quelqu'un m'a dit qu'une des stations de la vallée – Fresno ou Dixon, un bled dans ce goût-là – recherchait un coordinateur.

— Donc vous voulez ma démission, s'obstina Jim.

— Non, je n'en veux pas ; je veux seulement savoir ce qui t'arrive.

— Rien, affirma-t-il.

— Bon, verrais-tu une objection à ce que je te suspende un mois, sans solde, après avis de la commission syndicale ? À la fin de ce délai, tu te représenteras à la radio pour nous dire si tu désires continuer à travailler avec nous ou si tu veux que nous soyons quittes, en conséquence de quoi nous nous séparerons bons amis, et tu pourras passer à autre chose, en toute liberté.

— Cela me convient, approuva Jim.

— Parfait, dit Haynes. Tu n'as pas encore pris tes vacances cette année, n'est-ce pas ? Supposons donc que nous te remettions un chèque équivalant au nombre de tes journées de travail, aujourd'hui inclus, plus tes congés payés ? Ainsi cela saignerait moins ton portefeuille.

Jim hocha la tête.

— Disons à partir de demain ? suggéra Haynes. Ta vacation commence à deux heures, n'est-ce pas ? Je vais faire entrer en piste Flannery. J'hésite entre Flannery et Hubble.

— Cela n'a guère d'importance, dit-il. Ils se valent.

— Alors quel est ton sentiment ? reprit Haynes. Est-ce que tu es d'accord ?

Jim haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Bien sûr que je suis d'accord.

D'un pas mal assuré, il gagna la cuisine et entreprit de se servir un verre.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Il est trop tard, dit Haynes, en sortant sa montre. Tu sais de quoi est fait ce mobile, à mon avis ? demanda-t-il à Bob Posin, tandis que Jim sortait les glaçons du réfrigérateur.

Il resta seul à boire à la cuisine. Dans le séjour, Haynes pérorait :

— Il y a une seule chose dont on peut être certain. Ce qui permet aujourd'hui de vendre des savonnettes, demain donnera des boutons. La loi de l'industrie est impitoyable. Prends un bonhomme comme Sherwood ; c'est un pantin dont on tire les fils. La question qui se pose est celle-ci : est-il lucide ? Ou bien croit-il s'en tirer à bon compte ? Personne ne paiera plus ses frais, une fois qu'il aura cessé de faire vendre ; il n'est qu'un nouvel argument de vente.

— Un nouvel argument de vente, répéta Posin.

— Avec une illusion d'indépendance.

— Une mode.

— Si tu veux, une mode. Mais suppose qu'il hérissé vraiment les sponsors, suppose qu'il arrête de sourire en versant la — comment s'appelle-t-elle déjà ? — bière Falstaff. Alors ils le rappelleront à l'ordre. Naturellement, le problème vient de ce que personne ne sait ce qu'il veut. Ils ont tous des idées confuses ; toute l'industrie a des idées confuses.

— Ça, vous pouvez le dire, approuva Posin.

— Sherwood navigue sur la crête de la vague. C'est un sujet d'expérimentation. S'il allait trouver les gros bonnets d'ABC pour leur demander ce qu'ils attendent réellement de lui, ils seraient incapables de lui répondre.

— Ils seraient juste capables de lui dire : Vends tes savonnettes, déclara Posin.

— Oui, ils pourraient le lui dire. Mais ils s'en garderaient bien.

— Trop pragmatiques, conclut Posin, comme Jim finissait son verre et s'en servait un deuxième.

— Où est passé Briskin ?

La voix de Posin répondit :

— Il a disparu dans la cuisine.

— Bon, va voir si ça va.

Surgissant sur le seuil, Posin s'enquit :

— Tu te sens bien ?

— Mais oui ! dit Jim.

Adossé contre la faïence humide de l'évier, il vida son verre.

— Je trouve que la solution des trente jours est bonne pour tout le monde, déclara Posin.

— Tu trouves ? riposta Jim.

Depuis l'autre pièce, Haynes lança :

— Il faut que je regagne mes pénates. Briskin, n'as-tu rien à dire avant que nous partions ? Pas de commentaires ni de suggestions ?

Jim revint dans la salle de séjour.

— Monsieur Haynes, s'enquit-il, qu'est-ce que vous écoutez quand vous allumez la

radio ?

— Je n'écoute jamais la radio si je peux l'éviter, répondit gravement Haynes. J'ai cessé de l'écouter il y a bien des années.

Bob Posin et Haynes lui serrèrent tous les deux la main, lui dirent quand il recevrait son chèque et puis sortirent dans le couloir.

— Veux-tu que je te dépose ? lui proposa Posin.

— Non, fit-il.

— Tu as l'air à bout.

Jim s'apprêtait à refermer la porte d'entrée pour dresser une barrière entre lui et eux.

— Hé, attends une minute ! s'écria Posin.

À l'idée que Jim allait rester dans l'appartement avec Patricia, il devint graduellement cramoisi.

— Bonne nuit, dit Jim, qui ferma la porte et la verrouilla.

La sonnette retentit instantanément, et il rouvrit.

— Quoi ?

— Je pense qu'il est préférable que tu viennes, dit Posin.

Il était seul dans le couloir ; Haynes était déjà dans l'escalier.

— Je suis trop malade pour rentrer, objecta Jim.

— Tu n'es pas malade ; il n'y a rien qui cloche chez toi, sauf que tu es trop fainéant pour faire ton travail. Tu as mis toute la station dans le pétrin, et tu te complais à larmoyer dans ton verre...

— Va au diable, dit Jim, fermant la porte.

Posin bloqua le battant de son pied.

— Bon, dis donc, commença-t-il d'une voix qui chevrotait. Nous sommes adultes. Tu as été marié à Pat, mais c'est bel et bien fini ; tu n'as aucun droit sur elle.

— Pourquoi ton nom est-il sur la couverture du bottin ? lui lança Jim.

Au bout du couloir, Ted Haynes s'impatiait :

— Alors tu viens ou non ?

Après un bref conflit intérieur, Posin retira son pied, et Jim ferma la porte. Il mit le verrou, puis retourna à la cuisine. Il avait posé son verre quelque part ; impossible de le retrouver. Du placard, il en sortit un autre pour le remplacer.

Bonté divine, pensa-t-il. Que de choses peuvent arriver à un homme raisonnable...

Pendant qu'il se préparait un autre verre, Pat surgit de sa chambre, vêtue d'un long peignoir bleu pâle.

— Oh ! s'exclama-t-elle, surprise de le voir.

— Oui, je suis encore là, dit-il. Les autres ont levé le camp.

— Je croyais que vous étiez tous partis, balbutia-t-elle.

— Je suis suspendu pendant un mois. Non payé.

Un glaçon glissa de ses mains et tomba par terre ; il se baissa pour le ramasser.

— À partir de quand ?

— De maintenant, d'aujourd'hui.

— Ce n'est pas bien méchant. Il doit tenir à te garder. Cela te donnera le temps de réfléchir.

Elle l'observait d'un air soucieux. Son turban avait disparu ; dans le secret de sa salle de bains, elle avait démêlé et séché ses cheveux, leur avait donné du gonflant. Sa longue et soyeuse chevelure brune s'étalait sur le col de son peignoir.

— Charmante, fit-il.

Puis, sautant du coq à l'âne, il lâcha :

— J'abandonne.

Elle alla prendre une cigarette.

— Rentre te coucher.

Des nuages de fumée ondoyaient vers la lampe fixée au-dessus de l'évier, l'éclairage de cuisine au capuchon de plastique. Elle jeta l'allumette dans l'évier et croisa les bras.

— À moins que tu ne préfères dormir ici ?

— Non, dit-il. Je vais m'en aller.

Lui prenant son verre des mains, elle vida le restant du contenu dans l'évier.

— Dans un mois, tu sauras ce que tu as envie de faire.

— J'ai envie de ne rien faire, déclara-t-il.

— Tu changeras d'avis.

De nouveau, elle l'observait posément, avec son assurance coutumière.

— Tu as de la chance, Jim.

— Parce qu'il ne m'a pas licencié ?

En soupirant, elle sortit de la cuisine.

— Je suis trop fatiguée pour discuter.

Elle alla dans sa chambre, écrasa sa cigarette dans le cendrier posé sur le guéridon, près de la pendulette, puis s'étendit sur son lit, toujours vêtue de son peignoir, la tête sur l'oreiller, les genoux remontés.

— Quelle journée ! s'exclama-t-elle.

Il vint s'asseoir à côté d'elle.

— Ça te dirait de te remarier ?

— Quoi ? Tu veux dire toi et moi ? Est-ce que tu parles sérieusement ou veux-tu seulement voir quel genre de réaction provoquera ta proposition ?

— Si j'allais au cabanon...

— Quel cabanon ?

— Le tien. Au bord de la Russian River.

— Je l'ai vendu. L'année dernière, ou celle d'avant. Il fallait que je m'en débarrasse... Je n'y allais jamais.

— Mais n'était-ce pas ton père qui te l'avait donné ?

— Par testament.

Elle avait les yeux clos.

— C'est dommage, dit-il, se rappelant le cabanon, les planches blanchies de la véranda, la bouteille de gaz pour le réchaud, à moitié enfouie sous les feuilles et la saleté, la nuée d'araignées à longues pattes qui avaient détalé du cabinet, la première fois où il l'avait accompagnée pour ouvrir le cabanon.

— Tu avais envie de voir du pays ? D'aller à la campagne ou quelque part ?

— Peut-être, dit-il.

— Excuse-moi d’avoir vendu.

Ils s’étaient rencontrés grâce au cabanon. Pendant l’été 1951, cinq ans plus tôt, Jim avait eu envie de louer quelque chose pour ses quinze jours de vacances ; en lisant le journal, il était tombé sur la petite annonce du cabanon et il était allé voir Pat pour savoir combien elle en demandait.

— Quel est le prix de la location ? s’était-il enquis.

— Soixante dollars par mois. En saison.

La famille de Pat avait habité Bolinas, un petit port de pêche isolé sur le littoral du comté de Marin. Son père, avant sa mort, était un agent immobilier de province qui vendait des terrains, des fermes et, dans les zones balnéaires, des cabanons. En 1951, à l’âge de vingt-trois ans, elle était déjà séparée de sa famille et travaillait comme comptable. Elle n’avait jamais tenu son père en grande estime ; elle le décrivait comme un vieil homme froussard et amateur de bière, affligé de varices. Sa mère, qui était toujours vivante, était une mystique qui tenait une librairie-salon de thé près de Stinson Beach. De là venait son mépris pour l’idéalisme de pacotille. Elle menait une existence active, animée, cohabitait avec une autre jeune fille dans le quartier de la marina, faisait elle-même la cuisine et la lessive ; sa seule concession au luxe consistait en l’achat d’une place d’opéra ou en une excursion en Greyhound. Elle aimait voyager. Et quand il avait fait sa connaissance, elle possédait une boîte de peintures à l’huile et exécutait à l’occasion une nature morte ou un portrait.

— Soixante dollars, avait-il sifflé.

Cela lui paraissait cher pour un cabanon. Elle lui avait montré une photo épinglée à côté du miroir de sa coiffeuse. Le cabanon était au bord de l’eau. La rivière coulait paresseusement, s’élargissant parmi les boqueteaux et les herbes. Sur la photo, Patricia s’appuyait de la main à la balustrade de la véranda ; elle portait un maillot de bain en laine et souriait sous le soleil.

— C’est vous, avait-il dit.

— Oui. J’allais souvent là-bas avec mon frère.

Son frère, lui avait-elle expliqué, s’était fait tuer pendant la Deuxième Guerre mondiale. Jim demanda à visiter le cabanon.

— Avez-vous une voiture ?

Pat était en train d’étendre le linge dans la cour de l’immeuble ; c’était dimanche, et elle était restée à la maison.

— Moi, je n’en ai pas. Je ne suis pas allée là-bas depuis les années 40. Sur place, il y avait un agent immobilier, un ami de mon père, qui s’occupait de l’entretien.

Jim avait pris sa voiture pour remonter avec Pat la route du bord de mer. Ils avaient quitté San Francisco à onze heures du matin ; à midi et demi, ils s’arrêtaient pour déjeuner. Ils n’étaient pas loin de Bodega Bay, dans le comté de Sonoma, et ils se régalerent d’un plat de beignets aux crevettes garni de salade verte, qu’ils arrosèrent de bière.

— J’adore les fruits de mer, lui avait-elle confié. On mangeait tout le temps du poisson. Bolinas est une ville laitière et, avant que papa ne devienne agent immobilier, il était employé à la laiterie. Souvent, la nuit, on roulait dans le brouillard vers San Francisco, par

la Panoramique... Le brouillard était si dense qu'il devait ouvrir la portière pour suivre la ligne blanche. Sinon, on serait sorti de la route !

Elle semblait une jeune femme gaie et intelligente. Il la trouvait remarquablement belle. Elle portait un chemisier sans manches et une longue jupe qui lui arrivait presque aux chevilles. Ses cheveux noirs étaient séparés en deux tresses, terminées chacune par un ruban.

À deux heures, ils atteignaient la Russian River. Ils s'étaient alors arrêtés pour prendre de l'essence et étaient entrés dans une auberge en bordure de route, un établissement tout en séquoia et en néons, où le jukebox jouait *Frenesi*. Des jeunes, des lycéens en shorts et chemises de coton blanc mangeaient des hamburgers et buvaient du Coca-Cola, entassés dans les boxes. Le vacarme était assourdissant. Lui et Patricia avaient pris chacun deux verres et se sentaient euphoriques. Quand ils arrivèrent à Guerneville, au bord de la Russian River, ils firent une deuxième halte dans une autre auberge, elle aussi toute en séquoia et néons, et prirent deux verres de plus. Lorsqu'ils parvinrent au cabanon, il était trois heures et demie de l'après-midi, et l'un et l'autre étaient plutôt schlass.

Le cabanon disparaissait sous les ronces et les mauvaises herbes. Une des fenêtres de derrière était cassée. Récemment, la rivière avait monté et rempli la pièce de devant de vase. La véranda était si délabrée qu'elle menaçait de s'effondrer ; la balustrade à laquelle Pat s'appuyait sur la photo n'existait plus. Après avoir forcé la porte – les gonds et la serrure étaient rouillés –, ils découvrirent que les souris et les écureuils avaient rongé le canapé, les matelas et les fauteuils. Quelqu'un était entré par effraction et avait volé le tuyau du réchaud. L'électricité était coupée, et la réserve de gaz quasiment épuisée.

— Seigneur ! s'était écriée Patricia, ressortant aussitôt pour contempler la rivière. Pardonnez-moi.

— En deux ou trois jours, tout sera réparé.

— Est-ce possible ? C'est épouvantable.

Elle avait jeté un caillou dans l'eau. Sur l'autre rive, des enfants barbotaient, minuscules. Des gens prenaient le soleil sur la plage. L'air était chaud et sec, cet après-midi-là. Alentour, les arbustes bruissaient dans le vent.

— C'est joli par ici, dit-il.

Il trouva une pelle et nettoya les débris, le limon et les ordures. Avec les fenêtres et les portes grandes ouvertes, le cabanon s'aéra rapidement. À l'aide d'un fil et d'une grosse aiguille, Pat parvint à raccommoder grossièrement les matelas.

— Mais on ne peut pas faire la cuisine, gémit-elle.

Comment préparer un repas ? Le réchaud ne peut pas marcher sans tuyau.

Il s'était désintéressé du problème pour s'intéresser à elle.

— On doit bien pouvoir trouver un tuyau dans le coin, dit-il. Ainsi que des vitres pour la fenêtre.

— Si vous le dites.

Lorsque le soleil commença à décliner, ils s'en furent à pied à Guerneville et dînèrent dans un petit restaurant. Après dîner, ils restèrent à table à boire de la bière. À neuf heures, ni l'un ni l'autre n'étaient en état de conduire jusqu'à San Francisco.

— Nous voilà bien ! s'exclama-t-il en sortant du restaurant.

Des jeunes rôdaient dans les rues ; d'autres passaient en faisant crisser les pneus de leurs *hot-rods* ^[20]. L'air nocturne était délicieux. Sur leur gauche coulait la rivière. Jim la voyait miroiter. Le courant semblait presque immobile. En amont, les autorités du comté de Sonoma avaient fait ériger des digues.

À ses côtés, Pat déambulait, heureuse de vivre.

— J'aime cet endroit.

Elle avait enfilé un jean pour aller patauger dans l'eau, les jambes de son pantalon roulées jusqu'aux genoux. Ses mollets étaient blancs et lisses. Elle marchait pieds nus.

— Les cailloux ne vous font pas mal aux pieds ? s'était-il étonné.

— Ici, tout le monde marche pieds nus, avait-elle répondu.

Elle tituba légèrement, et il l'a rattrapa.

— Faites attention, lui avait-elle dit.

— Pourquoi ?

Il lui tenait le bras.

— Je crois que je suis ivre.

— Je le crois aussi, reconnut-il. Je crois que nous le sommes tous les deux.

Sur son lit, les yeux fermés, Pat demanda :

— Nous sommes restés là-bas cette première nuit, non ? Est-ce qu'il y avait de l'électricité ?

— Non, dit-il. Elle était encore coupée.

Il s'était occupé du branchement dès le lendemain.

— M'as-tu fait l'amour cette nuit-là ?

— Et comment ! s'écria-t-il.

D'une main, elle chercha sa cigarette, s'agita sur le lit.

— Pourquoi n'est-ce plus comme avant ?

— C'est ta faute, la mienne.

— La faute de personne, murmura-t-elle.

Il lui prit des doigts la cigarette qui baissait dangereusement vers les couvertures.

— Merci.

— Tu te rappelles ce caboulot dans le quartier chaud ?

— Là où on était debout et où il n'y avait ni chaises ni tabourets, poursuivit-elle... Rien que le comptoir. C'était là que mangeaient tous les dockers... à côté des silos et des quais.

Sa voix s'éteignit.

Tous leurs repaires secrets, songea-t-il. La boutique de disques d'occasion dans Eddy Street, où le vieil homme faisait tant d'embarras avec ses albums, sans savoir ce qu'il avait en stock, mais en sachant tout ce qu'il y avait à savoir sur les disques eux-mêmes. Et les soirs où ils grimpaient en hâte tout en haut de l'opéra du Monument aux Morts et se démenaient pour s'installer les premiers au balcon, serrant dans leurs poings leurs places de poulailler.

Et la fois où ils avaient acheté des pétards pour les donner aux gosses. Les pétards interdits par la loi. Ils étaient descendus les acheter à San José. Le matin de bonne heure, dans les rues de San Francisco, ils avaient roulé avec la voiture remplie de pièces de feu

d'artifice, cornets, soleils et chandelles romaines, les distribuant aux jeunes de rencontre. Et puis il se rappelait la police.

— Ils nous ont bien eus, dit-il à haute voix.

— Qui ?

— La police, pour les pétards.

— Oui, fit-elle.

Il se pencha pour l'embrasser. Au lieu de protester, elle se tourna insensiblement vers lui, remontant les genoux et enfouissant sa tête entre ses bras. Ses cheveux coulèrent sur ses épaules, et il les lui écarta du visage, des yeux.

— Peut-être que je vais rester, énonça-t-il. Tu permets ?

— D'accord, dit-elle aussitôt.

— Je t'aime, chuchota-t-il.

Jim passa un bras sous elle et la serra contre lui ; profondément endormie, Pat était un poids mort et n'opposa pas la moindre résistance.

— Tu le sais ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Mais je ne suis pas assez bien pour toi.

— Non.

— Qui d'autre alors ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Ses cheveux lui effleurèrent le poignet, et il l'embrassa de nouveau, cette fois sur la bouche. Ses lèvres cédèrent, et il sentit le contact de ses dents dures, relâchées, entrouvertes, et le passage de son souffle dans sa gorge.

— Non, se défendit-elle. Il ne faut pas.

Elle se débattit pour se redresser.

— Excuse-moi. Je regrette, c'est impossible ! poursuivit-elle. On ferait mieux de dormir... Je pense que tu devrais te coucher sur le drap. Sinon on va au-devant des complications. N'es-tu pas de mon avis ?

— Si c'est ce que tu veux.

Elle rouvrit les yeux.

— Ce n'est pas ce que je veux. Je voudrais bien... peut-être qu'on devrait. Non, ce ne serait pas bien. Viens, couche-toi et dormons maintenant. Tu n'as pas à te lever tôt demain matin. Moi si, il faut que je sois debout à six heures et demie.

Rôdant de-ci de-là dans l'appartement, il éteignit le radiateur et les lumières et s'assura que la porte était fermée à clé. Quand il revint dans la chambre, il la trouva plantée d'un air somnolent à côté du lit, son peignoir dans les bras ; il le lui prit et l'accrocha dans la penderie.

— C'est sérieux ton histoire avec Posin ? lança-t-il.

Elle secoua la tête sans répondre. Déjà elle était au lit, enfouie sous les couvertures ; elle portait une sorte de nuisette, mais il ne vit pas bien ce que c'était. Il ne la lui connaissait pas. Une nouveauté, sans doute, qu'elle avait dû acheter après l'avoir quitté.

Comme il se couchait par-dessus le drap, séparé d'elle par l'épaisseur de tissu, elle posa ses bras contre lui, touchant sa tête de ses doigts. « C'est bon », marmonna-t-elle, mais déjà elle s'endormait, somnait. Le contour de son corps était flou sous le drap,

inaccessible. Il ne pouvait pas le toucher. Quand il tenta de l'agripper, ses mains n'étreignirent que le drap, un drap de coton uniforme, immaculé et rigoureusement impersonnel. Elle se détourna, et voilà !

CHAPITRE 5

On ne rigole pas dans la Cité des Brumes.

L'autre soir, Jim Briskin, le disc-jockey classique et avant-gardiste ^[21] de la radio KOIF (ohé, les allumés de la télé !), a cassé la baraque en lisant à l'antenne une réclame de Looney Luke (trois beuh ! et un blabla), juste entre Beethoven et Brahms.

Briskin a dit : « Looney Luke vend des autos honnêtes », ce que Looney Luke trouvait génial. Puis Briskin a lâché : « On a assez entendu cette réclame. » Ce que presque tous les habitants de cette ville ont trouvé vachement génial. Aussi désormais il n'y a plus de réclames Looney Luke sur KOIF, car, même si vous n'étiez pas à l'écoute, le sponsor, lui, l'était...

Mais maintenant le pauvre Jim est suspendu. Il a perdu un mois de salaire.

Hélas, il n'y a pas de justice en ce bas monde.

Depuis les profondeurs secrètes du loft où il vivait retranché, Ludwig Grimmelman regardait le trio approcher. C'était la fin de l'après-midi, et la journée avait été belle et torride. Les ombres se détachaient sur le trottoir scintillant.

Marchait en tête Ferde Heinke, avec ses airs efféminés, son sweater et son pantalon qui pochaient aux genoux. Il portait des lunettes et charriait toute une cargaison de manuels scolaires, de livres empruntés à la bibliothèque et, bien sûr, d'exemplaires récents de sa revue de science-fiction, *Phantasmagoria*. Derrière lui, venaient Joe Mantila et, en dernier, Art Emmanuel.

Le grenier de Grimmelman avait servi jadis de local de réunion syndicale. C'était une immense pièce nue, d'un seul tenant, équipée d'un poêle à un bout ; au fond, par une petite salle de bains, on accédait au départ de l'escalier. L'immeuble se trouvait dans le quartier Hayles Hole de San Francisco, territoire des marchands de vin et des vieux garnis qui n'avaient jamais connu le moindre coup de peinture. Sous le grenier de Grimmelman il y avait jadis toute une collection de bouges, utilisés aujourd'hui comme entrepôts par l'Alimentation américano-mexicaine Rodriguez, l'épicerie qui occupait le rez-de-chaussée. De l'autre côté de la rue se dressait une minuscule église.

Comme ils déambulaient tous les trois, Joe Mantila suggéra :

— Allons boire un Coca-Cola.

— Non, objecta Ferde, c'est important.

Art Emmanuel approuva :

— On doit le mettre au courant.

Ils suivirent en file indienne le chemin de feuilles de laitue et de cageots d'oranges défoncés, sur le côté de l'épicerie. Ça et là, une poule marchait à pas menus, picorant dans l'herbe. Sous la véranda d'une maison sur cour, une vieille Mexicaine se balançait dans son fauteuil à bascule. Une bande de petits Noirs et Mexicains gambadaient derrière une boîte de bière, qu'ils faisaient avancer à coups de pied ; ils poussèrent des cris stridents quand elle rebondit sur la chaussée.

Comme le trio atteignait l'escalier, Ferde Heinke marqua une halte.

— Je suis sûr qu'il en a déjà entendu parler, dit-il.

— Montons, riposta Art Emmanuel.

Mais lui aussi était tendu. Du haut de son pigeonnier, Grimmelman devait certainement les épier ; Art sentait le poids de son regard, de ses petits yeux fiévreux... Grimmelman, le vieux hibou dans sa capote de laine noire, avec ses bottes de parachutiste et son tricot de corps en coton bon marché qui dépassait de ses vêtements.

— Bon, d'accord, fit Ferde, en s'engageant dans l'escalier.

Au sommet de celui-ci, il y avait la porte blindée que Grimmelman avait posée contre les envahisseurs ; le battant s'entrebâilla et, quand ils arrivèrent là-haut, ils trouvèrent Grimmelman qui ricanait et gesticulait en les observant. Il se frotta les mains l'une contre l'autre et s'effaça pour laisser entrer ses visiteurs.

À la lumière du jour, il avait l'air négligé, pas net. N'attendant personne, il avait retiré ses bottes et marchait en chaussettes. Âgé de plus de vingt ans, il était né en Pologne, de l'autre côté de la frontière allemande, et avait le visage large des Slaves ; ses traits disparaissaient sous la barbe qui lui mangeait les joues et le cou, ombre pareille à du duvet roussi. Ses cheveux étaient déjà clairsemés, et dans quelques années il serait chauve. Emboîtant le pas à Ferde, Art perçut l'odeur de linge sale dégagée par Grimmelman, le remugle familial du mâle abandonné à lui-même. Grimmelman vivait là, cloîtré dans ses cartes, ses projets révolutionnaires, la rédaction de ses grandioses théories ; en été, quand il n'avait plus d'argent, il émergeait pour travailler nuit et jour dans les conserveries, un marathon qui lui rapportait de quoi équilibrer son budget annuel.

La longue pièce était jonchée de livres et de papiers.

D'un côté, il y avait un canapé affaissé, sur lequel, la nuit, Grimmelman dormait, enroulé dans sa capote. Des armes étaient accrochées aux murs, pistolets et grenades de l'armée, une paire de sabres, et, collées avec du Scotch, des reproductions des cuirassés de la Première Guerre mondiale. Les tables de travail de Grimmelman croulaient sous les documents. Personne ne savait vraiment ce qu'il préparait ; la portée de ses plans se fondait dans l'infini.

— Il s'est passé quelque chose, déclara Joe, s'installant sur le canapé.

Grimmelman lui jeta un coup d'œil, sourit, se tourna vers Art d'un air interrogateur.

— C'était dans le *Chronicle*. Tu connais Jim Briskin, le disc-jockey qui fait le « Club 17 », l'après-midi ? Il s'est fait licencier.

— Non, suspendre, précisa Ferde. Pour un mois.

Les yeux de Grimmelman flamboyèrent.

— Oh !

Il se dirigea à grands pas vers la porte et mit les verrous.

— Pour quelle raison ?

— Il a saboté une réclame, expliqua Art. Tu sais, cette réclame pour des voitures d'occasion ?

D'un air surexcité, Grimmelman se précipita vers le gigantesque plan mural de San Francisco où, de ses pattes de mouche, il avait consigné tous les éléments significatifs ayant trait à la ville. L'espace d'un instant, il étudia la carte, passa en revue les cotes de la

Van Ness Avenue et les différents dépôts de voitures d'occasion.

— De quel dépôt s'agit-il exactement ?

— De celui de Looney Luke, répondit Art. Là où travaillait Nat.

Grimmelman planta une épingle sur le plan.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Avant-hier soir, dit Ferde.

L'agitation de Grimmelman s'accrut.

— L'un de vous était-il à l'écoute ?

— Non, fit Art. C'était plus tard, à l'émission de musique classique. Pas pendant le

« Club 17 ».

Planté devant son plan, Grimmelman déclara :

— L'événement est d'importance.

Il prit son stylo à plume et ajouta une nouvelle entrée au carnet ouvert devant le plan.

Sur son fichier, il sélectionna plusieurs références, puis ouvrit un gros carton.

— Pas mal de possibilités peuvent maintenant se présenter.

— Par exemple ? s'enquit Art, fasciné comme toujours par la force des élucubrations de Grimmelman.

Que le monde serait terne sans cet homme ! Sa sensibilité mystique aux forces secrètes de la lutte pour le pouvoir rendait incandescentes les circonstances les plus ordinaires de la vie. Or cet événement, en soi intéressant, la disparition des ondes de la voix familière de Jim Briskin, fourmillait de promesses une fois entre les mains de Grimmelman. Face à son plan, celui-ci mettait au jour des connotations invisibles pour un œil moins exercé.

— D'abord, déclara Grimmelman, peut-être qu'il a reçu des instructions en ce sens. C'est une éventualité à ne pas exclure.

— C'est idiot, observa Joe Mantila.

Grimmelman le gratifia d'un regard.

— Ce n'est guère probable, mais c'est possible. De quelle manière a-t-il saboté la réclame ?

— Il a dit qu'il en avait assez de la lire, répondit Art. Il a dit au diable, et il n'a pas fini sa lecture, il s'est arrêté en plein milieu.

— Je vois, murmura Grimmelman.

— Et c'est la dernière fois qu'il était à l'antenne, ajouta Ferde Heinke. Il n'y était pas hier ni aujourd'hui, et puis il y a eu cet entrefilet dans le *Chronicle*.

Détachant la sangle qui retenait ses livres, il montra la coupure de journal à Grimmelman qui demanda :

— Puis-je garder ceci ?

Il rangea la coupure dans un album, la colla et l'aplatit d'un coup de poing.

— C'est vraiment dommage, soupira Art. Maintenant il y a un remplaçant qui anime le « Club 17 », et il n'est pas bon du tout. Il se borne à passer les disques sans rien dire.

— Tu crois que c'est le grand soir ? s'enquit brusquement Joe Mantila.

— Ça se pourrait, répondit Grimmelman.

— Le grand soir, répéta Art.

Dans l'univers édifié autour de Grimmelman, rien ne pouvait égaler la notion de

« grand soir ». Art se sentit vibrer d'anticipation ; un essaim d'émotions tourbillonna en lui. Les autres aussi étaient émus ; en tant que groupuscule, l'Organisation ne vivait que pour le « grand soir ». Leurs incursions obéissaient à un diagramme quasi occulte de moments opportuns, de conjonctions astrales. Une rouerie et une superstition paysannes unissaient étroitement Grimmelman aux cours des astres. Ses plans étaient cosmiques et déterminés à l'échelle du cosmos. Toujours et en toutes choses, Grimmelman cherchait dans le ciel des signes prouvant que l'heure avait enfin sonné, l'instant fatidique où une action pourrait finalement connaître le succès.

— Il est temps que l'Organisation agisse, avança Ferde, hypnotisé par cette perspective.

Et tous de se représenter le rituel de l'action : la sortie de la monstrueuse auto de sa cachette, la révision complète du moteur et des commandes électroniques, afin de prévenir toute anicroche, et la vérification des armes.

Mais Grimmelman hésitait.

— La Horch n'a pas roulé depuis des mois.

Il consulta ses graphiques.

— Depuis trois mois.

— Oui, renchérit Joe, ce n'est pas trop tôt ! Trois mois, ça fait une paye.

— Aux armes ! lança Art, partageant son exaltation.

Grimmelman objecta :

— Trop de précipitation compromet l'action.

— Toi et tes graphiques, ronchonna Joe Mantila d'un air dégoûté.

— Samedi, annonça Art, les Bactriens organisent une soirée dansante chez Bratton.

Les Bactriens étaient un club de jeunes gens aisés de Nob Hill. Bill Bratton, dont le père était un riche avocat de Montgomery Street, était leur président.

— Après le bal, il y en a qui feront probablement escale au Dodo.

— Ils sont une quarantaine, précisa Ferde, alors que nous sommes à peine onze. S'ils sortent en force, nous sommes cuits.

— On fera comme on a fait la dernière fois, répliqua Joe. On se gare en bordure, on attire une de leurs autos. Même topo.

— En tout état de cause, conclut Grimmelman, plongé dans ses pensées, rien ne nous empêche de prendre les devants et d'activer la Horch.

Aux oreilles d'Art, ces mots avaient une douce sonorité. Activation de la voiture téléguidée de l'Organisation, avec ses haut-parleurs, ses antennes et son fantastique moteur 8 cylindres en ligne. La Horch, tous feux éteints, filant sur la Highway 99, fuyant silencieusement le lieu de la rencontre avec l'ennemi, tandis qu'eux roulaient derrière pour la téléguider... et, dans un fossé, la carcasse retournée d'une Ford 1956.

Sur les murs du grenier, il y avait leurs trophées, des vestiges arrachés aux vaincus. Chaque fois, la Horch s'était volatilisée. Grimmelman était prudent ; chaque rencontre était minutieusement préparée.

Sur une table, Grimmelman montra du doigt un tableau de commande, avec ses fils, ses tubes électroniques et ses circuits auxiliaires. Un fer à souder était posé à côté ; Grimmelman était en train de travailler sur cette partie du système de la Horch.

— Il faut que je finisse ça ou la Horch sera réduite au silence.

La Horch ne pouvait pas être réduite au silence. Les voix sarcastiques, amplifiées et déformées étaient primordiales. Sinon, au moment de disparaître, la Horch serait dans l'impossibilité de se présenter et de revendiquer l'attentat.

Soudain, Ferde Heinke s'écria :

— Hé, vous savez ? Rachel attend un bébé.

Il jeta un coup d'œil à Art pour s'excuser.

— Sa femme, Rachel.

Grimmelman frémit devant sa table. Il évita leurs regards et se concentra sur ses carnets. La petite hypocrite, pensa-t-il. L'étrangère. Il en avait peur.

En marchant de son pas lent et lourd de femelle, elle empestait la menthe, la menthe et le savon. Et ses yeux rivés sur lui, le jugement dernier ; elle l'avait vu, jugé et catalogué. Comme elle les avait tous catalogués, eux et leurs divers projets.

Le silence s'était fait dans la pièce. Tous se sentirent abattus. L'ombre de la femme passa parmi eux, sapant leur enthousiasme.

Sur le canapé, Ferde Heinke tripotait ses manuels de classe et ses revues. Joe Mantila fixait le sol. Art Emmanuel se réfugia du côté de la porte d'entrée, les mains dans les poches. L'ambiance était oppressante. Au travers de la porte blindée et verrouillée lui parvenait vaguement le bruit des petits Noirs et Mexicains, un bruit ténu, pareil au bruissement des herbes.

À cinq heures de l'après-midi, Van Ness Avenue était envahie de bouts de papier volants. Le vent avait entassé des détritiques dans l'entrée du moindre magasin. Le soleil déclinant leur donnait un aspect blanchâtre.

Les autos en vente chez Nat Occasions étaient des antiquités qui dataient d'avant-guerre. Sur le mur latéral de la boulangerie voisine du garage, une enseigne proclamait en lettres peintes :

DES AUTOS QUI MARCHENT POUR CEUX QUI AVANCENT

Le capot de la quatrième auto, une Dodge 1939, était ouvert. Nat Emmanuel, en blouson de toile et pantalon havane, s'apprêtait à brancher le chargeur de batterie. C'était son garage. Voilà qu'il s'apercevait que le câble de batterie était rongé et devait être remplacé. Quand, en fin de journée, il inspectait ses véhicules, il faisait les pires découvertes : pneus à plat, cellules de batterie mortes, fuites d'huile des paliers de butée...

Il traversa Van Ness Avenue, s'arrêtant pour laisser passer les voitures, puis continuant au pas de course jusqu'à ce qu'il fût de l'autre côté, devant le Garage Hermann, « Spécialisé dans la remise à neuf des carburateurs ». L'entrée était bloquée par des autos qui attendaient d'être réparées. Au fond, près de l'établi, Hermann s'était glissé à l'intérieur d'une Packard afin de régler les freins. Nat tendit la main vers le monceau de pièces détachées sur l'établi et fouilla parmi les valves, les joints de culasse et les courroies de ventilateur au rebut.

— Est-ce que tu aurais par hasard un câble de batterie pour une Dodge d'avant-guerre ? demanda-t-il.

— Laisse-moi d'abord te raconter une histoire, dit Hermann.

Il émergea du véhicule, en essuyant la graisse de ses mains et de sa figure.

— Tu crois en Dieu ?

— Non, fit Nat, qui examinait un disque d'embrayage en se demandant s'il pourrait lui être utile pour une de ses autos.

— Tu crois que c'est mal de peindre par-dessus la rouille ?

— Naturellement.

— Si bien que la peinture cloque la semaine d'après. C'est la combine des voitures d'occasion.

Hermann hocha la tête en direction de la Packard.

— Tu sais à qui elle est ?

— À Luke.

— Eh bien, Luke peint par-dessus la rouille. Luke maquille les marques de coups avec du mastic.

— J'ai travaillé pour lui dans le temps, dit Nat. Alors, mon câble ?

Il était dans les voitures d'occasion depuis trop longtemps pour s'émouvoir d'un coup de peinture sur de la rouille ; lui-même avait fait ça. Se penchant, il ramassa un jeu de bougies bonnes à jeter.

— Je peux les prendre ?

— Pour rien ? Qu'est-ce que tu me donnes à la place ? Cinquante *cents* ? Quelque chose d'équivalent, ce que tu veux... à toi de voir.

Tandis que Nat écartait les électrodes des bougies, Luke Sharpstein passa au garage jeter un coup d'œil à la Packard. Il portait son traditionnel canotier et une chemise marron avec un pantalon de flanelle.

— Comment ça va, petit ? lança-t-il cordialement à Nat.

— Bien, répondit Nat avec une prudente réserve.

Tout en nettoyant ses dents trop blanches avec un cure-dents, Luke poursuivit :

— Tu travailles ?

— Pas un client.

— Aurais-tu l'emploi de deux Lincoln 1949, propres et en bon état ? Je te les fais pas cher. Trop antiques pour moi. Peut-être que tu pourrais me donner deux Chevrolet en échange ?

— Tout ce que j'ai, c'est de la ferraille, répliqua Nat. Vous le savez bien. Je suis sur la corde raide.

Et c'était grâce à Luke et à ses grandes techniques commerciales qu'il en était là, que tous les petits vendeurs en étaient là !

Luke sourit de toutes ses fausses dents.

— Je cherche quelques Chevrolet 1941 pour enrichir ma collection de vieux tacots.

— Si vous avez des Willis Overland, je les prends tout de suite, répliqua Nat avec une amère ironie.

Totalement dépourvu d'humour, Luke réfléchit :

— Eh bien, j'ai une familiale Willis. Modèle 1951. Vert foncé.

— Pas intéressant.

Hermann, qui rodait des soupapes, cria à Luke :

— Ta Packard est prête, Luke. Les freins sont prêts. Prenant ses bougies, Nat Emmanuel sortit du garage et retraversa Van Ness Avenue pour retourner chez lui. Un homme de couleur tâta du bout du pied les pneus d'un coupé Ford 1940 ; Nat le salua d'un signe de tête. Dans son bureau, un cabanon exigu en blocs de basalte qu'il avait bâti de ses mains, son petit frère Art contemplait le calendrier de filles nues épinglé au mur.

— Salut, fit Art, comme Nat entraît, chargé de son carton de bougies. Depuis quand as-tu ça ?

— Un mois, environ.

— Tu pourrais me prêter une voiture pour deux jours ? On aimerait se promener un peu, peut-être descendre à Santa Cruz.

— Tu ne devrais pas regarder ce calendrier.

Nat posa la main dessus, mi-sérieux, et ajouta :

— Tu es un homme marié maintenant.

— Ouais, fit Art. Hé, ta Dodge alors ?

— Il faut changer le câble de la batterie.

Les mains dans les poches arrière de son jean, Art le suivit du bureau sur le parking.

— Rien que deux jours... un week-end, peut-être. Pour qu'elle puisse s'étendre sur la plage.

— Comment va-t-elle, ta Rachel ?

— Bien.

— Pourquoi a-t-elle besoin de s'étendre sur la plage ?

— Elle attend un bébé, annonça Art.

N'osant pas regarder son frère en face, il jouait avec l'antenne d'une des autos.

— Quoi ? s'exclama Nat d'une voix forte. Pour quand ?

— Janvier, je crois.

— Où vas-tu trouver l'argent pour le bébé ?

— On se débrouillera.

Art grattait le sol avec ses pieds.

— Tu as à peine dix-huit ans, reprit Nat, élevant la voix.

Quand il était en colère, il prenait une grosse voix aux intonations méchantes ; Art la connaissait depuis l'enfance.

— Si on te pressait le nez, il en sortirait du lait, et tu crois que tu vas t'en sortir avec cinquante dollars par mois ? À moins – bonté divine – que tu t'imagines qu'elle va pouvoir continuer à travailler ?

Les deux frères restèrent silencieux. Tous deux respiraient difficilement. Le pessimisme les oppressait ; il y avait de l'échec dans l'air, des nuages dans tous les horizons. Nat pensa à son dépôt d'occasions, son alignement de vieilles épaves. Il gagnait une misère et frisait la faillite. Comment pourrait-il aider un jeune frère ayant à sa charge une femme et un enfant ? Le ressentiment lui enleva toutes forces. Il n'avait pas vu d'un bon œil Rachel ni le mariage. Elle avait piégé le gamin. Le bébé en était la preuve.

— Tu n'as que ce que tu mérites, grinça-t-il.

— Bon Dieu, nous sommes heureux, se défendit Art.

— Heureux ! répéta l'autre, incrédule. Jette-le dans la baie.

— Mais nous sommes heureux, répéta Art.

Il ne comprenait pas l'attitude de son frère ; sa dureté, son inhumanité le révoltaient.

— Tu es dingue, dit-il. Comment peux-tu parler comme ça ? Le commerce des autos ne te réussit pas !

— Tu as une drôle de conception de la dinguerie, riposta Nat, hors de lui. Et ton pote Grimmelman, avec ses cartes et ses bombes, alors ? Moi, j'appelle dingue un type qui va faire sauter l'hôtel de ville et les locaux de police !

— Il ne va rien faire sauter du tout, protesta Art. Les conditions naturelles s'en chargeront.

— Conduis-toi en homme, riposta Nat, excédé et découragé.

Il se lavait les mains d'eux, de son jeune frère et de sa Rachel. Qu'ils aillent au diable ! pensa-t-il. Il avait ses propres problèmes.

— Tu ne dois pas t'attendre à ce que le monde veille sur toi, déclara-t-il. C'est marche ou crève. Si tu veux garder la tête hors de l'eau, tu dois continuer à te battre.

Son indignation l'étouffait.

— Comment crois-tu que ce pays a été fondé ? Par des gars qui restent assis sur leur cul toute la journée, à rien faire ?

— Tu me parles comme si j'avais commis un crime, marmonna Art.

— Écoute-moi bien, dit Nat. Il y a deux ans, je travaillais pour cet amateur de blanche, Luke Sharpstein. Maintenant, j'ai un garage à moi. Voilà ce qu'on peut faire dans un pays comme le nôtre : devenir son propre patron et ne rien devoir à personne. Si tu travailles dur, tu peux monter ta propre affaire. Tu comprends ?

— Je ne veux pas monter mon affaire, objecta Art.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

Au bout d'un long silence, Art répondit :

— Je veux seulement que l'armée me fiche la paix.

Nat le regarda fixement, muet de rage.

— Espèce de bon à rien, sais-tu que, s'il n'y avait pas eu des types comme moi pour traverser les océans et flanquer une raclée aux Japs, en ce moment tu travaillerais pour le général Tojo et tu apprendrais le japonais à l'école, au lieu de te promener en bagnole en fumant des cigarettes ?

— Tu as raison, reconnut Art.

Il se sentait honteux et plein de remords.

— Ne t'énerve pas, excuse-moi, ajouta-t-il.

— Un séjour à l'armée te ferait le plus grand bien, conclut Nat.

C'est ce que tu aurais dû faire juste après le lycée ; on devrait tous les appeler dès qu'ils ont fini leurs études, au lieu de les laisser se marier, poursuivit-il en son for intérieur.

Se tournant vers sa Dodge, il entreprit de démonter le câble défectueux.

Au sous-sol de la maison de bois de Fillmore Street, Rachel pelait des pommes de terre dans l'évier de la cuisine, en écoutant le poste. Elle était lasse. Durant toute la matinée, de huit heures à midi, elle avait travaillé au bureau. La compagnie aérienne était inexistante,

quatre appareils en tout, mais les ex-GIs qui la dirigeaient étaient gentils ; ils la taquinaient et lui payaient toujours un café. À présent qu'elle était enceinte, ils avaient arrêté de lui faire la cour.

Tendant le bras, elle prit sa cigarette dans le cendrier posé sur la table. À la radio passait un disque de Stan Getz. C'était le « Club 17 », l'émission qu'elle écoutait religieusement tous les après-midi. Mais Jim Briskin n'était pas à l'antenne. Un autre le remplaçait, et elle ne l'aimait pas. Ce n'était pas cette voix qu'elle aurait voulu entendre.

Dehors, dans la rue, passa un groupe d'hommes, bruyants et mal embouchés. Une auto klaxonna. Les feux de signalisation cliquetèrent. Elle sentit un vide en elle. Où était passée la voix charmeuse, la présence qui la reconfortait parce qu'elle ne demandait rien en retour ? Rachel venait d'une famille difficile, querelleuse. Tout le monde avait des exigences envers elle, tout le monde l'agressait. Jim Briskin ne lui avait jamais pesé. Et maintenant ? s'interrogeait-elle. Qui comblerait le vide de son absence ?

Lorsque la porte d'entrée s'ouvrit, elle cria :

— Le dîner est prêt.

Art tira la porte derrière lui et Ferde Heinke.

— Salut, dit-il, flairant la chaude odeur de cuisine.

Posant les couverts sur la table, Rachel s'enquit :

— Tu lui as parlé ?

— Ouais, fit-il.

Elle vint l'embrasser ; autour du cou de son mari, les bras de Rachel étaient légers, frais et encore légèrement humides à cause de la vaisselle. Puis elle retourna à la table. Elle se déplaçait lentement, disposant les assiettes et les tasses avec soin. Le service était un cadeau de la grand-tante d'Art, un des rares cadeaux de mariage qu'ils avaient reçus.

Gêné, Ferde lui dit :

— Hé, mes félicitations pour le futur bébé !

— Merci, balbutia-t-elle.

Remarquant qu'elle était déprimée, Art s'inquiéta :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai mis le « Club 17 », répondit-elle. Jim Briskin n'y est plus ; il y a quelqu'un d'autre à sa place.

— C'était dans le journal, expliqua Art. Il est absent pour un mois parce qu'il a refusé de lire une réclame. Ils l'ont suspendu.

Elle posa un regard vif et dur sur son mari.

— Puis-je voir l'article ?

— Grimmelman l'a gardé, avoua Art.

Après un silence, Rachel s'adressa à Ferde Heinke :

— Veux-tu rester dîner ?

— Je dois rentrer chez moi, objecta-t-il, en se dirigeant insensiblement vers la porte. Ma mère m'a demandé d'être là à six heures et demie.

Art prit le litre de bière dans le réfrigérateur et se versa un verre.

— Reste, insista-t-il. On va jeter un coup d'œil à la maquette de la revue.

— Pourquoi pas ? ajouta Rachel.

En quatre mois de mariage, ils n'avaient pas reçu beaucoup de visites.

CHAPITRE 6

En début d'après-midi, le téléphone sonna. Jim Briskin alla répondre, et une douce petite voix féminine demanda :

— Monsieur Briskin ?

— Oui, dit-il, sans reconnaître son interlocutrice.

Il s'assit sur l'accoudoir du canapé, évitant les disques ; il y en avait toute une pile qui appartenait à KOIF et qu'il projetait de restituer un peu plus tard.

— Qui est-ce ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non, reconnut-il.

— Vous ne devez pas vous souvenir de moi. Mais je vous ai rencontré à la station, l'autre jour. Je suis la femme d'Art Emmanuel.

— Si, bien sûr que je me souviens de vous, s'exclama-t-il, content d'avoir de ses nouvelles. Je ne reconnaissais pas votre voix au téléphone.

— Avez-vous un moment ?

— J'en ai à revendre, dit-il. Comment allez-vous, Rachel ?

— Très bien, répondit-elle. C'est terrible que vous n'animiez plus le « Club 17 ». Art a eu entre les mains le journal où l'on parlait de vous. Il a oublié de le rapporter à la maison, mais il m'a résumé l'article. Quand allez-vous reprendre ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Je n'ai encore rien décidé. Nous verrons à la fin du mois.

— Ce type qui vous remplace, je ne sais plus son nom, il est mauvais !

— Que devenez-vous ? s'enquit-il.

— Pas grand-chose.

Elle marqua une pause.

— Je me demandais, on se demandait tous les deux, si vous accepteriez de venir dîner à la maison.

— Plutôt deux fois qu'une, s'écria-t-il, flatté.

— Êtes-vous libre ce soir ?

Au téléphone, elle était d'une politesse exquise ; son invitation était faite dans les règles.

— Formidable ! dit-il. Vers quelle heure ?

— Disons sept heures. Vous ne serez pas déçu si mon repas est raté ?

— Je suis sûr que ce sera succulent.

— Mais si ça ne l'est pas ? insista-t-elle, toujours aussi sérieuse.

— Alors, ce sera un plaisir de vous revoir tous les deux.

Elle lui dicta l'adresse, et il la lui répéta. Puis elle lui dit au revoir, et il raccrocha.

Ragaillardi, il se rasa, prit une douche et enfila un pantalon propre. Il était deux heures. Il lui restait cinq heures à tuer avant le dîner avec les Emmanuel : le restant de l'après-midi et le début de la soirée. Peu à peu, sa bonne humeur l'abandonna. Le temps, diagnostiqua-t-il. Le temps allait le détruire.

Montant dans son auto, il roula dans les parages du Presidio. Mais sa mélancolie persistait. Il s'était mis à penser à Pat. C'était fatal. C'était la seule chose qu'il ne pouvait

pas se permettre. Pendant une demi-heure, il conduisit à l'aventure, puis tourna pour prendre la direction de Fillmore Street.

Les bars et les magasins étaient animés, et cette vision lui rendit un semblant d'optimisme. Il gara sa voiture, verrouilla les portières et déambula sur le trottoir, en regardant les numéros.

Monumentale et délabrée, la maison elle-même était en retrait de l'alignement, encadrée de part et d'autre par un panneau d'affichage et une quincaillerie. Un grillage séparait le terrain du trottoir et s'ouvrait au milieu par un portail massif et rouillé. Jim réussit à entrebâiller le vantail qui grinça quand il le tira derrière lui.

Une allée de ciment le conduisit sur le côté de la bâtisse. Des marches descendaient vers une porte en bois commandant un appartement indépendant en sous-sol. Il frappa et attendit. Pas de réponse. Pendant quelque temps, il frappa, attendit, frappa encore. Le couple n'était pas chez lui. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. C'était une idée saugrenue, une gageure.

Il remonta le petit escalier, vivement déçu. Et maintenant ? se demandait-il.

Trois adolescents étaient vautrés sur les grandes marches du perron qui menaient à la véranda de devant. Ils l'avaient épié en silence pendant qu'il frappait chez les Emmanuel. Maintenant, il les remarquait pour la première fois. Tous trois portaient des jeans, de grosses bottes et des blousons de cuir noir. Leurs visages étaient inexpressifs.

— Ils sont sortis ? leur demanda-t-il.

Un des garçons finit par incliner la tête.

— Savez-vous où ils sont allés ?

Pas de réponse. Leurs regards demeurèrent indéchiffrables.

— Savez-vous quand ils vont rentrer ?

Toujours pas de réponse. Il repartit vers le trottoir par l'allée de ciment. Comme il fermait la grille derrière lui, un des garçons lança :

— Allez voir au Dodo.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? répliqua-t-il.

Au bout d'un silence, un autre gamin expliqua :

— Le drive-in du Dodo.

— En bas de Fillmore Street, précisa le premier.

Le troisième ne dit rien ; il avait le nez crochu, un air hostile et une cicatrice en forme de croissant sur la joue droite au-dessus de la bouche.

— À deux blocs d'ici, ajouta le premier.

— Merci, dit-il.

La bande continua de le suivre des yeux pendant qu'il s'éloignait.

Une Plymouth d'avant-guerre était rangée dans le parking du drive-in, l'avant tourné vers les portes vitrées du bâtiment. À l'intérieur, il y avait quatre ou cinq jeunes gens, dont une fille. Prudemment, Jim s'avança à la hauteur de la voiture. Ils mangeaient des hamburgers et buvaient des milk-shakes dans des gobelets de carton blanc. La fille était Rachel.

Au premier abord, ni elle ni Art ne le reconnurent.

— Hello ! lança-t-il.

— Oh ! fit-elle. Salut !

Ce fut tout ce qu'elle dit. Tous les cinq paraissaient déprimés. Ils se concentrèrent sur leur repas.

— C'est là que vous traînez ? s'enquit-il maladroitement.

Ils hochèrent la tête avec un ensemble parfait : un seul signe affirmatif en cinq exemplaires.

— Elle ne se s... s... sent pas bien, bégaya Art.

— Rien de sérieux ?

— N... n... non.

Un autre gosse lâcha :

— Elle a le cafard.

— Ouais, reprit Art. Elle a eu le cafard toute la j... j... journée. Elle n'est pas allée t... t... travailler.

— C'est dommage, dit-il, plein de sympathie mais ne sachant comment le montrer.

Les cinq jeunes semblaient cafardeux ; ils mastiquaient et se repassaient les milk-shakes entre eux. À un moment, Art se pencha pour faire tomber des bouts de frites de son pantalon. Une autre voiture, semblable à la leur, se gara à l'autre bout du bâtiment du drive-in. Des adolescents en descendirent et entrèrent pour commander de quoi manger.

— Qu'est-ce qui pourrait lui faire plaisir ? hasarda Jim.

Ils se consultèrent. Un des garçons suggéra :

— Peut-être que vous pourriez l'amener chez cette dame.

— Un professeur qu'elle avait au l... l... lycée, précisa Art.

— Volontiers, acquiesça-t-il, trop heureux d'être d'une aide quelconque.

La portière de la Plymouth s'ouvrit aussitôt. Rachel mit pied à terre, alla jeter un gobelet vide à la poubelle et revint sur ses pas. Elle avait les joues creuses et le teint brouillé, et se déplaçait lourdement.

— Tu viens ? dit-elle à son mari.

— D'accord, répondit Art. Mais je n'entre pas ; je ne v... v... veux pas la voir.

S'adressant à Jim, Rachel lança :

— Où est votre auto ?

— À l'autre bout de la rue. Je peux aller la chercher.

— Non.

Elle secoua la tête.

— Je préfère y aller à pied. J'ai envie de marcher.

— Cette dame est professeur de quoi ? s'informa-t-il, comme ils remontaient tous les trois Fillmore Street, longeant les bars et les magasins.

— D'économie domestique, répondit Rachel. Parfois, je discute avec elle de différents sujets.

D'un coup de pied, elle envoya rouler une capsule de bouteille du trottoir dans le caniveau.

— Excusez-moi d'être comme ça, murmura-t-elle, la tête baissée.

Art lui donna une petite tape.

— Ce n'est pas ta f... f... faute.

À l'intention de Jim, il expliqua :

— C'est ma faute ; elle a peur parce que je fréquente des gars qu'elle n'aime pas. Mais je ne les vois plus, c'est v... v... vrai.

— Je me fiche que tu les voies, protesta Rachel. Ce qui me cause du souci, c'est...

Elle s'interrompit.

— Elle croit qu'ils vont f... f... faire des choses, confia Art. Hé, dit-il à sa femme, la tirant jusqu'à ce qu'elle vienne buter contre lui. C'est fini pour moi, tu entends ? Il n'y aura pas de prochaine fois.

L'auto de Jim était devant eux. Il déverrouilla la portière et la leur tint ouverte.

D'un ton rêveur, Rachel remarqua :

— Ça doit coûter des ronds d'avoir une voiture pareille.

— Elle ne les vaut pas, trancha-t-il.

Alors qu'ils s'apprêtaient à monter à l'arrière, il proposa :

— On peut tous tenir devant.

Quand ils furent installés, il ferma les portières, sortit en marche arrière et se mêla à la circulation. Pendant qu'il conduisait, Rachel et Art tinrent un conciliabule quasiment sans parole.

— Hé ! cria Art. Elle n'a plus envie d'aller là-bas maintenant.

Se tournant vers sa femme, il lui demanda :

— Où v... v... veux-tu aller alors ?

— Tu te rappelles l'époque où on allait tout le temps nager ?

— T... t... tu ne peux pas nager.

— Je sais, fit-elle, mais tu te rappelles que nous fréquentions la piscine du zoo Fleishhacker ? Peut-être qu'on pourrait y aller s'asseoir un moment. Ce doit être agréable là-bas.

Tournant à gauche, Jim prit la direction du zoo Fleishhacker.

— C'est vraiment g... g... gentil de votre part, dit Art.

— Cela me fait plaisir, l'assura-t-il, et il était sincère.

— Vous y êtes déjà allé ? s'enquit Rachel.

— Chaque fois que je pouvais. Je me suis souvent promené dans le parc.

— C'est plus loin, observa Rachel. C'est joli aussi là-bas.

Soudain elle parut moins abattue. Elle se redressa sur son siège et se mit à regarder les autos et les maisons par la vitre. L'éclatant soleil de juillet se réverbérait sur le trottoir.

— Tout se passe bien du côté du bébé ? demanda Jim.

— Oui, répondit Rachel.

— Je pense que vous n'avez pas à vous faire de souci pour l'armée, reprit-il.

— Oh ! ils pourraient le prendre, objecta Rachel. Art, je veux dire. En fait, ils lui ont envoyé une convocation et il y est allé. Ils l'ont classé 1-A. Mais il a un problème de reins : il y a des tas de choses qu'il ne peut pas manger... tout ce qui est sucré. Il ne leur a pas dit ; il a oublié. Donc ils allaient l'incorporer, et il a même reçu un papier lui disant où se présenter. Alors je leur ai téléphoné. Il a fallu que j'aie discuter avec eux. Et après ils ne voulaient plus de lui. Donc, je veux dire, ils peuvent toujours le prendre... mais ça

m'étonnerait.

— Tu ne veux pas faire ton service, commenta Jim.

C'était assez évident.

— S'ils m'appellent, je serai f... f... forcé d'y aller. Mais, je veux dire, il n'y a rien, pas de guerre.

— Tôt ou tard, ils mettent le grappin sur tout le monde, affirma Rachel. Je pense qu'ils veulent avoir barre sur vous pour pouvoir vous mettre le grappin dessus quand ça leur plaît. En cas d'urgence, par exemple. Ils mettent tout le monde en fiches.

— Pas les femmes, précisa Art.

Le soleil tapait dur sur les arbres, les allées de gravier et l'eau de la piscine. Tout autour du bassin, des adolescents se faisaient bronzer en maillot ou en slip de bain. Un ou deux parasols étaient dressés.

Rachel s'installa sur les marches peu élevées qui surplombaient la piscine. En compagnie des deux jeunes gens, Jim commença à se sentir vieux et excessivement grand. Encore que, songea-t-il, leur situation ne fût pas si différente de la sienne. Leurs problèmes n'étaient pas tellement éloignés.

— Marchons, proposa Rachel. Ce n'est pas très intéressant par ici.

Le trio s'éloigna de la piscine pour se diriger vers le zoo lui-même. Rachel s'arrêta devant une cage de fer et, quand Jim et Art se retournèrent, ils la virent en contemplation.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jim, revenant sur ses pas.

— J'ai fait grogner le puma, répondit-elle.

Dans sa cage, l'animal était allongé sur une branche d'arbre artificielle. Son museau était énorme, plus proche de celui d'un chien que de celui d'un chat, ses poils de moustache courts et raides. Il ne daigna pas remarquer leur présence.

— Il a besoin d'un bon coup de rasoir, lança Jim.

— Si on grogne, il répond, expliqua Rachel.

Ils poursuivirent nonchalamment leur promenade.

Soudain, Rachel s'écria :

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Il était bien en peine de répondre.

— Des tas de choses, suggéra-t-il.

— Non.

Elle secoua la tête.

— Il n'y a rien à faire, et je ne veux pas dire seulement maintenant.

— Dans peu de temps, vous aurez de quoi faire. Quand le bébé sera là.

Mais, même à lui, cela ne paraissait pas satisfaisant. Il voulait apporter une meilleure réponse à sa question.

— Pour un homme, dit-il, un métier est ce qui compte le plus. Et je ne trouve rien à redire à ça. C'est un moyen de s'ancrer. On se perfectionne dans son domaine. On se cultive, on devient plus expérimenté. Et l'on peut s'épanouir... à condition que cela soit plus qu'un simple travail.

— Je trouve que c'est important ce que vous avez fait, déclara Rachel. De ne pas lire

cette réclame.

— Ne croyez pas cela, protesta-t-il. J'étais fatigué. Dégoûté. Mes problèmes avec Pat.

— C'était le jour où on vous a rencontré, affirma Rachel. Est-ce que ça avait quelque chose à voir avec nous ?

— Oui, admit-il.

— On vous a perturbé ?

— Oui, dit-il. Vous m'avez donné un sentiment d'étrangeté.

— Alors votre métier n'était pas ce qui comptait le plus pour vous... vous avez eu envie d'y renoncer pour autre chose.

— Pourquoi m'avoir donné cette pâtisserie ? demanda-t-il.

— Parce que je vous aimais bien. J'ai voulu vous donner quelque chose afin que vous le sachiez. Vous avez fait beaucoup pour nous avec votre émission. On vous a toujours écouté. Vous étiez quelqu'un en qui on avait confiance. Quand vous disiez quelque chose, c'était vrai. Est-ce pour ça que vous n'avez pas voulu lire la réclame ? Contenait-elle quelque chose qui n'était pas vrai ? Quelquefois, elles sont si partiales : elles ne montrent que les bons côtés du produit. Avez-vous senti que, si vous la passiez, les gens penseraient que vous y croyiez, alors que vous saviez parfaitement que vous n'y croyiez pas, que c'était un tissu de mensonges ? Quand j'ai appris ce que vous aviez fait, je me suis dit que c'était sans doute la raison de votre geste. Tout ce que vous nous avez raconté était vrai. Sinon, si vous nous aviez menti, on ne vous aurait pas écouté.

— Vous ne devriez pas attendre autant d'un type assis derrière un micro, protesta Jim. D'un obscur disc-jockey qui a une collection de chansonnettes à faire passer et trois heures à tuer.

— D'accord, s'exclama-t-elle. Mais qui écouterons-nous alors ? On nous baratine à la Chambre des représentants... on nous serine les mêmes choses dans les magazines et on les entend encore à l'église. Il y a toujours une armée de vieilles dames, comme dans les associations de parents d'élèves ; elles sont toujours en train de nous dire ce qu'il faut faire et ne pas faire. Mais il y a longtemps que j'ai compris ce qu'ils veulent tous, ce qui les arrangerait. Ne serait-ce pas l'idéal si nous mourions dans notre coin ? Si on ne voulait, ne demandait jamais rien... Si on ne les dérangeait jamais. Ils emploient tous les mêmes mots pour expliquer qu'ils ont raison. Mais vous savez, ils parlent toujours de larguer des bombes à hydrogène sur l'ennemi. J'espère que, quand il y aura la guerre, les bombes tomberont aussi sur eux.

— Vous voulez dire nous, rectifia-t-il.

— Non, insista-t-elle. Eux. Qu'entendez-vous par nous ? Qu'avons-nous qui mérite d'être bombardé ?

— Vos vies.

— Je m'en fiche. Quelle différence cela fait-il ? Que pouvons-nous espérer ?

Rachel marchait d'un pas pesant, longeant les animaux en cage.

— J'ai lu un livre sur les femmes des pionniers. Elles barattaient le beurre et se taillaient leurs vêtements.

— Vous aimeriez ça ?

Avec gravité, elle rétorqua :

— Qui est capable de faire ça aujourd'hui ?

Elle marquait un point.

— Vous savez, reprit-elle, je connais une fille, une juive. Elle est partie en Israël, travailler dans une ferme. Elle s'est retrouvée là-bas, en plein désert... Au travail, elle portait une arme. Ils mangeaient tous ensemble et mettaient tout en commun, ils n'étaient pas payés, ils faisaient partie d'un...

Elle hésita.

— ... je ne sais plus le nom. C'est un mot juif. Comme une communauté. Avant ça, elle vivait comme nous et traînait sans rien faire, perdait son temps. Par exemple, toutes ensemble, on allait au cinéma le samedi soir, elle, moi et une bande de copines, et on restait là, assises dans le noir ; en général, c'était un film d'amour – vous voyez le genre ? À la fin, le gentil garçon et la gentille fille finissent par être réunis. On les voit s'embrasser, et tout est bien qui finit bien. Ses parents avaient une maison quelque part à la campagne, avec plein de meubles et une de ces grandes fenêtres...

— Une baie vitrée, rectifia-t-il.

— ... et deux voitures neuves. Les meubles étaient modernes et en bois blond.

— Bon, fit-il. Il y a d'autres maisons comme celle-là.

Art, qui marchait devant eux, tendit le doigt en criant :

— Hé, regardez ! De l'autre côté !

Un cabriolet rouge et blanc passa en trombe dans la rue, derrière le zoo. Dedans, il y avait quatre garçons bien habillés. L'auto était flambant neuve, et ses occupants en pull-overs avaient tous les cheveux bien lisses. Dans un crissement de pneus, le cabriolet tourna le coin et disparut.

— Des Bactriens, cracha Art.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? répliqua Rachel.

— N'empêche que c'en était !

Elle se tourna vers Jim.

— Savez-vous que j'ai été fiancée à Bill Bratton ? Du temps où j'étais au lycée. Nous nous sommes fréquentés pendant deux mois.

— C'est le président des Bactriens, expliqua Art. Leurs familles sont p... p... pleines aux as ; son père à lui est avocat. I... i... ils ont des voitures toutes neuves et ils organisent des b... b... bals.

— Bill m'emmenait souvent danser dans des boîtes de nuit sélectes. Quelquefois, on allait en voiture dans le comté de Marin et on suivait la route. Nous dînions quelque part et puis nous dansions. Je portais même l'insigne de son club.

— Comment l'avez-vous connu ? s'enquit Jim.

— À un bal du lycée. Ils entraient tous en bande dans le gymnase, bien peignés, les chaussures cirées ; ils avaient fière allure.

— Ils dansaient bien, ajouta Art. Ils prenaient des cours.

— Bill adorait la rumba, poursuivit Rachel, et le mambo. Maintenant, je parie qu'ils sont tous des champions de cha-cha-cha. Moi aussi, j'aimais danser, alors je sortais souvent avec lui. Art n'a jamais été un bon danseur. Une fois, j'ai même été invitée à dîner chez les Bratton, sur Nob Hill. Ils ont une sorte de manoir, avec un jardinier pour

s'occuper des pelouses, une bibliothèque, une infinité de chambres et une immense table ; on peut s'y asseoir au moins à vingt. Et puis après, Bill s'est attiré pas mal d'ennuis à San Rafael.

— Ouais, enchaîna Art. Ils ont fait une bêtise, parce que la police de là-bas n... n... ne sait pas qui est M. Bratton et, un soir, ils ont jeté en prison toute une clique de Bactriens.

— Ils faisaient une descente à San Rafael, dit Rachel. Ils ont lacéré les pneus de certaines voitures, en ont poussé d'autres dans un ravin, rossé des gens qui rentraient chez eux – c'était très tard – et l'auto dans laquelle ils circulaient était volée. Mais la police les a arrêtés sur la Highway 1, près d'Olema. En plus, ils avaient de la bière à bord. D'habitude, leurs familles pouvaient les tirer d'affaire, mais pas cette fois-là. La plupart d'entre eux ont dû payer de grosses amendes, et un garçon – je crois qu'il avait plus de vingt et un ans – a même passé un an en prison. Bill a eu une condamnation avec sursis. Je ne sortais plus avec lui à l'époque. J'ai rompu à la suite d'une histoire d'initiation. Ils étaient allés à Carmel, et j'avais suivi Bill. Le soir, je dormais chez des filles, mais dans la journée nous circulions et nous amusions beaucoup. Et puis ils se sont mis en tête de faire faire de vilaines choses aux bizuths... c'était révoltant, et je suis partie ; c'était la dernière fois que je sortais avec lui. C'était vraiment ignoble. Je veux dire, ce n'était pas humain. Je ne peux pas vous dire en quoi ça consistait. Mais finalement un garçon en est mort, et par la suite ils se sont un peu calmés.

— Mon vieux, c'est grâce au p... p... piston que leurs parents ont pu les sortir d'affaire, commenta Art.

— Y a-t-il beaucoup de clubs comme le leur ? demanda Jim. Parmi les enfants des classes aisées ?

— La majorité des fils de bonne famille font partie d'un club ou d'un autre. Ils ont des insignes, des bals et des rituels d'initiation. Le problème, c'est que les clubs sont terriblement puissants parce que leurs pères aussi en faisaient partie. Les bals ont lieu dans les belles villas de Nob Hill. En quelque sorte, ce sont les parents qui les parrainent. Ils ont beaucoup d'argent ; par exemple, l'insigne des Bactriens coûte environ cinquante dollars.

Devant eux apparut la fosse aux ours. Ils trouvèrent un endroit où prendre du café chaud, et un autre où s'asseoir. Rachel paraissait fatiguée de sa longue marche ; elle se tenait les épaules voûtées. En face de leur banc, les enfants s'attroupaient pour regarder les ours. Une bête était couchée sur le dos et, tenant ses pattes de derrière avec celles de devant, se balançait grotesquement d'un côté à l'autre. La scène semblait mettre Rachel mal à l'aise.

— Qu'est-ce qui se p... p... passe ? demanda Art, se penchant au-dessus d'elle.

— Rien. Je m'ennuie.

— Si on r... r... rentrait, proposa Art. Pour qu'elle puisse commencer à préparer le d... d... dîner.

Comme ils roulaient vers l'appartement de Fillmore Street, Rachel lança :

— Qui est Pat ?

— Mon ex-femme, répondit-il. Elle travaille à la radio.

— C'est la femme aux ch... ch... cheveux noirs ? fit Art. Je crois l'avoir vue ; elle est très

mignonne. Vraiment superbe.

— Cela doit faire un drôle d'effet de n'être plus marié avec quelqu'un et de continuer à se voir, remarqua Rachel.

— Ce n'est pas facile, avoua-t-il.

— Elle aime travailler ?

— Elle adore son métier.

— Je pense que si un homme aime une femme il ne devrait jamais la laisser, ni sortir avec personne d'autre, déclara Rachel.

— Il arrive parfois, remarqua Jim, que ce soit la femme qui se lasse de lui.

Rachel hocha la tête.

— Aviez-vous songé à cette éventualité ? lui demanda-t-il.

— Non, admit-elle.

— J'étais très amoureux de Pat, expliqua-t-il. À certains égards, je le suis toujours. Mais elle voulait quelque chose que je ne pouvais pas lui donner.

— Que ressentez-vous en la voyant ? insista Rachel. Êtes-vous encore prêt à l'aider, à faire des exploits pour elle, à veiller sur elle ?

— Oui, déclara-t-il. Mais je suis assez réaliste pour accepter le fait que j'en suis incapable. Un de ces jours, elle va épouser le directeur commercial de la station, un chic type du nom de Bob Posin.

Il tourna à gauche dans Fillmore. À présent, ils étaient stationnés devant le pâté de maisons, et Jim ouvrait la portière à Rachel et à Art.

— Ne soyez pas trop déçu si je ne cuisine pas aussi bien que Pat, dit Rachel.

Cela l'amusa.

— D'accord, petite madame.

L'appartement étant au-dessous du niveau de la rue, leur pièce de séjour était fraîche et humide. Des canalisations couraient le long des murs. Dieu qu'ils étaient pauvrement installés ! s'étonna-t-il. Une lourde table ronde en chêne constituait l'essentiel de leur mobilier, avec deux fauteuils, le canapé et un bahut sur lequel était posé un téléviseur démodé, un Emerson de trente centimètres à l'antenne en forme d'oreilles de lapin. Dressée dans un coin, on apercevait une maquette d'imprimerie, dont le titre *Phantasmagoria* se détachait en gros caractères gothiques. Rachel passa immédiatement à la cuisine et s'attela à la préparation du repas. S'affalant sur le canapé, Art alluma une cigarette et se mit à fumer nerveusement. Le maître de maison était conscient de l'importance de son rôle, songea Jim.

— C'est pas mal, déclara Jim, en parlant de l'appartement.

— Nous habitons ici dep... p... puis que nous sommes mariés.

Art tirait de plus en plus vite sur sa cigarette ; des volutes de fumée le dérobaient à la vue. Avec un soupir, il replia ses pieds et s'agita sur le canapé.

Rachel apparut à la porte de la cuisine, en quête d'assiettes. Elle aussi était anxieuse, et Jim se dit que c'était un événement pour tous les deux. Jusque-là, elle avait probablement eu peu d'occasions de cuisiner pour des invités ou de jouer son rôle d'hôtesse.

— Voulez-vous du café ? proposa-t-elle.

— N'en faites pas spécialement pour moi, dit-il.

— Il est fait ; je n'ai qu'à le réchauffer.

— Alors d'accord. Merci.

Quand elle fut retournée à ses fourneaux, il s'informa auprès d'Art :

— Combien payez-vous de loyer ?

— Cinquante-cinq dollars par mois, répondit le jeune homme.

Il lui demanda quels étaient leurs revenus à tous les deux.

— En comptant ce que je t... t... touche, calcula Art, nous devons gagner à peu près cent cinquante dollars par mois.

Dont plus d'un tiers part dans le loyer, pensa Jim.

— Ils vous ont vus venir pour le loyer, observa-t-il.

— Ouais, approuva Art avec fatalisme. Mais ce n'est pas cher par les temps qui courent.

On a visité des logements dont les p... p... propriétaires demandaient jusqu'à soixante et soixante-dix dollars. Et ce n'était pas aussi bien qu'ici.

— Comment allez-vous faire quand le bébé sera là ? Y avez-vous pensé ?

Art remua les pieds.

— Ça ira.

— Avec quoi allez-vous acheter de quoi manger ? Elle ne peut pas continuer à travailler.

Dans la cuisine, Rachel ferma le robinet d'eau et vint se planter dans l'encadrement de la porte. Ses yeux sombres et dilatés se fixèrent sur lui.

— C'est ce que dit son frère.

Il se sentit gêné.

— Mais où est la solution ? Vous gagnez les deux tiers de votre revenu commun ; ça s'arrêtera quand vous laisserez votre travail.

— Avez-vous de l'argent ? rétorqua Rachel.

— Un peu.

— Eh bien, dit-elle, pourquoi ne pas nous le donner ?

Puis elle sourit.

— Vous êtes tout blanc. Je vous ai fait peur, ironisa-t-elle.

— Oui, admit-il. Mais pas à cause de l'argent.

— Je sais. Vous nous le donneriez, n'est-ce pas ?

— Je vous le donnerais, mais vous le refuseriez.

Elle retourna dans sa cuisine.

— On vous connaît à peine.

— Mais si.

— Pas très bien. Pas assez bien.

— On a plein d'argent, déclara Art. On a mis de côté c... c... cent dollars.

— Permettez-moi de vous en donner autant, proposa-t-il brusquement.

— Ouille, ah, non ! Mince !

Art eut un rire nerveux.

— Allez, dit Jim de bon cœur.

— Mince, non ! répéta Art.

Mais, pour Jim, c'était vital.

— Que puis-je faire ? insista-t-il.

— De quoi s'agit-il ? demanda Rachel, qui réapparut avec la cafetière.

— J'aimerais faire quelque chose pour vous aider.

Ni l'un ni l'autre ne répondirent. Tous les deux étaient sur la défensive. Comme des chats, pensa-t-il. Comme le puma du zoo. Il les avait brusqués.

— Vous êtes incapables de résoudre vos problèmes, s'enferra-t-il. Vous habitez un taudis et vous n'avez pas le sou... Au lieu de vous comporter en adultes, vous vous conduisez comme des mômes.

— Parce qu'on n'a pas d'argent ? se rebiffa Rachel.

— J'ai peur qu'il vous arrive quelque chose, dit-il. Et il n'y a rien que je puisse faire ; je ne peux pas vous aider.

Impuissant, songea-t-il. Il était impuissant à modifier leurs existences, à changer la réalité de quelconque façon. Son émission s'était volatilisée, ainsi que son contact avec eux ; il ne faisait rien, aucun travail, aucun acte qui eût une signification quelconque. Comme il se sentait dérisoire, inutile !

— Puis-je vous acheter quelque chose ? s'entêta-t-il.

— Contentez-vous de boire votre café, dit-elle, en lui posant une tasse sous le nez.

— Ne comprenez-vous donc pas ce que je ressens ? s'exclama-t-il, ignorant son café.

Plantée devant lui, la cafetière à la main, elle déclara :

— Vous pouvez toujours offrir un cadeau au bébé. De la layette. Le moment venu, je vous écrirai pour vous indiquer la taille et la couleur.

Retournée dans sa cuisine, elle s'assit à la table et prépara le dîner, son livre de recettes sous les yeux.

CHAPITRE 7

Samedi soir, un visiteur frappa à la porte blindée de Ludwig Grimmelman.

— Qui est-ce ? demanda Grimmelman, ne reconnaissant pas le toucher.

Il descendit un fusil M-1 de l'armée du râtelier d'armes, ramassa les documents et les rapports confidentiels sur lesquels il travaillait, les fourra dans une serviette, rabattit le fermoir et glissa le tout dans une cachette. Il éteignit la lumière et attendit dans l'obscurité, assourdi par le bruit de sa propre respiration.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Monsieur Grimmelman ? répondit une voix masculine.

Grimmelman se coula vers une fenêtre latérale, libéra le loquet, remonta le châssis et regarda dehors. Quelqu'un était posté dans l'escalier extérieur, un bonhomme corpulent coiffé d'un chapeau et portant un complet bien repassé sous son pardessus. Entre deux âges, il ressemblait à un représentant, sans doute un agent d'assurances.

Rallumant, Grimmelman alla déverrouiller la porte pour ouvrir.

— Je suis occupé, lança-t-il, et je refuse d'acheter quoi que ce soit.

— Ralph Brown, du FBI, annonça l'homme, en dépliant son porte-cartes de cuir noir. J'aimerais entrer un moment pour pouvoir discuter avec vous, si vous le permettez.

— De quoi s'agit-il ?

Grimmelman recula pour laisser passer M. Brown.

— D'une de vos connaissances, peut-être.

Brown jeta un coup d'œil à la ronde.

— Vous êtes bien installé, constata-t-il.

Il déambula dans la pièce d'un air dégagé.

— De qui donc ?

— Vous n'avez jamais entendu parler d'un certain Kendelman ? Léon Kendelman ? Nous pensions que vous pourriez le connaître. Voici sa photo.

M. Brown exhuma une enveloppe de la poche intérieure de son pardessus ; il l'ouvrit et tendit un instantané flou et sombre à Grimmelman.

Mais l'instantané n'en était pas moins familier à celui-ci.

— À quel sujet ? balbutia Grimmelman.

— Désertion.

Grimmelman lui rendit la photo.

— Non, je ne l'ai jamais vu. Et, de toute façon, vos services sont infiltrés par les communistes. Ce n'est pas la peine de se confier à vous ; c'est rapporté directement aux séides du MVD^[22] qui noyautent la School Labor^[23] et le *People's World*^[24].

— Vous n'avez jamais vu cet individu ?

— Non.

— Sûr ?

— Non, je ne l'ai jamais vu.

Il était terrifié, parce que, sur la photo, c'était lui, photographié au téléobjectif.

— Puis-je voir votre livret militaire ?

Celui-ci était rangé avec d'autres papiers dans un coffret fermé à clé, sous la table. C'était Larsen, l'imprimeur chez qui Art travaillait, qui l'avait maquillé. Dans le temps, Larsen avait été chef d'un groupuscule trotskiste dont Grimmelman avait fait partie.

M. Brown examina le document.

— Vous avez vingt-six ans ?

— Oui, répondit Grimmelman. Né à Varsovie, naturalisé en 1932.

— Vous êtes classé 4-F, observa M. Brown, lui restituant ses papiers. Comment cela se fait-il ? Vous me paraissez en pleine forme.

— Hernie, balbutia Grimmelman.

— Et vous êtes absolument sûr de ne pas connaître ce Kendelman ?

En réalité, Kendelman n'existait pas. Il s'était fait inscrire à la police sous cette identité et s'en servait de temps à autre pour des activités politiques secrètes, clandestines, comme d'espionner les mouvements fascistes étudiants, les agents staliniens, ou pour sortir de la bibliothèque des livres qu'il n'avait aucune intention de rendre.

— Absolument sûr, affirma-t-il.

Il souhaitait que M. Brown, l'homme du FBI, s'en aille. Il le souhaitait de toute son âme ; ce souhait devenait une obsession. En fait, si M. Brown ne s'en allait pas, il risquait, lui, de tomber raide mort ; le sentiment du danger était trop grand. Il ne le supportait pas.

— Vous êtes vraiment bien installé, répéta M. Brown, repérant des photocopies de *La Pravda*. Vous vous intéressez à la politique, monsieur Grimmelman ?

M. Brown ne paraissait pas pressé de s'en aller. Au contraire, plus il voyait de choses, plus il semblait captivé.

— Il a dit qu'il était temps de sortir la Horch, argumentait Joe Mantila. Il a dit que nous sommes censés la faire tourner pour vérifier que le moteur est bien réglé.

Penché à la portière de sa Plymouth 1976, il parlait à Art Emmanuel, lequel était campé sur le trottoir de Fillmore Street. Derrière la Plymouth, le flot des autres autos klaxonnait et faisait des appels de phares avant de la dépasser.

— Je vais chercher Heinke. Soit tu viens maintenant soit on te prend au retour.

— Vous n'avez qu'à me prendre au retour, répondit Art.

— D'accord, on sera là dans un quart d'heure environ.

Mantila leva son bras pour consulter sa montre à la lumière des voitures qui passaient.

— Vers dix heures cinq.

Art longea l'allée de ciment et descendit les marches menant à son appartement. Dans son dos, la Plymouth démarra sur les chapeaux de roues en pétaradant et disparut. La circulation nocturne reprit son allure normale.

Fermant la porte d'entrée, il annonça à Rachel :

— On ne peut pas sortir ce soir. J'ai affaire.

— C'était au sujet de Grimmelman ?

Elle avait mis son manteau et était actuellement dans la salle de bains, en train de se coiffer. Ils avaient décidé d'aller au bowling ; elle aimait regarder les joueurs, être dans un endroit où il y avait du bruit, de l'animation et des jeunes de son âge. Surtout le samedi soir.

— Il se pourrait qu'on passe à l'action, dit Art, mal à l'aise, parce qu'il savait ce qu'elle pensait de Grimmelman et de l'organisation.

— Ça te regarde, répliqua-t-elle. Mais il est si... bizarre. Je veux dire, il reste toute la journée dans son pigeonier, sans jamais sortir. Est-ce que tu l'envies vraiment ?

— J'ai pas mal investi dans la Horch, fit-il.

Son rôle avait consisté à fournir des pièces détachées pour la réparation du moteur.

— Il y a quelque chose de pas clair chez lui, observa-t-elle, en ôtant son manteau.

— C'est ce que dit Nat.

— Je suis sûre que tu vas là-bas parce que tu n'as rien d'autre à faire, déclara-t-elle. Si tu avais le choix, tu ferais autre chose.

— Tu as peut-être raison, marmonna-t-il, se dandinant d'un pied sur l'autre.

— À quelle heure vas-tu rentrer cette nuit ?

— Tard, sans doute.

Il n'avait pas tellement envie d'y aller, mais ne pouvait se défilier.

— Ça ira ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

— J'ai envie d'aller au cinéma.

— Je serai plus tranquille si tu restais à la maison.

— D'accord, dit-elle, je resterai. On pourrait rejouer au poker un soir ?

C'était sa passion ; elle jouait un jeu serré, sans parler ni bouger, un poker à la loyale, exempt de jokers ou de toutes fioritures. D'habitude, elle gagnait un ou deux dollars. Elle avait fait fuir la plupart des camarades de lycée d'Art, qui aimaient les parties scabreuses et débridées, où l'on échangeait beaucoup de grossièretés. Une fois, elle avait giflé Ferde Heinke et lui avait cassé ses lunettes, parce qu'en cours de donne, il avait eu le malheur de retourner une carte pour la taquiner.

— Ils ont tous peur de jouer aux cartes avec toi, riposta-t-il. Tu es trop sérieuse.

— Ce n'est pas vrai, se défendit-elle.

— Ce n'est plus un jeu quand tu joues.

— Le poker n'est pas un jeu, affirma-t-elle. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Tu crois qu'on fait du sentiment ? L'ennui avec toi, c'est que tu ne distingues jamais ce qui est important de ce qui ne l'est pas. Tu vas traîner dans les rues, et tu ne sais pas à quoi tu joues avec cette auto – au révolutionnaire, sans doute, au nazi ou à je ne sais quoi... Mais en même temps tu te prends pour un vrai révolutionnaire, et ce n'est pas un jeu. Alors, où es-tu dans tout ça ? Entre les deux. Sais-tu seulement ce que ça représente, toi et moi dans cet appartement ? Ce n'est pas un jeu non plus. Si tu vas là-bas et que tu fais des bêtises avec eux, car je ne pense pas que tu reviennes, pas aussi vite que tu le devrais de toute façon, alors je vais tout casser.

Rachel lui décocha un de ses regards graves et perçants qui étaient si intimidants que personne n'osait leur résister. Elle démolirait tout ce qu'il y avait dans l'appartement, dévasterait la maison. Et elle n'ouvrirait pas la bouche, déterminée à aller jusqu'au bout. Pendant des semaines, elle ne lui adresserait plus la parole ; elle irait travailler, ferait la cuisine, les courses, la lessive et le ménage sans dire un mot.

Ce qui était effrayant chez elle, c'était qu'elle ne faisait jamais rien à moitié. Elle ne plaisantait jamais et pensait tout ce qu'elle disait. Ce n'était pas de la vantardise, mais de

la prédiction.

La prenant dans ses bras, il lui donna un baiser. Son visage était glacé ; ses lèvres, toujours serrées, sèches. Il l'embrassa sur la joue et sentit l'ossature sous la peau, sa fermeté.

— Tu es dure, dit-il.

— Je veux seulement que tu le saches.

Elle leva alors la tête et lui sourit.

— Que faire d'autre ? Il faut que j'y aille, dit-il.

— Rien ne t'y oblige.

— Je suis censé y aller.

Il était en plein désarroi.

— Rien ne t'y oblige. Personne ne peut te forcer à faire quoi que ce soit. Tout ce qu'ils racontent, ce ne sont que des mots. Grimmelman ne vaut pas mieux que les autres. Grimmelman est comme une réclame. Est-ce que tu fais tout ce que disent les réclames ? Chaque fois que tu en lis une, est-ce que tu te laisses influencer ? Lui fais-tu confiance parce qu'elle s'étale sur les murs ou qu'on te l'envoie sous enveloppe ? Tu sais bien que ce n'est que des mots, du vent.

— Je fais bien certaines choses qu'on me dit.

— N'écoute pas ce qu'on te dit.

— Personne ?

Son intransigeance le déroutait.

— Rappelle-toi toutes les stupidités, toutes les bêtises, qu'on nous a apprises à l'école.

Dans tout ce fatras, il n'y avait rien de valable.

De ses longs doigts experts, elle tortilla un fil qui pendillait de sa chemise, le trancha et le déposa dans un cendrier sur la tablette de la cheminée.

Il posa les mains sur ses épaules. À travers le tissu de son chemisier, ses doigts touchaient son corps, et il eut la sensation qu'elle était proche de lui, sa complice.

— J'aimerais qu'on parte quelque part, dit-elle. Pas juste dans la région. J'ai envie de voir du pays. Un jour, peut-être qu'on pourrait visiter les Rocheuses. On monterait là-haut en voiture ; on pourrait même y vivre. Il existe aussi des villes en montagne.

— C'est difficile de trouver du travail là-bas, objecta-t-il.

— On pourrait ouvrir un magasin, lança Rachel. Les gens ont toujours besoin de quelque chose. On pourrait ouvrir une boulangerie.

— Je ne suis pas boulanger, rétorqua-t-il.

— Alors on pourrait sortir un journal.

Il se remit à l'embrasser, puis la souleva de terre et la serra contre lui, avant de la reposer sur l'accoudoir du canapé.

— Demande à ton frère Nat de nous donner une de ses voitures pour qu'on puisse rouler. Tu n'as qu'à lui dire qu'on a besoin d'une neuve pour pouvoir la vendre, une fois qu'on sera là-bas.

— Tu es sérieuse ? demanda-t-il.

Bien sûr qu'elle l'était.

— Mais pas tout de suite, ajouta-t-elle. Il vaut mieux attendre la naissance du bébé. On

partira après. Dans deux ans, quand nous aurons un peu d'argent, et que tu auras fini ton stage d'apprentissage.

— Tu veux vraiment partir d'ici ?

Après tout, songea-t-il, elle y était née et y avait grandi.

— On pourrait même monter jusqu'au Canada. J'y ai pensé. Dans une de ces villes où on capture des animaux et où il y a beaucoup de neige.

— Tu n'aimerais pas ça, dit-il.

Mais peut-être que si, pensait-il.

La Horch était cachée dans un garage de tôle ondulée de la plaine, au milieu de la zone industrielle. Accoutré de sa capote de laine noire, de ses bottes de parachutiste et de sa chemise de l'armée, Grimmelman défit le cadenas et, d'une poussée, écarta les portes.

Le garage était froid et humide, le sol de ciment taché d'huile. Le long d'un mur se dressait un établi. Joe Mantila alluma le plafonnier, tandis qu'Art Emmanuel refermait les portes derrière eux.

— Personne n'a mis les pieds ici, commenta Ferde. Personne ne s'en est approché.

Quoique cabossée à la suite de ses précédents duels, la Horch était encore imposante. Elle pesait près de trois tonnes. Le véhicule venait d'Amérique latine ; il avait été fabriqué en 1937 par l'Auto Union, et ce modèle, un coupé sport de cinq places, avait servi de voiture d'état-major à la Wehrmacht et aux SS. Grimmelman n'avait jamais dit à personne comment et où il avait mis la main dessus, ni combien il l'avait payée. La Horch était noir de jais, et son système de téléguidage en faisait un spécimen unique.

Art s'installa au volant et fit démarrer le moteur. Dans le garage fermé, le vacarme était assourdissant ; les gaz d'échappement s'enroulaient en volutes, et l'odeur d'essence prenait à la gorge.

— Elle a des ratés, observa Ferde Heinke.

Ouvrant le capot, Art se mit à tripatouiller le mélange carburant.

— Comment se fait-il que tu aies décidé de la faire rouler ce soir ? lança-t-il à Grimmelman.

Il ne l'avait jamais vu si agité, dans un tel état d'anxiété.

— Le moment est venu, déclara Grimmelman, qui tournait en rond, les mains-dans le dos.

— C'est pour ça que tu ne tiens pas en place ?

— Si on doit vraiment intervenir ce soir, intervint Ferde Heinke, on ferait mieux de battre le rappel ; quatre, ce n'est pas suffisant. On devrait prévenir le reste de l'Organisation.

Celle-ci était à l'état de nébuleuse ; autour du noyau central gravitait un nombre indéterminé de membres.

— En fait, il s'agit plutôt d'une répétition générale, dit Grimmelman, qui posait le contact de liaison de l'unité de télécommande.

À l'aide d'un tournevis, il fixa les pattes aux bornes correspondantes. La sueur striait ses joues ; sa figure luisait sous la lumière du plafond.

— Un coup à blanc, pour voir si nous sommes prêts à partir à tout instant.

— À partir pour où ? demanda Joe.

— La situation a atteint un point critique, répondit Grimmelman. Je veux que le plein soit fait, et la Horch prête à affronter une longue route. Si cela se révèle nécessaire, il est possible que nous déplaçons le champ des opérations.

Tout en achevant le montage de l'unité des commandes vitales, il ajouta :

— Dorénavant, j'exige que les armes soient entreposées ici, dans la Horch.

— Où allons-nous ce soir ? s'informa Ferde Heinke.

— Nous allons faire des manœuvres à proximité du Dodo. Si possible, nous défierons un véhicule bactrien.

— Terrible ! s'écria Joe Mantila, qui haïssait les Bactriens pour leurs pulls en cachemire, leurs pantalons sport, leurs chaussettes à losanges, leurs bals, leurs clubs sportifs et surtout leur dernier modèle de stock-car en provenance de Détroit.

— Va voir si la voie est libre, ordonna Grimmelman, haletant d'impatience.

Ferde sortit inspecter la rue.

— Je prends la Plymouth, dit Joe Mantila, qui se faufila dehors à la suite de Ferde, en emportant avec lui la télécommande, un micro et un rouleau de câble, dont un des bouts était équipé d'un jack. Voyons si je peux la faire sortir.

Une fois installé dans la Plymouth, il enfonça des boutons, commandant la Horch à distance. Le volant à direction assistée de la Horch tournoya, tandis que le véhicule passait en marche arrière et commençait à reculer. La transmission manuelle à huit vitesses d'origine avait été déposée et remplacée par une transmission Borg-Wamer automatique. Le moteur à arbre à cames en tête, avec son énorme vilebrequin reposant sur dix paliers ^[25], était lui authentique ; aucun autre ne pouvait lui être comparé. Le moteur vrombit, et, à reculons, la Horch sortit du garage dans la rue. Ses lanternes s'allumèrent ; le véhicule passa en marche avant, et la pédale d'accélérateur se détendit. La voix de Joe Mantila retentit dans la grille située au-dessous de l'insigne de l'Auto Union.

— Ça boume ? Allons-y.

— Magnifique ! s'écria Grimmelman, se ruant à l'extérieur.

Art ferma les portes du garage ; tous les trois coururent à la Plymouth rejoindre Joe Mantila.

Joe conduisait la Plymouth, tandis que Grimmelman manipulait les commandes de la Horch. Le monstrueux coupé démarra devant eux, et ils lui filèrent le train ; il leur fallait être suffisamment près pour voir ce qui se présentait. Au début, leur véhicule de contrôle s'était laissé distancer, et la Horch était allée percuter des autos en stationnement et des bordures de trottoir ; maintenant, ils avaient appris à la garder toujours en vue. Ses lanternes balayaient la chaussée et, par-dessus sa capote baissée, ils scrutaient la rue.

— À droite, dit Ferde.

La Horch tourna prudemment, Grimmelman l'ayant ralentie jusqu'à la faire rouler au pas.

— Il y a beaucoup de circulation, murmura Grimmelman, les traits crispés par la concentration nécessaire au téléguidage du véhicule.

— C'est peu dire, commenta Ferde Heinke. Hé, tu veux que je la conduise

manuellement jusqu'au Dodo ?

— Non, répondit Grimmelman. Ça va.

Sans personne au volant, la Horch décapotée descendit majestueusement Fillmore Street parmi les bus, les taxis et les voitures de stock-car. Comme à l'accoutumée, personne ne remarquait que le siège du conducteur était vide.

— Art, reprit Grimmelman, tu te charges de l'arme offensive.

En cherchant à tâtons sur le plancher de la Plymouth — il était serré sur la banquette arrière entre Ferde Heinke et des monceaux de matériel —, Art localisa l'arme en question : un pulvérisateur rempli de peinture émaillée blanche. Mais il ne se sentait pas d'humeur à ça. Le pulvérisateur était un poids mort dans sa main, et il le tendit à Ferde.

— À toi l'honneur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Grimmelman. Je t'ai donné un ordre.

Art secoua la tête.

— Je ne sais pas. Je ne suis pas en forme.

Le Dodo se profilait droit devant. Rutilant, un nouveau modèle de Détroit était stationné le long du trottoir ; ses passagers étaient à l'intérieur du drive-in, au comptoir.

— Des Bactriens, siffla Grimmelman.

L'auto était une Buick 1956, vert foncé et blanc.

— Gare la Horch, lança Joe d'une voix surexcitée.

Grimmelman fit glisser la Horch vers le trottoir, au bout du pâté de maisons. Le coupé se gara là et attendit, son moteur tournant au ralenti.

— Maintenant, ordonna Grimmelman.

Pendu à la portière de la Plymouth, Ferde Heinke bomba un graffiti blanc sur le garde-boue vert de la Buick :

ENCULÉS

— Ça y est, fit-il, en terminant. Filons !

Comme la Plymouth reprenait de la vitesse, Art se renversa sur la banquette. Le cœur n'y était pas, il pensait à Rachel. Derrière eux, les Bactriens se ruaient hors du Dodo pour grimper dans leur Buick. Mais cela lui était bien égal.

— Arrête-toi, ordonna Grimmelman à Joe. Après le coin, comme la dernière fois.

Dans un crissement de pneus, la Plymouth tourna le coin, dépassa la Horch qui était garée là et s'immobilisa. Au drive-in, les Bactriens en étaient encore à faire démarrer leur Buick. Dès que celle-ci eut quitté le trottoir, Grimmelman propulsa la Horch de sa place de stationnement dans le flot de voitures, coupant la route à la Buick.

— Pédés ! brailla le haut-parleur de la Horch à l'adresse de la Buick, au moment où celle-ci faisait une embardée pour l'éviter.

Alors, la Horch bloqua la rue latérale et empêcha la Buick de tourner, laquelle continua tout droit, avec le monstre dans son sillage.

Joe Mantila recula dans Fillmore Street et suivit la Horch ; devant le monstre, la Buick slalomait d'un bord à l'autre de la chaussée, tandis que les Bactriens passaient la tête à la portière et regardaient en arrière, ahuris.

— Pédés ! tonitrua le haut-parleur de la Horch d'une grosse voix amplifiée, juste derrière eux.

Ils voyaient bien que personne n'était au volant ; comble d'horreur, la Horch était vide.

— Accélère, dit Ferde à Grimmelman.

La Horch remonta la Buick et vint heurter son pare-chocs arrière. Paniqués, les Bactriens tournèrent au premier carrefour et se volatilèrent ; ils abandonnaient la partie. L'affrontement était terminé.

— C'est bon, fit Grimmelman, ça suffit.

Joe Mantila arrêta la Plymouth dans une allée, pendant que Grimmelman faisait faire laborieusement demi-tour à la Horch. Peu après ils repartaient par le chemin par où ils étaient venus.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Ferde Heinke à Art, lui donnant une bourrade dans les côtes.

— Rien.

Art se renfroigna. Pour la première fois, il n'avait pris aucun plaisir à l'affrontement.

— Il veut rentrer à la maison, le railla Grimmelman.

— C'est vrai, fit-il.

Un silence gêné s'installa entre eux tous.

— Peut-être que ça ira mieux la prochaine fois, déclara Art. J'ai eu pas mal de soucis cette semaine.

Joe Mantila et Ferde Heinke lui jetèrent tous deux des coups d'œil inquiets. Mais Grimmelman l'ignore ; il se concentrait sur la tâche qui consistait à téléguider la Horch.

— Bon Dieu ! s'écria Art, ce n'est pas ma faute ; j'ai des responsabilités !

Ses excuses demeurèrent sans réponse.

CHAPITRE 8

Ce samedi soir là, Jim Briskin était de l'autre côté de la baie de San Francisco, chez sa mère, qui habitait Spruce Street, à Berkeley. Au moyen de sa clé – il conservait encore une clé de la maison de béton blanc où il était né –, il déverrouilla la porte du garage et entreprit de fouiller dans les piles de cartons entassés le long des conduites de la chaudière. Le sol de ciment était glacé sous ses pieds. Des toiles d'araignée tapissaient les bords et les bouteilles sur les rebords des vasistas. Au fond du sous-sol, il y avait une machine à laver avec essoreuse incorporée. C'était nouveau ; il n'en avait aucun souvenir.

Parmi les meubles, les revues et les vêtements, il retrouva son matériel de camping. D'abord, il transporta la lampe et le réchaud Coleman dans sa voiture, parquée dans l'allée, puis il plia la tente et la mit également de côté. Alors qu'il inspectait les matelas pneumatiques, la porte en haut de l'escalier s'ouvrit, et la lumière jaillit.

— C'est moi, cria-t-il, à la silhouette maternelle.

— J'ai vu ton auto, dit M^{me} Briskin. Quelle surprise ! Tu ne serais pas venu saluer ta maman ? Tu allais te contenter de prendre ce dont tu as besoin et repartir comme ça ?

La main sur la rampe, elle descendit, petite femme aux cheveux gris en tablier et pantoufles. Il n'avait pas vu sa mère depuis deux ou trois ans, et, autant qu'il pût en juger, elle était toujours la même ; loin d'être impotente, voûtée ou tâtonnante, elle semblait plus alerte que jamais.

— J'ai décidé de faire un peu de camping, expliqua-t-il.

— Puisque tu es là, monte me dire bonjour. Il reste du rôti du dîner. J'ai lu dans le journal que tu avais démissionné de ton poste à la radio. Cela veut-il dire que tu vas revenir de ce côté-ci de la baie ?

— Je n'ai pas démissionné, objecta-t-il, avant d'aller charger la tente, les matelas pneumatiques et les sacs de couchage dans le coffre de sa voiture.

— Est-ce qu'elle travaille toujours là-bas ? s'enquit sa mère. Si tu veux mon opinion, tu es bien mieux loin de ce monde-là, ne serait-ce qu'à cause d'elle. Tant que vous travaillerez ensemble, tu ne t'en détacheras jamais complètement.

Après avoir verrouillé sa voiture, il monta rejoindre sa mère et prit une tasse de café dans la salle de séjour toute en longueur, avec son plancher couvert de tapis, sa baie vitrée qui dominait la mer, ses lampes, son piano et ses gravures sur les murs. Rien n'avait changé, sauf les sapins devant la baie qui avaient poussé. Les arbres ondoyaient et bruissaient dans l'obscurité nocturne.

En revoyant cette pièce, il se remémora sa première année de mariage, où il s'était donné un mal de chien pour amener Patricia et sa mère à consentir à un compromis. Pat, hantée par ses idées fixes, avait ignoré M^{me} Briskin, et sa belle-mère avait réagi avec hostilité. La mère de Jim ne pouvait accepter une bru qui ne fût pas « respectueuse ». Apparemment, Patricia n'avait pas d'opinion sur sa mère ; elle appréciait la maison, ses dimensions et sa solidité, les pièces spacieuses et la vue sur la baie de San Francisco, et surtout le jardin. Patricia occupait les lieux comme si elle était toute seule. C'était « la maison où il avait grandi » et, en été, elle passait tout son temps sur la terrasse de

derrière, dans une chaise longue en toile, à prendre des bains de soleil, à lire et à écouter la radio, en buvant de la bière.

Un jour, Patricia était rentrée à l'intérieur en maillot de bain et s'était jetée à plat ventre par terre pour avoir une longue discussion avec sa belle-mère. Leur mariage allait déjà à vau-l'eau, et Pat avait beaucoup de choses sur le cœur. Elle avait pris la précaution de se munir d'une bouteille de riesling. Étendue en maillot sur le tapis, elle buvait tout en parlant, tandis que sa belle-mère – ainsi que l'avait raconté la vieille dame – restait assise raide comme un piquet dans son coin, muette de désapprobation, refusant de se laisser attendrir. La crise de désespoir de Pat avait duré jusqu'à la fin de l'après-midi, et elle était toujours à la même place ; le riesling fini, elle s'était profondément endormie, à moins qu'elle ne fût tombée dans les pommes. Sa mère avait téléphoné à Jim, et il était venu chercher sa femme. À sept heures du soir, il l'avait trouvée encore en costume de bain, toujours sur le plancher de la salle de séjour. En retraversant la baie pour regagner leur appartement de San Francisco, elle avait marmotté entre ses dents, et cela l'avait amusé ; il ne parvenait pas à partager l'indignation maternelle. Ce fut le dernier incident entre Patricia et sa mère. Patricia ne se souvenait quasiment de rien. Elle croyait s'être endormie toute seule dans le jardin.

— Alors, cette excursion ? s'enquit M^{me} Briskin, assise en face de lui. Combien de temps comptes-tu t'absenter ?

— J'ai envie de prendre l'air, répondit-il.

— Tu pars seul ? J'ai remarqué que tu avais pris les deux sacs de couchage.

Et sa mère de lui rappeler toutes les fois où il avait fait du camping avec son père, leurs excursions dans les sierras. Elle s'abstint de mentionner celles que lui et Pat avaient faites ensemble.

— Il faut que je parte quelque part, lança-t-il, l'interrompant. Il faut que je fasse quelque chose.

— Je voudrais tant que tu rencontres une gentille fille, soupira sa mère.

Il la remercia pour le café et retraversa la baie pour rentrer à San Francisco. Une fois garé devant son immeuble, Jim ouvrit la boîte à gants et sortit toutes les cartes routières. Mais il n'irait pas camper ; il avait déjà renoncé à cette idée.

Rangeant les cartes, il redémarra en direction de la station.

Une heure plus tard, dans une pièce du fond de la station KOIF, Jim Briskin était occupé à faire le tri parmi la discothèque de la radio. Par terre, il y avait un carton à moitié plein d'albums à emporter ; à côté, c'était celui qu'il avait rapporté. Sur la table s'épalaient ses objets personnels : son flacon d'Aldécine – un soluté nasal –, le chapeau qu'il mettait les jours de pluie, des crayons et des stylos, les lettres accumulées au fil des années et les bricoles qu'il avait entassées dans le bureau sur lequel il travaillait. Dans le tas, rien qui eût de la valeur.

D'un coup de pied, Frank Hubble ouvrit la porte du studio de radiodiffusion. Un trente-trois tours d'airs de Gershwin tournait sur la platine, vingt minutes de musique ininterrompue. Allumant sa pipe, Hubble demanda :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'emporte mes affaires à la maison, et je rapporte ce qui appartient à la station.

— Pourquoi ne pas tout laisser ici ? Tu seras de retour en août.

— Ce n'est pas si sûr, murmura-t-il.

Hubble jeta son allumette dans la corbeille à papier, à l'autre bout de la pièce, et annonça :

— Un peu plus tôt, Patricia était là.

— C'est pourquoi je viens tard, répliqua-t-il.

Il était dix heures passées.

— Je ne te parle pas de la journée. Je parle d'il y a un quart d'heure. Elle avait soi-disant rendez-vous avec Bob, mais il est dehors, en train de conclure une affaire. Tu sais comment il opère.

— Encore des autos d'occasion ? s'enquit Jim.

Il voyait très bien Bob Posin toujours sur la brèche, toujours à la recherche de nouveaux contacts.

— Non, cette fois, il s'agit de produits alimentaires. Elle était sur son trente et un. M'est avis qu'ils devaient sortir.

Jim continua à trier les disques du casier. Un disque de Fats Waller^[26] lui glissa des doigts ; il le ramassa et le fourra dans son carton. Il n'était pas à lui, mais au diable ses scrupules ! Il avait hâte d'en finir et de quitter la station.

— Ce n'est pas la peine de t'énerver, observa Frank.

Tirant sur sa pipe, il retourna nonchalamment dans le studio et ferma la porte. Alors que Jim remettait les disques de la station dans le casier, une voix féminine lança dans son dos :

— Bonsoir, Jim.

— Salut, dit-il, absorbé dans sa tâche.

Pat pénétra dans le bureau. Sa toilette, comme toujours, était des plus élégantes, pensa-t-il, en remarquant ses chaussures, les talons hauts, les lanières enserrant ses chevilles. Elle portait un tailleur de couleur rouille et tenait un manteau sur le bras ; sur sa tête était posé un bibi tout simple. Comme ses lèvres étaient rouges, se dit-il. Malgré sa silhouette impeccable, il était assez connaisseur pour discerner l'empreinte des réclames de soutiens-gorge ; c'étaient des formes artificielles, obtenues à grand renfort de baleines, de bonnets et de sangles. Trop pointues. Trop dressées vers le haut.

— À quelle heure t'es-tu levé ? demanda-t-elle. L'autre jour.

— Vers dix heures, dit-il.

— Je croyais que tu en profiterais pour faire la grasse matinée. C'est pourquoi je ne t'ai pas réveillé. As-tu lu mon mot ?

— Non, j'ai débarrassé le plancher le plus vite possible.

— Sur mon mot, je disais que tu n'avais qu'à prendre ton petit déjeuner. Il y avait des œufs et du bacon dans le réfrigérateur. Et si tu voulais déjeuner, il y avait une côte de bœuf au congélateur.

— Pour être honnête, avoua-t-il, j'ai lu ton mot. Mais j'étais pressé de partir.

— Pourquoi ?

Elle vint se planter devant lui, et l'ourlet de son manteau lui frôla l'épaule. Ses jambes,

qu'il avait sous le nez, étaient si uniformément douces et lisses qu'il résistait mal à l'envie d'y toucher.

— Parce que je me sentais assez penaud comme ça !

— Tu as vu l'article dans le *Chronicle* ?

Tassant son petit bric-à-brac dans le carton, il s'apprêta à descendre le tout.

— Je suis garé sur la station de taxis, dit-il. J'ignore combien de temps je peux en profiter.

— Tu déménages tes affaires ?

— En quelque sorte.

Elle le suivit pendant qu'il charriait le carton dans le couloir en direction de l'escalier.

— Puis-je porter quelque chose ?

— Ça va, je me débrouille, répliqua-t-il.

— Prends l'ascenseur.

— La force de l'habitude !

Il fit demi-tour et, du coin du carton, enfonça le bouton d'appel.

— Tu sors, ce soir ?

— Oui, fit-elle.

— Tu es ravissante, dit-il. Quand as-tu acheté ce tailleur ?

— Je l'avais.

L'ascenseur arriva, et Pat tint la porte à Jim.

— Tu n'as pas besoin de descendre avec moi, lança-t-il.

— Pourquoi non ?

Elle était déjà dans la cabine ; elle appuya sur le bouton, et l'ascenseur descendit.

— Je peux toujours t'aider à ouvrir la portière.

Quand ils parvinrent au rez-de-chaussée, elle passa devant lui. Il transporta son fardeau sur le trottoir, et de là à son auto. Évidemment, un flic de la ville de San Francisco tournait autour de sa plaque d'immatriculation, prêt à dresser procès-verbal. Sa moto était appuyée contre le trottoir, et ses mains gantées cherchaient déjà son carnet à souches et son stylo.

— Je travaille à la radio, dit Jim, tenant son carton en équilibre pour pouvoir sortir ses clés. Disques et archives.

Le flic le dévisagea.

— Nous utilisons toujours cette zone de livraison.

Tandis que Pat ouvrait la portière, il poussa le carton sur la banquette arrière et revint en vitesse se glisser au volant.

— C'est une station de taxis, objecta le flic.

— Je m'en vais tout de suite, cria-t-il, en mettant le contact.

Le flic secoua la tête et enfourcha sa moto. Sautant de tout son poids sur la pédale d'accélérateur, il s'élança en vrombissant dans la circulation nocturne, puis disparut.

— Il faut que je remonte, maugréa Jim.

Il avait oublié son chapeau et son flacon d'Aldécine.

— Tu crois qu'il va revenir ? s'inquiéta Pat.

— Non, décréta-t-il, coupant son moteur. Pas d'ici quelque temps.

Ils remontèrent, empruntant cette fois l'escalier.

L'immeuble était désert et glacé, et la cage d'escalier lugubre. Près de lui, Pat enfila son manteau, et il l'aïda à passer les manches.

— C'est sinistre à cette heure-ci de la nuit, chuchota-t-elle, cramponnée à la rampe.

— Je te suis reconnaissant de m'avoir permis de rester, lui confia-t-il.

— Je regrette... commença-t-elle. Je regrette que nous n'ayons pas continué.

Elle regardait à ses pieds.

Une fois arrivés à l'étage de la radio, elle attira l'attention de Frank Hubble par la vitre de la cabine de radiodiffusion. Lorsqu'il sortit, elle lui demanda :

— Est-ce que Bob a donné signe de vie ?

— Non, répondit Hubble, pas depuis ton dernier passage.

Pendant que Jim récupérait son chapeau et son flacon d'Aldécine, elle téléphona au domicile de Bob Posin. En raccrochant, elle commenta :

— Il n'y a personne.

— Il est en train de faire fortune.

Ils redescendirent par l'escalier. En bas, sous l'essuie-glace de l'auto de Jim, il y avait un procès-verbal.

— Il est revenu, observa Pat.

— Lui ou un autre.

Furieux, Jim jeta le chapeau et ses gouttes pour le nez par-dessus ses autres affaires.

— Tu aurais dû changer de place quand il te l'a dit, observa-t-elle.

— A-t-on idée ? grogna-t-il en s'efforçant de se dominer. On ne peut plus croire en rien.

— Tu as toujours eu horreur d'attraper des P-V.

Il fourra le papillon dans sa poche.

— Pas toi ? C'est dix sacs de fichus en l'air, pour rien.

— Calme-toi, dit Pat.

— Bonne nuit.

Il fit mine de monter dans son auto.

— Attends, dit-elle d'un air hésitant. Je ne veux pas que tu t'en ailles comme ça.

Pourquoi ne m'invites-tu pas en face ? Cela ne nous engage à rien.

Il tourna la tête pour voir ce qu'il y avait en face. La plupart des commerces étaient fermés et obscurs, et il les raya de son esprit, mais le bar Roundhouse^[27] était ouvert, et il comprit que son offre était sérieuse.

— Le bar ? s'enquit-il.

— Non, laisse tomber ! dit-elle, changeant d'avis.

— Pourquoi pas ? objecta-t-il, la prenant par le bras.

En effet, se disait-il en son for intérieur, pourquoi ne pas la laisser tomber ?

— Je n'y tiens pas, prétendit-elle.

— Puisque tu m'as autorisé à rester chez toi l'autre nuit...

Il la força à s'engager sur la chaussée – les autos s'étaient arrêtées à un feu – et à rejoindre le trottoir d'en face.

— Il n'y a pas de mal à ça.

Elle était tendue.

— On dirait un rendez-vous d’amoureux. Comme si tu me sortais de nouveau.

— C’est le cas, acquiesça-t-il, sans la lâcher.

Se dégageant, elle s’écarta promptement de quelques pas ; ses talons cliquetèrent sur le trottoir.

— Tout simplement, j’avais peur que tu sois trop nerveux pour conduire, et tu l’es, n’est-ce pas ? Tu pourrais avoir un accident, et je me le reprocherais toute ma vie.

— Fais comme tu veux, cria-t-il, en poussant les portes du bar.

De toute la force de sa volonté, il s’interdit de se retourner ; les portes se rabattirent dans son dos, et il se retrouva seul à l’intérieur. Le Roundhouse était un petit bar chic, où les consommations, de l’eau à peine améliorée, coûtaient les yeux de la tête ; traditionnellement, il évitait cet endroit. Les banquettes des boxes étaient en cuir rouge et ornées de clous de cuivre. Une flopée de femmes se tenaient au comptoir, et toutes étaient bien habillées. Dans le fond, un juke-box passait de la musique de danse, instruments à vent et à cordes. L’atmosphère était irrespirable. Tout le monde semblait fumer et discuter à l’envi.

Un instant, Jim resta figé sur place et, pendant ce temps, les portes se rouvrirent derrière lui et Pat entra, le visage livide.

— Viens t’asseoir, murmura-t-il, l’entraînant vers un box et sentant monter en lui une immense bouffée d’espoir.

Il était à bout de nerfs et, en l’aidant à retirer son manteau, il avait les mains qui tremblaient.

— Tu es fâché, n’est-ce pas ? murmura-t-elle, lui effleurant le poignet.

— Non, dit-il, en s’asseyant en face d’elle. Je perds seulement la raison.

— Attends-tu quelque chose de cette entrevue ? Il n’y a rien à en attendre. Fais-moi plaisir, je t’en prie : ne te mets pas martel en tête. J’ai simplement envie de m’asseoir un moment et de prendre un verre.

La serveuse fit son apparition.

— Qu’est-ce que tu veux ? demanda Jim à la femme en face de lui.

— Commande-moi quelque chose que je sois sûre de terminer.

Elle croisa les mains devant elle, à plat sur son sac. Ce qu’elle voulait, c’était du scotch ou du bourbon, pas de mélange ni d’alcool doux. L’abus d’alcools doux la rendait malade, et il se souvenait de matins où il l’avait nourrie de jus de tomate, d’œufs mollets et de rôties sans beurre, jusqu’à ce qu’elle fût capable de sortir du lit et de tenir debout.

Après avoir commandé, il s’enhardit :

— Te rappelles-tu ce jour du Nouvel An où nous sommes allés en auto à Sausalito, dans cette gargote au bord de l’eau... ? Tu avais perdu ta chaussure ; tu t’es assise sur le trottoir et tu refusais obstinément de monter dans l’auto.

— Je pense que je devrais appeler Hubble pour qu’il dise à Bob de venir ici, au cas où il passerait, répliqua-t-elle.

— Ne fais pas ta sainte nitouche, l’implora-t-il.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Leurs consommations arrivèrent, et elle se jeta sur la sienne.

— Pour qui me prends-tu ? Pour... une allumeuse ?

— Non, fit-il.

— C'est ce que je suis.

— À cause de l'autre soir ?

Il attaqua son propre verre.

— Cela n'a fait qu'aggraver les choses. Mais c'est aussi pénible pour moi que pour toi...

Je me sens si mal, je voudrais mourir.

Son verre était déjà presque fini : quand elle était en crise, elle buvait, et c'était bel et bien une crise, pour l'un comme pour l'autre.

Sur chaque table, il y avait un cendrier en céramique gris, aussi large qu'un plateau à pipes. Il examina de près celui posé près de son coude. Tandis qu'il le faisait tourner entre ses mains, il s'aperçut que Pat s'était levée.

— Je vais téléphoner. Commande-moi la même chose.

Elle s'éloigna, donnant l'impression en marchant qu'elle glissait au lieu de faire des pas successifs. Elle portait toujours son manteau sur le bras ; le tombant de l'étoffe rehaussait son allure, son port de reine. Elle levait le menton et tendait le cou. En même temps, elle semblait savoir exactement où elle posait les pieds ; il ne pouvait pas l'imaginer trébuchant.

— Tu l'as eu ? demanda-t-il quand elle revint.

— Toujours personne.

Elle empoigna son deuxième verre.

— Il doit lire des réclames de Looney Luke.

Après avoir bu à longs traits, elle lança :

— Je veux te montrer quelque chose. C'est un cadeau.

Ouvrant son sac, elle en exhuma un petit paquet enveloppé de papier de soie.

— Pour Bob. Je l'ai trouvé à Chinatown.

Elle déballa une statuette de divinité qu'il avait déjà vue mille fois.

— C'est un dieu. Il porte bonheur...

Elle caressa le ventre de la statuette du bout de l'ongle.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Il ne pouvait pas ne pas lui dire que c'était de la camelote.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Bon, et comment trouves-tu ça ? Mais peut-être que je ne devrais pas te le montrer...

Un autre paquet apparut, mais elle posa la main dessus pour le cacher.

— J'aimerais le voir, insista-t-il.

Sans se hâter, elle défit l'emballage.

— Un bracelet ! s'écria-t-il, le lui prenant des doigts.

— En argent, fait à la main.

Elle tendit le bras, et il le lui mit au poignet ; le bracelet glissa sur la table. Il était massif. Jim aida Pat à l'attacher.

— Merci, dit-elle. Tu as vu le jade ?

Des pierres ternes étaient serties dans les volutes d'argent ciselé.

— C'est indien, déclara-t-il.

— De l'Inde ? fit-elle d'un air de doute.

— Non, amérindien. Probablement navajo.

— Tu le trouves joli ?

— Tu sais bien que je ne suis pas tellement amateur de ce genre de bijou. Trop lourd, trop encombrant. Je préfère les joncs que tu portais dans le temps...

Levant la main, il lui toucha l'oreille.

— ... ou ces boucles d'oreilles.

— Ils auraient dû me dire que ce n'était pas chinois, geignit-elle. C'était une boutique chinoise ; le patron était chinois.

Elle finit son verre, et il se dit qu'elle commençait à avoir le regard fixe ; ses traits se figeaient. Elle avait travaillé dur toute la journée et était trop lasse pour assumer la situation. Elle est au bout du rouleau, pensa-t-il. Tous les deux l'étaient. Son ancienne tendresse, ses sentiments pour elle se ranimèrent ; il devinait à quel point elle était malheureuse, assise là, en face de lui. Elle n'arrivait pas à s'en aller et, pour elle, rester était également insupportable. Alors elle buvait.

— Allons-y ! dit-il, en se levant.

Il l'enveloppa dans son manteau, lui tendit son sac et, posant ses mains sur ses épaules, la convainquit de se mettre debout.

— Où ? balbutia-t-elle.

La fatigue et le désarroi la rendaient docile ; elle voulait qu'il la prenne en charge.

— Il faudrait que je retourne à la radio, murmura-t-elle. Suppose qu'il passe et que je ne sois pas là ?

— D'accord, fit-il. On retourne là-bas.

Ils sortirent du Roundhouse et retraversèrent Geary Street. En longeant son auto, il vit qu'une seconde contravention était glissée sous l'essuie-glace. Et zut !

Une fois à la radio, Jim alluma l'ampli et la platine Best. Depuis le studio, Hubble, la pipe à la bouche, le regarda tripoter les fils. Pat s'était réfugiée dans un coin et se désintéressait de ce qu'il faisait. Il brancha un jack, bascula un interrupteur et, pendant que les tubes de l'ampli Bogen rougeoyaient, il passa un doigt sous le diamant du bras de lecture.

Un puissant *frrfrr* sortit du haut-parleur, un vacarme assourdissant. C'était du matériel de qualité ; au cours des ans, il avait contribué à son assemblage.

Quand il chercha Pat du regard, elle avait disparu.

La porte du studio de radiodiffusion s'ouvrit, et Frank Hubble lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ?

— Rien.

— Tu as l'intention de passer la nuit ici ?

— Non, répondit-il.

Au fil des années, il avait pris l'habitude de venir ici se servir du matériel d'écoute ; en un sens, celui-ci lui appartenait.

— Moi, ça ne me dérange pas, dit Hubble. Comme au bon vieux temps. Mais je ferme la boîte à minuit, et tu n'as plus de clé.

Jim se mit à fouiller ses poches, puis il se souvint qu'il n'avait en effet plus de clé ; il

l'avait remise à Haynes. Sans daigner répondre, il partit à la recherche de Pat.

La porte du toit était ouverte, et il s'aventura sur la passerelle de bois branlante. Accoudée à la rambarde, Pat fumait une cigarette, en contemplant par-dessus les tuiles les lumières et la circulation de la rue au-dessous.

— J'avais besoin de m'éclaircir les idées, s'excusa-t-elle.

— Tu as bu tant que ça ?

— Oui.

Elle leva son visage.

— Avant de monter ici et de tomber sur toi... j'avais déjà fait un détour par le Roundhouse.

— Combien de verres ?

— Je n'en sais rien.

— Tu as l'air en pleine forme, fit-il, posant ses doigts sur son cou pour suivre le dessin du menton.

— J'ai l'impression d'avancer dans un long tunnel. Un de ces gros tuyaux où on aime ramper quand on est enfant, plié en deux...

Elle se déroba à ses caresses.

— Tu allais passer des disques pour moi, n'est-ce pas ? Comme on faisait avant de se marier.

— Ai-je la permission ? s'enquit-il.

— Est-ce bien nécessaire ? J'ai envie de rester dehors. Je pense que Bob ne viendra plus maintenant. S'il te plaît... vas-y, fais ce que tu veux. Moi, je reste ici. S'il te plaît !

Retournant à l'intérieur, il prit un album dans le casier à disques, un vieil enregistrement Victor en soixante-dix-huit tours de la *Symphonie n° 7* de Sibelius. Hubble avait réintégré sa cabine ; il était en train de lire une réclame au micro à perche. Sa voix était audible dans le haut-parleur de contrôle mural, et Jim l'éteignit.

Les disques étaient en commande manuelle. Jim posa la face un sur la platine et abaissa le bras. À présent, Frank Hubble l'épiait par la vitre du studio, plissant le front d'un air désapprobateur. Quelle perversité de passer des disques ! pensa Jim. Un homme qui tente de jouer les prolongations pour retenir sa femme.

Par sa progression, ses fortes connotations de ténèbres et de solitude, la mélodie l'aida à s'éclaircir les idées. Le poids qui l'oppressait sembla passer dans la musique, comme accepté et absorbé par sa grandiose construction.

Ainsi, pensa Jim, il découvrait tardivement que ces vieilleries avaient leur utilité.

Il monta le son suffisamment pour qu'il se répandît dans toute la station, d'un bureau à l'autre, jusque sur le toit où Pat se tenait, dans la nuit. Le volume était si fort qu'il était impossible d'échapper à la musique. Jim faisait les cent pas en écoutant ; il devint fébrile et craignit soudain que le temps eût suspendu son cours.

La musique avait tout arrêté.

Comme il mettait le second disque, Bob Posin fit irruption.

— Quel tintamarre ! s'exclama-t-il. On l'entend d'en bas. Ça ne passe pas à l'antenne au moins ?

— Non, fit Jim, démoralisé.

Dans son esprit, il avait rayé Bob Posin de l'existence.

— Patricia est-elle ici ?

Entrant dans la pièce, Pat lança :

— Où étais-tu passé ?

— J'ai été retenu. Il fallait revoir le message des pommes chips Granny Goose.

Il s'exprimait avec colère.

— Je ne sors plus, déclara Pat. Il est trop tard. Je t'en donne ma parole, tu n'as rien à regretter. J'ai trop bu, et je ne rêve que d'une chose, rentrer chez moi. Nous sortirons un autre jour ; ta chanteuse est là pour au moins une semaine et, si elle part, on la verra quand elle repassera par ici.

Elle s'assit avec son manteau et son sac sur les genoux. La boisson commençait à faire son effet ; Pat avait le visage cireux.

— Va-t'en et laisse-moi. Veux-tu ? insista-t-elle.

Sans se laisser démonter, Bob riposta :

— Laisse-moi au moins te raccompagner chez toi.

— As-tu déjà vu une femme rendre tripes et boyaux ?

Bob Posin tourna les talons.

— À demain. Bonne nuit.

— Reste où tu es, dit Pat, comme Jim s'approchait d'elle.

— Tu n'as pas de secret pour moi, trancha-t-il.

Il la guida hors de la station, puis au rez-de-chaussée ; elle marchait lentement, pas à pas, les yeux rivés sur le sol. Dans le hall d'entrée elle marqua une pause, et il eut beau essayer de la faire bouger, il n'y réussit pas.

— J'ai peur, gémit-elle. Je suis trop ivre pour te suivre. Je sais ce que tu éprouves pour moi. Devant Dieu, Jim, je ne peux pas venir avec toi. Ce n'est pas la peine de discuter ; je sais ce que je dis, et tu me connais assez bien pour savoir que je ne plaisante pas. Et puis si je tournais de l'œil, aimerais-tu me voir dans cet état ? Non, tu n'aimerais pas. Je vais m'asseoir ici.

Précautionneusement, elle se dirigea vers la banquette du hall, la vieille banquette déchirée et toute défoncée, et se planta devant.

— Va-t'en, cria-t-elle. Au nom du ciel, laisse-moi en paix !

Il s'élança sur le trottoir, puis, contournant le pâté de maisons, avec ses bars et ses magasins fermés, parvint à l'entrée latérale du parking de la radio. Par le chemin des écoliers, il était de retour à l'immeuble McLaughlen. La voiture de Pat était garée là, et la jeune femme tentait vainement de la faire démarrer. Ses lanternes étaient allumées et, à chaque coup de démarreur, leur faisceau jaune faiblissait.

Sous le couvert de la nuit, il l'observa, débordant de compassion à son égard ; la portière de son auto était ouverte, et Pat était couchée en travers du volant, le bras replié, son manteau en tas par terre, à ses pieds. Elle pleurait ; de là où il était, il entendait ses hoquets. Enfin, le moteur réagit, et les lanternes flamboyèrent. Pat claqua sa portière, passa en marche avant et fonda tout droit... dans la voiture garée en face de la sienne. Les pare-chocs s'enchevêtrèrent avec un bruit de tôle froissée. Le moteur cala, et Pat resta assise sans bouger, une main plaquée sur le visage.

Sortant de sa cachette, Jim constata qu'il y avait plus de peur que de mal ; les deux pare-chocs étaient rayés, mais c'était tout. Personne ne s'en apercevrait. Il ouvrit la portière et murmura :

— Ma chérie !

— Je ne te laisserai pas faire, riposta Pat.

Cramponnée à son volant, elle avait l'expression butée, affolée, qu'il lui avait déjà vue de temps à autre : elle était terrifiée par lui, par ce qu'elle avait fait. Sans doute croyait-elle avoir réduit l'autre voiture en miettes.

— Écoute, dit-il. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Tu n'es pas en état de conduire. Tu te tuerais.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Laisse-moi te reconduire chez toi. Je n'entrerai pas ; je ne ferai que te déposer. Je garerai ton auto en bas de ton immeuble.

— Et comment reviendras-tu ici ? Il faut que tu repasses chercher ton auto.

— J'irai à pied, ou je prendrai un taxi.

— Ce n'est pas juste.

— Alors je te mets dans un taxi.

— Non, je t'en prie.

Elle s'agrippa à lui, plantant ses ongles dans sa chair.

— Il fait noir là-bas. Je veux aller quelque part.

Des larmes brillaient sur ses joues.

— C'est affreux de vivre seule ; il faut que je me marie avec Bob Posin... tu comprends ? Je ne supporte plus de vivre seule. Je ne supporte pas de me réveiller seule le matin, de me coucher seule le soir, de manger seule...

S'accroupissant contre le siège, il la prit dans ses bras et la serra contre lui. En la couvrant de baisers, il murmura :

— Alors, on va chez moi.

L'espace d'un instant, d'une respiration, elle sembla capituler. Puis, sans se dégager de son étreinte, elle déclara :

— Je ne peux pas.

— Quoi, alors ?

— Je... ne sais pas.

La voix de Pat était triste. Des larmes tombèrent sur le visage de Jim et roulèrent sur son nez ; cela le chatouillait.

— Je regrette de t'avoir permis de rester à la maison, l'autre nuit, balbutia-t-elle. Maintenant, je ne supporte plus de ne pas avoir quelqu'un dans ma vie.

— Quelqu'un ! s'écria-t-il, exaspéré.

— Bon, toi ! Oh, mon Dieu ! Très bien, emmène-moi chez toi, couchons ensemble et finissons-en. Dépêche-toi.

S'arrachant de ses bras, elle rampa pour lui faire de la place.

— Allons-y. Conduis-moi là-bas. Je suis fatiguée, j'abandonne...

Il soupira.

— J'ai une proposition à te faire. J'ai un couple d'amis. Deux jeunes.

Elle tourna la tête pour le considérer bien en face. Malgré l'obscurité, son regard était fixé sur lui ; Jim sentait son intensité.

— Hier soir, ils m'ont invité à dîner, expliqua-t-il. Si nous allions chez eux passer un moment, jusqu'à ce que tu aies dessoûlé. D'accord ? Ce sont des gosses charmants ; ils sont venus à la radio. Tu les as probablement vus.

Pat ne souffla mot. Mais son conflit intérieur, sa souffrance étaient perceptibles.

— La fille est enceinte, reprit-il. Elle a dix-sept ans ; le garçon en a dix-huit. Ils habitent dans un taudis de Fillmore Street. Ils n'ont pas d'amis, et leurs familles leur ont tourné le dos. Ils sont fauchés, et ils aimeraient bien voir du monde de temps en temps.

Au bout d'un long silence, Pat s'enquit :

— De quoi... ont-ils l'air ?

Se ranimant, elle ajouta :

— Est-elle jolie ?

— Très jolie, dit Jim, toujours accroupi contre le siège.

Soudain, il se releva. Il était raide, ankylosé.

— Très gentille, très intelligente.

— Elle ne me paraît pas si intelligente que ça. Elle aurait pu prendre ses précautions.

Pat resta silencieuse un moment.

— Comment les as-tu connus ?

— Ils sont passés à la radio. Je les ai emmenés au restaurant.

— Comment s'appellent-ils ?

— Art et Rachel.

Pat glissa de côté et se blottit contre l'autre portière. Il ramassa son manteau et son sac, et les lui posa sur les genoux.

— Jusqu'à ce que je me sente mieux, énonça-t-elle.

— D'accord.

Soulagé, il s'assit au volant et fit démarrer l'auto.

— Est-ce que j'ai abîmé l'autre voiture ? C'est la première fois que j'ai une collision.

— Elle s'en remettra.

Il recula la Dodge et sortit du parking.

CHAPITRE 9

Le samedi soir, les enseignes lumineuses au néon des bars et des magasins de Fillmore Street clignotaient au petit bonheur ; leur séquence multicolore s'était constituée au fil des ans et des commerçants. Sur le trottoir, des traces de gomme dessinaient des cercles noirâtres devant l'entrée d'un cinéma et d'un bowling, la porte illuminée d'une cafétéria.

À cette heure tardive, un flot de gens défilaient le long des vitrines : Blancs, Noirs et Mexicains. Échouées dans les embrasures de portes, quelques silhouettes se tenaient à l'écart. C'étaient en majorité des garçons en jean et blouson de cuir noir, pour la plupart incroyablement efflanqués. Ils étaient postés là, les pouces accrochés aux poches arrière de leur pantalon, et se contorsionnaient pour suivre des yeux certains éléments de la foule, comme si ceux-ci revêtaient pour eux un intérêt tout spécial. Au moindre bruit de pot d'échappement, ils levaient le nez et écoutaient, la bouche ouverte. Ils captaient des signaux, puis retournaient à leur observation et émettaient des jugements. Spectateurs, ils voyaient tout et avaient une opinion sur tout.

Au milieu du pâté de maisons, Jim repéra la maison en retrait du trottoir, la grille et le portail en fer.

— On y est, dit-il.

— Ils dorment peut-être, hasarda Pat.

Il put se garer à proximité. Lui et Pat remontèrent ensemble à pied le trottoir ; il ouvrit le portail, et tous deux se fauilèrent de l'autre côté, dans l'obscurité et la brutale extinction des bruits de la rue. L'allée de ciment s'étendait droit devant eux, mais ni l'un ni l'autre ne la distinguait. Tendant le bras, Jim attrapa les mains de Pat. Ses doigts étaient glacés, et il les serra dans les siens.

À droite du perron, un rai de lumière filtrait par la fenêtre du sous-sol.

— Ils ne sont pas couchés, dit-il.

— Il est si tard, balbutia Pat.

Elle trébucha, et un objet métallique roula dans le noir, une boîte en fer, qui étincela avant de disparaître dans les herbes folles.

Laissant la jeune femme en arrière, il descendit les marches. Enfouie dans son manteau, elle paraissait petite et menue sous l'éclairage de la rue ; la tête levée, elle faisait les cent pas. Ses talons hauts cliquetaient fébrilement sur le ciment. Il frappa.

La porte s'ouvrit ; des torrents de lumière jaillirent. Rachel le reconnut et s'exclama :

— Oh ! c'est vous ?

Elle recula, en tenant la porte ouverte.

— On jouait aux cartes, ajouta-t-elle.

— J'ai une faveur à vous demander, annonça-t-il. Je suis accompagné d'une amie qui ne se sent pas très bien. Nous avons pensé que nous pourrions vous faire une petite visite. Mais peut-être alliez-vous vous coucher ?

— Non, dit-elle, comme si elle acceptait la situation. Entrez.

Retournant sur ses pas pour aller chercher Pat, il l'aida à descendre les marches et l'entraîna à l'intérieur.

— C'était sous l'inspiration du moment. Vous pouvez nous mettre à la porte quand

vous voulez.

Des cartes et des jetons de poker étaient éparpillés sur la grande table en chêne. Quelque chose lui avait paru bizarre dans la pièce, et soudain il sut ce que c'était : il n'y avait aucun tableau sur les murs.

— Je vous présente Patricia Gray, lança-t-il, renonçant à définir leur relation.

Il n'était plus très sûr de ce qu'il leur avait dit.

— Je crois que je vous ai vue à... à... à la station, déclara Art.

Il fit mine de tendre la main, puis la fourra dans sa poche.

— Puis-je vous offrir du café ou quelque chose ? demanda Rachel, qui se tenait à côté de Pat et avait plongé dans un semblant de révérence.

Elle portait une robe d'été sans bretelles dans un imprimé éclatant et avait les épaules nues. Sa peau était plus claire que celle de Pat, ses cheveux beaucoup plus fins et coupés plus court. Sans doute était-elle aussi plus petite, mais sa taille arrondie rendait Jim incapable d'une juste appréciation des choses.

Comme il aidait Pat à retirer son manteau, celle-ci observa :

— Il fait bon ici. C'est agréable.

— Tu parles !

— Elle a des yeux immenses, d'une admirable beauté, remarqua-t-elle se tournant vers Rachel. Vous me donnez envie de me remettre à la peinture.

Pendant leur première année de mariage, elle avait fourbi ses pinceaux et réalisé quelques croquis, mais tout était resté inachevé. Autant qu'il se souvenait, ses toiles étaient aujourd'hui remisées ou parties à la poubelle. Elle avait certainement renoncé à toutes prétentions en ce domaine.

Art étreignit Rachel.

— Elle attend un bébé, déclara-t-il.

— Tiens, tiens. On dirait une véritable petite poupée, commenta Pat. Je n'en reviens pas, murmura-t-elle à l'adresse de Jim.

— Non seulement tu es ivre, mais tu es gouine, répliqua-t-il.

— Je t'assure. J'aimerais faire son portrait, un jour. Ses yeux...

Et puis elle s'écarta. Lui emboîtant le pas, il s'enquit :

— Qu'est-ce qui te ferait du bien ? du café ?

— Oui, dit-elle.

Il rejoignit Rachel dans la cuisine.

— Elle est sous pression, expliqua-t-il, tandis que Rachel faisait réchauffer le café et sortait tasses et soucoupes.

— Elle est émotive, n'est-ce pas ? s'enquit Rachel. Je l'aime bien.

— Vous êtes vraiment gentille d'avoir accepté de nous recevoir. Je vous en remercie. Nous étions dehors, à rôder... Ce n'était pas fameux.

— Combien de temps avez-vous été mariés ?

— Trois ans, répondit-il.

— J'avais envie de la connaître ; je suis contente que vous soyez venus. Je sais qu'elle représente beaucoup pour vous.

— C'est vrai, admit-il.

— Je vous comprends, dit Rachel.

Elle semblait intimidée et minutieuse, anxieuse de bien faire. Elle emporta les tasses à café dans le séjour et entreprit de débarrasser la table.

— À quoi jouiez-vous ? s'informa-t-il.

— Au vingt-et-un.

Elle rassembla le jeu de cartes et le rangea dans sa boîte.

— Une fois, nous avons été jusqu'à Reno... On a passé la nuit là-bas. On a joué à toutes les tables.

— Elle joue vraiment bien au poker, affirma Art. Elle ne rigole pas ; un jour, elle a cassé les lunettes de Heinke parce qu'il faisait l'idiot.

Dans sa nervosité, Art fuyait le regard de Jim et de Pat ; il ramassa les jetons et concentra son attention sur eux. Il feignait de ne s'adresser à personne en particulier.

Lors de ses passages à la station, plusieurs fois il avait remarqué Pat. Il la trouvait ravissante ; elle lui faisait penser aux vedettes des réclames de mode. La seule idée qu'une femme pareille puisse venir dans sa maison le remplissait d'excitation. Rachel n'avait mis des talons hauts qu'une seule fois, et c'était le jour où ils s'étaient mariés. Regardant Pat du coin de l'œil, il prit conscience de sa chevelure sombre et du violent coloris de sa bouche. Effet de maquillage, pensa-t-il. Il était intrigué par son âge. Elle était assise à la table, et il était fasciné par ses jambes, qui lui apparurent longues et galbées, et il se demanda si elle était mannequin. Elle était si belle et si élégante qu'il s'enfuit dans la chambre et s'efforça de réfléchir à la manière dont lui-même pourrait s'arranger. Il examina un pantalon et un de ses vestons sport.

Quand il revint dans la salle de séjour, Rachel lui offrit une tasse de café. Jim Briskin était planté au pied de la table, une tasse et une soucoupe à la main ; sa tête frôlait le plafond, et dans un logement si exigü, il paraissait singulièrement grand. Il portait un manteau ample, son manteau de tous les jours, et n'avait pas de cravate. Art s'étonna de ce qu'il pût sortir avec Pat sans s'habiller ; lui-même avait l'esprit qui bouillonnait d'idées de nouvelles tenues.

Prenant sa tasse de café, il se mit à faire les cent pas. Il se sentait si proche d'une telle femme, et en même temps plus loin d'elle que jamais. Il n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait lui dire. Il avait peur d'ouvrir la bouche. Son propre mutisme le scandalisait ; elle ne reviendrait sans doute jamais, et jamais plus pareille chance ne s'offrirait à lui. Au comble de l'agitation, il l'apostropha :

— H... h... hé, depuis combien de temps travaillez-vous à la radio ?

— Je n'en sais rien, répondit Pat, qui se tourna vers Jim Briskin pour l'interroger : Quand ai-je débuté ?

Se penchant, elle défit ses escarpins et se déchaussa. Elle vit qu'Art la regardait et sourit.

— Comment c'est de travailler pour une radio ? s'informa Art, le plus calmement possible.

— C'est bruyant, répondit Pat.

— Tu veux un mois de congé ? intervint Jim Briskin.

— Avec plaisir, dit-elle.

Seulement chaussée de ses bas, elle se précipita vers le poste de radio, à l'autre bout de la pièce.

— Puis-je l'allumer ?

Il passait de la musique de danse ; elle monta le son.

— Pas trop fort, cria Jim Briskin.

— C'est trop fort ?

Campée devant le poste, elle ferma les yeux. Art se dit qu'elle avait l'air fatiguée. Mais il ne savait pas ce qu'il pouvait y faire ; il se dirigea vers elle sans idée bien arrêtée.

Jim Briskin la rabroua :

— Tu ferais mieux de venir t'asseoir pour boire ton café.

— Il est excellent, reconnut-elle. Mais y a-t-il quelque chose d'autre à boire ? Je n'ai pas envie de café.

— Tu n'as pas envie de boire, prétendit Jim.

— Si.

Elle rouvrit les yeux.

— Pas beaucoup, juste un petit verre.

— Il y a de la bière au réfrigérateur, dit Art.

Bien qu'elle ne lui eût prêté aucune attention, il prit le chemin de la cuisine.

— Je vais vous en chercher.

Les yeux fixés sur Jim Briskin, Pat lui demanda :

— Veux-tu danser avec moi ?

— Tu n'es pas en état de danser.

— Alors tu ne veux pas danser avec moi.

— Viens t'asseoir.

Jim tendit la main vers elle.

— Tu veux t'asseoir sur mes genoux ?

— Non.

Pendant qu'Art se rendait à la cuisine, elle se mit à osciller fébrilement d'avant en arrière ; elle avait refermé les yeux et levé les mains. Art eut un serrement de cœur en voyant une femme si jolie et si lasse se balancer sans chaussures devant le poste, les mains vides. La sensation lui était familière, un désir sans objet. Elle ne voulait pas vraiment danser, elle voulait ne pas être immobile, rester en mouvement. Elle ne pouvait pas se résigner à s'asseoir.

Sortant la bouteille de bière, il remplit un verre et l'emporta dans le séjour.

— Tenez, fit-il.

Pat eut un geste de recul.

— Quoi ? s'écria-t-elle. Oh ! Non, merci. Non, je ne bois pas de bière.

Et son contact avec elle s'évanouit ; elle ne le voyait plus. Lui échappant, elle chantonna les harmonies tristes et dissonantes du désespoir.

— C'est tout ce que nous avons, s'excusa Art.

Voilà qu'elle revenait ; son mouvement la ramenait vers lui. Elle rouvrit les yeux et fit le point sur lui comme si elle émergeait d'un profond sommeil.

— Voulez-vous danser avec moi ? murmura-t-elle. Art ? C'est bien votre nom ?

Sa main vint se poser sur son épaule, tandis que l'autre restait en l'air, attendant qu'on la saisisse. Sans prendre le temps de réfléchir, il la laissa se glisser entre ses bras et se débarrassa de son verre de bière pour danser avec elle ; son corps était chaud, et il sentait son échine sous ses doigts. Vu de près, son visage luisait de sueur. Le duvet au-dessus de sa lèvre supérieure brillait de minuscules gouttelettes. C'était un adorable visage de renarde, tout nouveau pour lui, et qui pourtant touchait presque le sien. Alors elle tourna la tête en soupirant, puis baissa les yeux. Ses cheveux noirs tombèrent en avant, et des mèches balayèrent la joue d'Art. Sa main s'alourdit.

— V... v... vous dansez bien, bégaya-t-il.

Soudain, elle se dégagea.

— Vous n'avez vraiment rien d'autre que de la bière ? C'est lui qui vous a dit de dire ça ?

— Tu deviens paranoïaque, intervint Jim Briskin. Et assieds-toi avant de tomber.

Elle lui décocha un regard dur et calculateur, puis se dirigea vers la cuisine. Art la suivit.

Dans la cuisine, elle avait ouvert la porte du réfrigérateur et se mettait à genoux pour farfouiller parmi les bouteilles de lait.

— C'est vrai, dit-il. On n'a pas l'habitude de...

— Je vous crois, le coupa-t-elle, en se relevant devant lui. Vous savez que je suis ivre ? Je me sens si...

Elle secoua la tête.

— Plus dans un tunnel, en tout cas. C'est déjà quelque chose. Je me sens romantique, peut-être. Ai-je l'air comme il faut ?

Levant les mains, elle se lissa les cheveux.

— Vous êtes s... s... superbe, balbutia-t-il.

— Est-ce que c'est une grossesse désirée ? Vous avez bien de la chance, vous savez... d'avoir comme femme une pareille petite poupée. Sortiez-vous ensemble au lycée ?

— Oui, acquiesça-t-il. On suivait les mêmes cours.

— Seigneur ! s'exclama Pat. Vous avez à peine dix-huit ans. Et elle combien ? Seize ? Moi, quand j'avais seize ans, je croyais encore que les bébés étaient apportés par les docteurs de l'hôpital... les femmes grossissaient juste pour leur faire une place. Comme les kangourous. Les ados mûrissent plus vite aujourd'hui. Pourquoi n'allez-vous pas quelque part nous chercher une bouteille ?

De la poche de sa jupe, elle sortit des billets pliés et les lui tendit, les lui glissa entre les doigts.

— J'ai vu un marchand de vins dans la rue. Prenez une bouteille de whisky ou de bourbon. Pas de scotch ; j'ai eu ma dose.

Humilié, il avoua :

— Je ne p... p... peux pas acheter d'alcool. La bière, des copains nous l'ont achetée, vous pigez ? Je veux dire, je pourrai aller dans une épicerie, je connais les é... é... épiciers du coin. Dans un bar, d'habitude, on me sert. Mais les marchands de vin, eux, sont vraiment intraitables ; ils r... r... refusent de vendre de l'alcool si on n'a pas vingt et un ans.

C'était un véritable calvaire. Il mourait de honte, se faisait tout petit. Mais la situation amusa Pat.

— Mon pauvre petit !

Elle se dressa sur la pointe des pieds et lui noua les bras autour du cou. La pression de sa bouche laissa une trace sur sa figure ; il sentit le contact collant, humide, de son baiser. Incroyable. Elle l'avait embrassé. Respirant tout contre ses yeux et son nez, elle murmura :

— Je vais t'accompagner. D'accord ?

Ressortant de la cuisine avec elle, il lança à Rachel et à Jim Briskin :

— On va juste au coin. On revient tout de suite.

— Pour quoi faire ? demanda Jim Briskin, s'adressant, non à lui, mais à Pat.

— Ça ne te regarde pas, répliqua Pat.

S'arrêtant à sa hauteur, elle l'embrassa aussi ; elle semblait enjouée, à présent.

— Remets tes chaussures, dit Jim.

S'appuyant au mur de la main, elle plia une jambe, levant son pied derrière elle, et enfila un escarpin. Comme elle répétait l'opération avec l'autre jambe, elle déclara :

— Je veux que tu saches que c'est moi qui paie.

— J'espère bien, grommela Jim. Et tu le paieras encore plus cher demain matin. Qui va te servir ton jus de tomate ?

— Viens, dit Pat à Art. Où est mon manteau ?

Le trouvant avant elle, celui-ci s'apprêtait à le lui tendre. Jim et Rachel l'observaient tous les deux. Devait-il le lui tenir et l'aider à le mettre ? Tandis qu'il s'empêtrait dans ses hésitations, d'autorité elle lui prit son manteau des mains et ouvrit la porte d'entrée.

— À tout à l'heure, dit-elle. On revient.

À sa femme, Art chuchota :

— À tout de suite.

— Tu n'as qu'à prendre des pommes chips et peut-être des biscuits au fromage.

— D'accord, dit-il, avant de refermer la porte derrière lui et Pat. Faites attention, recommanda-t-il à cette dernière.

Immédiatement, ils se retrouvèrent dans le noir complet. Art voulait lui prendre le bras, mais il était intimidé ; il ne comprenait pas ce qui lui arrivait et ne parvenait pas à y croire, aussi se borna-t-il à monter avec elle les marches menant à l'allée de ciment.

— Il fait n... n... nuit noire, bégaya-t-il. C'est drôle, je vous ai vue à KOIF, mais je ne vous ai jamais parlé. La plupart du temps, on passait en bande. Vers quatre heures de l'après-midi. On écoutait toujours le « Club 17 ». On venait discuter avec Jim Briskin. Je crois qu'il n'y travaille plus maintenant. Il prend des vacances ?

La femme à ses côtés demeura silencieuse. Arrivée au portail, elle attendit qu'il lui ouvrît. Le portail grinça. Elle passa devant lui. Ses longs cheveux dénoués flottaient dans la brise nocturne, des cheveux tels qu'il n'en avait jamais touché, songea-t-il. Elle marchait beaucoup plus lentement que Rachel, mais il se rappela, comme elle le lui avait confié, qu'elle avait beaucoup bu. Une fois sur le trottoir, elle s'enveloppa dans son manteau et parut oublier sa présence ; elle regardait les enseignes des commerces, les bars, les porches.

— Il fait froid pour un mois de juillet, dit-il. C'est à cause du b... b... brouillard.

L'air en effet était chargé de brume ; autour de chaque réverbère, il y avait un halo

jaunâtre. La rumeur de la circulation avait diminué, et les bruits de pas des piétons semblaient ouatés, lointains. Les formes qu'ils croisaient étaient fantomatiques.

— Vous le voulez, ce bébé ? demanda Pat.

— Oui, sûr.

— Un bébé sera un lien entre toi et ta femme. On ne forme pas une famille quand on n'a pas d'enfants ; on n'est qu'un couple. Ils ont dû tous vous dire de ne pas garder le bébé... J'aurais tant aimé avoir des enfants. Peut-être serions-nous encore mariés.

— Vous avez été mariée ?

— Avec Jim, oui, dit-elle.

— Oh ! s'écria-t-il, déconcerté.

— Depuis combien de temps la connaissais-tu avant de l'épouser ? Si je te racontais comment j'ai rencontré Jim, tu ne me croirais pas. On est allé au bord de la mer, on a pris une cuite et on a couché ensemble, et ça y était ! On a passé une semaine sur la Russian River... six jours à boire et à rester au lit... à déambuler pieds nus dans Guerneville, à nager. As-tu déjà été là-bas ?

Il était en mesure de dire :

— Oui, deux fois. Souvent, toute une bande, on partait le vendredi soir pour t... t... tout le week-end.

— Y es-tu allé avec Rachel ?

— Non, dit-il, mais nous avons poussé jusqu'à Reno, une fois.

— Aimes-tu sortir ?

— Bien sûr, répondit-il. On va souvent au bowling et au Dodo. Elle aime aussi jouer au poker et danser ; c'est une bonne partenaire. Et on passe beaucoup de temps chez les disquaires ainsi qu'aux courses de stock-cars... un jour, on est descendu jusqu'à Pebble Beach pour les courses. Quand on avait une voiture, on circulait. Mais elle est tombée en panne, et on l'a revendue.

— Donc tu n'as pas de voiture ?

— Non. J'ai essayé de convaincre mon frère Nat, qui vend des autos d'occasion dans Van Ness Avenue, de m'en prêter une, mais il ne veut pas.

— Est-ce que tu as fréquenté d'autres filles avant de la rencontrer ?

— Non, avoua-t-il.

— Alors, c'est vraiment ta femme, comme dans les films. La fille avec qui tu as grandi. La femme de ta vie.

Les mains dans les poches de son manteau, elle poursuivit :

— Tu crois qu'il y a une fille pour chaque garçon ? Tu y crois ?

— Je ne sais pas, chuchota-t-il.

— C'est ce qu'on dit.

— À ce qu'il paraît, articula-t-il d'une voix mal assurée.

Tendant le bras, elle lui ébouriffa les cheveux.

— Sais-tu que tu es mignon ? Tu es si jeune... et tu as déjà rencontré la femme de ta vie. Je parie que tu as encore des copains avec qui tu traînes.

— Exact.

Le marchand de vins était à leur droite, et Pat entra.

— Rends-moi mon argent, lui chuchota-t-elle, comme ils se plantaient devant le comptoir.

— Qu'est-ce que ce sera ? demanda le vendeur, un bonhomme chauve d'un certain âge, en souriant de toutes ses fausses dents trop blanches.

— Une bouteille de Hiram Walker, dit Pat.

Elle prit les billets des mains d'Art et paya l'alcool.

— Bonne nuit, les petits, lança le marchand lorsqu'ils sortirent du magasin.

La caisse enregistreuse tinta dans leur dos.

— Qu'est-ce que tu vas faire quand tu seras perclus de vieillesse comme Jim et moi ? s'enquit Pat.

— Imp... p... primeur, répondit-il. Hé, au retour, vous voulez voir la maquette de notre fanzine de science-fiction ? Ça s'appelle *Phantasmagoria*. Ferde Heinke est président du fan-club qui s'appelle « Les Natifs de la Terre ».

Elle éclata de rire.

— Seigneur !

— Il y a plein d'illustrations... on a des photos des fans et quelques dessins. Si vous savez dessiner, vous p... p... pourriez peut-être collaborer à notre revue. Vous savez ?

Cela lui parut une idée de génie ; il l'exploita sans se faire d'illusions.

— Qu'en dites-vous ?

— Je ne suis pas très bonne, éluda Pat. Je ne sais pas vraiment dessiner. J'ai suivi deux cours aux Beaux-Arts.

Son ton était absent.

— Ne me demande rien, Art. Regarde ce que j'ai fait à Jim. Je ne sais pas donner. Tout ce que j'ai jamais su faire, c'est prendre. C'était ma faute. Je le sais, mais je ne peux toujours rien lui donner. J'ai beau essayer, j'en suis incapable. L'autre soir, je voulais...

Elle s'interrompit.

— As-tu déjà obligé une femme à te jouer la comédie, Art ? Il y en a qui sont censées faire ça. Une certaine catégorie de femmes, en tout cas. Je n'ai jamais eu cette idée-là de moi ; je n'ai tout simplement pas pu. Je lui en voulais peut-être encore. Je le punissais. Ou alors j'ai peut-être perdu la faculté de donner quoi que ce soit à quiconque. Je n'ai absolument rien donné à Bob Posin... j'ai dit le contraire à Jim, mais c'était juste pour le faire souffrir.

Elle s'arrêta de marcher.

— Voici mon auto, dit-elle. Comment la trouves-tu ?

S'approchant du bord du trottoir, il reconnut un modèle récent de Dodge.

— Pas mal, fit-il. Trop de chromes, mais un bon petit moteur.

— Est-ce que tu sais conduire ?

— Ouais, dit-il.

Elle enfouit la main dans sa poche de manteau et sortit ses clés d'auto. Ébahi, il ouvrit la portière. Pat lui fit signe de monter, et il se glissa au volant.

— Où va-t-on quand on fait faire un petit tour à une fille ? s'enquit-elle.

— Aux Twin Peaks, je pense, répondit-il, soudain frémissant.

Elle claqua la portière de son côté.

— Emmène-moi là-haut. Tu veux bien ? Je ne peux pas rentrer ; il m’attend, et je ne peux pas ; je te jure, je voudrais bien, mais je ne peux pas.

Des autos étaient garées dans la descente, la plupart un peu à l’écart de la route ou le long du parapet. À l’intérieur des habitacles, des silhouettes remuaient au ralenti dans des positions inconfortables. En contrebas, les rues et les maisons de San Francisco formaient un diagramme scintillant. Un tapis lumineux s’étendait à perte de vue. La brume flottait entre les lumières, qui, ici et là, s’estompaient. Il n’y avait aucun bruit, à part des vrombissements de moteurs éloignés.

— Ici ? proposa Art. Ça vous va ?

Il quitta la chaussée et s’arrêta sur la terre du bas-côté. Des branches d’arbre égratignèrent le capot. Il éteignit les lanternes.

— Coupe le moteur, ordonna Pat.

Il obtempéra.

À ses côtés, elle ouvrit son sac et sortit son paquet de cigarettes. Il trouva des allumettes et en gratta une pour elle ; l’allumette tremblait, et Pat lui immobilisa la main.

— Que se passe-t-il ? s’enquit-elle.

— R... r... rien.

Exhalant la fumée par le nez, elle déclara :

— C’est paisible ici. Je n’y étais pas montée depuis dix ans. Depuis que j’avais ton âge. Tu sais où j’ai grandi ? Près de Stinson Beach.

— C’est cool là-bas.

— On allait nager presque tous les jours. Tu aimes nager ?

— Oui, fit-il.

— Tu nages bien ?

Elle lui tendit le paquet contenant la bouteille.

— Tu pourrais peut-être l’ouvrir. Il y a un tire-bouchon sur le tableau de bord.

Il réussit à déboucher la bouteille.

— Je ne devrais pas faire ça, dit Pat, empoignant la bouteille. Je sais que je ne devrais pas, mais il faut que je fasse quelque chose ; je ne peux pas continuer comme ça. Tu crois qu’il me pardonnera ?

Farfouillant dans la boîte à gants, elle dénicha un gobelet de plastique.

— Mon Dieu, s’écria-t-elle, il y a encore des sparadraps dedans !

Elle remit le gobelet dans la boîte à gants.

— Je n’ai pas envie de boire. Tiens.

Elle lui repassa la bouteille.

— Range-la, bois ou fais-en ce que tu veux. Tu sais pourquoi je suis montée jusqu’ici ?

— Quoi ? marmonna-t-il.

— Je poursuis une quête. J’ai vingt-sept ans, Art. J’ai dix ans de plus que toi. Tu te rends compte ? Quand j’avais ton âge..., toi tu avais sept ans. Tu étais au cours élémentaire.

Elle fumait, les jambes croisées. Sous la faible clarté filtrant dans l’auto, ses jambes luisaient ; il devinait la ligne de sa cheville, son talon.

— Tu es vraiment jolie, s’entendit-il dire.

— Merci, Art.

— Je suis sérieux, insista-t-il.

— Partons, fit-elle. Partons d’ici ; je n’ai pas envie de rester.

Docile, quoique profondément déçu, il démarra. Comme il passait la marche arrière, Pat tendit la main et tourna la clé de contact ; le moteur s’éteignit.

— Tu le ferais vraiment ? s’étonna-t-elle. Tu es si... comment ? Laisse tomber.

Elle écrasa sa cigarette et en alluma une autre à l’aide d’un briquet en métal brillant.

— Tu me ramènerais si je te le demandais... tu ne ferais pas de scène, tu ne me chercherais pas querelle. Est-ce que tu m’aimes un peu, Art ?

— Ouais, affirma-t-il avec ferveur.

— Et ta femme ?

À cette question-là, il n’avait pas de réponse.

— Tu vas être papa. Est-ce que tu en es conscient, Art ? Tu vas avoir un héritier. Sais-tu comment tu vas l’appeler ?

— Non, avoua-t-il, pas encore.

— Que ressens-tu ?

Elle contemplait les lumières à leurs pieds.

— Tu as dix-sept ans et tu vas être père.

— Exact, sauf que j’ai dix-huit ans, rectifia-t-il.

— Le monde est si fichtrement bizarre...

Elle se retourna sur son siège pour lui faire face ; elle avait replié ses jambes et les avait coincées sous elle. Ses pommettes accrochaient la lumière, et il retraça mentalement le modelé de son front, l’arc du sourcil et enfin son nez. Elle avait une petite bouche. Dans le demi-jour, ses lèvres paraissaient noires. Son menton et son cou étaient plongés dans l’ombre.

— Allons, Art, énonça-t-elle.

— Allons quoi ? balbutia-t-il, intimidé.

— Avant que je ne change d’avis.

Baissant sa vitre, elle jeta le mégot dehors ; il disparut dans les ténèbres.

— Je me sens si mal. C’est une chose terrible que nous faisons là... ce n’est pas bien pour toi, ni pour ta femme ni pour Jim ni pour aucun d’entre nous. C’est si embrouillé. Mais que faire d’autre, Art ? Je n’arrête pas de tourner en rond. Je ne sais plus, vraiment je ne sais plus.

Elle tendit les doigts pour lui caresser le visage. Se rapprochant de lui, elle effleura ses lèvres des siennes ; au moment où elle l’embrassait, il sentit la pression de sa bouche, le contact dur et pointu de ses dents. Son haleine embaumait les fleurs et la cannelle. En la prenant dans ses bras, il perçut le bruissement de ses vêtements et l’imperceptible abandon de ses muscles, de ses articulations, le bouillonnement de son corps. Une manche frôla ses yeux ; Pat s’agrippait à lui, enfouissant sa tête dans son cou. Comme sa tête était lourde... Elle était couchée sur lui, haletante. Pantelante, pensa-t-il... Immobile, mais heureuse d’être lovée contre lui, les yeux clos, le bras tendu, les doigts entrelacés dans ses cheveux. Elle était seule et déprimée, et il savait ce qu’elle voulait : elle voulait se

serrer contre lui et offrir son visage à ses baisers. Il prit donc son visage entre ses mains et le leva vers lui ; aussitôt, ses lèvres mollirent afin qu'il pût trouver sa bouche. Elle revivait le passé, sa propre jeunesse. Elle était avec lui dans l'excitante aventure du premier rendez-vous, blottie entre ses bras sur la banquette avant d'une auto garée sur un accotement qui surplombait les lumières de la ville, au-dessus des ténèbres, de la nuit et du brouillard. Dans d'autres autos, d'autres garçons étreignaient leurs petites amies, les pelotaient et les couvraient de baisers. Il passa ses mains sur l'étoffe de son chemisier, le long de ses épaules et de ses bras. Il évita ses seins parce que ce n'était pas ce qu'elle voulait. Plaquant sa bouche contre la sienne, Art déversa en elle l'amour de ses rêves ; il n'y perdait rien et pourtant il sentit qu'elle était comblée et puisait de la force dans cet élan. Il fallait qu'elle s'en nourrit, mais lui savait donner.

— Je t'aime, murmura-t-il.

Elle soupira, sans rien dire. Sa figure était nichée contre son épaule ; le temps passa, elle ne bougeait plus, et il comprit enfin qu'elle s'était endormie.

Délicatement, il lui souleva le dos et la cala contre la portière. Puis il la couvrit de son manteau. Faisant démarrer l'auto, il redescendit en ville.

Comme ils roulaient sous les lumières de Van Ness Avenue, elle remua un peu, se redressa, puis murmura :

— Est-ce que tu sais où j'habite ?

— Non, répondit-il, mais ce n'est pas là que nous allons ; on retourne Fillmore Street.

— Reconduis-moi chez moi, implora-t-elle. Tu pourras téléphoner à ta femme de là-bas. S'il te plaît.

Art s'était trompé.

— Dis-moi où c'est, balbutia-t-il.

Il avait du plomb dans l'estomac, mais, incapable de se dérober, il fit ce qu'elle lui ordonnait. À ses côtés, elle ouvrit son sac pour prendre ses cigarettes. Ni l'un ni l'autre ne parlaient, puis elle dit :

— Tourne ici.

Il tourna.

— Que vas-tu lui dire ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien. Je trouverai bien une excuse. Que je suis tombé sur mes copains, Grimmelman, par exemple.

— C'est la première fois que tu fais une chose pareille, pas vrai ?

— Oui, dit-il.

— Tu en as envie ? Tu n'es pas obligé. Je ne veux pas te forcer.

— J'en ai envie, déclara-t-il.

Et il en avait vraiment envie.

— Tu es vraiment mignonne, reprit-il. Tu es très jolie.

— Merci, Art, répondit-elle. Je sais que tu le penses. Tu ne le dirais pas si tu ne le pensais pas.

En cet instant, elle paraissait calme.

CHAPITRE 10

Après que son mari et Pat eurent quitté l'appartement pour se rendre chez le marchand de vins, Rachel alla à la cuisine faire la vaisselle. Dix ou quinze minutes s'écoulèrent, puis elle s'essuya les mains et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Ils ne reviennent pas, dit-elle, plantée sur le seuil.

Jim Briskin fut plus lent à voir les choses en face.

— Bien sûr que si, répondit-il.

— Non.

Elle secoua la tête.

— Je savais que ça allait arriver, tôt ou tard. Mais je croyais que ce serait avec ses drôles de copains... Grimmelman et sa bande.

Jim ouvrit la porte et monta les marches.

— Ils ont dû prendre sa voiture.

— Où allez-vous ?

— Mince alors ! s'écria-t-il. Je vais voir chez elle.

— Laissez-les faire, lui ordonna Rachel, les yeux secs.

Jim était stupéfait devant tant de sang-froid.

— Elle est très belle, et n'oubliez pas qu'elle est adulte. S'il en a envie, qu'il ne s'en prive pas ! Qu'est-ce que ça peut faire s'ils veulent se jeter dans la gueule du loup ? Je ne pouvais pas le garder prisonnier ici... Vous auriez pu la garder, vous ?

— Non, concéda-t-il.

Mais il ne rentra pas. Il demeura posté en haut des marches, la porte ouverte derrière lui.

— On ne peut pas régenter la vie des autres, déclara Rachel. On peut leur parler, mais ça ne change rien. Peut-être pour de petites choses, ou s'ils sont convaincus d'avance. En tout cas, je suis contente qu'elle soit si jolie.

— Je la tuerai, murmura-t-il.

Il le pensait ; il sentait déjà son cou entre ses mains.

— Pourquoi ? Vous savez qu'elle a beaucoup bu. Vous savez qu'Art et moi on s'était disputés... il voulait sortir. Il y a tant de choses qu'il n'a pas faites et qu'il voudrait faire. Il est trop jeune. Je suis la seule fille qu'il ait fréquentée. Je crois même que je suis la seule fille qu'il ait – comment dites-vous ? Il y a plusieurs manières de le dire. Je ne sais pas quelle est la bonne.

— Il n'y en a pas de bonne, surtout dans ce genre de situation, répliqua-t-il.

Il s'adressait des reproches. C'était sa faute.

— Rachel, reprit-il, regagnant l'appartement. Je suis coupable. C'est moi qui l'ai amenée ici. Et je savais qu'elle était dans tous ses états ; je savais qu'elle était prête à tout. Nous le savions tous les deux.

— C'est un mauvais coup pour vous, riposta-t-elle, puisque vous êtes si amoureux d'elle.

— Écoutez !

Il prit son manteau sur le fauteuil.

— Vous ne bougez pas d'ici. Je vais aller chez elle et essayer de les retrouver. À plus tard.

Sans perdre une minute, il ressortit de l'appartement et longea l'allée menant au trottoir. Bien entendu, l'auto de Pat avait disparu. Il héla un taxi et donna au chauffeur l'adresse du domicile de Pat.

Ses fenêtres étaient noires, et personne ne répondit à ses coups de sonnette. Un locataire se servit de sa clé pour pénétrer dans l'immeuble par la porte principale, et Jim entra dans le hall à sa suite. Une fois dans les étages, il frappa à la porte de Pat, puis essaya la poignée. Toujours pas de réponse. Il tendit l'oreille, mais n'entendit rien.

Redescendant dans la rue, il chercha la Dodge des yeux, en vain.

Ils n'étaient pas chez elle. Où étaient-ils, alors ? Le seul endroit qui restait était la station de radio. Il était minuit et demi, et Hubble avait dû fermer la boîte ; Pat avait une clé, et elle et Art auraient la station à eux tout seuls.

Jim prit un second taxi. Comme il se laissait emporter vers Geary Street, il pensa qu'au moins il pourrait récupérer son auto ; celle-ci était toujours garée sur la station de taxis, devant la radio.

Une fois qu'il eut payé sa course, il s'aperçut que sa voiture avait disparu. La station de taxis était déserte. Ensuite, levant les yeux, il n'aperçut aucune lumière aux fenêtres du dernier étage de l'immeuble McLaughlen. Il fit le tour pour aller au parking ; toujours nulle trace de sa voiture ni de la Dodge de Pat.

Un drugstore était ouvert un peu plus loin dans la rue. Il y entra et fit le numéro de la station de radio depuis une cabine téléphonique. Il laissa sonner plusieurs fois ; à la fin, il abandonna. Ils n'étaient pas là non plus.

Jim chercha, puis composa le numéro du poste de police de Kearny Street.

— On m'a volé ma voiture, dit-il. Je l'avais laissée garée devant l'endroit où je suis, et elle n'y est plus.

— Un instant, répondit la voix du policier.

Une série de cliquetis assourdit Jim, et puis, au bout d'un interminable silence, la voix revint en ligne :

— Quel est votre nom ?

Il déclina son identité.

— Cela a dû se passer il y a moins d'une heure, précisa Jim.

Il se sentait complètement ridicule.

— Marque du véhicule et numéro d'immatriculation ?

Il fournit docilement les renseignements demandés.

— Un instant, monsieur.

De nouveau, il dut patienter.

— Votre véhicule a été enlevé par la fourrière, reprit la voix. Vous étiez stationné sur une station de taxis, et la compagnie nous a appelés.

— Oh ! s'écria-t-il. Alors où est ma voiture ?

— Je ne sais pas ; il faudra vous renseigner demain matin. Présentez-vous Kearny

Street à dix heures trente, et vous remplirez les papiers pour qu'on vous la restitue.

— Merci, dit-il, avant de raccrocher.

Sans voiture, il était plus désarmé que jamais. Il ressortit sur le trottoir et, comme un taxi passait juste à ce moment-là, il le héla. Une fois de plus, il circulait en taxi et, une fois de plus, il avait donné l'adresse de Pat. Dans son esprit, il était sûr qu'ils échoueraient là-bas. Peut-être étaient-ils allés faire un tour, pensa-t-il.

Quand le taxi le déposa en bas de l'immeuble, il repéra la Dodge, luisante d'humidité et garée toute seule devant un parcmètre près de l'entrée.

Il appuya sur son nom à l'interphone, mais n'obtint pas de réponse. De nouveau, il attendit. Peu de temps après, une silhouette apparut de l'autre côté de la porte. Un homme corpulent sortit de l'immeuble, jeta un coup d'œil à Jim et poursuivit son chemin. Jim rattrapa la porte avant qu'elle ne se rabattît. Il y avait toujours des gens qui entraient ou qui sortaient. Il monta à l'étage de Pat par l'escalier.

La porte de son appartement était fermée et ne laissait filtrer aucune lumière. Il frappa. Elle ne répondit pas, mais il savait cette fois qu'ils étaient là.

Finalement, il essaya la poignée ; la porte n'était pas verrouillée.

— Pat, appela-t-il, ouvrant la porte.

La pièce était plongée dans le noir.

— Je suis là, répondit-elle.

Il alla dans la chambre.

— Tu es seule ? demanda-t-il, tâtonnant pour trouver la lampe.

— N'allume pas.

Elle était couchée sur son lit.

— Attends une seconde.

Dans l'obscurité, elle se leva et s'agita ; il était conscient de ses mouvements.

— Voilà, dit-elle. Je voulais mettre quelque chose.

Sa voix était détendue, et elle avait l'air ensommeillée.

— Quand es-tu entré ? Je dormais.

— Où est passé Art ? répliqua-t-il, allumant aussitôt.

Elle était étendue en combinaison sur le lit, les pieds nus. Ses vêtements étaient soigneusement pliés sur la chaise près du lit. Sous sa combinaison, elle ne portait rien d'autre. Ses épais cheveux bruns étaient déployés sur l'oreiller. Il ne l'avait jamais vue si décontractée, si repue.

Avec un sourire, elle lui annonça :

— Je l'ai renvoyé chez lui. Je lui ai donné de l'argent pour le taxi.

— Parfait, lança-t-il, tu as détruit leur mariage.

— Non, se défendit-elle. J'ai réfléchi. Je suis une fille avec qui il est sorti avant son mariage. Tu vois ? C'est ce qui lui manquait... Est-ce que tu sais que Rachel est la première fille qu'il ait jamais touchée ?

— Je t'ai amenée là-bas, s'emporta-t-il, et il a fallu que tu t'attaques à ces gosses... Ça n'a pas traîné !

Se dressant sur son séant, elle cria :

— Non, tu te trompes !

— Tu avais envie de coucher avec quelqu'un, mais comme tu ne pouvais pas coucher avec moi, alors tu as couché avec lui.

— Il n'y a pas que lui, dit Pat. Quand j'ai vu Rachel, je l'ai immédiatement désirée. Essaie de comprendre. Je suis amoureuse des deux, comme toi. Quand je l'ai vue, j'ai eu envie de lui faire l'amour, de l'embrasser, de la câliner... J'avais envie de coucher avec elle et de la cajoler. Mais, évidemment, c'était impossible. D'ailleurs, peu importe lequel des deux... Je suis contente que tu m'aies emmenée là-bas parce que maintenant enfin je me sens revivre... C'est pareil pour toi, n'est-ce pas ?

— Bon Dieu ! fit-il. Ne me mêle pas à tes turpitudes !

— Ce sont nos enfants, déclara-t-elle.

Jim s'assit sur le lit, à côté d'elle. En un sens, elle avait raison. Il ne pouvait nier ce qu'elle venait de dire.

— C'est un lien entre nous, poursuivit-elle, levant les yeux vers lui, les bras ballants.

Ses petits seins nus pointaient sous sa combinaison. Au bout de chacun, pressée contre le tissu, une tache sombre montait et descendait. Pat avait la peau nette, sans plus aucune trace de maquillage.

— Je n'arrive pas à te faire confiance, reprit-elle, et c'est à cause de ça que je reste sur la défensive. Toi non plus, tu ne peux pas me faire confiance, non ? Aucun de nous deux n'a plus confiance en l'autre... mais nous nous fions à eux. Tu savais que c'était ma faute, n'est-ce pas ?

— Oui, admit-il.

— C'est bien ce que je dis. Pendant des années, il y a toujours eu de la défiance entre nous, alors que, d'emblée, nous les aimons et que nous acceptons tout d'eux. Ainsi nous pouvons nous tourner vers eux. Ce sont les seules personnes au monde vers lesquelles nous pouvons nous tourner. Je suis sûre que nous pourrons nous retrouver par leur intermédiaire. On peut se laisser aller avec eux... On peut atteindre la paix qui nous est si nécessaire.

— Quelle lamentable rationalisation ! lâcha-t-il. Tu devrais pleurer de honte au lieu de te vautrer dans ton lit.

— Je me sens très heureuse, protesta-t-elle. Je me sens proche de toi. N'as-tu pas senti que tu étais avec moi ? C'est avec toi et personne d'autre que j'étais ici. Tu ne te rappelles pas que nous restions blottis l'un contre l'autre après... ? Souviens-toi : à l'époque du cabanon, on traînait au lit... J'imagine qu'on était épuisés. Mais il n'y avait pas de tensions ; nous étions seulement amorphes et crevés. Je me suis toujours sentie plus proche de toi après, plus proche même que pendant que nous faisions l'amour. Pour moi, l'acte est...

Elle observa une pause.

— ... seulement un moyen. N'est-ce pas le cas ? Mon Dieu, au début, avant que j'aie mon diaphragme, quand on utilisait ces machins horribles... on était si loin l'un de l'autre. Ce n'était qu'après qu'on pouvait être ensemble, rester au lit tous les deux.

— Je me souviens de ce que tu disais, murmura-t-il.

— À propos de quoi ? Ah, oui ! Des machins qu'on utilisait...

— Avant d'apprendre qu'on n'en avait pas besoin.

— J'avais l'impression d'avoir un bout de tuyau d'arrosage en plastique vert au fond de moi, se remémora-t-elle. Je n'ai jamais pu jouir avec ça... Et toi ?

— Non, concéda-t-il, pas complètement.

— Et maintenant ? T'ai-je encore menti ? Est-ce là ce que tu ressens ?

Elle lui empoigna le bras.

— Il faut qu'on continue à communiquer à travers eux... tu le sais, non ? Nous sommes trop engagés maintenant. Nous ne pouvons plus nous dérober.

— Où étiez-vous passés ? demanda-t-il. Tout à l'heure. J'ai fait un saut chez toi.

— Nous sommes montés aux Twin Peaks d'un coup de voiture.

— Pourquoi ne pas avoir fait l'amour là-haut ?

— Si la police nous avait surpris, ils m'auraient mise en prison, qui sait ? De toute façon, c'est moche dans une auto. Je voulais le faire ici, à l'endroit même où tu étais, l'autre nuit.

— Tu es vraiment sans pitié, déclara-t-il.

— Non, se défendit-elle. Ce n'est pas vrai. Tu verras. Tu me retrouveras à travers cette fille... Nous vivrons par procuration.

— Et eux, que deviennent-ils dans cette histoire ?

Elle leva les yeux et le regarda fixement.

— Ce sera et c'est déjà une grande et formidable aventure pour eux.

— Comment peux-tu dire cela ?

— Parce qu'ils nous aiment et nous admirent, répliqua-t-elle. Nous sommes tout ce qu'ils voudraient être. Nous fusionnerons tous ensemble... à nous quatre, nous n'aurons plus besoin de rien ni de personne. Nous pourrons marcher de nouveau la tête haute, à la face du monde. On pourra éjecter les médiocres, Bob Posin et les autres ! Je sais ce que je dis. J'éprouve tant d'amour pour toi ; c'est en moi, et je suis certaine que tu l'as senti ce soir.

— Si c'est le cas, ironisa-t-il, je ne suis pas au courant. Je n'étais pas là à ce moment-là.

— Passe-moi mes vêtements, s'il te plaît.

Il lui donna toute la pile. Toujours adossée contre son oreiller, elle fit le tri, désentortilla ses bas et ses sous-vêtements.

— Je continue l'expérience, lança-t-elle, serrant ses affaires contre sa poitrine. C'est ce qui nous sauvera tous les deux, et rien ne me fera renoncer. Ce soir, j'ai trouvé ce qui nous manquait. Tu le savais, autrement tu ne m'aurais pas amenée là-bas.

— Quelle erreur de ma part, quelle terrible erreur...

— Tu sais que j'ai raison.

— Tout ça, ce sont des boniments pour justifier le fait que tu as entraîné et séduit ce gamin.

— Oui, dit-elle, je reconnais que c'est ce que j'ai fait.

Se rasseyant soudain, elle se pencha en avant et fit passer sa combinaison par-dessus sa tête. Elle se leva, toute nue. Son corps lisse et blanc disparut sous ses dessous, et puis elle boutonna sa robe.

— Si c'était mal, reprit-elle, en secouant la tête pour dégager ses cheveux de ses yeux, je ne me sentirais pas comme ça, je ne me sentirais pas si merveilleusement bien.

— Un bout de tuyau vert, répéta-t-il.

— De quoi parles-tu ? De toi ?

Se dressant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa sur la bouche.

— Non, tu étais parfait. Tout ce que j'ai jamais désiré et espéré.

— Ce gamin, objecta-t-il.

— Ce gamin était toi, est encore toi, répliqua-t-elle.

— Est-ce que la fille ne risque rien ? s'enquit-il.

La tête baissée, les bras en l'air, elle se brossait les cheveux devant sa coiffeuse.

— Aucun des deux ne risque rien, pas plus que nous. Nous sommes solidaires.

Comment représenterions-nous une menace pour eux ? Et quel genre de menace ? Est-ce que je lui ai pris quelque chose ? As-tu pris quelque chose à sa femme ?

— Non, affirma-t-il, et ce n'est pas mon intention.

Elle avait arrêté de se brosser les cheveux.

— Jim, énonça-t-elle, si cette expérience ne nous guérit pas toi et moi, alors rien ne nous guérira. Comprends-tu ?

— Je comprends, riposta-t-il, qu'une fois que tu auras fini de t'amuser à gâcher le mariage et la vie de ces gamins, tu vas crier : « Pouce ! », et tu t'empresseras de retourner épouser Bob Posin.

— Je ne l'épouserai pas, affirma-t-elle. Sous aucun prétexte. Quoi qu'il arrive.

— Grâce au ciel !

— Si ça ne marche pas... je ne sais pas ce que je ferai. De toute façon...

Elle jeta sa brosse et courut vers lui, les yeux brillants de joie.

— Je suis si heureuse. C'était divin ; jamais il n'était fatigué ni lassé, comme nous. On aurait pu continuer éternellement, toute la nuit et toute la journée de demain, sans fin, sans même boire ni dormir, en ne faisant que ça.

— Et ton travail ?

Le ton de Jim lui fit perdre ses couleurs et son ardeur. Elle finit de s'habiller, puis demanda :

— Comment va Rachel ?

— Bien.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Pas grand-chose.

Pat murmura :

— J'ai... un peu peur d'elle.

— Je te comprends.

— Est-ce qu'elle... ferait quelque chose ?

— Je n'en sais rien, dit-il. Mais je suis content de ne pas être à ta place.

Il lui tapota le dos.

— Réfléchis un peu à la situation.

— Ce n'est qu'une enfant, se rassura Pat. Elle a à peine seize ans.

Mais sa voix laissait transparaître une légère inquiétude.

— C'est ridicule. Elle pleurnichera un moment, comme toi. Mais, mon Dieu ! il va lui revenir. Est-ce qu'elle s' imagine que ça va durer toujours ? Ce n'est pas...

— On verra, la coupa-t-il.

Sortant de l'appartement, il descendit par l'escalier.

Quand il rentra chez lui, le téléphone sonnait. Sans prendre la peine de fermer la porte d'entrée ni d'ôter la clé de la serrure, il traversa le séjour noir et glacé et chercha à tâtons l'appareil sur la table près de la banquette.

— Allô ? dit-il, trouvant le combiné.

Un cendrier tomba par terre, disparaissant de son champ de vision.

— C'est Pat.

Elle pleurait, et il avait du mal à entendre ce qu'elle disait.

— Excuse-moi, Jim. Je ne sais pas quoi faire. Je suis si malheureuse !

Se radoucissant, il lui répondit :

— Ne t'en fais pas. Les choses vont sans doute s'arranger.

— Je... regrette d'être allée là-bas. Je ne voulais pas sortir avec lui.

— Ce n'était pas ta faute, la réconforta-t-il.

C'était sa faute à lui, non la sienne.

— Ils sont si mignons tous les deux, gémit Pat.

Elle se mouchait et devait s'essuyer les yeux.

— Tu ferais mieux d'aller au lit, dit-il. Dors un peu. Il faut que tu ailles travailler demain matin.

— Est-ce que tu me pardonnes ?

— Ne sois pas bête, murmura-t-il.

— Tu me pardonnes ?

— Bien sûr.

— Je voudrais tant qu'on s'entende, poursuivit-elle. C'est si triste ! Que va-t-il se passer, à ton avis ? Est-ce que Rachel va m'en vouloir ? Crois-tu qu'elle va se lancer à mes trousses ?

— Va au lit, répéta-t-il.

— Je suppose que tu ne veux pas revenir chez moi, ce soir ? Même pas longtemps ?

— Je ne peux pas, dit-il. Les flics ont fait enlever ma voiture.

— Je... peux venir te chercher.

— Va au lit, répéta-t-il pour la troisième fois. Je te verrai dans un jour ou deux. Je t'appellerai.

— Il est trop tard pour que je lui téléphone ce soir ?

— Si j'étais toi, la tança-t-il, je les éviterais.

— Tu as raison, dit Pat.

Il raccrocha, puis, d'un pas raide, gagna la salle de bains et fit couler de l'eau dans l'intention de prendre une douche.

CHAPITRE 11

Dans l'intention de maintenir des liens privilégiés avec ses différents clients, Bob Posin déjeunait avec Hugh Collins, le riche et influent opticien optométriste de San Francisco.

— Hugh, mon vieux ! s'exclama-t-il.

Ils échangèrent une poignée de main au-dessus de la table. Collins, un bonhomme d'âge mûr au front dégarni, affichait le sourire grimaçant des hommes d'affaires qui ont réussi. KOIF diffusait ses réclames depuis trois ans. Le docteur H. L. Collins avait des bureaux dans Market Street, ainsi qu'à Oakland et à San José, plus bas sur la côte. Il représentait un gros budget.

— Tu m'as l'air en forme, reprit Posin.

— On peut te retourner le compliment, répondit Collins.

— Comment se porte l'industrie de l'œil ?

— Je n'ai pas à me plaindre.

— Tu vends toujours des lunettes ?

— Plus que jamais.

Les filets de saumon grillé arrivèrent ; les deux hommes commencèrent à manger. Vers la fin du repas, Hugh Collins révéla la raison qui l'avait poussé à reprendre contact avec Posin.

— Je pense que tu es au courant de notre congrès.

— C'est ma foi exact, fit Posin. Qui réunissez-vous ? Tous les opticiens d'Amérique du Nord ?

— Rien que ceux de l'Ouest, répliqua Collins.

— Un important événement, commenta Posin.

— Très important, qui se tiendra à l'hôtel St. Francis.

— Ça commence cette semaine, non ? hasarda Posin, qui n'avait qu'une idée fort brumeuse des activités d'un tel congrès.

— La semaine prochaine, rectifia Collins. Et c'est moi le président du comité des réjouissances.

— Ouais ! s'écria Posin.

— Regarde, chuchota Collins, se penchant vers lui. Je veux te montrer quelque chose que j'ai trouvé pour nos gars. Pas pour tous ; juste pour les potes, tu me suis ? Pour les amis intimes.

Sous la table, il glissa à Posin un coffret plat en forme de disque.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Posin, en le prenant avec circonspection, car il soupçonnait une farce.

— Vas-y, ouvre-le.

— Qu'est-ce que ça me fera ? une secousse ?

Il se méfiait des bidules distribués dans les congrès.

— Non, ouvre.

Posin ouvrit le coffret. Dedans il y avait un gadget pornographique de couleur criarde, fabriqué dans un plastique inusable. Le genre d'objet qui, dans le temps, était fabriqué avec des allumettes de cuisine au phosphore rouge et était importé du Mexique. Pendant

la Deuxième Guerre mondiale, étant stationné à El Paso, Posin était descendu à Juárez et avait rapporté de semblables babioles ; il en avait tiré un bon petit profit. Cela lui faisait un choc d'en revoir un spécimen après tant d'années.

Celui-ci était de meilleure fabrication. Bob vérifia si ses possibilités étaient toujours aussi limitées ; il n'y avait que deux positions : l'échauffement et l'action.

— Qu'est-ce que tu en penses ? s'enquit Collins.

— Fameux, dit-il, en remettant l'objet dans sa boîte.

— Cela devrait avoir son petit succès.

— Absolument, acquiesça Posin.

Tout en pliant et dépliant sa serviette de table, Hugh Collins reprit :

— Évidemment, cela ne les occupera pas longtemps.

— Ils auront quelque chose à tripoter, au lieu de glisser les mains sous les jupes des filles de Market Street, le rassura Posin.

À cette réflexion, une expression trouble et tendue se peignit sur le visage de l'opticien.

— Dis donc... commença-t-il d'une voix rauque.

— Oui, Hugh.

— Toi qui es patron d'une radio..., tu dois connaître des tas de gens dans le monde du showbiz. Des chanteurs, des danseurs.

— Oui, reconnut Posin.

— Tu n'aurais pas une idée ? Tu sais, pour notre programme de spectacles.

Par pure méchanceté, Posin suggéra :

— Un petit jeune qui chanterait des ballades populaires, par exemple ?

— Non, protesta Collins, suant à grosses gouttes. Je veux dire... enfin, une demoiselle qui soit vraiment amusante.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas dans mes cordes, dit Posin.

Déçu, Collins soupira :

— Je vois.

— Mais je connais peut-être un gars qui pourrait te venir en aide. Un agent. Il s'occupe de toute une flopée de chanteurs et autres saltimbanques de San Francisco... pour les cabarets de Pacific Avenue et différents clubs privés ou boîtes de nuit.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tony Vacuhhi. Je lui dirai de te téléphoner.

— Je t'en serai très reconnaissant, murmura Hugh Collins.

Derrière ses lunettes, ses yeux brillaient de larmes.

— Vraiment très reconnaissant, Bob.

Ce soir-là, Tony Vacuhhi, assis à son bureau dans la pièce de devant de son appartement, composa le numéro de téléphone officiel du congrès des opticiens.

— Passez-moi Hugh Collins, dit-il.

— Le docteur Hugh Collins est absent, répondit une voix subalterne.

— Bon, il faut que je le joigne, insista Vacuhhi. Il m'a demandé certains renseignements et, maintenant que je les ai, voilà que je ne peux pas l'atteindre, c'est un comble !

— Je peux vous donner son numéro privé, dit l'employé. Un instant.

Et, séance tenante, Tony Vacuhhi obtint le numéro qu'il désirait.

— Merci de votre aide, dit-il, avant de raccrocher.

Se renversant sur son siège, il composa le numéro en question.

— Allô, répondit une voix masculine.

— Docteur Collins ? Je crois savoir que vous êtes le responsable des spectacles pour votre congrès. Mon nom est Tony Vacuhhi, et je suis agent ici, à San Francisco. Je représente plusieurs fantaisistes et artistes du secteur. En fait, nous sommes spécialisés dans le type d'attractions recherchées par les différents congrès, et nous faisons tous nos efforts pour satisfaire les congressistes quand ils descendent en ville et leur éviter par là même les difficultés et les embarras qu'ils auraient à se mettre eux-mêmes en quête desdites attractions. En particulier pour les cas où ils ignoreraient comment s'y prendre, si vous me suivez.

— Oui, fit Collins, je vois.

Pivotant sur sa chaise, les pieds sur le rebord de la fenêtre, Tony Vacuhhi poursuivit :

— Comme vous devez certainement vous en douter, ce genre d'entreprise exige du tact : il nous faut agir avec discrétion et avoir la certitude que nous avons affaire aux personnes idoines. Y a-t-il donc un moyen pour que je vous voie et que nous ayons un petit entretien en tête à tête ? Je vous promets de ne pas gaspiller votre temps, faites-moi confiance.

— Vous n'avez qu'à venir chez moi, proposa Collins, à moins que vous ne préféreriez que je vous retrouve quelque part.

— Je vais venir, répondit Vacuhhi, lançant une gomme en l'air et la rattrapant dans la poche de son veston. D'ailleurs, il n'est pas impossible que je m'arrange pour amener avec moi une de mes artistes qui a déjà l'expérience de ce genre de manifestations. C'est une jeune femme assez célèbre dans le coin. Elle s'appelle Thisbe Holt. Peut-être la connaissez-vous de réputation... Que diriez-vous si je vous l'amenaïs afin qu'on puisse régler la question sur-le-champ ? Vous auriez l'esprit libre une fois pour toutes et pourriez ainsi vous consacrer aux diverses autres tâches qui vous attendent.

— Comme vous voulez, dit Collins. Vous êtes sûr qu'elle... conviendra ?

— Tout à fait, l'assura Vacuhhi. Elle a beaucoup de charme, et c'est une qualité généralement appréciée dans les congrès.

Collins lui indiqua son adresse et conclut :

— Je vous attends, alors.

Un cabriolet Mercury jaune et noir fit crisser le gravier de l'allée montant à la demeure de Hugh Collins. La capote était baissée, et, dans le véhicule, se tenaient un homme et une femme ; l'homme avait les traits émaciés, tandis que la femme était jeune et ravissante, avec des cheveux roux et un visage rond et lisse.

Hugh Collins pensa que c'était une chance de connaître un gars comme Posin, capable de le mettre ainsi dans le coup. Ouvrant la porte d'entrée de sa maison, il sortit pour accueillir Tony Vacuhhi et Thisbe Holt.

— Garde ton manteau, recommandait Vacuhhi à la fille.

Elle paraissait vraiment très jeune, guère plus de vingt ans. Ses cheveux flamboyants

ondoyaient dans la brise nocturne.

— Qu'est-ce que tu entends par « je perds de l'argent » ? la gronda-t-il. Où est-ce que tu en gagnerais à cette heure-ci ?

— Je pourrais être au Peachbowl, rétorqua-t-elle.

— Ouais, sauf que le Peachbowl n'ouvre pas avant neuf heures. Si tu avais un peu de bon sens et...

Il aperçut Collins.

— C'est vous, monsieur Collins ?

— En personne, répondit-il.

Tous deux se serrèrent la main.

— Entrez, que je vous serve un verre.

Il ne voyait pas grand-chose de Thisbe, car celle-ci gardait son manteau serré autour d'elle.

— Nous ne boirons rien, déclara Vacuhhi, mais merci quand même.

En pénétrant dans la maison, il adressa un signe de tête à Thisbe, qui fit glisser son manteau de ses épaules et le plia sur son bras, semblant du même coup prendre de la hauteur, comme si elle émergeait de quelque onde tiède.

— Bonsoir, lança-t-elle à Hugh Collins.

C'était une fille assez soignée de sa personne, affligée de jambes un peu lourdes. Elle avait les seins les plus gros qu'il eût jamais vus, et haut placés, qui plus est ; ils se balancèrent de-ci de-là quand elle se débarrassa de son manteau.

— C'est vraiment à elle ? demanda Hugh à Vacuhhi. Ce n'est pas du toc ?

Thisbe portait une robe de soie moulante, déjà sans forme et toute froissée. La robe ne survivrait pas à une telle tension ; les coutures commençaient à craquer.

— Elle fait un mètre vingt de tour de poitrine, annonça Vacuhhi.

— Sans char !

Mais Collins était impressionné. La fille, Thisbe, déambulait théâtralement dans la pièce, les épaules rejetées en arrière et les fesses serrées, de manière à rehausser ses seins, qui ballottaient légèrement, une vision à la fois engageante et incongrue, qui prouvait qu'ils faisaient vraiment partie de sa personne et n'avaient rien d'un artifice.

— Imaginez de grandir avec ça, commenta Vacuhhi d'un ton égrillard. Pendant tout le temps du collège et du lycée.

— Est-ce qu'elle s'en rend compte ?

— Bien sûr que oui. Mais, à ses yeux, c'est seulement de la chair ; elle ne leur voit rien de particulier. Comme si c'étaient des mains ou je ne sais quoi.

Thisbe s'était maintenant rapprochée.

— Ravie de vous connaître, monsieur Collins.

— Moi de même, fit-il. Mais si nous devons parler ensemble, remettez votre manteau.

Elle obtempéra, en se battant avec les manches. Ni l'un ni l'autre n'esquissa un geste pour l'aider ; tous deux restèrent plantés à la regarder.

— Que faites-vous dans la vie ? s'informa Collins.

— Je suis auteur-compositeur, répondit-elle. Vous savez ? comme Lena Home ^[28].

Une fois son manteau boutonné, elle paraissait tout à fait ordinaire. En réalité, sa

physionomie était quelconque et assez grassouillette pour lui faire des bajoues ; elle avait la peau nette, mais manquait d'éclat à cause de sa trop grande pâleur. La ligne du menton s'empâtait. Malgré le rimmel, ses yeux semblaient petits, presque contrefaits – ses yeux n'étaient pas beaux, décida-t-il, on aurait dit qu'elle louchait. Sa chevelure était son meilleur atout, sans parler de ses monstrueuses mamelles. Mais enfin elle était fraîche. Il ne put s'empêcher de la comparer à son épouse, Louise, qui se trouvait actuellement en visite dans sa famille, à Los Angeles. Cette fille avait quinze ans de moins. Ses cheveux roux avaient l'air soyeux ; il se demanda comment ils étaient au toucher.

— Vous auriez pu trouver un autre nom, observa-t-il.

Elle le gratifia d'une œillade accompagnée d'un sourire effrayant, qui dévoilait des dents irrégulières et de grandes gencives blanches. Elle n'ira jamais bien loin, pensa-t-il. Poitrine ou pas poitrine. Elle possédait une qualité agressive, vulgaire – ou absence de qualité –, comme si elle se poussait physiquement en avant, se tortillait, se haussait du col, essayait de monter une petite marche de plus. Il se sentit envahi par sa présence.

Cependant, elle avait effectivement du « charme » à revendre et, dans une chambre d'hôtel, au milieu de dix ou onze gaillards, elle ferait sensation. Exactement ce qu'il lui fallait pour l'attraction prévue après le gala. Guffy avait déjà proposé sa chambre, et ils avaient tous versé leur obole.

— C'est moi qui l'ai rebaptisée, intervint Vacuhhi. Elle n'y est pour rien.

— Savez-vous qui était Thisbe ? demanda la jeune femme.

À l'évidence, elle s'était documentée sur la question.

— C'est un personnage du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare.

— N'est-ce pas un mur ? objecta-t-il.

— Non, ce n'est pas un mur. C'est la jeune fille dans la pièce qu'ils jouent ; elle est séparée de son amant par un mur.

— Bon, fit-il. Quelle est votre spécialité ? Vous donnez des conférences ?

— Je vous l'ai dit très clairement : je suis auteur-compositeur à la manière de Lena Home. Vous avez sûrement entendu parler de Lena Home ?

— Fiche-nous la paix, Thisbe, lui ordonna Vacuhhi.

À l'intention de Collins, il expliqua :

— Elle fait un numéro avec une bulle, mais cela ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir dans votre vie. Attendez une minute, le temps que j'aie cherché l'engin.

Il retourna à l'auto et revint chargé d'une énorme bulle de plastique.

— Mise au point par la marine des États-Unis, annonça-t-il, en jetant la bulle par terre.

Celle-ci rebondit sur le plancher et roula sans crever.

— ... une bouée, une balise.

Si la bulle était transparente, sa texture était inégale ; au travers d'elle, le tapis et le plancher paraissaient agrandis, déformés.

Thisbe déclara prosaïquement :

— J'entre dans la bulle.

— C'est vrai ? s'écria Collins, fasciné.

— Oui. J'entre à l'intérieur. Bien sûr, je ne peux pas le faire maintenant. Pour ça, il faut que je me déshabille.

— Bon Dieu ! fit-il.

— Ouais, reprit Vacuhhi. Elle entre vraiment à l'intérieur. C'est un peu étroit, mais elle y arrive. Il y a une ouverture.

Il montra à Collins comment une partie de la bulle pouvait se détacher.

— Elle n'était pas comme ça, à l'origine ; nous l'avons modifiée pour Thisbe. Cette chère petite se faufile dans la bulle en tenue d'Ève...

Il entraîna Collins à l'écart, hors de portée de voix de Thisbe.

— ... et alors les participants peuvent se la renvoyer à coups de pied, vous saisissez ?

Du bout du pied, il donna une légère poussée à la boule vide, qui roula à travers le séjour pour aller percuter le mur du fond.

— Comme ça. À cette différence que Thisbe est dedans. Elle tourne avec puisque c'est tellement étroit à l'intérieur...

— Comment respire-t-elle ? s'informa l'optométriste.

— Oh ! il y a une kyrielle de petits trous. Pensez-vous pouvoir insérer ce numéro dans votre programme de spectacles ?

— Oui, fit-il, certainement.

— Mais vos amis doivent faire attention à ne pas taper trop fort, minaуда Thisbe. Quelquefois, je garde des bleus pendant des semaines après que ces messieurs les congressistes ont joué à la balle avec moi.

Après le départ de Thisbe et de Tony Vacuhhi, Hugh Collins se mit à réfléchir au marché qu'il venait de conclure, au recrutement de Thisbe pour son divertissement et celui de ses collègues.

Seigneur Dieu, pensa-t-il, se sentant pris de faiblesse. Une fille qui se fourrait dans un flotteur en plastique et acceptait qu'on joue avec elle comme avec un ballon devait être prête à faire n'importe quoi...

Nom d'un chien, cela allait être le plus beau congrès qu'on ait jamais vu !

CHAPITRE 12

Jim Briskin passa la majeure partie de la journée du lendemain à récupérer sa voiture auprès de la police de San Francisco. Personne ne le reconnaissait ni ne savait où était son auto ; d'après un flic bien rembourré en chemise bleue, elle avait dû échouer dans un de leurs multiples dépôts de fourrière. En compagnie d'autres conducteurs dans le même cas, il erra en quête de son véhicule. À une heure et demie de l'après-midi, son auto fut localisée. Il paya son amende, dont le montant nettoya ses liquidités, et se retrouva dans le soleil d'après-midi, clignant des yeux, secoué et farouchement hostile aux services de police de San Francisco.

Le châtiment, pensa-t-il.

Après avoir déjeuné dans un café-restaurant du centre-ville, il alla chercher sa voiture au parking – cette fois-ci, il avait pris ses précautions – et roula seul vers le Golden Gate Park.

Sous ses semelles, les pelouses étaient humides. Il se promenait, les mains dans les poches, la tête baissée. En face de lui s'étendait Stow Lake. Au milieu du lac, il y avait une île reliée au rivage par un pont de pierre. Au sommet de l'île se dressaient un bosquet d'arbres, un Christ en croix et une fontaine artificielle, dont les eaux étaient amenées par une pompe. Des canards barbotaient dans le lac, une petite race brune, pas celle qui se mange. Des barques naviguaient çà et là, manœuvrées par des enfants. Le hangar à bateaux abritait un marchand de bonbons. Des vieillards somnolaient sur des bancs, les jambes étendues devant eux.

Quand il avait dix-neuf ans, il était venu ici, poussé par une idée qui, à l'époque, lui avait paru répréhensible et impudique, pour ne pas dire extravagante ; il était arrivé avec son plaid et son transistor, dans l'espoir de rencontrer une jolie jeune fille dans une robe pimpante et bien repassée. Aujourd'hui, ses désirs d'autrefois ne lui paraissait plus aussi impudiques, mais tristes.

Je ne peux pas lui en vouloir, songea-t-il. N'importe quel garçon de dix-sept, dix-huit ou dix-neuf ans doté de tout son bon sens aurait fait la même chose. Moi-même, je l'aurais fait. Patricia était admirable ! Quelle femme merveilleuse à connaître pour un jeune homme ! Pour n'importe quel homme, estima-t-il. Mais surtout pour un garçon brûlant de toucher et d'êtreindre une vraie femme. Une femme qui portait un manteau et un tailleur de couleur rouille et avait de longs cheveux bruns et soyeux. Une fois dans l'existence. Cela eût été de la folie de ne pas tenter sa chance.

Un rêve, conclut-il. L'accomplissement d'un rêve. Un rêve de vraie vie.

Il conclut que toute personne qui condamnerait une telle réaction était un pharisien ou un imbécile.

Un gros écureuil, dangereux d'aspect, s'apprêtait à l'approcher. D'abord, il avança, puis battit aussitôt en retraite, la queue ondoyante. Comme ses postérieurs étaient robustes, et ses griffes acérées ! Après avoir fait volte-face, l'animal revint vers lui et s'arrêta pour se dresser sur son arrière-train, serrant et desserrant ses pattes de devant. Il avait l'air méchant ; on aurait dit un vieil écureuil, un dur à cuire.

Jim fit une halte à la confiserie du hangar à bateaux et acheta un paquet de cacahuètes.

Un jour, il y avait des années de cela, alors que Pat et lui se promenaient dans le parc, un écureuil les avait suivis d'allée en allée, dans l'espoir d'une aumône. Mais cette fois-là, hélas ! Jim et Pat n'avaient rien à lui donner. Depuis, chaque fois qu'ils revenaient en ce lieu, ils achetaient des cacahuètes.

— Tiens, dit-il, jetant une cacahuète épluchée à l'écureuil.

L'écureuil se précipita pour l'attraper.

Sur une éminence, une bande d'adolescents en jean et tee-shirt jouaient au *soft-ball*^[29]. Jim s'assit pour les regarder. Tout en grignotant les cacahuètes qu'il avait achetées pour l'écureuil, il s'intéressa à cette partie aussi bruyante que chaotique.

Il se répétait : Je suis content de ne pas être à sa place. Je suis content de ne pas avoir Rachel à mes trousses.

La balle roula sur l'herbe et vint s'immobiliser à ses pieds. Un des gamins mit ses mains en porte-voix et lui cria quelque chose. Jim ramassa la balle et la renvoya. Sa trajectoire fut trop courte.

Mon Dieu, se dit-il. Je ne suis même plus capable de lancer un ballon !

S'il était à sa place, il aurait peur. Parce que Rachel était une petite fille qui avait grandi dans les rues et qu'elle ne serait pas dupe des salades habituelles, des nuages de mots derrière lesquels se dissimulaient les coupables. Or, elle savait Pat coupable. Elle savait également comment fonctionnait l'esprit de son mari, ou comment il avait dû fonctionner étant donné les circonstances.

Il revit le Jim Briskin de dix-neuf ans, à l'orée de la vie, le gamin qui musardait sur le chemin longeant Stow Lake ; sa tête était trop grosse, trop lourde, et il agitait bêtement les bras. C'était un parfait benêt. Il était nul en sport et pâle comme un navet ; comme Art Emmanuel, il avait tendance à bégayer et, pour ce qui concernait les filles, eh bien, la vérité, c'était qu'à dix-neuf ans, il n'avait jamais fait plus que de tenir par les épaules une jolie lycéenne aux cheveux souples en jupe et chemisier. Une fois, à un bal, une fille l'avait embrassé. Une autre fois – fois mémorable entre toutes –, il avait persuadé une de ses camarades (quel était son nom ?) d'ouvrir son corsage assez longtemps pour qu'il pût se rendre compte que c'était vrai, que tout était vrai ; il en était bien ainsi qu'on disait : la source de l'immortalité sur terre, la source de tout ce qui était chaud, bon et important dans l'existence se trouvait dans le corsage d'une fille, à condition que cette dernière fût fraîche, jolie et aussi réservée que l'était la demoiselle. Mais cette découverte ne comptait pas. Il se voyait encore comme un type qui n'avait jamais rien fait d'autre que d'emmener une fille au cinéma et de passer un bras autour de ses épaules quand les lumières s'étaient éteintes. L'exploration du corsage de sa compagne d'alors lui demeurerait extérieure, parce qu'il n'y avait rien gagné et n'en avait rien tiré de permanent. Pour cela, comprit-il, pour que ce genre de moment eût une signification, il fallait que la partenaire se donnât entièrement. Ce n'était pas quelque chose qu'on pût épier, frôler, voir de loin. C'était un simulacre. C'était le type de souffrance qu'il n'avait plus jamais éprouvée.

À dix-neuf ans, il rôdait autour de Stow Lake, se berçant de plaintives espérances. Il avait rôdé pour ainsi dire des mois durant, par tous les temps, et, lors d'un après-midi couvert, aux alentours de quatre heures, il était tombé sur une femme et un homme en

train d'astiquer une minuscule voiture étrangère. Le véhicule était garé à l'ombre – pour le peu de soleil qu'il y avait –, et tous les deux travaillaient dur, suant dans leurs shorts de coton et leurs épais sweaters gris.

Comme il passait à leur hauteur, la fille lui avait souri, et il avait lancé :

— Bon courage !

— Vous voulez nous donner un coup de main ? avait proposé l'homme.

Alors, se munissant d'une peau de chamois, il avait participé à la tâche. Une fois la voiture (une Renault) bien lustrée, et les chiffons et la cire rangés, les deux autres l'avaient invité à venir boire un verre chez eux. C'était un jeune couple marié, avec un bébé de six mois ; ils habitaient dans un lotissement résidentiel, et le mari faisait des études d'ingénieur à l'université de Californie. Ils étaient de Berkeley, comme lui, et il les fréquenta par intermittence pendant un an. Puis, le mari, qui – s'avéra-t-il – était pédé, s'enfuit avec son petit ami, abandonnant femme et enfant, et Jim Briskin eut avec l'épouse délaissée une longue aventure compliquée et riche d'enseignements, sa première aventure, jusqu'au jour où, sans prévenir, le mari était rentré au bercail, en battant sa coulpe, et où la famille s'était reformée.

Maintenant, en poursuivant sa promenade, il souriait tout seul à ses illusions de jeunesse. Joanne – elle s'appelait Joanne Pike – était la fille la plus douce, la plus gentille qu'il eût jamais connue. Elle ne s'était jamais doutée des problèmes de son mari et, quand il était revenu, elle avait simplement mis l'intermède entre parenthèses et lui avait pardonné.

Comme, pensa-t-il, Rachel allait probablement pardonner à Art. Mais elle ne pardonnerait pas à Pat ; peut-être allait-elle vraiment la retrouver pour lui faire du mal.

À cette seule pensée, une terreur glacée l'étreignit lentement.

Pat était pour lui l'être le plus précieux au monde, et il se demanda s'il devait la protéger des foudres de Rachel. Il voulait prendre soin d'elle, la défendre, être solidaire d'elle. Même la nuit dernière, même quand il l'écoutait, assis au bord de son lit, alors qu'elle était étendue en combinaison, et qu'il la contemplait, tout en entendant le compte rendu et les justifications de ce qu'elle avait fait, comment elle avait couché avec un autre.

Quel gâchis ! Mais ils étaient en plein dedans et n'étaient pas près d'en sortir !

CHAPITRE 13

À trois heures et demie de l'après-midi, Art Emmanuel, vêtu d'un veston sport et d'un pantalon clair, les chaussures cirées, les cheveux huilés et bien peignés, pénétra dans l'immeuble McLaughlen. Il appuya sur le bouton de l'ascenseur. Avec force grondements et cliquetis, l'ascenseur, une cage toute en fer forgé, en ressorts et en câbles, descendit au rez-de-chaussée. Trois hommes et une femme en costumes de bureau en émergèrent et passèrent devant lui pour sortir de l'immeuble. Il entra dans la cabine, la fit démarrer et monta au dernier étage.

Devant lui s'ouvrait le hall vide et nu. À sa gauche, c'était le secrétariat avec ses hauts plafonds ; Pat était assise à son bureau, en train de taper à la machine. Ses cheveux étaient attachés en deux nattes ; elle portait une veste et, dessous, un corsage boutonné au milieu.

— Salut, dit-il.

Saisie, elle s'arrêta de taper.

— Bonjour.

Sur son visage se lisait une expression de peur.

— J'ai pensé que je pourrais passer, énonça-t-il. C.. c... comment ça va ?

— Bien, répondit-elle. Tu es rentré chez toi sans encombre ?

— Ouais, fit-il.

Se levant, Pat vint à sa rencontre. Elle avait une jupe longue et des mules à petit talon.

— Qu'a dit Rachel ?

— Elle était couchée.

Il traîna les pieds.

— Elle n'a p... p... pas dit grand-chose. Elle se doutait qu'on était allés quelque part. Mais je ne crois pas qu'elle sache. Ce qu'on a fait, je veux dire.

— Vraiment ?

— J'ai pensé que tu pourrais peut-être faire une pause café.

— Non, dit-elle en secouant la tête. Je ne crois pas que tu devrais venir ici. Mieux vaut que je te prévienne tout de suite.

Le prenant par le coude, elle l'entraîna dans le couloir, puis dans un petit bureau du fond.

— Je suis fiancée au directeur commercial, Bob Posin. Il est quelque part par là. Alors tu vas rentrer chez toi.

Décontenancé, il protesta :

— Ah, ouais ! Je ne le savais pas.

À cet instant seulement elle remarqua son veston de sport.

— Cette veste te va bien. Je ne suis pas aussi sûre du pantalon.

— Toi, tu es toujours bien habillée, dit-il.

— Merci, Art.

Elle semblait préoccupée. Soudain, elle lui adressa un petit sourire crispé et reprit :

— Écoute, tu rentres chez toi ou tu vas où tu veux. Je tâcherai de te téléphoner dans la soirée. En fait, je ne sais pas si c'est une bonne idée.

— Je peux t'appeler, suggéra-t-il, avec espoir.

— On fait comme ça ? Excuse-moi pour maintenant, mais quand on connaît une personne qui travaille dans un bureau, on ne peut pas lui rendre visite à l'improviste, tu comprends ?

Elle passa devant lui, faisant tournoyer sa longue jupe.

— Au revoir, Art, lança-t-elle.

Quand il quitta la radio, elle était de retour à son bureau, absorbée dans son travail.

L'angoisse, pensa-t-il.

En redescendant par l'ascenseur, il se trouva complètement désespéré ; la souffrance l'accompagna jusqu'au rez-de-chaussée, puis dehors sur le trottoir. Il l'emporta bloc après bloc, tandis qu'il marchait sans but. Elle était omniprésente lorsqu'il monta dans un bus et roula vers Fillmore Street. À Van Ness Avenue, il descendit, et la souffrance était toujours là. Art savait qu'elle ne le lâcherait pas et consentirait seulement à s'atténuer peu à peu au fil des semaines. Il fallait qu'elle s'estompe, car elle ne disparaîtrait pas par magie.

Il fit une halte au garage de Nat.

— Et mon auto ? s'enquit-il.

— Non, dit son frère, qui peignait les pneus d'une Chevrolet. Repasse demain. J'attends une paire de clous. Tu pourras peut-être en prendre un.

— Je veux une bonne voiture, répliqua Art d'un ton vindicatif. Pas un vieux clou déglingué.

— Va voir Luke, ironisa Nat.

— Salaud, pesta Art, qui reprit sa route.

Une fois à la maison, il s'installa dans la pièce de séjour pour lire le journal. Rachel était invisible ; elle faisait sans doute des courses. Le grain du papier lui irritait les mains. Trop grossier ; il en eut la chair de poule. Hypersensibilité, diagnostiqua-t-il. Il ne supportait pas de tenir quoi que ce soit. Jetant le journal par terre, il sortit, suivit l'allée de devant, franchit le portail et s'engagea sur le trottoir. Arrivé au coin de la rue, il resta planté, à regarder les passants et les autos.

Quand il regagna l'appartement, il trouva Rachel dans la cuisine, occupée à décharger un sac en papier marron. Sortant successivement du savon, des tomates et un carton d'œufs, elle l'interrogea :

— Où étais-tu ?

— Nulle part, dit-il.

— Tu es allé la voir ?

— N... non, fit-il. De qui parles-tu ? De Pat ?

— Elle est probablement à la station, déclara Rachel. Si tu veux la voir.

— Je sais.

— Comment est-elle ? demanda Rachel.

Elle ne manifestait aucun signe d'hostilité ; son attitude était sereine, mais, observa-t-il, anormalement posée.

— Je suis curieuse. Nous avons à peu près la même taille. Elle doit faire du 38. Est-ce

que tu l'as vue toute nue ?

— Je n'en sais rien, répondit-il évasivement.

— Tu ne l'as pas vue toute nue ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Je t'en prie ! s'exclama-t-il. Bien sûr que je l'ai vue toute nue. Et je ne me suis pas arrêté là...

Rachel passa dans l'autre pièce et mit son manteau.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Je sors faire un tour.

— Dans combien de temps reviens-tu ?

— On verra.

La porte se referma, Rachel avait disparu.

Se sentant furieux et ridicule, il entreprit de ranger les provisions. Pour la première fois, il lui vint à l'esprit qu'elle pouvait très bien s'en aller pour ne plus revenir ; elle était capable de faire tout ce qu'elle croyait juste. Il se tracassa pour elle et leur mariage, puis il se tracassa pour le dîner. Allait-elle rentrer à temps ?

Dès cinq heures, Art sut qu'elle ne reviendrait pas. Elle était partie depuis une bonne heure. Ouvrant une boîte de conserve, il prépara son dîner : soupe, sandwich et une tasse de café. Alors qu'il était attablé seul à la cuisine, il entendit des pas sur l'allée de devant ; il posa sa cuillère et se précipita dans le séjour.

Jim Briskin descendait les marches.

— Bonsoir, dit-il, comme Art ouvrait la porte. Où est ta femme ?

— Sortie, répondit Art. Elle ne va pas tarder à revenir.

— J'ai eu envie de passer pour voir comment elle allait.

Il engloba la pièce du regard.

— À quelle heure es-tu rentré cette nuit ?

— Pas trop tard, dit-il, sans se compromettre.

Et puis il songea qu'il avait fait une fugue avec l'amie de Jim Briskin. La fierté le submergea ; il triomphait.

— Vous étiez marié avec elle ? poursuivit-il. C'est un beau m... m... morceau !

— Écoute, petit, rétorqua Jim Briskin, ne t'avise jamais de parler ainsi d'une femme. Cela ne regarde que toi et elle.

S'empourprant, Art se défendit :

— C'était son idée ; ne commencez pas à me crier après. Elle voulait aller chez le marchand de vin, et puis, une fois qu'on y était, alors elle a v... v... voulu faire un tour en auto.

— Bon Dieu ! jura Jim Briskin. Quoi qu'il en soit...

Il jeta un coup d'œil dans la cuisine.

— Tu ne sais pas quand Rachel sera de retour ? Comment t'a-t-elle paru ? en colère ? triste ?

— Ça allait, répondit-il.

— Que vas-tu faire maintenant ? demanda Jim, avant d'enchaîner : Peu importe. Quand Rachel sera rentrée, dis-lui que je suis passé. Si je n'ai pas de ses nouvelles, je reviendrai.

— Vous êtes très fâché, observa Art. Pas vrai ?

— Je ne suis pas fâché, protesta Jim. J'essaie seulement d'éviter le pire.

Maintenant, Art se sentait contrit.

— C'est elle qui a voulu aller là-bas, affirma-t-il.

— Où ? Chez elle ?

Jim hocha la tête.

— Je le sais. Je l'ai vue après ; elle m'a raconté toute l'histoire. Elle a dû avoir une sacrée gueule de bois ce matin.

— Moi, je l'ai vue à quatre heures, riposta Art. Elle paraissait en forme alors. En tout cas, elle faisait comme si elle l'était.

— Tu es passé à la station ?

Ouvrant la porte, Jim gravit les marches.

— Elle n'a pas froid aux yeux, dit Art.

— Certes, reconnut Jim, marquant une halte. Elle a au moins ça pour elle. Quels sont tes projets ? Tu vas abandonner ta femme et le bébé pour continuer à la voir ?

— Je ne sais pas, marmonna Art. Je dois lui téléphoner ; c'est elle qui me l'a demandé.

— Elle était sacrément soûle, hier soir.

— Je sais.

— Laisse-moi te dire une chose. Pas pour ton bien, mais pour le mien. Je suis resté marié avec elle trois ans. Je suis toujours fou d'elle. Toi, tout ce que tu sais, c'est qu'elle est séduisante, et qu'hier soir elle était disponible. Je doute qu'elle le soit de nouveau avant longtemps. Pour toi, pour moi ou n'importe qui d'autre. C'était de l'ordre d'une chance sur un million. Tu étais sous la main, de là ta bonne fortune.

Jim lut de l'inquiétude sur le visage du garçon. Revenant dans la pièce, il ferma la porte derrière lui. C'était à Rachel qu'il aurait voulu parler, mais à présent il était là, en train de parler à Art. Aussi poursuivit-il :

— N'abuse pas de ta chance. Considère-la comme une parenthèse et sache t'en contenter. Je me promenais dans le parc aujourd'hui, et je pensais à tout ce que j'aurais donné, quand j'avais ton âge, pour qu'il m'arrive une chose pareille. Mais si tu espères que cela se reproduise, tu te tortures inutilement. Crois-moi ; je ne plaisante pas. Elle peut te faire beaucoup souffrir.

— Ouais, laissa tomber Art, gardant la même expression.

La souffrance aiguë, plus aiguë que n'importe quelle autre douleur.

— Sache t'en contenter, répéta Jim.

— O... o... oui ! s'écria Art avec violence.

— Attends d'être amoureux d'elle, continua Jim, sa propre souffrance se réveillant. Tu te crois mal loti en ce moment ; attends un peu de la connaître et de vivre avec elle. Qu'est-ce que tu sais d'elle ? Tout ce que tu sais se réduit à sa beauté et à sa manière de s'habiller, choses qui t'ont sauté aux yeux à peine était-elle entrée ici.

— Je l'avais déjà vue, se rebiffa le gamin.

— Moi, je sais tout d'elle, le coupa Jim. Et je ferais n'importe quoi pour elle. Alors, par égard pour moi, bas les pattes ! La prochaine fois qu'elle boira un coup de trop et voudra coucher avec quelqu'un, tu lui tournes le dos et tu t'occupes de ta femme ; une fois

dessouûlée, elle ne s'en souviendra même pas. J'ai encore une chose à te dire : essaie de l'obliger à recommencer... tu comprendras ce que je veux dire. Personne n'a jamais pu la forcer à faire quoi que ce soit, et surtout pas ça. Tu t'useras et, quand tout sera fini, tu auras l'impression d'être le plus grand idiot de la terre. Plus que toute autre femme, elle a le don de vous rendre ridicule. Retire-toi maintenant, tant que tu as de bons souvenirs...

Jim rouvrit la porte ; au départ, il n'entrait pas dans ses intentions de tenir un tel discours.

— ... et la prochaine fois que tu croiras avoir décroché la timbale, n'affiche pas ce rictus imbécile sur ta figure.

Claquant la porte, il escalada les marches et suivit l'allée menant à la rue. Après être monté dans son auto, il manœuvra en marche arrière et se fondit dans la circulation de Fillmore Street.

À plusieurs blocs de chez eux, il aperçut une silhouette qui cheminait sur le trottoir. Rachel était chargée d'un gros paquet et marchait lentement ; à hauteur d'une boutique de vêtements à prix réduits, elle s'approcha pour regarder les étalages de la vitrine. Comme elle avait l'air triste, pensa-t-il, et accablée... Mettant son clignotant pour indiquer qu'il s'arrêtait, il se gara en double file et l'observa. Quand elle se dirigea vers le magasin suivant, il prit de l'avance pour ne pas se laisser distancer.

Comparée à Pat, se dit-il en son for intérieur, elle était mal fagotée. Son manteau de drap, dont les poches bâillaient, était d'un coloris indéfinissable, tirant sur le marron, et pendait lamentablement. Ses cheveux n'étaient pas coupés à la dernière mode. Elle ne portait pas de maquillage ; à la réflexion, il ne l'avait jamais vue maquillée. Aujourd'hui, tandis qu'elle errait dans la rue, ses yeux avaient un regard terne et, sa taille s'arrondissant peu à peu, elle commençait à ne plus avoir de formes. Sous un certain angle, pensa-t-il, on pouvait la trouver plutôt quelconque. Mais elle ne l'était pas, tant son expression était intense, intransigeante ; malgré sa grosseur, elle avait de l'allure grâce à son maintien étudié. L'énergie affleurait, cette force de caractère qu'il admirait tant. En marchant, elle devait sans doute remâcher tout ce qui s'était passé. Elle ne tenterait rien tant qu'elle n'était pas sûre des mesures qui s'imposaient.

Jusqu'ici, elle ne l'avait pas remarqué.

Son paquet dans les bras, elle marchait pas à pas, quasiment sans avancer ; elle se laissait dévier de son chemin par la moindre boutique, le moindre passant. Son attention extérieure flottait pour se fixer ici et là, sans ordre ni logique. Si Jim ne l'avait pas connue, il l'aurait crue capable de suivre le premier venu. Mais il savait à quoi s'en tenir. Elle était sortie toute seule pour prendre sa décision. Elle était toujours aussi dure et intraitable, aussi rigide.

Arrivée devant une épicerie, elle disparut de sa vue. Derrière lui, une auto corna, et Jim se vit contraint de redémarrer. Il fit demi-tour au carrefour suivant, revint dans l'autre sens, vira de nouveau de bord en la cherchant. Plus trace d'elle ; il l'avait perdue.

Il repéra un parcmètre et se gara à la hâte.

À pied, il se dépêcha de remonter le trottoir en direction de l'épicerie. C'était un petit magasin qui ne vendait que des fruits et des légumes ; il vit tout de suite qu'elle était partie. Deux femmes d'un certain âge examinaient des pommes de terre. Le propriétaire

était assis au fond sur un tabouret, les bras croisés.

Sans s'arrêter, il jeta un coup d'œil chez un cordonnier, puis dans une cafétéria, un drugstore, une teinturerie. Elle n'était nulle part et n'était pas non plus devant lui.

— Mince ! s'exclama-t-il.

Le soleil de fin d'après-midi était d'une blancheur aveuglante ; cela lui donna mal à la tête. Le drugstore servait des boissons sans alcool ; Jim entra et s'assit, la tête dans les mains. Quand la serveuse se montra, il commanda un café.

Eh bien, se dit-il, elle devait être sur le chemin de la maison. Il pourrait toujours la retrouver là-bas.

Les coudes posés sur le comptoir, il but son café, une lavasse bouillante et insipide. Sa confrontation avec Art lui avait ôté l'énergie nécessaire pour faire face, dresser des plans. Une régression, cette discussion avec Art, décida-t-il. Aucune utilité ou finalité, aucun espoir. À quoi s'attendait-il ? Que recherchait-il ?

Après avoir payé son café, Jim sortit du drugstore. Désormais, il se sentait incapable de repasser à l'appartement des Emmanuel. Une autre fois, conclut-il.

Sur le trottoir d'en face, Rachel était plantée devant un présentoir de journaux, en train d'examiner les couvertures des livres de poche.

Il traversa la rue.

— Rachel, appela-t-il.

Elle tourna la tête.

— Oh ! fit-elle.

Il la débarrassa de son paquet.

— Laissez-moi le porter.

— Est-ce que vous les avez trouvés hier soir ?

Elle vint à sa hauteur et tous deux marchèrent de front.

— Art est rentré à la maison. Il n'a pas dit qu'il vous avait vu.

— Je suis allé là-bas, expliqua-t-il, mais Art était reparti.

Elle approuva d'un signe de tête.

— Cela vous intéresse-t-il ? Voulez-vous savoir la vérité ? ou êtes-vous fatiguée de tout ça ?

— Je suis fatiguée, avoua-t-elle. Vous savez, je déteste parler. Je déteste écouter les autres parler.

— Je sais bien, dit-il.

— Alors marchons en silence, proposa-t-elle.

Ils traversèrent une rue, longèrent une nouvelle rangée de bars, de boutiques et de magasins. Rachel leva les yeux pour contempler une vitrine de téléviseurs ; la vitrine semblait la fasciner.

— N'avez-vous jamais pensé à quitter la radio pour la télévision ? s'enquit-elle.

— Non, dit-il.

— L'autre soir, je regardais Steve Allen. Vous seriez formidable dans une émission comme celle-là... où on peut dire ce qu'on veut.

— Allen ne dit pas ce qu'il veut, objecta Jim.

Elle se désintéressa du sujet.

— Puis-je vous dire une chose sur Pat ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

Rachel se rétracta aussitôt ; manifestement, il lui était impossible d'être mesquine. Elle était incapable de la moindre bassesse.

— Si vous voulez dire quelque chose, allez-y. Mais...

— Je voudrais seulement que vous sachiez ceci, reprit-il. Je ne pense pas qu'elle recommencera. Elle était ivre, elle a vu Art, et puis il y a eu cette altercation avec moi...

— Ça ne m'intéresse pas, déclara Rachel. En quoi cela m'intéresse-t-il de savoir pourquoi elle a fait ça, ou si elle va recommencer ? Je suis sortie me balader pour réfléchir à ce que j'allais faire. À son sujet, je veux dire. Pour Art, ça ne me touche pas.

— Qu'avez-vous décidé ? demanda-t-il. Parce que, si je pense à vous, je pense encore plus à elle, et au cas où vous auriez une idée en tête, j'aimerais autant que vous y renonciez et que vous l'oubliiez.

— Jusqu'où sont-ils allés ? lança Rachel.

— Ne parlez pas comme une enfant. Vous me faites honte tous les deux, vous autant qu'Art.

— Je voulais juste savoir.

— Jusqu'où pensez-vous qu'ils sont allés ? s'emporta-t-il. S'il vous faut absolument employer ce langage. Jusqu'où pensez-vous qu'une femme malheureuse et qui a trop bu peut aller, seul à seul avec un séduisant gamin de dix-huit ans, une fois qu'ils se sont garés sur les Twin Peaks à minuit ? N'êtes-vous pas fichue de deviner quand votre mari a eu des relations avec une autre femme ?

Bizarrement, elle ne broncha pas.

— Je ne sais pas comment il faut dire. Quand on était au lycée, on utilisait plein d'expressions, mais elles n'étaient pas convenables. C'est dur de ne pas savoir s'exprimer.

— Retournez au lycée ! répliqua-t-il.

— Vous êtes furieux contre moi parce que je peux pas parler de ça avec vous de la manière que vous aimeriez.

Elle leva le menton, et ses yeux immenses se fixèrent instantanément sur lui, l'accablant du poids de son mépris.

— N'avez-vous pas dit une fois que vous vouliez nous aider ? Nous ne savons rien. Personne ne nous a jamais rien appris. Je n'ai pas l'intention d'aller... lui couper la tête ou je ne sais quoi. Je voudrais seulement connaître des gens qui ne font pas ce genre de choses aux autres.

— Elle avait bu, répéta-t-il.

— Et alors ? J'aimerais lui demander comment elle se sent maintenant. J'aimerais qu'elle me dise si elle a des remords.

— Elle a des remords.

— C'est vrai ?

— Elle m'a téléphoné dans la nuit, raconta-t-il. Elle pleurait et sanglotait ; elle était consciente d'avoir mal agi.

Ils étaient presque arrivés à la maison. La grille et le portail se dressèrent devant eux. À ce moment-là, Rachel s'arrêta.

— Et si je ne rentrais pas ? lança-t-elle.

— Ce serait une bêtise.

— Je ne rentre pas.

— Et alors ? objecta-t-il. Allez-vous retourner chez vos parents et y rester quelque temps ? Demander le divorce ? Ne jamais lui pardonner ?

— J'ai vu ça dans un film, observa Rachel.

— Et vous savez ce qu'il faut penser des films.

— D'accord, dit-elle. Je vais rentrer.

Elle lui reprit son paquet des mains.

— Vous voulez bien m'accompagner ?

— Bien sûr, acquiesça-t-il.

Ils suivirent l'allée de ciment et descendirent le petit escalier conduisant à la porte du sous-sol. L'appartement était vide, et sur la table il y avait un mot d'Art. Tenant toujours son paquet, Rachel lut le mot.

— Il est sorti, annonça-t-elle. Il dit que Grimmelman a appelé et qu'ils sont tous au loft. Je parie que vous ne connaissez pas Grimmelman.

— Est-ce que vous le croyez ? demanda Jim. Vous pensez que c'est vrai ?

Elle jeta le paquet sur le canapé.

— Non. Je vais préparer le dîner. Vous pouvez rester si vous voulez.

Elle alla à la cuisine, et il ne tarda pas à entendre le bruit de l'eau qui coulait dans l'évier, le fracas des casseroles.

— Puis-je vous aider ?

La détresse se lut sur son visage.

— J'ai oublié la viande.

— Je vais aller en acheter.

Il la tira vers une chaise et l'obligea à s'asseoir.

— Je reviens dans une minute.

Il sortit de l'appartement et trouva une boucherie dans la rue. L'établissement allait fermer, et il n'y avait personne au comptoir ; il acheta un steak à la new-yorkaise, s'impatienta pendant que le boucher l'emballait et puis rapporta son acquisition à l'appartement.

— Ça vous tente ? demanda-t-il, déballant le steak devant elle.

Elle l'accepta avec délicatesse.

— C'est la première fois que je vois de la viande coupée de cette manière. Ce n'est pas du faux-filet, n'est-ce pas ?

— Non, dit-il. J'ai pensé que ça vous plairait. Vous devriez manger davantage.

Emportant le steak à la cuisine, elle s'apprêta à décrocher la poêle.

— Dois-je le faire frire ?

— Faites-le au gril, répondit-il. C'est une viande trop tendre pour la poêle.

— Vous allez rester avec moi ? s'enquit-elle.

— J'aimerais bien, dit-il.

— Et après ? insista-t-elle. Après dîner ?

— Art devrait rentrer.

— Et s'il ne rentre pas ? Vous resteriez jusqu'à son retour ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Je ne vois pas comment je le pourrais.

— Je vivais dans ma famille jusqu'à ce que nous – Art et moi – nous sauvions à Santa Rosa. Hier soir, après votre départ, je me suis sentie très mal. Je n'ai pas l'habitude de rester seule.

— Vous m'avez toujours fait l'effet d'être indépendante.

— On pourrait peut-être aller au cinéma.

— Non, dit-il. Je ne peux pas vous emmener au cinéma, Rachel. Je vais dîner avec vous et puis je m'en irai.

— Qu'est-ce que je vais faire ? gémit-elle.

— J'ai été dans la même situation durant des années, riposta-t-il. Quand on s'est séparés, Pat et moi, j'ai cru que j'allais devenir fou. Pendant quinze jours, je ne savais pas ce que je faisais. C'est quelque chose avec quoi on doit s'habituer à vivre. D'ailleurs, ce ne sera sans doute pas votre cas ; je suis sûr qu'il va revenir. Mais si d'aventure il ne revenait pas, il faudra affronter cette absence toute seule. N'est-il pas vrai ? Vous êtes la seule personne à qui je puisse parler aussi franchement.

— C'est l'idée qu'il est allé là-bas... soupira-t-elle.

— Je sais bien. Mais depuis un an maintenant elle sort avec Bob Posin, et tous les soirs je me couche avec cette pensée en tête.

— C'est ainsi que les choses se terminent ?

— Pas toujours.

Après avoir allumé le gril, elle mit le steak dans le four.

— Rachel, reprit-il, s'il est là-bas, et que j'aille le chercher, cela ne résoudrait rien. Et, hier soir, c'était vous qui le disiez. Vous étiez la première à le dire.

— J'ai envie d'aller au cinéma, lança-t-elle. Si vous refusez de m'y emmener, j'irai seule, ou je passerai au Dodo et, le premier copain sur lequel je tombe ou même le premier venu, je lui demanderai de m'y emmener.

Le dos tourné, elle implora :

— Alors, s'il vous plaît, emmenez-moi.

— Vous feriez ça ?

Il l'en croyait bien capable.

— Emmenez-moi voir ce film sur la baleine. Nous avons un pot rempli de petite monnaie ; nous faisons des économies. Quel est son titre déjà ?

— *Moby Dick*.

— C'est tiré d'un livre. Je l'ai lu à un cours d'anglais. On lisait un tas de vieux bouquins. Ce doit être un très bon film, non ?

— Oui, acquiesça-t-il.

— Et puis on pourrait peut-être aller ailleurs...

Elle fit couler de l'eau pour laver les légumes.

— Je veux que vous restiez avec moi, murmura-t-elle. En janvier, je vais avoir mon bébé, et il faut que j'aie quelqu'un sur qui compter. C'est vous qui l'avez amenée ici ; vous savez que vous êtes responsable. J'ai réfléchi à la question et je ne plaisante pas. S'il me quitte, vous devez vous occuper de moi. C'est la première fois qu'on vous parle ainsi ?

Mais ça ne change rien ; c'est votre devoir. J'ai beaucoup de respect pour vous ; je ne vous en veux même pas. Mais je n'ai pas d'autre solution. Que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

— Je n'en sais rien, avoua-t-il.

— Ce serait tout à fait logique, observa-t-elle. À l'origine, c'est vous qui êtes venu ici et avez dit que vous vouliez m'aider.

— Vous aider tous les deux, corrigea-t-il.

— D'accord.

Son ton était raisonnable, pondéré.

— Vous avez aidé Art. Maintenant aidez-moi. Vous lui avez donné ce qu'il voulait ; alors faites en sorte que je ne manque pas d'argent, et que j'aie un toit et un travail. Peut-être cela vous paraît-il... malhonnête.

— Non, dit-il, juste un peu brutal.

— C'est vous qui l'avez cherché, rétorqua-t-elle.

Il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Sans aucun doute, cette petite était brave ; elle avait résolu le problème avec les moyens à sa disposition. Elle ne baissait pas les bras, pas plus qu'elle ne cédait à l'attendrissement sur soi-même ou à la sensiblerie. Cela tenait à son caractère, à sa logique personnelle.

— Je vais y réfléchir, promit-il.

Elle finit de préparer le dîner.

CHAPITRE 14

La porte d'entrée de l'immeuble était fermée à clé ; il savait que c'était la politique dans les grands ensembles résidentiels. Il savait aussi qu'il y avait une entrée de service par où les femmes sortaient étendre le linge. Faisant le tour du bâtiment, il entrevit, derrière les cordes à linge, les garages en retrait. Un escalier de bois branlant menait à une porte et, comme il s'y attendait, celle-ci n'était pas fermée ; une ménagère l'avait bloquée à l'aide d'un exemplaire roulé du magazine *Life*.

Il pénétra dans l'immeuble et parcourut les couloirs moquetés jusqu'à ce qu'il eût retrouvé la porte de Pat. Sans hésiter, il frappa.

— Qui est-ce ? demanda Patricia du fond de l'appartement. Un instant, s'il vous plaît.

— C'est Art, dit-il.

La porte s'ouvrit en grand.

— Quoi ? s'écria-t-elle.

Pat portait un lourd peignoir de velours ; elle devait être en train de prendre son bain. Sa chevelure était relevée en turban, et ses joues étaient luisantes et cramoisies. Serrant la ceinture de son peignoir, elle ajouta :

— Je ne t'attendais pas ; je croyais que tu devais appeler.

Elle semblait perplexe, et le temps qu'elle reprît son aplomb, il était entré.

— J'ai appelé, répliqua-t-il, mais personne n'a répondu.

— Et Rachel ?

Dans son désarroi, elle s'écarta de lui.

— Elle est sortie, dit-il.

— Il faut que je finisse de prendre ma douche. Excuse-moi.

Et de se précipiter dans sa salle de bains.

Tout en écoutant les bruits d'eau, il se demanda si elle était là quand le téléphone avait sonné. Il était alors six heures moins le quart.

— À quelle heure quittes-tu ton travail ?

— À cinq heures trente.

Donc elle n'était probablement pas là, conclut-il.

— As-tu dîné ? s'enquit-il, posté derrière la porte de la salle de bains.

— Non, mais je n'ai pas faim. Je ne me sens pas bien aujourd'hui. Je veux me coucher de bonne heure.

Pour passer le temps, Art déambula dans l'appartement. La veille, il n'avait rien vu ; ils étaient allés tout droit au lit, et Patricia n'avait même pas jugé utile d'allumer la lumière du séjour. Les gravures sur les murs l'intéressèrent, ainsi que le mobile dans le coin. Il le toucha, étudiant les matériaux, la fabrication. C'était fait à la main, constata-t-il, à partir de rubans de métal de boîtes de café et de coquilles d'œufs délicatement peintes et vernies, sans aucun doute par les soins de Pat. Le mobilier était bas, de couleur claire ; Art le trouvait à son goût. Il essaya plusieurs sièges. Leurs lignes étaient pures. Il se sentait légèrement intimidé et en même temps plein d'assurance. C'était le théâtre de son triomphe ; il n'avait rien à craindre des lieux ni de leur occupante. Il était excité et tendu, mais sans peur.

Quand elle sortit de la salle de bains, Art lui dit :

— Allons dîner à Chinatown.

Dans ce quartier, les restaurants n'étaient pas chers, et on y mangeait bien.

— Tu pourras toujours prendre un thé, ajouta-t-il.

Il était sûr qu'elle aurait envie de manger quelque chose.

— J'ai la migraine, protesta Pat. Je t'en prie, Art, pas ce soir. D'accord ? Je n'ai qu'un désir, aller au lit.

Courant à sa chambre, elle poussa la porte sans la fermer. Un bruissement de tissu parvint aux oreilles du jeune homme. Dans l'obscurité de la pièce – les stores étaient baissés –, elle s'habillait.

— Je veux t'emmener quelque part, annonça-t-il.

— Non, répliqua-t-elle. Un peu de respect. J'ai travaillé toute la journée.

— Ça te plairait, plaïda-t-il. Hé, je veux te présenter des copains.

Il pensait au loft.

Pat réapparut, vêtue d'un collant de danseuse et d'un sweater. Ses cheveux étaient toujours cachés sous son turban. Elle paraissait pressée et de mauvaise humeur.

— Laisse-moi tranquille ce soir, Art, supplia-t-elle. S'il te plaît, fais-moi plaisir.

Il la prit par la taille. Elle était si menue et si légère qu'il n'eut aucun mal ; embrassant sa bouche serrée, passive, il chuchota :

— Allons, viens.

— Je n'ai pas envie de sortir.

— Tu veux rester ici ? souffla-t-il, sans la lâcher.

Une lueur de panique apparut dans les yeux de Pat ; elle leva le nez, lui jeta un regard, le corps raidi. S'il la libérait maintenant, elle pérorerait et se tiendrait prudemment à distance, et à la fin il se ferait chasser pied à pied de l'appartement. Elle était prête à opérer une retraite stratégique. Mais tant qu'il la tenait entre ses bras, elle avait peur ; elle était trop proche de lui pour tenter quoi que ce soit.

— Si tu espères m'emmener quelque part, lança-t-elle entre ses dents, il faut que tu t'habilles mieux que ça.

— Je suis correct, non ? protesta-t-il.

— Tu as l'air d'un voyou de drugstore.

— Dommage, soupira-t-il patiemment.

— Je sortirai avec toi demain soir. Juré.

— Non, riposta-t-il. Je ne serai peut-être pas libre demain soir.

La tenant enlacée d'un bras, il tendit l'autre pour baisser les stores du séjour.

— Tu as envie de danser ? demanda-t-il.

Il alluma le meuble radio et chercha de la musique de danse.

Sans cesser de résister, elle répliqua :

— Je ne sais pas danser. Je hais la danse. Tu n'aurais aucun plaisir à danser avec moi.

Soudain, elle se dégagea. Avant qu'elle ait pu faire un pas, il la rattrapa ; elle se débattit de toutes ses forces en se tortillant, puis abandonna la lutte.

— Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, murmura-t-elle.

Il attendit à la porte tandis qu'elle prenait son sac et son manteau.

Après avoir fini de dîner, ils restèrent dans leur alcôve, isolés par des rideaux. Le serveur chinois débarrassa la table et rapporta une théière en émail cloisonné. Derrière les rideaux, clients et garçons s'agitaient bruyamment ; Art écoutait en faisant l'aimable.

En face de lui, Pat semblait moins nerveuse. Soudain pensive, elle alluma une cigarette avec son briquet et déclara :

— J'ai toujours aimé Chinatown, mais tu n'aurais pas dû m'emmener ici.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que tu ne devrais m'emmener nulle part, Art.

Elle sourit.

— Tu as le béguin pour moi, n'est-ce pas ? Mais je suis trop vieille. Un de ces jours, Bob et moi nous allons nous marier.

— Je croyais que tu étais la femme de Jim Briskin, rétorqua-t-il, ne comprenant plus.

— Je suis son ex-femme ! s'écria-t-elle.

— Mais tu sortais avec lui !

— Vous vivez dans un monde à part, vous les jeunes, dit Patricia. On échange des rendez-vous, on se fréquente... Tu as l'impression, d'être mon petit ami en ce moment, n'est-ce pas ? Tu m'emmènes dîner en ville, tu me tiens la porte. Quand tu vas me reconduire, vas-tu aussi me donner un baiser en me souhaitant bonne nuit ? Ou avons-nous dépassé ce stade ? Cela me semble quelque peu déplacé...

— Je te trouve très chic, tu sais ? la complimenta-t-il. Je veux dire, ta manière d'être, de t'habiller...

— Oui, le coupa-t-elle, je sais, Art.

Au bout d'un silence, elle reprit :

— Vous, les jeunes, vous êtes presque – comment dirais-je ? – archaïques. Tellement guindés et cérémonieux. Vieux jeu. Dire qu'on vous traite de sauvages ! Ce n'est pas vrai. Vous êtes courtois. Est-ce que vous en avez conscience ? Je crois que j'aime ça. Hier soir, tout était nouveau pour moi, à cause de tes préliminaires. Il fallait que tu dises ceci et que tu fasses cela ; tu ne m'as rien épargné. Cela a duré tellement de temps que tu m'as presque rendue folle. Mais je pensais que cela valait le coup. Cela me faisait un drôle d'effet, de tout recommencer, comme ça. Comme si c'était la première fois pour l'un comme pour l'autre.

Elle tapota sa cigarette sur le bord de sa tasse vide.

— Si tu étais lycéenne, déclara-t-il, je te jure que tu serais la plus jolie. Tu as de si beaux cheveux.

Par là, il voulait dire qu'elle était bien roulée ; il trouvait son corps sublime, mais le lui dire ne lui serait jamais venu à l'esprit.

— Je crois que j'ai été sensible à ça, enchaîna-t-elle. Tu t'es montré attentif à plein de petites choses. Tu semblais remarquer, pas une, mais toutes mes différentes facettes. Mais il te reste tant à apprendre... par exemple...

Elle leva les yeux.

— ... ne jamais dire à une femme qu'une partie de son anatomie est grosse, qu'il s'agisse de ses mains, de ses jambes ou de sa poitrine. Et, pour l'amour du ciel, n'oublie

pas que tu peux blesser une femme si tu vas trop vite. Surtout une femme qui est – elle arquait un sourcil – disons étroite. Ce que je veux dire, c'est : pendant cette phase, vas-y doucement. Laisse-la décider. Quelquefois, elle n'arrive pas à se détendre ; elle reste contractée.

Il articula, en contemplant ses mains :

— Au début, Rachel était pareille. Ça m'a pris une semaine, des tas de fois.

— Si j'étais un homme, reprit-elle, ta Rachel, je lui courrais après. Qu'est-ce que tu trouves à quelqu'un comme moi ? Je suis incapable de te donner tout ce qu'elle a. L'as-tu jamais vraiment regardée ? Je ne comprends pas. C'est peut-être parce qu'elle t'appartient, et que tu es sûr d'elle. J'aimerais lui donner des vêtements ; je suis sûre qu'elle les porterait bien. Elle a besoin d'affaires, mais actuellement tu n'as pas les moyens de lui en acheter. Pas avec ce que tu gagnes.

Art approuva d'un signe de tête.

— Il n'y a rien à espérer pour toi. Ne t'amourache pas de moi ; je n'en vaudrais pas la peine. Et de toute manière nous ne pouvons pas continuer ainsi.

— C'est ce que disait Jim Briskin, acquiesça-t-il, comparant leurs mots, le jugement qu'ils recouvraient.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Il disait que tu avais agi ainsi parce que tu étais soûle.

— C'est vrai, concéda-t-elle. Quand l'as-tu vu ?

— Il est passé ce soir.

— Comment s'est-il comporté ?

— Il voulait parler à Rachel, répondit Art.

— Oui, dit-elle. Je m'y attendais. Il est très généreux, Art. Il se fait du souci pour toi, pour elle et pour moi.

— Il m'a conseillé de ne pas m'accrocher. Il disait que tu me ferais souffrir.

— Il a raison, Art. C'est vrai.

— Il est jaloux, c'est tout.

— Non, protesta-t-elle. Il sait ce qu'il dit. Il me connaît. À certains égards, il est comme un enfant... il a de l'instinct. Il s'excite et agit sur des coups de tête ; il se laisse emporter, surtout s'il croit que c'est son devoir. Mais il voit juste. Je ne crois pas que ce soit seulement de la jalousie...

Elle éteignit sa cigarette.

Sortant de table, Art lança :

— Hé, si on y allait... Je voudrais que tu fasses la connaissance de ce type ; sa maison est bourrée de cartes et de journaux. C'est le local de notre organisation. Nous avons une Horch, une ancienne voiture nazie.

— Tu désires vraiment m'emmener là-bas ? s'enquit-elle, toujours assise, les yeux levés vers lui.

— O... o... oui, bégaya-t-il.

— D'accord, Art. Si c'est ce que tu veux.

Elle se leva ; il lui tint gauchement la chaise.

— Quel est le but de votre organisation ?

— C'est une organisation révolutionnaire, affirma-t-il, cherchant de la monnaie pour compléter le chèque.

— Vraiment ?

Elle semblait de nouveau perdue dans ses pensées.

— Quand j'étais gosse, j'étais socialiste. Socialiste à la G. B. Shaw. Est-ce que tu as lu *L'Homme et le Surhomme* ? Ou n'importe quel livre de Shaw ?

— Non, dit-il, écartant le rideau pour sortir de l'alcôve.

Elle marchait lentement, son manteau sur les épaules. Trois hommes assis à une table l'étudièrent du regard, et l'un d'eux émit une réflexion accompagnée d'un sifflement.

Maladroit à force d'empressement, il paya l'addition à la caisse et s'élança dans la rue. Pat le suivit, le visage inexpressif ; elle semblait ne pas avoir remarqué le manège du trio.

Mais lui l'avait remarqué.

Le sentier qui permettait d'accéder à l'escalier était jonché de détritrus ; Art dispersa les bouteilles et les amas de papiers à coups de pied, maugréant :

— Tout est en ruine par ici. Tu peux passer ?

Le soleil s'était couché ; l'obscurité s'épaississait.

Puisqu'elle ne répondait pas, il supposa qu'elle se débrouillait pour avancer. Il commença à gravir les marches menant à la porte blindée. Derrière lui, Pat s'était arrêtée pour rajuster sa chaussure, puis elle se remit en branle.

— Il habite là-haut, dit Art.

La porte blindée s'entrebâilla.

— Qui est-ce ? demanda Grimmelman de sa voix perçante.

— C'est moi, répondit Art. Hé, je ne suis pas seul.

Une lumière aveuglante lui illumina le visage ; Grimmelman avait allumé sa lampe à acétylène et balançait son faisceau au-dessus de la cage d'escalier.

— Emmanuel ? Monte. Décline l'identité de la dame.

Contrarié, Art répliqua :

— Ouvrez-nous.

À contrecœur, Grimmelman le fit entrer.

— C'est Rachel ? Qu'est-ce qui t'a pris de l'amener ici ? Tu n'ignores pourtant pas...

— Non, le coupa Art. C'est quelqu'un d'autre.

Le battant était ouvert, et Pat pénétra à son tour dans le loft. Les bras croisés, elle s'avança vers Grimmelman et l'apostropha en ces termes :

— C'est vous le camarade révolutionnaire d'Art ?

— Ici, c'est zone interdite, riposta Grimmelman.

Les lèvres de Pat remuèrent. Sans un mot, elle passa devant Grimmelman et alla examiner les cartes épinglées au mur. Toujours sans faire le moindre bruit, elle traversa la pièce dans le sens de la longueur, inspectant les journaux, les ouvrages, les rapports et les monceaux de documents étalés sur les tables. Frissonnant d'horreur, Grimmelman cria :

— Vous n'avez aucun droit de toucher à ces papiers.

S'adressant à Art, il demanda :

— Qui est-elle ? Qui lui a donné l'autorisation ?

— C'est un journal du SWP^[30], non ?

Elle brandissait un journal barré de titres en gros caractères noirs.

— Pendant la guerre, j'ai connu un garçon qui était au SWP.

— Avez-vous une activité politique ?

Jetant le journal, elle revint vers lui.

— Non. Il faudrait ?

Elle débarrassa une chaise d'une pile de papiers et de livres et s'assit.

— Vous savez à qui vous me faites penser ? dit-elle. Aux étudiants français d'après-guerre qui vivaient à Paris de pain et de margarine. Aux gosses qui étaient dans la Résistance à l'âge de quinze ans.

— Vous êtes allée en France ? demanda Grimmelman.

— Quelques mois en 1948. J'étais boursière.

— Comment était-ce là-bas ?

— Les gens étaient très pauvres. À quoi tout ceci est-il destiné ? Êtes-vous membre d'un groupe organisé ?

— I... i... il va renverser l'ordre établi, intervint Art.

— Je vois, ironisa Pat.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment d'en discuter, déclara Grimmelman. Si vous étiez affiliée au SWP, vous êtes probablement en relation avec des éléments qui nous sont hostiles.

Grimmelman s'affaira avec sa documentation et choisit d'ignorer la visiteuse. Il était clair qu'il la désapprouvait et ne voulait pas lui parler.

— Regarde ça, fit Art, montrant un fusil M-1 à Pat.

Comme toujours, l'arme était luisante de graisse.

— Je vois, répéta-t-elle, sans y toucher.

— Pourquoi le lui montres-tu ? gronda Grimmelman.

— Ah, mince ! s'écria Art, exaspéré. Que crois-tu qu'elle v... v... va faire ? Je te dis qu'elle est OK ; je la connais.

Il tendit le M-1 à Pat, voulant qu'elle le prenne dans ses mains. Mais elle refusa. Déconcerté, il le reposa sur le râtelier. Pat ramassa un livre sur une table, l'ouvrit, puis le mit de côté.

Leur tournant ostensiblement le dos à tous les deux, Grimmelman compulsait des journaux. Il les emporta vers une carte dans un coin et transcrivit des informations sur la carte. À part la respiration sifflante de Grimmelman et le grattement de son stylo, la pièce était silencieuse.

— Partons, dit Art.

Elle resta assise, et il crut qu'elle ne voulait pas s'en aller. Mais brusquement, comme après coup, elle se leva et se dirigea vers la porte.

— Quelle heure est-il ? lui demanda-t-elle en descendant l'escalier.

Ni elle ni Grimmelman ne se saluèrent ; planté devant sa carte, Grimmelman se consacrait à ses archives, les épaules voûtées, le nez baissé et frémissant. Il renifla et leva la tête pour se frotter la joue du dos de la main. En les voyant partir, il poussa une sorte

de rire hennissant. Dès qu'Art eut fermé la porte, il se précipita pour mettre les verrous.

Pat était déjà sur le sentier et s'éloignait prudemment en direction de la rue.

— C'est vraiment bizarre, là-haut, lança Art.

— Il se prend au sérieux, n'est-ce pas ? répliqua Pat. Quel âge a-t-il ? Il est plus vieux que vous autres.

— Je ne sais pas, dit-il, désireux d'oublier toute l'histoire.

— Ça sent le renfermé, le graillon. Est-ce qu'il mange et dort sur place ?

— O... o... ouais, marmonna Art.

— Comment gagne-t-il sa vie ?

— Il travaille à la conserverie, je crois. À l'automne.

— Comment as-tu pu rencontrer un tel personnage ?

Elle attendait devant l'auto, sur le trottoir.

— Il traînait souvent au Dodo, répondit Art.

— C'est un original. Ses livres ont dû lui coûter cher.

En montant dans l'auto, elle demanda :

— Veux-tu conduire ? Y a-t-il un autre endroit que tu désires me faire connaître ?

— Ça te dirait de voir la H... h... horch ? suggéra-t-il, une fois installé au volant.

— Comme tu veux.

— C'est une voiture très rare, dit-il. Tu n'en as jamais vu de pareille.

Comme ils roulaient dans la rue sombre, Art ajouta :

— Peut-être que ça ne t'int... t... téresse pas...

Elle répéta :

— Comme tu veux.

Sa voix trahissait l'indifférence, comme si tout lui était égal. Elle lui parut infiniment lointaine.

De chaque côté défilaient des entrepôts et des installations industrielles. Les réverbères étaient peu nombreux et très espacés. À un moment, il aperçut un bus garé à un carrefour ; le conducteur était seul à l'intérieur et lisait une revue.

Mauvais présage, pensa-t-il, avant de tourner à droite pour repartir vers le centre-ville.

Lorsqu'ils traversèrent Columbus, Pat s'enquit :

— Est-ce qu'on va dans un endroit spécial ?

— Non, avoua-t-il.

— Alors pourquoi ne pas s'arrêter là ?

Devant eux, il y avait une boîte de nuit ; une enseigne au néon vert et bleu s'allumait et s'éteignait à la vitesse de l'éclair. Des autos et des taxis stationnaient à proximité. Un vélum de toile était tendu de la porte du club jusqu'à mi-trottoir ; plusieurs hommes en smoking se tenaient dans l'entrée. Une femme en robe de soirée et étole de fourrure vint les rejoindre.

— Là ? répéta Art.

— J'ai envie de prendre un verre.

— Je ne peux pas entrer.

— Alors, allons ailleurs, suggéra Pat. Quelque part à North Beach.

— Non, dit-il.

— La tenue de soirée n'est pas de rigueur dans les boîtes de North Beach.

— Je ne peux pas entrer parce que je n'ai pas l'âge.

— Tu n'as rien à leur présenter ?

Il n'avait qu'une fausse pièce d'identité, une carte de l'Air Force qu'il avait empruntée. C'était trop risqué. Si on lui demandait son permis de conduire ou sa carte de sécurité sociale, il était perdu.

— Revenons à la maison, dit-il. Chez toi.

— Alors la sortie est finie ?

Sans la regarder, il savait qu'elle souriait.

— Ce n'était pas une soirée inoubliable, fit-elle.

Étirant les bras, elle ajouta :

— De toute façon, je ne devrais pas sortir les jours où je travaille. Demain, il faut que je me lève à sept heures.

— Tu veux reprendre le volant ? demanda-t-il.

— Non. Je voudrais être chez moi le plus tôt possible.

Et pour comble, elle souriait, ruminait-il. Elle prenait plaisir à la situation ; ça l'amusait.

— Que pense Rachel de ton camarade révolutionnaire ?

— Pas grand-chose.

— Je n'ai pas l'impression – comment s'appelle-t-il ? – qu'il aime les filles.

— Non, admit-il.

— Il ne t'a jamais fait des avances ?

— Non.

— Il y en a beaucoup à San Francisco. Dans le temps, Jim est sorti avec une fille dont le mari était pédéraste. Il a eu une liaison avec elle. C'est ce qu'il m'a dit, en tout cas. C'était il y a longtemps.

Il poussa un grognement.

— Le sexe est mystérieux, pontifiait maintenant Pat. Je ne suis pas du tout persuadée que ce soit un instinct... plutôt une habitude ou un désir standardisé. Ou encore des sensations qu'on n'a jamais eues et dont on voudrait faire l'expérience. Il y a tout un côté illicite là-dedans. L'interdit, la transgression. Quelque chose qu'on n'est pas censé savoir. Les réclames suggèrent ; elles ne disent jamais l'exacte vérité. On fait de la publicité au moyen d'allusions et de mots ambigus. Comme les paroles dans les chansons de variétés. Lorsque j'étais adolescente, on écoutait encore Glenn Miller. Je me souviens, pendant la guerre... on réunissait nos disques de Benny Goodman et de Glenn Miller^[31], à six ou sept, et on se les passait sans arrêt, couchés par terre. Frank Sinatra – elle pouffa de rire – je me rappelle Frankie... au hit-parade. Lui et Bea Waine. *I've Got Spurs That Jingle, Jangle, Jingle*^[32].

Elle se mit à fredonner.

— C'était... quand était-ce ?... en 1943, je pense.

Il ne fit aucun commentaire.

— C'était à l'époque où les Russes étaient nos amis, poursuivit-elle. Quand ils ont

arrêté les Allemands à Stalingrad.

Baissant la vitre, elle accouda son bras à la portière. Le vent froid du soir s'engouffra dans l'auto, se mélangeant à l'air tiède du chauffage.

— Quand j'ai été plus âgée, reprit-elle, on connaissait tous les différents airs à la mode.

Quel était le premier ? *Bei mir bist du schön*^[33]. J'étais au lycée. Et aussi *The Lambeth Walk*. En fait, on croyait ce que racontaient les paroles. Est-ce que les jeunes y croient toujours ?

— Non, fit-il.

— Même pas à l'espoir d'un soir^[34] ?

— Non.

— Je me souviens d'une chanson qui m'a toujours plu, la joue-t-on encore ? *I'll Build a Staircase to the Stars*^[35]. Je la préférais aux autres. La musique que Jim passe au « Club 17 »... je n'arrive pas à me faire à la chambre d'échos de Mitch Miller^[36]. C'est si... boursouflé. Et la façon de chanter, on ne sait pas si c'est un homme ou une femme. C'est comme Johnny Ray^[37] ; il mélange tout : grande musique, swing noir, mélodie sirupeuse... Un véritable méli-mélo.

— Certains morceaux ne sont pas si mauvais, objecta-t-il.

— Tu écoutes le « Club 17 » ? Oui, je crois que tu me l'as dit. Tu l'écoutais jusqu'à la semaine dernière.

— Rachel l'adore, ajouta-t-il.

— Ne trouves-tu pas que c'est sans doute la meilleure émission de l'après-midi pour les jeunes ?

Il approuva d'un signe de tête.

— Et les dancings ? Est-ce qu'il faut avoir vingt et un ans pour pouvoir y entrer ?

— Non, répondit-il.

— De penser à ces vieux airs me donne envie de danser. Mais il est trop tard. Ce sera peut-être pour une autre fois. Je n'ai jamais pu emmener Jim danser. Il est toujours si emprunté ! Est-ce qu'il y avait des bals à ton lycée ?

— Oui, dit-il.

— Toutes les semaines ?

— Oui.

— Le vendredi ?

— Oui.

— Est-ce que les garçons s'alignaient tous du même côté ?

Devant eux apparut la résidence de Pat. Il ralentit pour chercher une place de stationnement.

— On est arrivé ? s'enquit Pat. Dommage !

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Il n'est pas encore si tard. J'aurais bien aimé aller m'asseoir quelque part et – pourquoi pas ? – écouter une petite formation en sourdine. Juste un groupe de rhythm' n'

blues ou peut-être un chanteur folk. Bob Posin et moi, on devait aller écouter June Christy^[38]... elle est de passage à San Francisco. Elle joue avec Stan Kenton^[39]. Jim et moi, on va voir Kenton chaque fois qu'il passe.

Elle se reprit :

— On y allait, du moins.

Il se gara et coupa le contact.

— Eh bien, lança-t-elle malicieusement, je pense que c'est fini.

— Tu changes vite d'avis, constata-t-il.

— C'est vrai ?

Nerveusement, elle tambourinait avec ses ongles sur le flanc métallique de l'auto.

— Tu sais bien que je ne peux pas t'emmener dans ces endroits.

— C'est fâcheux.

Ouvrant la portière, elle descendit sur le trottoir. Quand il eut fait le tour, il la vit se diriger nonchalamment vers la porte d'entrée de son immeuble ; elle paraissait joyeuse, et il ne comprenait pas pourquoi.

Une voiture qui passait joua de l'avertisseur. Pat se retourna. La voiture s'arrêta à côté de la Dodge. La vitre s'abaissa, et un homme se glissa sur la banquette pour passer la tête à la portière.

— Où étais-tu ? cria-t-il. Je suis passé deux fois ce soir.

Elle fit un pas vers lui.

— Oh, j'étais sortie, répondit-elle.

— Qui est avec toi ? Un instant.

L'homme tira sur le frein à main et émergea de son véhicule.

— Tu m'as causé bien du souci. La dernière fois que je t'ai vue, tu m'as raconté que tu étais malade. J'ai pensé que tu avais peut-être une intoxication alimentaire.

— Bob, dit-elle, voici Art Emmanuel.

Le nouvel arrivant tendit la main. S'adressant toujours à Pat, il s'anima :

— Sais-tu où j'étais toute la journée ? Occupé à discuter avec les commerciaux de la bière Bürgesmeister. Ils vont sans doute prendre une heure entière tous les soirs, de onze heures à minuit. N'est-ce pas formidable ?

— Est-ce que ce sera de la variété ou de la musique classique ? s'informa Pat.

— Un compromis entre les deux. Boston Pops et Morton Gould. Rien de trop indigeste.

Il leva un sourcil.

— Êtes-vous fatigués ? demanda-t-il.

— Non, pas particulièrement.

— Voulez-vous...

Il esquaissa un grand geste. Elle épiait Art du coin de l'œil.

Avec une grimace, Bob proposa :

— Ça vous dirait le Scoby's Place ? Ralph Sutton^[40] s'y produit. On pourrait y passer un moment.

— Avec plaisir ! s'écria-t-elle.

— Alors, c'est d'accord, déclara Bob Posin.

— Tu ne peux pas venir, n'est-ce pas ? lança Pat à Art. Ils te demanderaient ta carte d'identité.

Tout en toisant Art, Bob Posin l'interrogea :

— Ne t'ai-je pas déjà vu dans les parages de la station l'après-midi ? vers quatre heures ?

— Art est un fidèle auditeur du « Club 17 », expliqua Pat. Ou plutôt était. Avant le scandale.

— Oh, je vois !

Bob hocha la tête.

— Bon, on y va ?

À l'intention d'Art, il ajouta :

— Peut-on te déposer quelque part ?

De la poche de sa veste, Art sortit un couteau à cran d'arrêt qu'il avait dérobé parmi tout l'arsenal du loft. Pat entrevit le couteau, le reflet de la lame.

— Bob... murmura-t-elle d'une voix faible, étranglée.

Elle leva le bras en un geste de défense.

— Vas-y tout seul. Je n'ai envie d'aller nulle part.

— Quoi ! s'exclama-t-il.

Abasourdi, il ouvrit puis referma la bouche d'exaspération.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu n'as qu'à y aller sans moi, insista-t-elle. Je t'en prie.

Elle s'écarta de lui et se sauva vers l'entrée de l'immeuble.

— Je ne saisis pas, protesta-t-il.

En secouant la tête, il descendit du trottoir et refit le tour de sa voiture.

— Tu es sûre que ça va ? lui cria-t-il.

— Oui, dit-elle. Je n'en mourrai pas. Je te verrai demain à la radio. D'accord ?

Brandissant toujours son couteau, Art fit mine de suivre Bob Posin. C'était la première fois qu'il avait sur lui un couteau de ce calibre ; durant les opérations de l'Organisation, l'arme blanche n'intervenait jamais. Ne sachant pas à quelle distance il devait se tenir – il n'imaginait même pas qu'on pouvait la lancer –, il se rapprocha de Posin et le serra de près pendant que l'autre ouvrait sa portière. Le couteau était dissimulé dans les plis de son veston de sport. Depuis le hall de l'immeuble, Pat observait la scène, la main sur le visage, les doigts écartés.

— Ravi d'avoir fait ta connaissance, petit, dit aigrement Bob Posin. On aura sans doute l'occasion de se revoir.

Art ne souffla mot ; il ne savait pas s'il serait capable d'articuler un son. Sa gorge était serrée, et il avait peine à respirer.

— Eh bien, conclut Posin, bonne nuit.

Il claqua la portière, s'installa au volant et fit un signe de la main à Pat.

— Bonne nuit, cria-t-elle.

Bob Posin démarra.

Revenant auprès d'elle, Art lui demanda :

— Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ?

Il referma son couteau et l'enfouit dans sa poche. Sous le poids, sa veste pendit d'un côté et sa poche forma une bosse.

— Rien, balbutia Pat.

— Rentrons, décida-t-il.

Ils montèrent l'escalier jusqu'à son appartement. Après avoir déverrouillé la porte, elle s'enquit :

— Que comptais-tu faire ?

— Juste me débarrasser de lui, répondit-il.

— Est-ce que tu l'aurais attaqué ?

Il referma la porte derrière eux.

— Je suis fiancée avec lui, protesta-t-elle. On va se marier.

— Et alors ? s'emporta-t-il. Qu'est-ce que ça me fait ?

Il s'éloigna d'elle, bouleversé et furieux.

— Dans quel guêpier me suis-je fourrée... murmura Pat.

Allant à la cuisine, elle se posta toute seule devant l'évier en se tordant les mains. Elle était pâle, et sa voix fluette et mal assurée.

— Et si tu me permettais de rester chez toi ce soir ? suggéra-t-il.

— C'est... impossible.

— Pourquoi ?

Elle fit volte-face.

— Tu es cinglé. Tu ne vaux pas mieux que ton copain pédé ! Comment ai-je pu m'afficher avec toi ? Mon Dieu !

Elle plaqua ses mains sur sa figure.

— Espèce de petit taré ! Je donnerais n'importe quoi pour n'être pas allée là-bas avec Jim. Mais à quoi ça sert de l'accuser !

— Je veux seulement rester, l'implora-t-il. Qu'est-ce que ça peut bien faire ? En quoi est-ce d... d... différent de ce qu'on a fait ?

— Écoute...

Pat marcha dans sa direction, puis obliqua vers un fauteuil. En s'asseyant, elle reprit :

— Je suis fatiguée, je ne me sens pas bien, et pour rien au monde je ne repasserai par où je suis passée la nuit dernière. Qu'est-ce qu'il y a ? Es-tu déjà prêt à recommencer ?

Elle inspira péniblement à fond.

— Dire que mon seul tort, c'est d'avoir voulu aller acheter une bouteille. Je n'avais même pas envie d'y aller, je voulais que ce soit toi qui y ailles.

Brusquement, elle sauta sur ses pieds.

— Reste ici si tu veux, lança-t-elle. Moi, je m'en vais.

Et, sans un regard, elle se dirigea vers la porte.

Il s'élança à sa poursuite, l'attrapa par l'épaule et lui donna un gnon à l'œil. En silence, elle partit à la renverse, les bras écartés ; elle s'affala contre le mur, puis par terre. Sa tête heurta le sol, et elle demeura étendue, les yeux clos, un bras plié sous elle et les deux jambes remontées. À côté d'elle, son sac s'était vidé de son contenu ; un tube de rouge, des crayons et un miroir de poche s'étaient répandus sur le tapis. Il était un peu étonné qu'elle se fût évanouie si facilement. La prenant dans ses bras, il la porta jusqu'au canapé.

Son corps était flasque, et elle ne bougeait pas. Elle était complètement inconsciente. Quand il la lâcha, elle s'effondra en avant ; son menton vint se coincer contre sa clavicule. Des boucles de cheveux bruns lui recouvrirent le front. La chair autour de l'œil commençait à enfler ; elle allait avoir l'œil au beurre noir. Maintes fois dans son enfance, son père avait battu sa mère ; une fois, elle avait gardé l'œil fermé pendant une semaine. Une autre fois, se souvint-il, tandis qu'il contemplait Patricia, planté devant le canapé, les voisins avaient appelé la police. Ses parents se bagarraient d'un bout à l'autre de l'année ; cela faisait partie de son univers.

Patricia gémit en remuant. Sa main se leva ; ses doigts tâtèrent son front, son œil.

— N'y touche pas, dit-il.

Ses yeux s'ouvrirent peu à peu ; ils étaient vides et vitreux. Pendant un long moment, elle parut ne pas le voir.

— Qu'est-ce que tu veux ? s'enquit-il.

Elle avait toujours le regard vague. Son nez s'était mis à couler ; il se pencha et la moucha du bout des doigts. Ensuite, il alla à la cuisine préparer une poche de glaçons qu'il enveloppa dans une serviette. À son retour, il la retrouva consciente ; elle s'était redressée et cachait son visage derrière ses mains.

— Ô mon Dieu ! gémit-elle d'une voix chevrotante, presque inaudible.

Il s'assit à côté d'elle et lui appliqua la poche glacée contre l'œil. Finalement, elle la lui prit des mains.

— Tu m'as frappée ? articula-t-elle tant bien que mal.

— Ouais, fit-il. Tu p... p... partais.

Se renversant contre les coussins, Pat se reposa. Ni l'un ni l'autre ne souffla mot.

— Art, balbutia-t-elle à la fin.

— Quoi ? dit-il.

Elle posa la poche sur l'accoudoir du canapé.

— Art, on ne doit jamais frapper une femme.

Il demeura muet.

— Va me chercher un miroir, s'il te plaît ? demanda-t-elle. Dans la salle de bains.

Lorsqu'il lui eut apporté le miroir, elle inspecta sa figure, la palpa, comprima son œil.

— Il va n... n... noircir, lui confia-t-il.

Elle posa son miroir.

— Comment peut-on frapper une femme ?

— Tu m'abandonnais.

— C'est la première fois que quelqu'un me frappe, bredouilla-t-elle. Je n'arrive pas à y croire.

Elle se mit sur son séant, s'écarta de lui.

— Je n'arrive vraiment pas à y croire. Mon Dieu, Art, tu m'as frappée !

À présent, elle le regardait fixement et refusait de baisser les yeux.

Se sentant gêné, il se leva pour arpenter la pièce.

— Je ne comprends pas comment tu as pu faire ça, reprit-elle. Jusqu'ici je n'avais jamais vu personne lever la main sur une femme. Une chose pareille est-elle donc possible ?

Elle reprit la poche de glace et la pressa contre son œil. Sa voix tremblait encore d'incrédulité lorsqu'elle lui demanda :

— Tu es vraiment capable d'agir ainsi ? As-tu déjà... frappé ta femme ? Est-ce que tu la bats ?

— Non, avoua-t-il.

— Ô mon Dieu ! s'écria-t-elle. Seigneur Dieu !

CHAPITRE 15

Ce fut la pendulette qui la réveilla. La chambre, avec ses régions indistinctes, était grise à la lumière de l'aube ; Pat s'extirpa péniblement du lit, trouva la pendulette et éteignit la sonnerie.

Son corps se rappelait à elle ; tous ses muscles, toutes ses articulations. Ses côtes lui faisaient l'effet d'être fêlées ou bien cassées ; elle demeura immobile, tressaillant de douleur. Abaisant le bras, elle se massa la taille. Sa peau s'irritait au toucher. Ils n'avaient pas arrêté de la nuit. Après avoir rabattu les couvertures, elle porta sa main à son visage et tâta le cerne durci et gonflé autour de son œil.

À son côté, encore endormi, reposait Art Emmanuel, la tête enfouie dans les oreillers. Aux premiers rayons de soleil, ses cheveux blonds paraissaient décolorés, d'un blanc pur, immaculé.

Pat ne savait pas si elle pourrait se lever. Un long moment, elle resta simplement assise, sans effleurer son œil, tâchant de ne plus y penser. À huit heures, elle glissa enfin à bas du lit, s'enveloppa dans son peignoir et, d'un pas raide, suivit le couloir menant à la salle de bains. Même ses plantes de pied étaient douloureuses ; toute sa chair était raide, sèche, cassante. Comme une balle de maïs desséchée, se dit-elle.

Face à la glace de la salle de bains, elle examina son œil. Tout le contour était d'un noir bleuâtre, si enflé que la paupière était presque close. Quand elle l'aspergea d'eau fraîche, l'œil se ferma ; pendant un instant, elle ne put le rouvrir. Cela la brûlait terriblement, et elle songea : Voilà donc l'effet que ça fait. Voilà à quoi ça ressemble.

Il était hors de question d'aller à la radio. Elle se demanda combien de temps dureraient l'ecchymose et l'enflure. Deux jours ? trois ? En outre, cette partie de sexe interminable l'avait mise sur les genoux. Une fois, à l'époque du lycée, elle avait grimpé au sommet du mont Tamalpais en compagnie de deux autres filles. À la fin de l'escalade, elle était harassée, mais ce n'était rien à côté d'aujourd'hui. Son épuisement était total, absolu.

Elle prépara du café. Le temps qu'il chauffe, elle s'alluma une cigarette. Quand le café fut prêt, elle se sentait déjà mieux. Elle mangea un peu de fromage blanc, un toast sans beurre, but son café, puis lava son bol. Comme elle avait mal à la tête, elle prit deux cachets d'aspirine, debout en peignoir devant l'évier, les pieds nus sur le carrelage. Après quoi elle regagna la chambre.

Art dormait toujours. Un de ses bras était déjeté, la main ouverte, les doigts pendant hors du lit. Ses vêtements étaient entassés avec ceux de Pat, sur le fauteuil près du lit. Il n'avait pas du tout l'air fatigué, ce qu'elle attribua à cette vigueur dont elle parlait tant.

Maintenant elle l'avait devant elle, cette vigueur, ici même, couchée dans son lit.

Elle prit certains de ses vêtements sur le fauteuil et commença à s'habiller. Mais elle n'en avait pas la force. Il était huit heures trente. Elle passa dans le séjour et téléphona à la station.

— Allô ? dit-elle. C'est Patricia.

— Que se passe-t-il, Patricia ? répondit Ted Haynes.

— Je me demandais si vous verriez quelque inconvénient à ce que je reste à la maison

aujourd'hui ?

Ayant la voix rauque, elle n'avait aucunement besoin de la forcer.

— Je crois que j'ai attrapé la grippe. Qu'en pensez-vous ? Cette année, je n'ai encore jamais manqué un jour.

Ted Haynes énuméra une longue liste de médicaments à acheter, lui conseilla de garder le lit jusqu'à ce qu'elle aille mieux, lui souhaita bonne chance et puis raccrocha.

Garder le lit, songea-t-elle. Voilà qui ne manquait pas d'ironie.

Retournant dans sa chambre, elle jeta son peignoir sur le fauteuil, avec le reste de ses vêtements, et puis, soulevant les couvertures, se fourra au lit auprès de son amant endormi.

Dans la pénombre de la chambre, elle se pencha au-dessus de lui, les coudes posés sur l'oreiller, son visage près du sien. Elle l'effleura de la bouche et posa ses mains sur les joues du garçon, lui soulevant la tête dans ses paumes pour mieux le dévorer des yeux. Ensuite, elle écarta les couvertures et s'étendit sur lui ; elle pressa son corps contre son torse, son visage, ses jambes, ses hanches et ses pieds. Comme il était chaud ! Elle sentait son cœur battre ; il palpitait contre ses seins, actif et vigilant dans le fond intime de son être. L'entendant respirer, elle plaqua son oreille contre son torse et, accroupie là, écouta, cramponnée à lui. Elle s'endormit dans cette position.

Plus tard, lorsque le jour eut investi la pièce, elle fut réveillée par la pression de ses bras. Art avait les yeux ouverts et lui souriait de dessous elle ; il l'étreignait et la retenait prisonnière, la serrant aux endroits où elle avait mal, où elle souffrait le plus.

— Oh, non ! s'écria-t-elle. Je ne peux pas... c'est assez.

— Oui, acquiesça-t-il.

Pat se laissa glisser sur le côté, mais il ne la lâcha pas.

— Tu devrais être épuisé, murmura-t-elle, émerveillée. Mort de fatigue.

— Tu t'es levée ? s'enquit-il. Il y a un p... p... petit moment, tu avais disparu.

— J'ai déjeuné.

— Ton œil n'est pas beau.

— Je ne peux pas aller travailler, l'informa-t-elle. Je ne peux pas sortir dans cet état.

Elle se dressa sur son séant, dégagea ses doigts des siens et porta la main à son visage afin d'explorer son nez et son front.

— Est-ce que ça descend ?

— Un peu.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Attendre que ça passe, répondit-il. Tu n... n... n'as jamais eu un œil poché ?

— Non.

Elle se recoucha, les genoux remontés pour l'empêcher d'approcher.

— Laisse-moi tranquille, ajouta-t-elle.

Les couvertures lui grattèrent la joue ; il les borda autour d'elle, prenant soin de bien la couvrir. Ce geste de sa part la réconforta.

— Merci, souffla-t-elle.

— Tu es encore très chouette, déclara-t-il, même avec ça.

— Tu te rappelles quand on est montés aux Twin Peaks ? lança-t-elle. Tu m'as dit que

tu m'aimais.

— Ouais, dit-il.

— C'est vrai ?

— Ouais, bien sûr que je t'aime.

— Alors comment as-tu pu me frapper ?

Elle se tourna pour lui faire face.

— Comment peux-tu faire une chose pareille à quelqu'un que tu aimes ? Art, ne refais jamais ça. Tu me le promets ?

— Tu m'abandonnais.

— Je sortais, je ne t'abandonnais pas.

— Qu'est-ce que j'étais c... c... censé faire, rester planté là ?

— Et ce couteau... où l'as-tu trouvé ? Chez ton horrible copain ? Tu ne devrais pas te mêler de ce genre d'histoires, Art. Ne le comprends-tu pas ?

— C'était la première fois, murmura-t-il.

— Débarrasse-toi de ton sale couteau !

— D'accord, dit-il.

— Est-ce que tu vas vraiment le faire ? Si tu veux sortir avec moi, tu ne peux pas te conduire ainsi. Tu le sais, Art.

Il ne répondit rien.

Près de lui, elle attendait, l'oreille tendue. Comme il se taisait toujours, elle avança la main et la posa sur son corps. Ce n'était déjà pas si mal. Il n'y avait pas de quoi se plaindre. Elle se prélassa dans son lit, et le temps passa ; des heures s'écoulèrent. Le soleil monta dans le ciel, et il fit plus chaud et plus clair dans la chambre. L'atmosphère devint étouffante.

— Hé, j'ai faim ! s'exclama Art. Jusqu'à quand on va rester ici ? On se lève ?

— Tu ne seras pas toujours capable d'en faire autant, Art, dit-elle.

Nerveusement, il tournait et retournait dans le lit.

— Il doit être près de midi.

— Oui, confirma-t-elle. Il est onze heures et demie.

Elle roula sur elle-même jusqu'à se nicher contre lui et glissa un bras sous le dos du garçon, supportant tout le poids de son corps sur son poignet et son coude. Puis, elle se hissa sur lui, mais seulement de la tête et des épaules ; avec la main, elle le tenait prudemment à distance.

— Non, dit-elle. Je veux simplement te regarder.

Cela parut le déconcerter ; il n'aimait pas qu'on le regarde. Progressivement, son embarras devint manifeste.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, il y a tellement de lumière ici.

— De lumière ?

Elle se redressa.

— Oh ! chuchota-t-elle. Tu penses que c'est mal que je te voie. C'est ça ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu aimes rester au lit, à ne rien faire.

Mais elle n'en demeura pas moins assise sur ses talons, ses genoux nus dressés devant

elle, les mains posées à plat sur ses cuisses. Et le désarroi d'Art s'amplifia.

— Il n'y a rien de mal à ça, ergota-t-elle. Est-ce que tu as honte de moi ? ou de toi ?

Elle rejeta les couvertures qui s'entassèrent par terre, les laissant tous deux découverts.

— Tu as un corps superbe... tu devrais en être fier.

Il se leva, ramassa ses vêtements et s'habilla. Et elle ne se priva pas de le regarder faire.

— Allons manger, suggéra-t-il.

Sans bouger de son lit, elle répondit :

— J'ai envie de rester ici.

— Allez !

Son visage s'était renfrogné.

— Reste ici avec moi ! l'implora-t-elle.

Toujours étendue sur le lit, elle leva la main et fit un geste dans sa direction.

— Je croyais que tu étais insatiable.

À ses yeux la gêne du jeune homme ne manquait pas d'ironie.

— Maintenant que je suis reposée, tu n'en as plus envie. Ou bien n'aimes-tu faire ça que la nuit ?

— On n'est censé le faire que la nuit, riposta-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il fait noir, expliqua-t-il.

Elle éclata de rire. Quelle étrange pudeur... Que d'idées collet monté ! Des principes de l'ancien temps : hypocrisie et « pruderie », tel était le mot qui lui venait à l'esprit. Cette nuit, il l'avait étreinte jusqu'à lui rompre les os, mais maintenant, à la lumière du grand jour, il refusait même de demeurer plus longtemps dans la pièce.

— Comment était-ce ? s'enquit-elle.

— Très bien, répondit-il, ulcéré.

En outre, il ne pouvait se résoudre à en parler. C'était mal de parler, songea-t-elle, avant de compléter sa pensée : Mon Dieu ! c'était mal d'en parler devant une femme. Il peut en parler avec ses copains du drugstore ; ce doit être même probablement leur unique sujet de conversation. Mais je suis comme sa mère ou un de ses professeurs ; je ne dois rien savoir.

Elle s'aperçut alors qu'elle était tombée bêtement amoureuse de lui. L'adolescente, la jeune fille, qui était encore en elle, avait le béguin pour lui.

Mais elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver aussi du mépris. Qu'avait-il à dire ? Il était ignare, naïf ; il traînait les pieds et restait comme une souche. Mais il était beau garçon, bien bâti ; en outre, pensa-t-elle, il possédait une pureté innée. En raison de sa jeunesse. Du fait qu'il était si jeune. Il avait fait si peu de choses, en connaissait à peine davantage.

— Comment t'imaginais-tu que ce serait quand tu étais enfant ? demanda-t-elle. Est-ce que cela répond à tes attentes ? Ou bien t'étais-tu forgé tout un tas de rêves et de conceptions idéalistes... ?

Il émit un grognement.

— As-tu entendu parler des zones érogènes ? enchaîna-t-elle.

Une expression de défiance et d'horreur se peignit sur son visage ; il ne voyait pas ce qu'elle entendait par là, mais cela ne lui disait rien qui vaille.

— Je crois qu’il y en a neuf, poursuivit-elle. Chez la femme. Sans doute cela dépend-il des femmes...

Il s’attarda à la porte ; il avait peine à s’en aller. Mais ce n’était pas l’envie qui lui manquait.

— Est-ce que tu te sentiras mieux si je mets quelque chose ?

— Tu devrais te lever, rétorqua-t-il.

— Est-ce que tu savais que certaines femmes peuvent jouir en se caressant les seins ?

Il quitta la pièce. Dans la cuisine, il sortit des œufs et du bacon du réfrigérateur. Elle resta encore un moment au lit, puis se leva et enfila une jupe et un chemisier. Après quoi elle changea d’idée ; elle mit seulement un jupon qui lui arrivait aux genoux. Vêtue de ce seul atour, elle le rejoignit à la cuisine et s’assit à table.

En fumant une cigarette, elle le regarda préparer son petit déjeuner.

— Qu’y a-t-il ? lança-t-elle. Est-ce que je te dérange ?

— Va t’habiller, répliqua-t-il.

— Je n’ai pas si souvent l’occasion de faire ça, riposta-t-elle. Combien de fois dans ma vie ai-je le droit de traîner ainsi chez moi ? Je ne travaille pas aujourd’hui... je ne peux pas aller au bureau avec mon œil au beurre noir.

— Et si quelqu’un vient ?

Elle eut un haussement d’épaules.

— Et alors ! Tu peux aller ouvrir.

— Et si Jim Briskin passe te voir ?

— Oh ! s’écria-t-elle, en le dévisageant. C’est ça qui t’inquiète ?

— Je n... n... n’aime pas ça.

— Qu’est-ce que tu veux que je mette ? Désires-tu que je m’habille ? Devons-nous aller quelque part ?

Il s’installa en face d’elle et commença à manger. Quoique l’odeur du bacon lui donnât mal au cœur, elle ne bougea pas de sa place. Les volutes de sa cigarette allaient s’enrouler autour d’Art ; tournant sa chaise, il s’empiffra, l’assiette sur les genoux.

— Ce n’est pas une manière de manger, observa-t-elle.

— Va te faire voir ! marmonna-t-il, la bouche pleine, le visage en feu.

— Ta mère ne t’a-t-elle donc pas appris à te tenir à table ? Rachel ne te dit rien ? Il y a tant de choses qui te restent à apprendre. Et tes vêtements ? Tu ne peux pas porter les mêmes aujourd’hui. N’as-tu rien d’autre à te mettre ?

— Tout est à la maison.

— Alors achètes-en d’autres. Ou va les chercher.

Paresseusement, elle se renversa sur sa chaise, un bras sur le dossier.

— Pourquoi ne prends-tu pas la voiture pour aller chez toi chercher tes affaires ? Tu as également besoin de te raser.

Elle tendit la main et lui palpa le menton ; il eut un mouvement de recul.

— C’est vrai. Tu ne peux pas sortir comme ça.

Jetant sa fourchette, il quitta la table.

Elle passa à la salle de bains et finit de s’habiller. Quand elle en émergea, il était posté devant la fenêtre du séjour, les mains dans les poches arrière de son pantalon sport,

lequel n'avait plus son pli et pendait sans forme, poché aux genoux. Toute la nuit, ses vêtements étaient restés en tas sur le fauteuil.

— Est-ce que tu aimes cette jupe ? s'enquit Pat, qui avait mis une jupe bleu vif avec un chemisier blanc vaporeux.

Il ne dit rien et ne la regarda même pas.

— J'ai pensé qu'on pourrait descendre en ville faire les magasins, continua-t-elle. Puisque je suis dispensée d'aller travailler, j'ai envie de faire des emplettes. J'ai toute une liste de courses.

— Et ton œil ?

— Ça va mieux.

Elle se rendit au lavabo de la salle de bains et aspergea son visage d'eau froide. L'épiderme était décoloré, mais plus aussi dur ni aussi distendu.

— Tu ne peux pas sortir comme ça, lança-t-il depuis la porte de la salle de bains. Tu es monstrueuse.

— D'accord, dit-elle. On reste ici, alors.

— Pas question que je passe ma vie ici, s'insurgea-t-il. Je ne supporte pas de ne rien faire. De toute façon, il faut que je file chez Larsen. Je suis censé aller là-bas tous les jours.

— Très bien, acquiesça-t-elle. Fais ce que tu as à faire. Moi, je vais en profiter pour mettre à jour ma correspondance.

Après coup, elle ajouta :

— Il y a une autre chose, selon moi, que tu devrais faire.

— Laquelle ?

— Ne devrais-tu pas appeler Rachel pour la rassurer ? Elle risque de s'inquiéter à ton sujet.

— Partons, dit Art.

— Partir ? Avec toi ?

Il lui décocha un regard passionné, meurtrier.

Dégrisée, elle demanda :

— Que veux-tu dire ? Combien de temps ?

— Partons, c'est tout.

— Et mon travail ? objecta-t-elle.

— Au diable ton travail ! Fais tes valises et partons.

— As-tu de l'argent ?

— Non, dit-il.

— Alors, comment pourrions-nous partir ? insista-t-elle, retrouvant son assurance. Moi non plus, je n'ai pas d'argent. Si tu ne me crois pas, tu peux fouiller l'appartement ou même regarder dans mon porte-monnaie.

— Tu peux vendre ta voiture.

— Non, c'est impossible.

Sa présomption, le mépris absolu qu'il avait de ses intérêts la stupéfièrent.

— Je n'ai pas le bordereau de vente. Je leur dois encore mille huit cents dollars dessus. Elle ne sera à moi qu'en mai 1958.

— Tu peux toujours l'hypothéquer.

Il paraissait décidé à dilapider ses maigres biens, pensa-t-elle.

— Pourquoi veux-tu partir ? demanda-t-elle, dépassée par la tournure des événements.

Un impulsif, se dit-elle, c'était un caprice de gamin. Mais son sang-froid donnait à réfléchir, ainsi que ses prétentions.

— Quelqu'un peut passer, répondit Art.

— Qui, par exemple ?

— Jim Briskin.

— Pourquoi Jim Briskin t'inquiète-t-il tant ?

— Parce que tu es sa femme, déclara-t-il d'un ton abrupt, péremptoire.

Il l'obligea à emballer toutes ses affaires : vêtements de la penderie, médicaments de la salle de bains, produits de beauté de la coiffeuse de sa chambre, combinaisons, soutiens-gorge, bas, sweaters et chemisiers des tiroirs de sa commode. Le plus vite possible, il entassait tout sur le lit, où ses valises étaient posées bout à bout, l'une déjà pleine, l'autre à moitié. Chaque fois que Pat levait les yeux, Art avait les bras chargés de nouvelles affaires. Il n'a pas de mesure, pensa-t-elle. Mais comme il était méthodique ! Quant à elle, face à un tel déferlement d'énergie, elle se laissait porter, prise au piège, acculée.

— Quoi d'autre ? demanda-t-il.

— C'est déjà amplement suffisant, répondit-elle. Je n'ai pas vraiment besoin de tout ça.

— Alors laissons-le. Comment pourrais-je deviner ce dont tu as besoin ? rétorqua-t-il.

Prends ce qu'il te faut.

— Si tu ne me dis pas où nous allons ni combien de temps nous serons absents, je ne peux pas savoir ce qu'il me faut. N'est-ce pas logique ?

Mais l'auto occupait toutes les pensées d'Art.

— Les gens vendent bien des véhicules qui ne leur appartiennent pas. Tu dois pouvoir en tirer quelque chose.

Il décrocha le téléphone, composa un numéro. Tout en faisant ses valises, elle écoutait ; il posait des questions par monosyllabes et grognements.

Elle se morigéna : Si je ne me contrôle pas et que je me laisse entraîner, je vais lui donner ma voiture. Je le laisserai tout prendre.

— Qui était-ce ? fit-elle quand il raccrocha. Qui as-tu appelé ?

— Mon frère.

— Je ne savais pas que tu avais un frère. Il est plus âgé que toi ?

— Oui, dit-il.

Cette perspective ne présageait rien de bon : un Art plus fort, plus imposant. Le même, songea-t-elle, le même mais en plus grand.

— Il dit que tu peux vendre ton acompte, ajouta Art.

— Comment le sait-il ?

— Il tient un dépôt d'autos d'occasion.

— Cela ne change rien, déclara-t-elle. Je n'ai nullement l'intention de me séparer de mon auto.

— Combien as-tu déjà versé ?

— N’y pense plus, Art, dit-elle. J’ai besoin de mon auto.

Du tas qu’il avait posé sur le lit, elle sortit les serviettes de toilette ; ils n’en auraient pas besoin.

— Quand tu as une idée en tête, remarqua-t-elle, tu n’en démords pas. Si seulement tu arrêtais de parler de cette auto...

Elle feignit de ne pas le voir et rangea les serviettes dans la commode.

— J’ai de l’argent sur un compte livret.

— Combien ?

— Le livret est dans le tiroir.

Elle lui indiqua la table de chevet.

— Je l’avais oublié. Tu peux prendre tout ce qu’il y a dessus.

Il ouvrit le livret.

— Deux cents dollars, siffla-t-il, ravi. Ça suffira.

— Que vas-tu faire pour les vêtements ? s’enquit-elle. Tes vêtements, j’entends.

— De quoi ai-je besoin ? demanda-t-il à contrecœur.

— Tu ne le sais pas ? Dieu du ciel, ne fais-tu pas toi-même tes achats ? Est-ce qu’elle s’en charge pour toi ?

Les yeux rivés par terre, il suggéra :

— De chaussettes, je pense.

— De chaussettes, de chemises, d’un costume et de sous-vêtements.

Pat élevait la voix, et elle se souvint du mal que cela leur avait fait, de ses querelles avec Jim. Elle s’entendit prendre un ton vif, acariâtre. Mais, dessous, il y avait quelque chose de différent, un sentiment qu’elle ne reconnaissait pas.

— Tu es aussi impotent qu’un nouveau-né. Va dans un magasin de confection pour hommes et dis-leur que toutes tes affaires ont disparu. Achète-toi un costume classique, bleu, marron ou gris, à simple boutonnage. Ne prends pas de vestes de sport.

— Pourquoi non ?

— Parce que les vestes de sport te donnent l’air d’un gamin déguisé pour le samedi soir.

Il écoutait, sensible à son accent persuasif.

— Prends deux chemises sport, poursuivit-elle, et aussi des blanches toutes simples.

Soudain, la tendresse pointa sous la colère, et elle proposa :

— J’irai avec toi.

— Non, dit-il.

Mais sa décision était prise. Tout en farfouillant dans son sac, Pat continua de discourir, électrisée par une fébrilité qu’elle était impuissante à désamorcer.

— Pourquoi devrais-je te fournir une garde-robe ? C’est le monde à l’envers ! Est-ce à moi de t’acheter tes vêtements, de te nourrir, de te faire vivre ? Je t’entretiens, c’est ça ? Et moi, que suis-je censée retirer d’une telle situation ?

N’ayant pas de réponse, il baissa la tête.

— Je vais te dire une bonne chose, vitupéra-t-elle. Tu dois te trouver une femme, pas vivre sur son dos. Il faut même que je pense pour toi, il faut que je te dise comment tu dois t’habiller, et de faire attention en traversant la rue. Combien de temps penses-tu que je vais supporter ça ? Moi, je pense que j’en ai déjà assez. C’est vraiment incroyable ! Non,

mais regarde-toi !

— Calme-toi, grommela-t-il.

Mais elle ne pouvait pas se calmer.

— Sais-tu ce qui va arriver ? riposta-t-elle. C'est moi qui vais payer les pots cassés. On ne me renouvellera pas mon bail. Je vais sans doute perdre ma place. Je suis sûre que Rachel me cherche, ainsi que Jim Briskin, et je finirais par hypothéquer ma voiture. Je ne peux pas me permettre ça, Art, je ne peux pas. Et je ne reverrai plus Bob Posin. Tu n'as pas à te faire du souci. Si la police montre son nez, c'est moi qu'elle arrêtera. Détournement de mineur. Mon Dieu, tu n'es qu'un enfant ! Tu es comme un bébé, un petit garçon. Pauvre petit chéri...

L'air dédaigneux, Pat passa devant lui, évitant soigneusement tout contact ; trop près de lui, elle se méfiait d'elle-même.

Elle se réfugia dans sa chambre, ferma la porte et resta un instant immobile, puis elle se dit : Qu'est-ce qui me prend ? Ôtant sa jupe et son chemisier, elle passa un tailleur bleu. Elle se poudra plus que d'habitude, farda l'ecchymose autour de son œil. Puis elle mit des bas, des escarpins et un chapeau blanc avec une voilette. Parfait, pensa-t-elle. Restent le sac et les gants. Elle fourra ses affaires dans un sac de cuir noir, enfila des gants et ouvrit la porte. Ses muscles étaient si raides qu'elle se crut l'objet d'une malédiction ; elle était sous l'emprise de fluides invisibles. Comme si la malédiction en question s'était infiltrée jusqu'à ses centres nerveux pour s'y loger.

— Je ne crois pas qu'on remarquera mon œil comme ça, dit-elle.

— Tu as l'air d'aller à un mariage, commenta-t-il.

— C'est vrai ?

S'approchant de lui, elle s'enquit :

— Et mon œil ? Quel air a-t-il ?

— Pas trop mal. On le v... v... voit encore.

Mais elle perçut son admiration ; elle savait que ce tailleur lui seyait. Dans ses yeux, elle vit la réponse qu'elle attendait.

— Jim aime ce tailleur, dit-elle.

— Tu es très bien, souffla-t-il, bien décidé à ne pas en dire plus.

Disparaissant à son tour dans la salle de bains, il consacra beaucoup de temps à sa coiffure. Elle patienta, sachant qu'il s'arrangeait de son mieux.

Son ensemble lui donnait un sentiment de supériorité. Elle en était comme grandie, fortifiée. Elle déambula dans l'appartement en fumant, marquant des haltes pour s'assurer que les choses avançaient. Cet état euphorique la rendait nonchalante et sûre d'elle. Art, dans la salle de bains, s'appliquait devant la glace ; elle entra pour voir où il en était. La glace lui renvoya leur reflet commun. Comme il était costaud à côté d'elle ! Mais ils formaient un beau couple, tous les deux ; elle avait l'air soignée et élégante. C'était une immense satisfaction personnelle, et elle sut la savourer. Elle se sentait riche, exubérante ; de le guider confortait son essence aristocratique.

— Il faut que tu te rases, le tança-t-elle.

— Avec quoi ?

Retournant dans la chambre, elle posa une des valises sur le bras du fauteuil, l'ouvrit

et, d'une poche latérale, sortit un paquet enveloppé de plastique.

— Tu peux utiliser le mien.

Il fut stupéfié de découvrir un véritable rasoir avec des lames. À côté du paquet de plastique, il y avait une boîte bleue ; sur le flanc de celle-ci étaient gravés des caractères recherchés et, au moment où il prit le rasoir, il lut les caractères, lentement, l'air incrédule. Le désarroi qui se peignit sur sa figure était si aigu qu'elle dut plaquer sa main sur sa bouche pour ne pas éclater de rire.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

Il demeura muet, les yeux écarquillés à la vue de la boîte.

— Oh ! s'écria-t-elle, faisant l'innocente. Mon diaphragme. Je l'avais l'autre soir. Tu n'as pas remarqué ?

Il n'avait toujours pas retrouvé l'usage de la parole.

— Non, reprit-elle, je ne crois pas que tu l'aies remarqué. C'est indispensable.

Elle ne put résister à la curiosité.

— Est-ce que Rachel en a un ?

— Non.

— Sais-tu ce qu'est un diaphragme ?

Les lèvres d'Art remuèrent à peine.

— Bien sûr.

— Elle peut en avoir un maintenant, l'informa-t-elle. Maintenant qu'elle est mariée. Elle devrait en avoir un. Dis-le-lui. Quel moyen utilisez-vous à la place ?

— Auc... c... cun.

— Elle a tort. Un diaphragme représente le maximum de sécurité. Elle peut aller chez un gynécologue pour s'en faire prescrire un. On prendra ses mesures, et puis elle pourra l'acheter dans n'importe quel drugstore. Celui-ci nous appartient, à moi et à Jim... Je l'ai depuis que nous nous sommes mariés. Selon les lois californiennes de la communauté légale, la moitié est à lui.

Cela l'amusait, et elle le suivit de nouveau dans la salle de bains. Les bras et la figure d'Art disparurent sous le jet d'eau du robinet du lavabo ; lui tournant le dos, il se hâta de se rincer et de se savonner.

Pendant qu'il se rasait – dénudé jusqu'à la taille –, elle resta adossée au montant de la porte, les bras croisés. La salle de bains était chaude et pleine de buée, et Pat pensa à une grotte douillette où l'on était isolé du monde, comme dans un ventre. Les bruits d'eau noyaient les autres sons. L'odeur du savon à raser lui emplit le nez, cette odeur si douce, si évocatrice.

— Jim se rase deux fois par jour, dit-elle. Il a la barbe dure ; le matin, on dirait une râpe. Est-ce que beaucoup d'hommes se rasent aussi souvent ? Je suis sûre que le besoin de se raser est vraiment le pire des deux.

— Des deux quoi ?

Après s'être de nouveau rincé, il entreprit de se sécher et enfouit son visage dans une serviette.

— Tu ne le sauras pas, riposta-t-elle, le taquinant, se jouant de lui.

Elle vint plus près, et brusquement sa gaieté s'évanouit, laissant place au désir ; elle

noua ses bras autour de ses reins nus et l'étreignit le plus légèrement possible. Elle se retint de le serrer avec toute sa passion.

— Attention ! s'écria-t-il, d'un air un peu craintif.

Alors Pat sut, avec certitude, qu'elle lui avait enfin dévoilé la véritable nature de ses ambitions. Aussitôt, elle le lâcha ; troublée et confuse, elle battit en retraite.

Mon enfant, pensa-t-elle. À présent, il remettait sa chemise et la boutonnait. Un gamin maussade, se dit-elle, dominant sa faim de lui pour mieux permettre à ses simples rêves, à ses désirs et à ses illusions de défiler dans son esprit. Les scènes se succédaient, et elle les revivait, y retrouvant de vieux fantasmes qui l'avaient toujours obsédée sans jamais pouvoir devenir réalité. Elle attendit tranquillement qu'ils s'estompent. Mais ils étaient toujours là et le seraient toujours.

— On devrait peut-être y aller, suggéra Art.

— J'ai terriblement envie de toi, avoua-t-elle. Mais sans doute as-tu raison. As-tu déjà vu une femme avec son dernier-né ?

— Ce n'est pas mon genre, se défendit-il.

— Je ne te ferai pas de mal, répliqua-t-elle. Je veux juste être auprès de toi ; je me tiendrai bien. Mais laisse-moi au moins acheter tes affaires.

Pat aurait aimé l'habiller et peigner ses cheveux, mais elle se garda bien de le toucher. Un puissant et irrésistible élan d'amour et de faiblesse fleurit en elle ; il germa au fond de son cœur et s'épanouit, lui serrant la gorge avant de jaillir en un cri étouffé ; en hâte, elle s'écarta d'Art, ne voulant pas qu'il entende. Mais comme il était en éveil, malgré ses airs endormis, cela ne servit à rien. Elle ne put pas le lui cacher et, de toute manière, pensa-t-elle, il s'en moquait.

— Je ne m'attends pas à ce que tu me donnes ce que je veux, articula-t-elle.

— Tu veux un bébé, répliqua-t-il d'un air entendu. Voilà ce que c'est !

— Ne me déteste pas, balbutia-t-elle, tâchant de ne pas prendre un ton suppliant.

Mais cela n'avait aucune importance parce qu'elle n'obtiendrait jamais ce qu'elle voulait. Il ne pouvait lui donner que ce qu'il avait.

Les valises furent entassées dans le coffre à bagages et sur la banquette arrière de l'auto. Elle ferma le gaz dans la cuisine de l'appartement et s'assura que les robinets étaient bien fermés, les lumières éteintes et la porte verrouillée.

— Ça y est ! s'exclama-t-elle.

Ils montèrent dans l'auto, et elle regarda la résidence disparaître derrière eux. Ils firent une halte à la banque, puis dans une boutique de vêtements pour hommes de Market Street. En sortant de la boutique, Art prit la direction de l'autoroute. Il ne lui prêtait aucune attention, tant il était absorbé par la conduite.

— Au sud ? lança-t-elle. Préfères-tu qu'on descende vers le sud ?

Sans répondre, il tourna à gauche pour rejoindre l'autoroute. Désormais, ils surplombaient les rues et les immeubles de la ville. Tout était encrassé, pensa-t-elle. Délabré et sinistre.

— Art, cria-t-elle. Je voudrais te poser une question. Si tu n'étais pas marié, si tu n'avais pas de femme et que tu n'attendais pas de bébé, et disons, si tu avais deux ans de plus et moi, disons, vingt-quatre ans au lieu de vingt-sept...

Elle se tourna pour lui faire face. Mais au dernier moment, son courage l'abandonna.

— Eh bien quoi ? s'impatientait-il.

Se surmontant, elle lâcha :

— Est-ce que tu voudrais te marier avec moi ?

— O... o... oui, dit-il. Je veux me marier avec toi maintenant.

— C'est impossible, Art. Il ne faut même pas y penser.

— Pourquoi non ?

— Art, tu ferais ton malheur, gémit-elle.

Au même instant, elle eut envie de pleurer. Avec effort, elle ajouta :

— Tu ne peux pas quitter Rachel. C'est une fille merveilleuse, elle vaut cent fois mieux que moi. Je le sais.

— Non, fit-il.

— C'est la vérité. Si j'étais une fille bien, je ne serais pas là avec toi. J'aurais dû rompre dès le premier soir. Mais je n'en ai pas la force. Je suis trop faible, Art...

Et c'était vrai, songea-t-elle, c'était absolument vrai ; elle ne pouvait le nier.

— ... c'est reculer pour mieux sauter. Tôt ou tard, nous devons rompre. Je ne cesse de me dire : mieux vaut le faire maintenant, tout de suite. Je suis trop vieille et toi tu es trop jeune. Mais nous continuons à nous voir. Un jour ou l'autre, il nous faudra payer.

— Non, répéta-t-il. Pourquoi nous faudrait-il arrêter ?

— Nous ne pourrions pas faire autrement. Ce n'est ni sain ni moral. Rien de bon ne peut sortir de cette histoire.

— Je ne sais pas, dit-il.

Il l'écoutait ; il entendait parfaitement ce qu'elle disait. Mais il n'était pas d'accord. À ce moment précis, en se tournant, il vit ses lèvres pleines et sombres s'approcher des siennes. Elle se penchait à sa rencontre.

C'était peut-être vrai, pensa-t-il.

Les lèvres de Pat brûlèrent les siennes. De sa main gantée, elle lui toucha le visage, pressant avidement ses doigts sur sa peau. Ses narines palpitaient ; du coin de l'œil, il entrevit le tremblement sous les couches de poudre, le frémissement de sa bouche et de son menton. Elle sentait la framboise, un parfum chaud, suave, entêtant. Sa voilette était en bataille ; elle l'avait relevée sur le côté pour pouvoir l'embrasser.

Et ces superbes longues jambes ! songea-t-il. Rien n'était éternel dans la vie. Aucune impression, ni la plus frappante ni la plus significative. Pas même celle-ci. Pat avait raison. Leur sensation s'était déjà dissipée et, un jour, même leur image aurait disparu. Et dans l'avenir, pensa-t-il, dans quelques décennies, les jambes elles-mêmes, ce corps somptueux, ses bras, son visage, ses cheveux sombres, sa taille s'abîmeraient, se dissoudraient et tomberaient en cendres. Il ne s'en souviendrait plus, parce que lui aussi serait mort. Toute cette complexe machinerie cesserait de fonctionner : les joints se désagrégeraient et les fluides sécheraient, et ce ne serait plus que poussière, poussière...

Il songea : Si ça pouvait disparaître, alors tout pouvait et devait disparaître. Rien ne pouvait être sauvé. Rien ne subsistait. Où étaient passés toutes les discussions, la musique, l'amusement, les autos, les lieux de rendez-vous ? Voilà la plus raffinée des sensibilités, voici la civilisation en personne, avec son tailleur bleu, sa voilette, ses talons

hauts, son sac et ses gants assortis. Des millénaires s'étaient écoulés avant la formation de cette merveille. Au diable les immeubles, les villes, les archives, les idées, les armées, les navires et les sociétés ! Ils avaient leurs pleureurs patentés. Lui pleurerait ça. Il songea encore : Mon but était d'obtenir ça, dès que j'aurais posé les yeux dessus. Et je l'ai obtenu, et je l'ai eu et c'était tout aussi bon que je me l'étais imaginé.

À hauteur de Redwood City, il sortit de l'autoroute et gagna El Camino Real. Près de Menlo Park, en bordure de route, il y avait un motel.

Pourquoi pas là ? pensa-t-il.

Sursautant, Pat leva la tête et jeta un regard à la ronde.

— Tu t'arrêtes ?

— C'est exactement ce que nous cherchons, répliqua-t-il.

— Un motel, murmura-t-elle, lisant l'enseigne. Le motel des Quatre As.

— Ça m'a l'air propre, observa-t-il.

— Je n'ai jamais été dans un motel. Nous avons toujours le cabanon, si nous avons envie d'aller quelque part. À quelle distance sommes-nous de San Francisco ?

— Trente kilomètres environ, répondit Art.

Quand il se fut garé sur le gravillon du bas-côté, elle descendit de l'auto et regarda dans la direction d'où ils venaient.

Au nord s'étendait la ville de San Francisco, trop loin désormais pour être visible, mais néanmoins présente. Pat sentait sa proximité. La ligne des immeubles de bureaux, pareils à des décors de carton-pâte, assemblés et collés sur fond de brume de fin d'après-midi. L'air était sec et avait un goût de mâchefer. Elle huma, avala la fumée des camions et des autos, les pollutions atmosphériques des usines.

Vers San Francisco partaient des rampes de béton, le système autoroutier par où ils étaient venus. Les rampes étaient bien au-dessus du sol, surélevées, hors d'atteinte ; les autos y défilaient à toute vitesse, et les voies de circulation se subdivisaient, s'enfuyaient dans diverses directions, passaient sous les panneaux indicateurs noirs, dont les lettres étaient aussi grosses que les voitures. Aux yeux de Pat, cette ambiance urbaine, ce panorama était inquiétant et en même temps grisant. Être ici, en marge de la ville... camper juste à sa périphérie, non pas dedans, mais au bord, assez près pour revenir si elle en éprouvait le désir, assez loin pour qu'elle se sentît ailleurs ; elle était libre, indépendante, et non plus esclave et prisonnière des contingences urbaines.

Les poids-lourds se succédaient en vrombissant, les énormes poids-lourds Diesel. Sous ses pieds, le trottoir vibrail.

Ah ! songea-t-elle, inspirant à fond. La liberté, l'impression de mouvement, les camions, les autos... Toute chose suivait sa route. Transition, pensa-t-elle, il n'y a rien de stable ici-bas. Rien de fixe. Elle pouvait être tout ce qu'elle voulait. C'était cela la marge.

CHAPITRE 16

La Plymouth bleue d'avant-guerre s'arrêta au bord du trottoir ; Ferde Heinke bondit à terre, parcourut l'allée en courant, dévala les marches et frappa à la porte de l'appartement en sous-sol. Une lumière était allumée derrière le store de la fenêtre du séjour, et il sut que Rachel ou Art était à la maison.

La porte s'ouvrit et Rachel, l'air pâle et apathique, lui dit :

— Salut, Heinke.

Toujours intimidé en sa présence, Ferde se dandina d'un pied sur l'autre et répondit :

— Dis, est-ce qu'Art est là ?

— Non, fit-elle.

— Je venais prendre les maquettes.

Elle ne parut pas comprendre, alors il expliqua :

— Les maquettes de *Phantasmagoria* ; elles sont quelque part ici. Art travaillait dessus.

— Ah, oui ! s'exclama-t-elle. Il m'a demandé de corriger les fautes d'orthographe.

Elle se recula pour laisser entrer Ferde.

— Je vais les chercher.

Mal à l'aise, il attendit son retour. L'appartement manquait de vie et avait un air d'abandon. En faisant le pied de grue, il remarqua qu'un homme était assis dans le coin, les jambes étendues devant lui, un adulte en complet-veston. D'abord, il cru que l'inconnu dormait, et puis il s'aperçut que l'autre était réveillé et le regardait.

— Salut, murmura Ferde Heinke.

L'homme répondit :

— Salut, Ferde.

Reconnaissant Jim Briskin, le garçon ajouta :

— Comment allez-vous ?

— Pas très bien, répondit Jim Briskin, et ce fut tout.

Rachel réapparut avec les maquettes.

— Tiens, dit-elle en les donnant à Ferde.

Son ton était si accablé qu'il préféra ne pas s'attarder ; il prit les maquettes de la revue de science-fiction, remercia et remonta les marches menant à l'allée.

Dans son dos, Rachel ferma la porte. Il suivit l'allée de ciment, franchit le portail de fer et se dirigea vers l'auto. Joe Mantila, qui était au volant, observa :

— Tu n'es pas resté longtemps, au moins.

— Il n'était pas chez lui, répliqua Ferde, en montant dans l'auto.

Ils s'arrêtèrent devant l'atelier de photogravure, qui était encore ouvert. Le gros homme au comptoir, qui portait des bretelles sur une chemise bariolée aux manches relevées, inspecta les maquettes. Ses doigts boudinés feuilletèrent les pages, tandis que Ferde Heinke et Joe Mantila attendaient timidement à l'écart.

— Vous le voulez plié et agrafé, votre canard, n'est-ce pas ?

L'homme griffonna des chiffres avec un stylo à bille.

— À combien d'exemplaires le tire-t-on ?

Ferde Heinke commanda deux cents exemplaires, et le bonhomme nota l'information. Il nota également des chiffres mystérieux sur le nombre de pages, leur format, ainsi que des signes cabalistiques relatifs au poids du papier et au type de procédé chimique choisi.

— Est-ce qu'on peut aller voir comment ça marche ? demanda Ferde, intéressé comme toujours par les techniques d'impression.

— Naturellement, répondit l'homme, qui fumait une cigarette. Mais ne vous approchez pas trop.

Contournant le comptoir, ils admirèrent les négatifs de plusieurs prospectus de sociétés locales et le matériel moderne de photogravure. La porte suivante s'ouvrait sur un outillage plus intéressant ; une monumentale machine à plier et à couper à la Rube Goldberg^[41] cliquetait à tout va, et des centaines de brochures – toutes identiques – descendaient sur un tapis roulant incliné. Le titre de la brochure était *Le Tungstène en temps de guerre*, et celle-ci était éditée par une usine du sud de San Francisco. Les brochures voyageaient à califourchon sur le convoyeur et, au bout de la chaîne, s'empilaient mécaniquement. Tout le local résonnait du bruit du convoyeur, dont les bras métalliques se déplaçaient en cadence.

— On dirait un Martien, dit Heinke. Ou *Le Monstre de métal* d'Abe Merritt. Je l'ai dans l'édition originale ; c'est sorti dans le numéro d'octobre 1927 de *Science & Invention*, sous le titre « L'Empereur de Métal ».

— Ouais, fit Joe Mantila, qui n'écoutait pas.

— Presque personne ne le sait, poursuivit Heinke, par-dessus le vacarme.

— Où est Art ? demanda Joe Mantila.

— Je ne sais pas. Il était sorti.

— Si j'avais épousé une fille comme elle, déclara Joe Mantila, je ne m'amuserais pas à sortir.

— Tu as bien raison, acquiesça Ferde Heinke.

Une fois qu'ils eurent leur devis, ils quittèrent l'atelier de reliure. Comme ils retournaient à l'auto, Joe Mantila remarqua une mince chemise en carton sous le bras de Ferde Heinke.

— Et ça, tu ne lui as pas donné ?

— Non, répondit Heinke.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une nouvelle, dit Heinke, instantanément sur ses gardes.

— Quel genre de nouvelle ?

— De science-fiction, évidemment. Je l'ai entièrement rédigée la semaine dernière. Elle fait cinq cents mots.

Il empoigna sa chemise à deux mains.

— J'en suis content.

— Voyons, fit Joe Mantila.

Heinke devint évasif.

— Pas question.

— Que vas-tu en faire ?

— Je vais l'envoyer à *Astounding*.

— Si elle est publiée, tout le monde la lira.

Mantila tendit la main.

— Montre-la-moi, allez !

Heinke tergiversait.

— C'est moche.

— Comment ça s'appelle ?

— *Le Voyeur*.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Heinke hésita.

— Ce nom désigne le personnage principal. C'est un mutant qui est doué de pouvoirs

psioniques^[42]. Il est capable de voir différentes Terres. Le monde entier est détruit, en ruine, et lui voit des Terres où il n'y a pas eu la guerre. Ce n'est pas très original, mais le ton est nouveau.

Joe Mantila arracha la chemise des mains de Heinke.

— Je te la rendrai demain ; tu pourras la leur envoyer après.

— Tu es chiant, rends-moi ça !

Heinke la lui reprit d'un air furieux.

— Allez, fiche-moi la paix !

Tous les deux en vinrent aux mains. Au cours de la lutte, la chemise tomba, fut piétinée, ramassée, tomba de nouveau. Joe Mantila fit un croche-pied à Heinke, lequel s'étala de tout son long, en tentant désespérément de récupérer sa chemise.

— Toi... ! hurla Heinke depuis le trottoir.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je la lise ? riposta Mantila, ramassant les feuillets froissés. Qu'est-ce que tu veux nous cacher ?

L'air renfrogné, Heinke se releva.

— Quand on montre des textes à des gens qu'on connaît – il épousseta son jean – ils disent toujours qu'on parle d'eux.

— Tu parles de moi ?

Heinke marcha à pas lourds vers l'auto.

— Un auteur doit prendre son matériau là où il le trouve.

Joe Mantila lui donna un brusque coup de pied au derrière.

— Si ça parle de moi, je te coupe les couilles !

— Et moi, je porte plainte contre toi pour coups et blessures, ainsi que pour le vol de mon manuscrit. Que dis-tu de ça ?

Comme il montait dans la Plymouth, il ajouta :

— Il n'est pas question de toi.

— De qui, alors ?

Au bout d'un bon moment, Heinke marmonna :

— De Rachel.

Joe Mantila renifla avec mépris.

— Nom de nom ! c'est la meilleure ! C'est à elle que tu penses ?

— Il s'agit d'elle et d'Art.

— Sans blague.

Installé derrière son volant, Joe Mantila entama la lecture du manuscrit.

LE VOYEUR
Nouvelle de science-fiction de
Ferde R. Heinke

Le colonel Throckmorton tourna involontairement ses regards dans la direction de la salle verrouillée à triple tour autour de laquelle des soldats en uniforme armés de fusils montaient la garde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le dernier espoir de la Terre se trouvait à l'intérieur de cette pièce. Et la porte en était condamnée.

Quelles pensées défilaient dans la tête du colonel ? Tout retour en arrière était impossible. Ils étaient allés trop loin. Cette salle contenait le seul espoir qui pouvait sauver la Terre des ruines auxquelles l'avait réduite la Troisième Guerre mondiale qui avait opposé l'Amérique à la Russie.

— C'est fantastique – le colonel frémit. Est-ce un démon ou un dieu ? Parfois, je ne sais plus. Je vous le dis, lieutenant, je n'ai pas fermé l'œil depuis des jours. J'hésite à confier le sort de l'humanité à cet être. Nous ne savons rien de lui. Comment l'*Homo sapiens* peut-il comprendre l'*Homo superior* ! Cela dépasse l'entendement.

— Mais il peut peut-être nous sauver...

Le lieutenant s'exprimait d'une voix calme.

— ... *s'il le veut bien.*

*

Dans la pièce en question se tenait un homme. La tête baissée, cet homme méditait. Son nom : Ronald Manchester. Il avait vingt-trois ans, et le pouvoir psionique s'était enfin pleinement épanoui en lui. Mais il ne pensait pas à cela. Il pensait qu'il était l'homme le plus puissant du monde ; en fait, pas un homme, mais un surhomme d'essence divine, unique en son genre et capable de sauver la Terre. Il n'était pas prisonnier du monde terrestre dans lequel vivait l'homme ordinaire ; derrière, il apercevait un autre univers totalement incroyable, dont la beauté était cachée à tous sauf à lui.

Que voyait-il en cet autre univers ? Car, pour lui, c'était clair : des présents alternatifs d'autres Terres possibles, qui n'avaient pas été dévastées par la cupidité de l'homme. Celles-ci se trouvaient dans sa tête. Son esprit était un continuum spatio-temporel qui conduisait d'une Terre à la suivante, et son lobe frontal était préparé à ce salut miraculeux que lui seul pouvait entrevoir. Il voyait de beaux arbres et des fleurs, un immense jardin tout à fait semblable au Jardin d'Éden, et qui n'était pas encore gâté par l'humanité rapace. Les animaux reposaient ensemble. Des gens se promenaient dans la paix et l'amitié. La lutte n'y avait pas cours.

Ron voyait tout cela, et il était triste, car il savait que l'homme avait détruit son monde. L'homme détruirait-il aussi ce jardin paradisiaque ? Le cœur du surhomme brûlait d'inquiétude. Il connaissait la cupidité de l'*Homo sapiens*, lui-même constituait les prémices d'une nouvelle race qui ignorait cette cupidité égoïste. Et il avait été jeté en

prison par des soldats, parce que ceux-ci abhorraient et refusaient de comprendre ce qui était différent d'eux. Il avait été pourchassé par une foule hurlante. On lui avait jeté des pierres et donné des coups de bâton. Meurtri, épouvanté, il avait fini par fuir les lieux habités par les hommes. Il ne pouvait plus rester parmi eux parce qu'il était incapable de tuer. Il n'avait pas leur instinct de destruction. Il était pareil à Dieu. Il aimait autrui. Il aspirait à l'amitié.

Un jour où il était seul dans sa cellule, il se plongea dans la contemplation d'un autre monde, d'une beauté à couper le souffle. Personne n'aurait pu croire à son existence, tant il était beau et pur. Même l'homme de demain en fut stupéfié et demeura un moment sans voix. Il frissonna et se sentit glacé jusqu'aux os, cependant que ses yeux découvraient le panorama. Un ravissant étang ondoyait dans une clairière de la forêt vierge. Des animaux folâtraient au pied des montagnes qui se profilaient contre le ciel. Le firmament était constellé d'étoiles ; une lune d'une beauté renversante y était accrochée, dardant généreusement ses rayons.

Soudain, il crut voir quelque chose, une forme qui se déplaçait entre les arbres. Il regarda de plus près et reconnut une femme.

La femme était une déesse. Un énorme lion d'allure féline, et dont la fourrure était verte au lieu de la couleur habituelle, lui tenait compagnie au bord de l'étang paisible. La femme étudiait son reflet dans l'onde et, de temps à autre, trempait sa main, traçant des rides qui s'élargissaient en cercles concentriques. Elle était nue. Ses seins se dressaient en deux cônes terminés par des boutons de rose qu'il admira avec une crainte respectueuse. Son visage avait un air triste, comme si elle était plongée dans ses pensées.

Puis, juste la veille du jour où on devait venir le fusiller, la belle lui apparut. Un cercle de feu d'un éclat aveuglant se dessina au centre de la cellule, et dedans se tenait la femme.

— Viens, chuchota-t-elle.

L'inconnue avait de grands yeux bleus et une bouche vermeille. Ses cheveux noirs tombaient en cascade sur son cou et ses épaules nues ; ses longues jambes également nues luisaient à la lueur du cercle de flammes au milieu duquel elle se déplaçait.

— Je te sauverai, furent les mots que formulèrent ses lèvres adorables. Je te conduirai dans un monde où tu pourras vivre.

— Pourquoi ?

Telle fut la question immédiate de l'autre. Le colonel Peterson pouvait se montrer à tout moment.

— Je suis tombée amoureuse de toi. Je connais ta situation, mutant supérieur. Mais... dépêche-toi !

Elle consulta l'écran fixé à son poignet nu.

— Des soldats viennent. Si je dois te sauver, il n'y a pas un instant à perdre !

Leurs cerveaux communiquèrent par la voie télépathique, et il comprit ce qu'il devait faire. Il grimpa au mur pour atteindre le plafonnier, dont il retira le filament atomique de platine, (une invention du futur qui marchait sans électricité) et, après avoir arraché les fils des murs, il prit sa boucle de ceinturon et sortit les outils microscopiques qui étaient cachés à l'intérieur. Sous les instructions mentales de la jeune femme, il construisit une

machine en un rien de temps.

— As-tu confiance en moi ? murmurèrent les lèvres de la déesse.

— Oui, ma bien-aimée, fut la réponse du jeune homme. J'ai entièrement confiance en toi. Car tu es différente des autres. Tu es différente des humains.

Tout à coup, il y eut un éclair de lumière éblouissante. Quand l'éclair se fut estompé, Ron se trouva étendu dans la clairière herbeuse qu'il connaissait si bien. D'abord, il eut peine à croire qu'il était là, parce que quelque chose dans la manière de parler de la femme avait éveillé en lui de graves soupçons. Il se demanda si elle ne lui racontait pas des histoires. Puis elle refit son apparition.

Elle était vêtue d'une simple robe blanche drapée à la taille. Aux pieds, elle portait des sandales. L'étoffe moulait sa poitrine qui était pleine et tendue. Son corps ondulait en marchant.

— Tu es ici, dit-elle d'une voix calme.

Un mystérieux sourire s'était épanoui sur son visage.

D'un pas trébuchant, il se laissa guider de la clairière jusqu'au sommet de la montagne. Le soleil le brûlait, et il devint temporairement aveugle. Quand il rouvrit les yeux, ce qu'il vit était impossible. Il poussa des cris, mais elle était à ses côtés. Elle comprenait et compatissait.

En effet, il s'aperçut qu'il était encore sur terre. Il y avait là les villes toutes dévastées et rasées de son souvenir. C'était la Terre normale ! Il en fut frappé de stupeur.

— C'est là ton vrai monde, lui dit la femme.

Tendant son bras nu par-dessus les ruines, elle montra le pied de la montagne.

— Je t'y ai ramené. Toi et moi, nous le rebâtirons ensemble. Nous ne nous réfugierons pas en nous-mêmes afin de fuir nos terribles responsabilités. Nous apportons un espoir éternel à l'humanité qui mérite d'être reconstruite. Grâce à nos talents et à notre richesse, nous pouvons aider à réparer les dégâts causés par les bactéries et les bombes H. Des millions d'humains sont morts dans des conditions atroces. La guerre a exigé un effroyable tribut. Mais ne désespère pas des hommes, c'étaient des militaires, pas toute l'humanité. Je suis une femme, et toi un homme. Nous aiderons l'humanité au lieu de lui tourner le dos.

Il l'écouta, et peu à peu une intuition se fit jour en lui. Ce qu'elle voulait dire, c'était qu'il avait eu tort. Il avait choisi la voie de la facilité. Et la femme l'avait aidé à voir où était son devoir.

— Et tous les colonels Peterson ? objecta-t-il.

— Nous avons triomphé d'eux, fut sa réponse, comme elle se tenait à ses côtés sur la cime de la montagne. Il n'y en a plus. Le pouvoir du bien et de l'amour l'a finalement emporté sur la guerre.

Déjà, loin au-dessous d'eux, la reconstruction avait commencé. Ils descendirent lentement à sa rencontre.

FIN

Joe Mantila restitua le manuscrit et la chemise.

— L'histoire est tout à fait banale, commenta-t-il, avant de démarrer.

— Ce n'est pas bon, acquiesça Ferde Heinke, découragé. C'est ce que tu veux dire ? Tu penses que je ne devrais pas l'envoyer ?

Il savait en son for intérieur que sa nouvelle était médiocre.

— C'était Rachel ? s'informa Joe Mantila. Cette déesse ?

— Ouais, fit-il.

— Je ne saisis pas la fin.

Ferde Heinke expliqua :

— L'idée est que c'est vraiment un être humain, et non la messagère d'un autre univers.

— Tu veux dire une Martienne ?

— Une mutante. Il la prenait pour une mutante.

— Et lui, qu'est-il censé être, un mutant comme elle ?

— C'est ce qu'il découvre, répondit Ferde Heinke. À savoir que lui aussi est un être humain. Son devoir le lie à l'humanité, non à lui-même. Elle lui a montré la voie. Son devoir est de rebâtir le monde.

Au bout d'un moment, Joe Mantila dit :

— Je serais rudement content d'être marié avec elle.

— Tu peux le dire, renchérit Ferde Heinke.

— Et tu sais, elle est vraiment intelligente.

— Ouais, approuva-t-il.

— D'après toi, quel est le but de l'existence ? s'enquit Joe Mantila.

— C'est difficile à dire.

— Bon, qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu veux dire le but ultime ?

— La raison de notre présence sur terre.

Ferde Heinke réfléchit.

— Aider l'humanité à franchir un nouveau stade de l'évolution.

— Tu penses que ce nouveau stade est déjà à notre portée, mais que nous l'ignorons ?

— Peut-être, fit-il.

— Moi, je croyais que le but de l'existence était de réaliser la volonté de Dieu, objecta Joe Manila.

— Comment définis-tu Dieu ?

— Dieu a créé l'univers.

— Est-ce que tu L'as rencontré ?

— Hé, lança Joe Mantila, j'ai lu cette histoire où le soldat abat un ange. Tu sais ? Et il est blessé, je crois.

Il développa l'intrigue à l'intention de Ferde Heinke, se perdant dans les détails.

— Je l'ai lue aussi, le coupa Ferde Heinke.

— C'est étonnant le nombre de choses qu'elle connaît, observa Joe Mantila. Je parle de Rachel. Peut-être qu'elle est vraiment une mutante supérieure.

Tout en gesticulant, il poursuivit :

— Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'elle a les mêmes pouvoirs que les mutants. Je veux dire, elle n'est pas comme les autres. Quand elle dit quelque chose, on sait qu'elle

a raison. Peut-être qu'elle a la faculté de – comment dit-on ? – lire l'avenir...

— Précognition, acheva Ferde Heinke.

— Tu y crois ?

— Non, fit-il. C'est tout le sens de ma nouvelle. C'est un véritable être humain, et il y a réellement des tas d'êtres humains qui ne pensent pas comme les militaires.

— Si elle était là maintenant, déclara Joe Mantila, et qu'elle nous entendait discuter, tu sais ce qu'elle ferait ?

— Elle rigolerait.

— Ouais, soupira Joe Mantila. As-tu remarqué que la plupart des choses que croient les gens comme toi et moi, elle n'y croit pas ? Quand on lui parle, elle n'écoute même pas. *Idem* pour toutes nos activités, l'Organisation et les Natifs de la Terre. À mon avis, c'est vraiment une mutante supérieure et, quand tous les autres auront disparu, elle dirigera le monde.

— Je pense que nous vivons les derniers jours de notre civilisation, exactement comme cela a eu lieu pour Rome.

— Qu'est-ce qui a causé la chute de Rome ?

— La chute de Rome s'explique par le fait que la société romaine était devenue caduque. Et puis il y a eu les invasions barbares et ce fut la fin.

— Les Barbares ont incendié tous les bâtiments et les bibliothèques, ajouta Joe Mantila.

— Dur, remarqua Ferde Heinke.

— C'était très mal ; ils ont massacré les chrétiens, ils les ont murés dans les catacombes et ont lâché des animaux contre eux.

— Ce sont les Romains qui ont fait ça, protesta Ferde Heinke. Dans les combats de gladiateurs. Les Romains haïssaient les chrétiens parce qu'ils savaient que les chrétiens jetteraient à bas leur société corrompue, et c'est ce qu'ils ont fait.

— L'empereur Constantin était un chrétien, insista Joe Mantila. Ce sont les Barbares qui ont tué les chrétiens, pas les Romains.

Ils disputèrent de la question à l'infini.

CHAPITRE 17

Le motel des Quatre As consistait en une série de cabanons cubiques en stuc, d'aspect moderne et de style californien, bien situés en bordure de la route qui desservait le sud de San Francisco. L'enseigne au néon était gigantesque. L'intérieur de chaque cabanon formait une cavité obscure au milieu de laquelle trônait la douche.

Après avoir posé ses valises et fermé sa porte à la fatigue et à l'éblouissement des phares, le client qui inspectait les lieux découvrait le lit – propre, spacieux –, l'applique – en cuivre, élégante et incroyablement haut perchée – et enfin la douche. Alors le client retirait ses vêtements moites, son pantalon, son caleçon, sa chemise de sport et ses chaussures, et se précipitait allègrement sous le jet.

Sous ses orteils nus, le sol – un dallage poreux, semblable à du calcaire mais teint en bleu pastel – était agréablement rugueux. Les murs, également poreux et façon pierre, étaient verts. Au lieu d'être une annexe, la douche faisait partie intégrante de la chambre. Un muret de blocs d'adobe de trente centimètres de haut retenait l'eau. Les blocs étaient irréguliers, tel le soubassement d'un fort espagnol en ruine, et le client avait l'impression d'occuper le centre d'une construction protégée, aussi antique qu'immuable, où il était libre de faire ce qu'il voulait et d'être le héros de ses rêves.

Sous la douche du cabanon C, Patricia Gray frictionnait ses chevilles, les jambes écartées.

La porte du cabanon était entrebâillée, et le soleil de fin d'après-midi entraînait à flots par l'ouverture. Et avec le soleil, une vue sur le gravier, tout un champ de gravier qui s'étendait jusqu'au carré de pelouse où étaient installés des chaises longues et des parasols, à l'ombre de l'enseigne au néon. Et puis El Camino lui-même. Les camions et les véhicules des banlieusards avançaient pare-chocs contre pare-chocs, en une rumeur incessante. Tous quittaient la ville. À cette heure-là, en fin de journée, la circulation s'écoulait vers le sud.

En face du lit, un poste de radio Emerson passait un disque de danse. Art, qui avait gardé sa chemise et son pantalon, lisait un magazine, étendu sur le lit.

— Tu veux me rendre un service ? demanda Patricia.

— Une serviette ?

— Non, fit-elle, éteins la radio, tu veux ? Ou cherche autre chose.

Les chansons de variétés lui rappelaient la station, son travail et... Jim Briskin.

Art n'esquissa pas le geste de se lever.

— Je t'en prie, insista-t-elle.

Il ne broncha pas ; alors elle prit le drap de bain immaculé fourni par le motel et traversa la pièce sur la pointe des pieds. Les cheveux et le corps ruisselant d'eau, elle tourna le bouton de la radio.

— D'accord ? lança Pat, qui avait suffisamment peur de lui pour se tenir prudemment près du meuble radio pendant qu'elle se séchait.

Le silence semblait opprimer Art.

— Mets de la musique, dit-il.

— Je ne veux rien qui vienne de l'extérieur, répliqua-t-elle.

Il faut que ce soit parfait, pensa-t-elle, sinon cela n'en vaut pas la peine.

Parmi les vêtements qu'elle lui avait achetés, elle choisit une chemise de sport rouge et grise. Il l'avait portée une fois, sur la route ; la tenant à la main, elle s'approcha du lit en demandant :

— Tu me la prêtes ?

Levant les yeux, il la vit avec la chemise.

— Pour quoi faire ?

— J'en ai envie, c'est tout, répliqua-t-elle.

— Elle est trop grande pour toi.

Pourtant, elle mit sa chemise. Les pans lui couvraient les cuisses ; d'une de ses valises, elle sortit un jean et l'enfila ; elle détacha ses cheveux et entreprit de les peigner. En jean et chemise d'homme, elle trottinait dans la chambre. Elle rangea ses flacons, ses pots, ses tubes et tout son matériel dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains et sur le dessus de la commode. La penderie était déjà remplie de ses vêtements. Elle ne déballa pas tout ; il n'y avait pas la place.

— Qu'est-ce que tu as comme affaires ! s'exclama Art.

— Non, protesta-t-elle. Pas tant que ça.

— Tous ces f... f... flacons.

Elle passa dans la kitchenette pour voir s'il y avait un meuble de rangement. Ils n'avaient apporté aucun ustensile de cuisine. Sur l'égouttoir étaient posés un paquet de cookies, quatre oranges navel, un carton de lait, un pain Langendorf et un pot de fromage à tartiner. Et, dans un coin, une bouteille de porto Gallo. Elle ouvrit le vin et, rinçant le gobelet fourni par le motel, se servit un verre.

Par la fenêtre de derrière du cabanon, elle aperçut un chantier de madriers et de fondations de béton inachevées. Sur une corde à linge pendaient des pantalons et des chemises de travail. Quelle vision déprimante ! pensa-t-elle. Retournant dans la chambre, elle lança :

— C'est mignon, ici.

Depuis la porte d'entrée, elle regarda défiler les poids-lourds. Il était dix-neuf heures, et le soleil s'appêtait à se coucher. Le flot de la circulation avait diminué. Ils étaient déjà rentrés chez eux, pensa-t-elle, les banlieusards en cravate et complet trois-pièces.

— Quand veux-tu dîner ? demanda-t-elle.

— Ça m'est égal.

— Il y a un bar un peu plus haut, dit-elle. Aimerais-tu y aller ?

Il jeta son magazine de côté.

— Oui.

Comme ils marchaient sur l'accotement, elle s'inquiéta :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je n'en sais rien.

— Veux-tu qu'on reprenne la route ? Qu'on s'arrête ailleurs ? On peut rouler toute la nuit si tu veux.

— Tu as d... d... défait tes valises.

— Je peux les refaire.

La porte du bar était ouverte et maintenue avec une cale. C'était un grand bar moderne, avec un comptoir à un bout et des boxes à l'autre. Des autos étaient garées sur le parking de gravier attenant. La majorité des clients venaient du motel, des hommes et des femmes d'âge mûr en villégiature. Elle pensa : ils viennent en Oldsmobile de l'Est, de l'Ohio, passer une semaine en Californie.

Au comptoir, Art fit pivoter un tabouret et s'assit ; il se procura la carte et se plongea dans sa lecture.

— J'ai faim, déclara-t-elle. J'ai un appétit d'ogre... tu sais ce que j'ai envie de faire ? Leur demander s'ils font des plats prêts à emporter. Comme ça, on pourrait manger là-bas.

— Quoi ? marmonna-t-il.

— Dans notre bungalow.

La serveuse se tenait devant eux.

— Avez-vous choisi ? demanda-t-elle, nettoyant le comptoir avec un chiffon blanc.

— Faites-vous des plats à emporter ? s'enquit Patricia.

— Est-ce qu'on fait des plats à emporter ? cria la serveuse en direction de la cuisine.

— Tout dépend de ce vous voulez, répondit le cuisinier, faisant son apparition. Salades, sandwiches, café. Pas de soupe.

— Et pour dîner ? insista Pat.

Le menu proposait des côtes de veau, avec des petits pois et des pommes de terre.

— Si vous prenez le plat du jour, répondit le chef. Mais on n'a pas de récipients en carton.

— On peut manger ici, intervint Art, qui commanda deux menus.

La serveuse repartit avec la commande.

— Comment te sens-tu ? s'enquit Pat.

— Bien, répondit-il.

Les plats arrivèrent, et ils attaquèrent leur repas.

— C'est ça que tu voulais ? s'inquiéta-t-elle. Je veux dire : tout ça... l'endroit où nous sommes, ce que nous faisons.

Il inclina la tête.

Après manger, ils commandèrent de la bière. Personne ne demanda rien à Art ; on lui servit sa bouteille et son verre. La bière était glacée, la bouteille blanche de givre.

— Retournons au bungalow, proposa soudain Pat.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Ce genre d'endroit, on risque d'y passer des heures.

Combien de fois elle et Jim s'étaient arrêtés dans un bar ou une gargote en bordure de route. À boire de la bière et à écouter le juke-box. Crevettes frites et bière... L'odeur de l'océan. Les nuits câlines de la Russian River.

Sur le chemin du retour, Art paraissait renfrogné. Elle ignorait pourquoi ; désormais, le soleil avait disparu, et le ciel était noir. À côté d'elle, il n'était qu'une vague silhouette qui piétinait le gravillon. Des insectes, sans doute des papillons de nuit, tournoyaient autour de leurs visages, et Art les chassait avec de grands gestes.

— Ils t'embêtent ?

— Et c... c... comment !

— Enfermons-nous dans notre chambre. Restons dedans, sans sortir.

— Pour toujours ?

— Aussi longtemps qu'on veut. Toute la nuit, jusqu'à demain. Couchons-nous de bonne heure.

Ils entrèrent dans leur bungalow ; Pat ferma la porte à clé et baissa tous les stores. La pièce étant climatisée, elle brancha le ventilateur, qui se mit à vrombir. Ce bruit résonna agréablement à ses oreilles.

— Voilà ce dont je rêvais, s'écria-t-elle, enchantée.

C'était parfait ; ils avaient tout ce qu'il fallait. Enfin, ils n'avaient plus besoin de rien. Se jetant sur le lit, elle murmura :

— Viens au lit avec moi, s'il te plaît !

— Pour quoi faire ?

— Juste pour être ensemble, répondit-elle.

À contrecœur, il s'assit sur le bord du lit.

— Non, dit-elle, ne reste pas simplement assis, couche-toi. Pourquoi ne veux-tu pas ? N'est-ce pas là ce qu'on devait faire ?

Tenant de lui expliquer le fond de sa pensée, elle ajouta :

— Plus rien n'existe quand on est blottis l'un contre l'autre.

Ôtant ses chaussures avec ses pieds, Art la prit dans ses bras. Puis il tenta d'éteindre l'applique au-dessus du lit.

— Non, dit-elle, je ne te permettrai pas d'éteindre.

— Pourquoi non ?

— Je veux que tu me voies.

— Je sais comment tu es.

— N'éteins pas, plaida-t-elle.

Se relevant, il la laissa, alla ramasser son magazine et s'installa dans un fauteuil.

— Tu as honte, lança-t-elle. Je suis sûre que tu as honte.

Il ne daigna pas lever les yeux.

— Je voulais te regarder, reprit-elle. N'est-ce pas normal ? Pourquoi serait-ce interdit ? J'aime ton visage.

Elle attendit, puis suggéra :

— Peux-tu laisser un peu de lumière ? Celle de la salle de bains, par exemple ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Son magazine sous le bras, il alla à la salle de bains et alluma l'applique du lavabo. Puis il revint, et sa figure avait repris son air maussade ; il tendit la main vers la lampe, lui frôlant la tête au passage. Une fois la lumière éteinte, il se recoucha. Le lit s'affaissa sous son poids.

Au début, Pat ne voyait rien, puis elle parvint à distinguer la masse de ses cheveux, l'arête de son nez, ses sourcils et ses yeux, ses épaules. Levant la main, elle déboutonna sa chemise, la lui retira, puis elle se redressa et referma ses bras autour de lui et enfouit sa tête contre sa poitrine. Il ne bougea pas.

— Déshabille-toi, gémit-elle. Je t'en prie, pour moi.

Quand il se fut déshabillé, elle s'étendit près de lui, lui passa un bras sous la tête. Mais il resta sans réaction. Alors elle se laissa glisser jusqu'à ce que ses cheveux sombres ruissellent sur le ventre si proche, mais il ne bougeait toujours pas. Non, pensa-t-elle. Pas du tout.

— C'est bien d'être ensemble, chuchota-t-elle.

— Très bien, acquiesça-t-il.

Elle l'embrassa. Son corps était froid, dur, inerte.

— Ne peut-on pas rester simplement étendus l'un contre l'autre ?

Après avoir défait sa chemise et puis enlevé son jean, Pat s'étendit contre Art, la bouche contre son cou, les yeux clos. Elle enfonça ses poings dans les aisselles d'Art et pensa : Jamais, jamais de la vie.

— Il n'est que huit heures, objecta-t-il.

— Je t'aime, répliqua-t-elle. Est-ce que tu comprends ce que je veux dire ? Pour l'amour de Dieu...

Elle lui planta les ongles dans les joues et l'obligea à la regarder.

— Je veux rester avec toi. Ce que nous faisons en ce moment, c'est exactement ce que je voulais. Cela me suffit.

— Je ne vais pas passer ma vie au lit, déclara-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux ? Que te faut-il d'autre ?

— Allons quelque part.

Elle le plaqua sur le lit, immobilisa ses poignets, ses reins – s'agrippa à lui avec ses jambes ; elle l'étreignit jusqu'à ce que son corps lui fît mal, et que ses seins fussent meurtris.

— Où ? demanda-t-elle à la fin.

— J'ai vu une patinoire, un peu plus loin sur la route. On est passés devant en auto, précisa-t-il.

— Non, cria-t-elle.

— Viens, dit-il.

Avec ses mains, il la souleva et la posa à côté de lui, sur le lit. Se mettant debout, elle commença à se rhabiller.

— Quel genre de patinoire ?

— Pour patins à glace.

— Tu veux faire du patin à glace ! s'exclama-t-elle, avant de s'écarter en plaquant ses paumes sur son menton.

Ses doigts cachaient ses yeux.

— Je n'arrive pas à y croire, Art.

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-il. Quel mal y a-t-il à ça ?

— Aucun, balbutia-t-elle.

— Tu n'as pas envie d'en faire ?

— Non, fit-elle. Ça ne me dit rien. Je reste ici.

— Tu ne sais pas patiner ? Je t'apprendrai.

Il se leva et s'habilla à la hâte.

— Je me débrouille bien ; j'ai déjà donné des leçons à deux personnes.

Elle alla s'enfermer dans la salle de bains.

— Qu'est-ce que tu fabriques là-dedans ? demanda-t-il derrière le battant.

— Je ne me sens pas bien, prétextait-elle, en s'asseyant sur le panier à linge.

— Tu veux que je reste avec toi ?

— Non, vas-y, répondit-elle.

— Je reviens dans une heure environ, dit-il. Ç... ç... ça te va ? Tu es d'accord ?

Elle contempla ses mains. Peu après, elle entendit la porte du bungalow se refermer. Le gravier crissa sous les pas d'Art, lorsqu'il traversa le parking pour rejoindre le bas-côté de la route. Ouvrant la porte de la salle de bains, elle traversa la chambre en trombe, s'élança sur le perron. Au loin, sa silhouette qui rapetissait longeait la route.

— Va te faire pendre ! cria-t-elle.

Il poursuivit son chemin.

— Va te faire pendre, Art, répéta-t-elle, avant de claquer la porte.

Après s'être chaussée, elle ressortit du bungalow, traversa le gravier et se lança à sa poursuite sur la route. Droit devant, la silhouette d'Art oscillait en marchant, puis fut noyée par les lumières d'un bar et celles d'une station-service. Pat ralentit l'allure. L'enseigne au néon de la patinoire était visible, et elle garda les yeux rivés dessus ; elle ne le voyait plus, mais elle voyait l'enseigne et avançait dans sa direction.

Des autos étaient stationnées devant la patinoire, certaines fermées à clé, d'autres encore pleines de leurs passagers. Tous des gosses, pensa-t-elle. Des garçons en pantalon et veste de sport, des filles en robe. Un débit de boissons jouxtait la patinoire, et les gosses entraient et sortaient. Au guichet de la patinoire, il y avait la queue, et Art patientait comme les autres. Devant lui, il y avait une fille avec une jupe écossaise, des mocassins et un pull de laine rouge sur les épaules. Elle n'avait guère plus de quinze ans. Derrière Art, un soldat dégingandé au visage lunaire attendait son tour, en compagnie de sa petite amie.

Haletante, elle resta cachée dans l'obscurité et reprit sa respiration. La queue s'allongea. Art arriva au guichet, paya l'entrée et disparut à l'intérieur.

Une voiture bourrée d'adolescents s'arrêta dans un grondement de gaz d'échappement. Les garçons sautèrent à terre et coururent au guichet. Derrière eux suivaient deux filles en jean et en sweater. Tous s'agglutinèrent devant la caisse, poussant et se bousculant à qui mieux mieux ; les jeunes se fondaient les uns dans les autres, leurs jeans, leurs chemises, leurs visages, leurs cheveux.

Lorsqu'ils furent tous entrés dans la patinoire, elle tourna les talons et regagna le bungalow. Elle verrouilla la porte derrière elle. Un vrombissement emplissait le moindre recoin de la chambre, et elle ne reconnut pas tout de suite ce que c'était ; elle ne savait pas si c'était à l'intérieur ou à l'extérieur de sa tête. C'était un bruit extérieur, celui de la climatisation, comprit-elle enfin. Ils avaient oublié de l'arrêter.

Son verre à la main, elle se planta devant la glace et décida d'autorité qu'elle n'aurait pas détonné aux côtés d'Art. Ensemble, ils auraient attiré l'attention, tant ils formaient un couple remarquable.

Sur ce, elle fondit en larmes. Elle allait s'asseoir quand sa main heurta le bras du

fauteuil ; le verre tomba, et son contenu forma une tache sur le tapis. De l'orteil, elle effleura la tache. Le tapis était mouillé, la fraîcheur agréable.

Mon Dieu ! songea-t-elle.

Dans la kitchenette, elle se servit un autre verre, puis elle alluma la radio, mais ne parvint pas à trouver KOIF ; l'émetteur était trop éloigné. Sur une station de San Mateo, elle capta de la musique classique et monta le volume le plus fort possible.

Elle emporta sa bouteille de porto au lit. Une fois étendue, elle éteignit la lumière ; elle resta dans le noir à boire et à écouter la musique. Dehors, des autos et des camions se succédaient sur la route.

Dans le bungalow voisin, des éclats de voix et de rire déchiraient les ténèbres. Elle tendit l'oreille. Quand les voix se turent, elle reporta toute son attention sur la musique.

Brusquement, celle-ci s'interrompit. Pat se dressa sur son séant. D'abord, elle tourna le bouton, se demandant ce qui avait bien pu se passer. Et puis elle comprit que c'était la fin des émissions. Il était minuit.

Elle se fraya un chemin jusqu'à la salle de bains, se lava la figure et puis s'essuya, frotta sa peau dans la serviette jusqu'à être complètement irritée.

Ensuite, elle ressortit et s'assit près du téléphone. Elle appela le numéro de KOIF, sans obtenir de réponse, naturellement. Avec stupeur, elle prit conscience de ce qu'elle faisait. Personne, pensa-t-elle, en raccrochant. Il ne pouvait pas être là. Il n'y avait personne. C'était minuit passé ; la station était fermée.

Le téléphone sur les genoux, elle composa son propre numéro et laissa sonner. Personne, songea-t-elle, avant de raccrocher. Après quoi elle fit son numéro à lui. De nouveau, personne.

Il n'est nulle part, pensa-t-elle.

Elle raccrocha et alla se resservir. Le porto était presque fini. Elle vida le reste de la bouteille dans son verre.

Une dernière fois, elle tenta sa chance au téléphone. Après avoir cherché dans le bottin de San Francisco, elle releva les yeux et composa le numéro des Emmanuel, de l'appartement de Fillmore Street.

— Allô ? fit une voix.

— Jim, murmura-t-elle.

Et de nouveau elle éclata en pleurs ; les larmes dégouttaient le long de ses joues, sur ses phalanges, sur le combiné.

— Où es-tu ? demanda-t-il.

— Dans un motel, répondit-elle. Je n'en connais pas le nom.

— Où est-ce ? insista Jim.

— Je ne sais pas.

Pat serrait le téléphone en pleurant.

— Est-ce qu'il est avec toi ?

— Non.

Elle sortit son mouchoir de sa poche et se moucha.

— Il est sorti.

— Vois s'il n'y a pas une pochette d'allumettes autour de toi. Regarde à côté du

téléphone.

Elle regarda et trouva une pochette gravée au nom du motel des Quatre As.

— Jim, balbutia-t-elle, je ne sais pas quoi faire.

— As-tu trouvé une pochette d'allumettes ?

— Non, dit-elle. Je ne sais pas.

Elle enfouit la pochette dans le bottin, hors de vue.

— Je sais où je suis, mais je ne sais pas quoi faire. Il est parti faire du patin à glace.

N'est-ce pas incroyable ?

— Dis-moi où tu es, insista-t-il, et je viendrai te chercher. Es-tu à San Francisco ?

— Non, dit-elle. C'est sur El Camino Real.

— Près de quelle ville ?

— Redwood City. Il est à la patinoire avec des tas d'autres jeunes. Qu'est-ce qui m'arrive, Jim ? Comment ai-je pu m'embarquer dans une histoire pareille ?

— Donne-moi l'adresse.

— Non, fit-elle, secouant la tête.

— Donne-la-moi, dit-il. Allez, Pat. Dis-moi où tu es.

— Qu'est-ce que je vais faire ? continua-t-elle. Il est là-bas avec les autres. C'est un gamin ; il m'a montré l'endroit où ils se réunissent, un grenier. Il est passé chez moi et m'a obligée à dîner au restaurant avec lui. Nous sommes descendus dans Chinatown ; je ne voulais pas y aller, mais il m'y a obligée. J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais mon Dieu ! qu'y puis-je, s'il sort faire du patin à glace ?

— Pat, insista-t-il, dis-moi où tu es.

— J'ai peur de lui, confia-t-elle.

— Pourquoi ?

Pressant le mouchoir sur ses yeux, elle murmura :

— Je ne veux pas que tu viennes. Comment vais-je me sortir de là, Jim ? Il faut que je m'en tire toute seule. Ça n'a pas marché... Tu avais raison.

— Pourquoi as-tu peur de lui ?

— Il m'a frappée, avoua-t-elle, en larmes.

— Il t'a fait mal ?

— Ça va. Il m'a frappé à l'œil. Et on n'a pas arrêté cette nuit-là, jusqu'à épuisement total. Il m'a tuée, et voilà qu'il fait du patin. Il y avait une fille devant lui dans la queue. Elle...

— J'ai envie de venir te chercher, la coupa Jim. Alors dis-moi où tu es. Je ne peux rien faire si je ne sais pas où tu es.

— Il a peur de toi, Jim, reprit-elle. C'est pour cette raison que nous sommes ici. Il avait peur que tu ne nous trouves à l'appartement. Tu es le seul dont il ait peur ; il n'a même pas peur de Rachel. À propos, comment va Rachel ?

— Bien, dit-il.

— Est-elle en colère ?

— Écoute, dis-moi où vous êtes.

— Au motel des Quatre As.

— Bon.

— Attends, cria-t-elle. Jim, écoute. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Je lui ai acheté toute une garde-robe pour qu'il ait l'air d'un homme, et non d'un gamin déguisé. Nous avons pris ma voiture. Que pouvais-je faire d'autre ? Mon rêve, c'était de rester au lit avec lui, sans rien faire. Mais il n'a pas voulu.

— À tout à l'heure, lança-t-il avant de raccrocher.

Il y eut un déclic à l'autre bout du fil ; pendant quelque temps, elle garda le récepteur à la main, puis elle le reposa sur son socle.

— Seigneur ! soupira-t-elle.

Voilà, c'était fait. Tout était fini. D'un pas mal assuré, elle se dirigea vers la penderie et changea son jean et sa chemise contre une blouse, un boléro et une jupe longue ; Jim adorait les jupes longues. Ensuite, elle se mit à tresser ses cheveux.

À minuit et demi, la porte du cabanon s'ouvrit à la volée, et Art fit son entrée.

— Salut, dit-il.

— Bonsoir, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

Il aperçut la bouteille de porto vide près du lit.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as bu toute la bouteille ?

— J'ai appelé Jim Briskin, répliqua-t-elle.

— O... o... ouais ?

Il vint se planter à ses côtés.

— Sans blague ?

— Il le fallait, dit-elle. Pourquoi es-tu parti et m'as-tu laissée ? Je ne comprends pas comment tu as pu me faire ça.

— Il y a longtemps que tu l'as appelé ?

— Je ne sais plus.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Il vient ?

— Oui, dit-elle.

Progressivement, le visage d'Art s'assombrit.

— Prépare tes valises, on part.

— Je rentre, annonça-t-elle.

— Ah, o... o... ouais ?

Se levant, elle cria :

— Espèce de sale petit hypocrite ! S'il met la main sur toi, il te tuera. Alors tu as intérêt à te sauver le plus vite possible et à aller te cacher !

— Et pourquoi l'as-tu appelé ?

— À cause de ton patinage, répliqua-t-elle. Qu'est-ce que tu fais d'autre ? Pourquoi ne vas-tu pas aussi me chercher un ice-cream ?

Il traîna les pieds et, ne sachant quoi faire de ses mains, les enfouit dans ses poches arrière.

— Tu t'es bien amusé ? ironisa-t-elle. As-tu rencontré des jeunes que tu connaissais ?

— Non, dit-il.

— Pourquoi es-tu parti ?

— C'était la fermeture.

— As-tu raccompagné une jeune fille ? Ou quoi d'autre ? Tu t'es payé un hot-dog et un milk-shake ?

Elle se sentait glacée et terrifiée et n'osait plus s'arrêter.

— J'ai essayé la MG d'un type, avoua Art.

— Alors, retourne conduire sa MG, cria-t-elle. Tu peux la conduire tant que tu voudras.

— Tu vas vraiment rentrer ? dit-il d'une voix geignarde. On vient j... j... juste d'arriver.

— Tu n'as qu'à t'en prendre qu'à toi, riposta-t-elle.

— Je ne me voyais pas rester là, se défendit-il, en tripotant sa ceinture.

— Avec moi, ajouta-t-elle. Tu ne te voyais pas rester là avec moi.

— Il n'y avait rien à faire, se plaignit-il.

Elle sortit ses valises de la penderie.

— Veux-tu m'aider à faire mes bagages ?

Elle se mit à empiler les jupes, les sweaters et les chemisiers dans une des valises.

— Allez, Art. Ne m'oblige pas à me charger de tout.

S'emparant de son sac, il fouilla dedans.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Elle traversa la pièce et récupéra son bien.

— Les clés de l'auto, dit-il, sans la regarder en face.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas rester ici.

— Tu n'auras pas mon auto. Si tu veux partir, tu es libre. Va prendre le bus, je ne sais pas, moi...

Aussi agile qu'un singe, il lui arracha le sac des mains et, le renversant au-dessus du lit, en vida le contenu.

— Je l'abandonnerai quelque part, lança-t-il. Tu la retrouveras.

— Si tu prends mon auto, menaça-t-elle, j'appellerai la police et je leur dirai que tu l'as volée.

— Tu ferais ça ?

— C'est mon auto, s'obstina-t-elle, tendant la main. Rends-moi mes clés.

— Je ne peux pas m'en servir ?

— Non, dit-elle.

— Et si je remonte seulement à San Francisco avec et que je l'abandonne ensuite ? Je n'ai pas envie de tomber sur Jim Briskin ; il est probablement fou de rage.

— Il te tuera, répéta-t-elle.

— Il l'a dit ?

— Oui, affirma-t-elle.

— C'était ton idée.

Elle porta sa main à son œil.

— T'as vu ce que tu m'as fait ?

Après un long silence de flottement, il marmonna :

— Tu peux me donner deux dollars ? Je veux dire, pour prendre le b... b... bus ou ce genre de truc.

— Tu as déjà dépensé tout ton argent ?

— J'ai pris un peu d'essence, avoua-t-il. Pour la MG du type.

Parmi le contenu épars de son sac, elle prit son portefeuille.

— Je te rembourserai, promit-il.

Elle lui donna six ou sept dollars, et il enfouit les billets dans sa veste.

— Tu as intérêt à partir avant qu'il arrive, déclara-t-elle.

Elle le tira par le bras ; Art réagit mollement et, une fois à la porte, il hésita, traîna, peu pressé de s'en aller.

— Je ne pars pas, regimba-t-il. Je ne crois pas que tu aies appelé Jim Briskin, ce sont des histoires.

Se dégageant, il revint dans la pièce et se posta à la porte de la cuisine, les épaules voûtées.

— Comme tu veux, dit-elle, en se remettant à ses bagages.

Elle rassembla les flacons, les pots et les boîtes et les rangea dans ses valises.

— Il vient vraiment ? s'enquit Art.

— Oui, dit-elle.

— Tu retournes avec lui ?

— Oui, répéta-t-elle. Je l'espère.

— Est-ce que tu vas l'épouser ?

— Oui.

La figure d'Art s'allongea. Son corps s'affaissa au point qu'il eut l'air d'un petit vieillard, d'une sorte de vieux gnome difforme, myope et dur d'oreille ; il avait du mal à l'écouter, à rassembler ses facultés mentales. Sa jeunesse s'était enfuie, sa pureté.

— Qu'est-ce qu'il a de si bien ? demanda-t-il.

— Il est très bel homme.

— Et toi, tu es une vieille peau décharnée.

Prenant une des valises sur le lit, elle la porta jusqu'à la porte et la posa par terre, avant de s'attaquer à la seconde. Mais cela semblait ne plus avoir aucune importance. Elle se laissa tomber sur le lit.

— Rien qu'une vieille peau, continua Art. Pourquoi n'achètes-tu pas un chat ou un perroquet, ou un de ces oiseaux qu'ont les vieilles filles ? Comme ça, tu aurais quelqu'un à mater.

— Art, articula-t-elle. Veux-tu avoir l'obligeance de sortir et de me laisser en paix ? S'il te plaît, laisse-moi en paix.

— Tu n'as plus rien d'une femme, assena-t-il. Tu es desséchée et toute fripée.

— Arrête, gémit-elle.

— Dur, conclut-il, sans bouger.

Elle se leva et sortit sur le perron. Les phares des voitures striaient les ténèbres. Elle marcha vers la route, de plus en plus proche, jusqu'à ce que le gravier eût disparu sous ses pieds pour laisser place au bas-côté stabilisé. Une voiture corna. Derrière elle, un deuxième véhicule ralentit et fit un écart ; les traits déformés de l'automobiliste furent un instant visibles, et puis l'auto disparut. Ses feux arrière formèrent deux points rouges qui diminuèrent, puis finirent par s'effacer à leur tour.

Au bout d'un moment, une voiture quitta la route et vint cahoter sur l'accotement.

Aveuglée, Pat se retrouva prise dans la lumière des phares ; la voiture grossit, et la jeune femme leva les mains. Comme le capot de l'auto passait à sa hauteur, elle sentit des relents de métal chaud. La portière s'ouvrit ; l'auto s'arrêta de rouler.

— C'est toi, Pat ?

La voix de Jim Briskin lui parvint.

— Oui, dit-elle, en tendant le cou.

Assis au volant de son auto, il la dévisageait par la portière ouverte. Lorsqu'il l'eut reconnue, il mit pied à terre.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il, tandis qu'ils se dirigeaient vers le bungalow C.

Il la tapota dans le dos.

— Je vais bien, dit-elle.

— Tu as l'air à plat.

L'obligeant à marquer une halte, il la dévisagea.

— Il t'a vraiment frappée, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-elle.

Prenant les devants, il monta les marches et pénétra dans le bungalow.

— Bonsoir, Art, lança-t-il.

— Salut, répondit Art, cramoisi et fébrile.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu l'as frappée à l'œil ?

— Ouais, admit Art. Mais c'est rien.

Se tournant vers Pat, Jim lui intima :

— Cherche tes clés de voiture.

Il inspecta les lieux tandis qu'elle exhumait les clés du monceau d'affaires entassées sur le lit.

— Merci, lui dit-il d'un air préoccupé. Tiens, Art.

Il lança les clés au garçon.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia Art.

Les clés tombèrent par terre, et il dut se baisser pour les ramasser. Les clés lui échappèrent des doigts, et il se baissa de nouveau.

— Tes valises ne sont pas faites, dit Jim à l'adresse de Pat. Je vois des vêtements partout.

— Oui, dit-elle. Il n'y en a qu'une de faite.

Revenant à Art, Jim lui ordonna :

— Tu finis de faire ses valises. Charge-les dans la Dodge, et ensuite tu n'as qu'à rentrer.

— Rentrer où ?

— Tu laisseras l'auto en bas de son immeuble.

Jim entraîna Pat hors du bungalow.

— Vous voulez peut-être aussi que je défasse les valises a... a... après les avoir montées chez elle ? ironisa Art, en les suivant jusqu'à la porte.

— Non, dit Jim, laisse tout dans l'auto.

— Et les clés ?

— Mets-les dans la boîte à lettres.

Tenant Pat par la main, il l'emmena à sa voiture.

Comme ils reprenaient la route, elle s'interrogea à haute voix :

— Est-ce qu'il t'obéira ?

— Est-ce si important ? répliqua Jim.

— Merci d'être venu, murmura-t-elle.

— Les meilleures choses ont une fin.

Derrière eux, le motel des Quatre As était déjà indiscernable des autres enseignes au néon.

— Comment te sens-tu, à part ça ?

— Je survivrai, dit-elle.

— Cela n'a pas été facile de te soutirer le nom. Le nom du motel.

Après quoi ni l'un ni l'autre ne dirent plus rien. Ils regardaient la route, les autos et les enseignes, les phares qui se succédaient dans l'autre sens. Renversée sur son siège, Pat dormit un peu. Quand elle se réveilla, ils étaient sur l'autoroute. À leur droite s'étendait la baie de San Francisco. Les lumières étaient désormais plus nombreuses.

— Sale petit merdeux, marmonna-t-elle.

— Ça fait du bien, dit-il.

— Il m'a frappée en plein dans l'œil, il m'a assommée.

— Maintenant, tu as un sujet de conversation, observa-t-il. Une expérience qui te servira de leçon.

— ... et il a menacé Bob Posin d'un couteau.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? dit Jim.

Pat se fit toute petite, trouva son mouchoir dans sa poche et se mit à pleurer dedans, la tête détournée ; elle pleurait aussi discrètement que possible.

— Ne m'écoute pas, dit-il.

— Non, réussit-elle à articuler, tu as raison.

Il tendit la main et lui caressa le bras.

— Pourquoi ne veux-tu pas te taire ? Personne ne te plaint. Dès qu'on sera en ville, on s'arrêtera pour acheter quelque chose pour ton œil.

— Je n'ai besoin de rien, répliqua-t-elle. Tu sais ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit des choses horribles... je n'avais rien entendu de pareil depuis que j'étais petite. Sans compter qu'il voulait emprunter de l'argent sur ma voiture, il voulait...

Pat versa de nouvelles larmes. Elle ne pouvait pas s'en empêcher. Elle pleura comme une Madeleine, et Jim Briskin n'y prêta aucune attention.

Leur autoroute rejoignit d'autres autoroutes qui entraient également dans San Francisco. Peu de temps après, ils roulaient au-dessus des habitations. La plupart de celles-ci étaient obscures, leurs lumières éteintes.

CHAPITRE 18

L'appartement de Jim était froid et noir. Patricia attendit sur le pas de la porte pendant qu'il allumait des lampes et baissait les stores des fenêtres.

— Tu n'habitais pas chez toi ? s'étonna-t-elle.

— Pas depuis quelque temps, répondit-il.

À la lumière, il vit combien elle était fatiguée, combien son visage était marqué et malheureux. Des traits creusés par l'anxiété, pensa-t-il.

— Assieds-toi, dit Jim.

— Tu sais, au début, il me rendait folle, déclara Pat. Il était toujours après moi.

— Tu prétendais que votre première nuit avait été sublime, persifla-t-il.

— Oui.

Elle inclina la tête, assise les bras croisés, les pieds joints.

— Mais la nuit suivante, après qu'il m'eut frappée... Ça n'a pas arrêté... mon Dieu, j'ai cru que j'allais mourir. Il revenait toujours à la charge. Je le croyais endormi – et peut-être l'était-il, pendant quelques instants – et puis voilà qu'il voulait recommencer...

Elle leva timidement les yeux.

— ... alors nous avons continué. Et le matin, quand je me suis réveillée, j'avais mal partout. Je pouvais à peine sortir du lit.

— Tu as besoin de repos, dit-il.

— C'est affreux d'en parler, de te raconter ça, gémit-elle.

Il fit un grand geste du bras.

— Pourquoi pas ?

— Puis-je avoir une tasse de café ? J'ai... bu une bouteille de vin entière. J'ai mal au cœur.

En effet, elle n'avait pas l'air bien, mais il l'avait vue cent fois plus malade. Somme toute, elle s'en tirait sans trop de dommages.

— Du vin doux ? s'informa-t-il.

— Du porto.

— En quelque sorte, tu as baissé ta garde. Tu voulais te découvrir ?

— Oui, dit-elle. C'était écrit.

Il s'agenouilla de manière à la regarder bien en face et lui prit les mains en disant :

— C'est ta nouvelle devise ?

Ses lèvres remuèrent.

— Je ne sais pas. Qu'entends-tu par là, Jim ?

— Et maintenant ?

— Maintenant, répéta-t-elle, je comprends mon erreur.

Il la laissa pour aller à la cuisine faire du café.

À son retour, elle était toujours assise, les pieds serrés sous elle et les mains jointes sur les genoux. Comme elle avait l'air perdue ! songea-t-il. Et comme il était content de la retrouver... La différence que cela faisait... L'importance de l'événement.

En lui donnant son café, il demanda :

— Tu crois que je ne t'aime pas autant que ce gamin t'aime ou prétend t'aimer ?

— Si.

— Est-ce que tu veux redevenir ma femme ? lança-t-il.

Maintenant ou jamais, pensa-t-il. S'il y avait la moindre chance qu'elle y consente, c'était maintenant ou jamais.

— Cette histoire est terminée, et tu te fiches pas mal de Bob Posin... n'est-ce pas ?

— D'accord, dit-elle, en levant sa tasse. Je veux bien me marier avec toi, me remarier, disons plutôt.

Sa tasse chavira ; il la lui prit des mains et la posa sur le sol. Reddition sans conditions, pensa-t-il. La capitulation de la femme, de celle qu'il aimait plus que tout. Rien ne pouvait égaler cela sur terre, rien, jusqu'à ce que le ciel s'enroule comme un parchemin, que les tombes s'ouvrent et que les morts reviennent. Jusqu'à ce que, pensa-t-il, l'homme corrompu devienne incorruptible.

— Tu ne changeras pas d'avis, n'est-ce pas ? s'inquiéta-t-il.

— Tu voudrais que j'en change ?

— Je ne veux pas que tu changes d'avis.

— Très bien, dit-elle, je n'en changerai pas.

Le regardant fermement, elle lança :

— Tu ne me considères pas comme finie, alors ?

— Tu l'es ?

Les larmes lui montèrent aux yeux et se mirent à couler.

— Je... ne sais pas.

— Cela paraît peu probable.

— Tu ne veux plus de moi ! s'écria-t-elle, les larmes ruisselant de ses joues sur son col.

— Tu entends par là que je ne devrais plus vouloir de toi ? C'est ce que tu essaies de me dire ?

Il la souleva de son fauteuil.

— Ou veux-tu dire que je devrais t'implorer et te supplier ? Qu'est-ce que tu préfères ?

Elle tenta de parler. Se cramponnant désespérément à lui, elle balbutia :

— Je ne me sens pas bien. Conduis-moi à la salle de bains, s'il te plaît.

La portant à demi, il l'y emmena tout droit. Elle refusait de le lâcher ; tout en l'agrippant, il la laissa vomir. Un court instant, Pat tomba en syncope, mais presque aussitôt elle reprit connaissance.

— Merci, chuchota-t-elle. Mon Dieu !

Jim réussit à la faire asseoir sur le rebord de la baignoire. Faible et frissonnante, elle lui frotta la main avec sa paume ; elle paraissait fiévreuse, et il lui demanda si elle n'était pas malade pour de bon.

— Non, répondit-elle. Je me sens mieux. C'est psychologique.

— Espérons-le.

Elle ébaucha un pauvre sourire.

— C'est ma conscience, murmura-t-elle. J'avais prévenu Art que nous le paierions. C'est peut-être fait.

Dès qu'elle eut repris des forces, il lui lava la figure et la ramena dans le séjour. Après l'avoir déchaussée, il l'enveloppa dans une couverture et l'installa sur la banquette.

— Ou c'est à cause du café, expliqua-t-elle.

— Tu ne l'as pas bu.

Elle demanda une cigarette.

En la lui allumant, il suggéra :

— Tu désires que j'aille voir s'il a rapporté tes affaires ?

— Il n'est pas question que je reste ici, protesta-t-elle. Je veux aller chez moi. Il me tarde d'y être.

— Et s'il se montre ?

— Il n'osera pas, affirma-t-elle.

— Non, acquiesça-t-il, je ne pense pas qu'il aura cette audace.

— Je veux rester avec toi, décida-t-elle. Je ne supporterai pas de revivre le passé, notre escapade, notre état d'esprit du moment. Je vais rester ici, et puis, quand on sera mariés, on pourra habiter ici ou là-bas, comme tu préfères. Ou alors, ce qui serait encore mieux, on peut louer un nouvel appartement.

— Je le pense aussi.

Au moment où il mettait son manteau, elle lança :

— Je vais aller avec toi. Pour que je puisse me rendre compte par moi-même et prendre ce dont j'ai besoin.

Nous pourrions aller chercher la Dodge et la ramener ici... nous déchargerions mes affaires chez toi.

Ils attendirent qu'elle se sentît assez vaillante, puis se rendirent chez elle en auto.

La Dodge stationnait devant l'entrée de l'immeuble. Les affaires de Pat étaient entassées sens dessus dessous à l'arrière de la voiture ; Art avait tout rassemblé là, à la diable. Flacons, vêtements, chaussures, y compris le carton de lait, les oranges, le pain Langendorf... et, par terre, la bouteille de porto vide.

— Apparemment, tout y est, constata Pat.

Il gara son auto, puis, Pat à ses côtés, ramena la Dodge devant chez lui.

Pour aller au lit, elle enfila un pyjama rouge à pois blancs.

— Je me sens régénérée là-dedans, déclara-t-elle.

En caleçon, il se brossait les dents au lavabo. Il était trois heures et demie du matin. À l'exception de la chambre et de la salle de bains, l'appartement était dans le noir. La porte était fermée à clé et les lumières éteintes. Patricia fumait au lit, un cendrier posé sur les couvertures.

— Tu as fini ta toilette ? s'enquit Jim, en émergeant de la salle de bains.

— Oui, dit-elle, ayant retrouvé sa gaieté.

Comme il était fluet en caleçon, remarqua-t-elle. Ce torse, ces bras et ces jambes maigres représentaient un soulagement pour elle qui avait été laminée trois jours durant par un garçon aux membres épais, dont le corps ne s'amincissait qu'à partir des reins, un corps désossé, en caoutchouc, fait de muscles et de graisse, supporté par des jambes trop courtes. Un corps de gamin, pensa-t-elle, qui n'avait rien à voir avec celui-ci.

Après avoir éteint, Jim enleva son caleçon et se fourra au lit. Dans le noir, il la prit dans ses bras.

— N'est-ce pas incroyable ? roucoula-t-elle. Nous voilà de nouveau réunis. Au bout de deux ans, sans que rien ne nous sépare, ni ne nous oppose.

Elle était très heureuse. Tout cela n'avait pas été inutile puisque les choses se terminaient ainsi, songeait-elle. La vie avait un sens. Ce n'était pas seulement de l'agitation gratuite... fatigue et blessures en pure perte.

À côté d'elle, Jim dit :

— Tu ne me demandes pas des nouvelles de Rachel ?

— Il lui est arrivé quelque chose ?

Elle était à moitié endormie. Mais voilà qu'une sensation de froid venait troubler sa paix ; elle se sentit soudain glacée.

— Que veux-tu dire ?

— Voyons, répondit-il, tu savais bien que j'étais là-bas. Tu m'y as même appelé.

— J'ai appelé partout. J'ai appelé à la station, chez toi et chez moi. Et puis je t'ai appelé là-bas.

— J'y étais.

— Et alors ?

Désormais complètement réveillée, elle fixait les ténèbres.

— Elle m'a demandé de rester avec elle jusqu'au retour d'Art. C'est ce que j'ai fait.

Elle attendit la suite, mais ce fut tout ; il demeura silencieux.

— Tu habitais là-bas ?

— Pas exactement. Elle est spéciale.

— En quel sens ?

— C'était surtout une question de repas. Elle voulait que je sois là quand elle rentrait à la maison, afin de pouvoir faire la cuisine pour moi.

— Une petite paysanne, dit Pat. La table d'hôte, la ferme...

— Je m'attardais dans la soirée jusqu'à ce qu'elle aille se coucher, puis je m'en allais.

— Et le matin ?

Deux matins, pensa-t-elle.

— Rien.

— Tu me dis la vérité ? s'enquit-elle.

— Bien sûr que oui.

— J'ai peur de Rachel, déclara-t-elle.

— Je le sais.

— Prépare-t-elle quelque chose ?

— Elle a récupéré son Art.

— Oui, c'est vrai, convint-elle, rassérénée.

Elle se redressa pour écraser sa cigarette.

— Comment la trouves-tu ?

— Je ne sais pas.

— Elle va peut-être lui donner un coup de couteau, lança Pat, en se recouchant.

Jim éclata de rire.

— C'est possible. Peut-être aussi qu'il la battra.

— Qu'est-ce que tu ferais s'il la battait ?

— Ce ne sont pas mes affaires.

— Que ressentirais-tu ?

Il ne répondit pas ; elle attendit, tout oreilles. S'était-il endormi ?

Pat se dit à elle-même : J'ai payé pour ce que j'ai fait. J'ai été malade comme un chien. N'est-ce pas suffisant ? Que faut-il d'autre ?

Son paquet de cigarettes était par terre ; elle tendit le bras pour l'attraper, en alluma une et la fuma, couchée sur le dos. L'homme à ses côtés ne bougea pas. Elle pensa qu'il dormait profondément.

C'est formidable, songea-t-elle. Je vois ça d'ici. Je comprends tout. Ne l'ai-je pas mérité ?

Sa cigarette rougeoyait dans le noir, et Pat la contempla ; elle la tapota contre le bord du cendrier qu'elle tenait à la main en se promettant : Je vais m'accrocher et me battre. Pour ça. Pour ce que je possède.

Le lendemain, elle se leva tôt, à sept heures, pour téléphoner à la station. Jim dormait toujours. Sans le réveiller, elle enfila son peignoir, ferma la porte de la chambre et s'installa devant le téléphone, dans le séjour.

— Allô, dit-elle. Monsieur Haynes ?

— Comment allez-vous, Patricia ? s'enquit Haynes d'un ton gourmé. Nous nous faisons du souci pour vous. Pas un mot de votre part depuis, voyons... deux jours ?

— Je vais mieux, dit-elle. Pourrais-je reprendre cet après-midi ?

— Restez encore chez vous aujourd'hui. Ne reprenez pas avant d'être complètement guérie.

Sur le coup, Pat ne saisit pas ce qu'il entendait par là, puis elle comprit qu'il faisait allusion à sa grippe.

— Merci, dit-elle. Alors, j'attendrai peut-être jusqu'à demain. Je n'ai pas envie de contaminer un collègue.

— Est-ce un virus intestinal ?

— Oui, acquiesça-t-elle. J'ai eu des maux... de ventre.

— Des crampes ? C'est bien le virus qui circule en ville. Ne buvez pas de jus de fruits. Toasts, œufs et flans. Aliments peu relevés. Pas d'acidité : bannir tomates, poires et jus d'orange.

Elle le remercia, puis raccrocha.

Revenant dans la chambre, elle s'approcha du lit sur la pointe des pieds et vit que Jim était réveillé.

— Bonjour, fit-elle, en l'embrassant.

— Bonjour.

Il clignait des yeux comme un hibou.

— Déjà levée ?

— Reste au lit, lui ordonna-t-elle. Je vais rapporter des affaires chez moi et en prendre d'autres à la place.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Beaucoup mieux.

— Ton œil a meilleur aspect.

En faisant sa toilette, elle examina son œil de près. L'enflure avait disparu, mais c'était encore bien noir ; l'ecchymose, le cerne foncé n'était pas parti. Il ne partirait peut-être jamais, songea-t-elle.

— J'en ai pas pour longtemps, lui dit-elle. Tu as l'air d'un pacha au lit... Ne bouge pas jusqu'à mon retour. D'accord ?

Elle le gratifia d'un nouveau baiser.

Tout en roulant par les rues matinales, elle se fit la remarque qu'à bien des égards, c'était le meilleur moment de la journée. L'air était frais mais lumineux ; il sentait bon et lui semblait plus sain que d'habitude. Le brouillard nocturne s'était dissipé, et la brume marine ne l'avait pas encore remplacé.

Après avoir garé la Dodge devant son vieil immeuble, elle monta une valise dans l'appartement. Aussi vite que possible, elle pendit les vêtements dans le placard, prit ce qu'il lui fallait et regagna l'auto avec son premier chargement.

Une jeune fille en manteau marron attendait devant l'auto. Elle avait les jambes nues et portait des mules plates. Sous le soleil matinal, elle fronçait les sourcils en s'avancant vers Pat, les mains dans les poches de son manteau. Elle loucha et mit une main sur ses yeux pour s'abriter de la lumière.

Je la connais, se dit Pat. Qui est-ce ? Je l'ai déjà vue quelque part.

— Où est Jim ? lança la fille.

— Chez lui, répondit Pat, qui ressentit des bourdonnements d'oreilles accompagnés d'une sensation de vertige.

Elle n'était pas terrifiée, seulement un peu suffoquée de la reconnaître.

— Je vous ai rencontrée à une seule occasion dans ma vie, s'excusa-t-elle.

Rachel lui ouvrit la portière.

— Vous emportez vos affaires chez lui ?

— Une partie, répondit Pat. Il y a encore un autre chargement. Je ne vous ai vue que la fois où nous sommes passés, l'autre soir.

Derrière elle, Rachel demeurait plantée à côté de l'auto. Patricia monta l'escalier, rassembla le reste de ses affaires et entama la dernière descente. Dans l'escalier, elle dut s'arrêter pour reprendre sa respiration. Le jour pénétrait à flots dans le hall par la porte d'entrée ; elle entrevit Rachel qui l'attendait toujours devant l'auto.

Quand elle émergea de l'immeuble, Rachel lui demanda :

— Vous allez là-bas, maintenant ?

— Oui, dit Pat, déposant son fardeau sur la banquette arrière.

— J'aimerais venir avec vous.

Toute protestation était inutile.

— Pourquoi pas ? fit-elle. Montez.

Elle mit le contact et, au moment où elle embraya, Rachel s'installa à côté d'elle.

À huit heures et demie, Pat était de retour à l'immeuble de Jim. Elle et Rachel descendirent sur le trottoir ; chacune portait une brassée de vêtements. Elles entrèrent avec la clé que Jim avait donnée à Pat.

Il était levé, assis à la table de cuisine. Vêtu de son peignoir de bain bleu, les cheveux en

bataille, il considéra Pat et Rachel avec une expression mélangée.

— Salut, dit Rachel.

Il inclina la tête, puis lança à l'intention de Pat :

— As-tu récupéré tes affaires ?

— Celles dont j'avais besoin, répondit-elle. Presque tout est ici. As-tu déjà pris ton petit déjeuner ?

— Non, dit-il.

— Tu lambinais ?

Rachel était allée à la fenêtre du séjour. Son manteau sur le bras, elle s'était postée à l'écart, l'air d'une apparition.

Jim s'adressa à elle.

— Qu'as-tu décidé pour Art ?

— Quand il s'est présenté, je le lui ai dit, et il est parti, répondit Rachel.

— Tu lui as dit quoi ?

— Qu'il n'était pas question qu'il revienne.

— Où est-il allé ? s'informa Jim.

— Au loft, je pense. Je ne l'ai pas vu aujourd'hui. C'était hier soir, très tard.

— As-tu dormi ?

— Deux ou trois heures.

Elle avalait ses mots.

— Est-ce que tu as parlé avec lui ? S'est-il confié à toi ?

— Il avait pas mal de choses à me dire.

— Mais tu ne l'as pas écouté.

— Je l'ai écouté en partie.

— Il m'a battue, intervint Pat.

— Non, lui dit Rachel. Il ne vous a pas battue, il vous a frappée une fois, et c'est tout ! C'est ça que vous appelez battre ? Son père battait sa mère, et quelquefois il battait Nat, son frère aîné. Ils étaient toujours en train de s'étriper. Les Italiens ont cette manie. Là où on habite, tout le monde se bagarre.

Sortant de table, Jim entra dans le séjour. Il alluma une cigarette et tendit le paquet à Rachel, qui refusa d'un signe de tête.

— Tu espérais que je revienne hier soir ? s'enquit-il.

— Non, dit Rachel. Je savais que tu resterais avec elle.

— Vous ne pardonnez jamais à personne, murmura Pat.

— Vous parlez de vous ? En quoi m'intéressez-vous ?

Son petit visage dur flamboyait.

— Vous savez quelle est la première chose que vous m'avez dite, quand vous m'avez vue, à peine passé la porte ?

— Je sais, murmura Pat.

— Que si j'avais été à la cuisine au lieu d'Art, c'est moi que vous auriez emmenée, pas lui.

— Pas exactement, commenta Pat, qui entreprit de déballer les affaires qu'elle avait rapportées.

Jim retourna à la cuisine ; il mit du pain dans le grille-pain et disposa assiettes et couverts.

— Je vais me restaurer, annonça-t-il.

— J'ai apporté mes huiles. Qu'en penses-tu ? lui lança Pat.

Elle installait le petit chevalet et déballait ses tubes de peinture, l'essence de térébenthine, l'huile de lin et la palette.

— Je me suis dit que j'allais peut-être me remettre à la peinture. L'odeur ne risque-t-elle pas de te faire fuir ?

— Non, cria-t-il depuis la cuisine.

— Et mon matériel ?

— Ça ira.

— Excusez-moi, dit-elle à Rachel.

Une fois dans la chambre, dont les stores étaient encore baissés, Pat se changea et enfila un pantalon en coton – un bleu de chauffe chinois –, puis elle dénicha une chemise sport écossaise qu'elle boutonna jusqu'en haut, la trouvant confortable pour travailler à cause de son ampleur, quand elle s'aperçut soudain que c'était une chemise d'Art, qu'elle-même lui avait achetée. Avec des gestes un tantinet hystériques, elle enleva la chemise et la fourra au fond d'une valise ; à la place, elle mit un tee-shirt taché de peinture qui datait du lycée.

Dans le séjour, Rachel ignorait la boîte de peinture. Elle n'avait même pas posé son manteau.

— Puis-je mettre un disque ? demanda Pat.

— Comme tu veux, dit Jim.

Planté devant la cuisinière, il se faisait frire du jambon et des œufs.

Se laissant tomber à genoux devant la discothèque, elle passa ses richesses en revue. À la fin, elle sortit un coffret des *Concertos brandebourgeois* de Bach – le coffret contenait quatre disques – et, pendant que le phonographe jouait, elle entreprit de mélanger ses couleurs.

— Bach à neuf heures du matin ? observa Jim.

— Veux-tu autre chose ?

— C'est original, commenta-t-il.

— J'ai toujours adoré ce disque, s'écria-t-elle. Les *Concertos brandebourgeois*. Tu les passais pour moi, sans arrêt on les passait.

— Qu'est-ce que vous allez peindre ? s'enquit Rachel.

— Je ne sais pas, répondit-elle d'un ton léger. Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Vous ne ferez pas mon portrait.

— Je n'en ai nulle envie.

Pat posa une feuille de papier à dessin sur son chevalet. Ses pinceaux, raides et visqueux, avaient besoin de tremper ; elle les planta dans un verre d'essence de térébenthine. L'odeur de peinture et de térébenthine envahit la pièce, et Pat ouvrit deux des fenêtres. Jim disparut dans la salle de bains. Le bourdonnement de son rasoir électrique la fit sursauter ; elle pensa que cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas entendu un rasoir électrique, le matin.

— Avez-vous passé la nuit ici ? lui demanda Rachel.

— Bien sûr que oui, cria Jim de la salle de bains. Qu'est-ce que tu crois que j'allais faire, la laisser maltraiter par Art ? Je la garde auprès de moi ; c'est là qu'est sa place. Dès qu'elle se sentira mieux et que cette affaire sera un peu oubliée, nous allons nous remarier.

— Et moi, je peux aller au diable, conclut Rachel.

— Non, dit Jim.

Il finit de se raser et revêtit une chemise blanche, avec une cravate. Son menton était lisse, ses cheveux bien coiffés. Maintenant, il détachait un pantalon repassé d'un des cintres du placard.

— Quoi, non ? insista Rachel.

— Tu as ton mari.

— Et toi ?

— Je ne suis pas ton mari, déclara-t-il.

— Si, tu l'es, protesta Rachel.

Elle continuait à le fixer, mais en silence.

— Je suis vraiment désolée pour toi, reprit-il, mais c'est suicidaire. Trop suicidaire à mon goût, Rachel.

— Tu as eu le temps d'y penser, le premier soir où tu es resté chez moi.

La fraîcheur de l'air matinal entra par les fenêtres ouvertes, et Patricia frissonna. Elle eut la chair de poule et dut s'interrompre pour frictionner ses bras. La tête lui tournait ; elle attribua ce vertige aux vapeurs de peinture. Et aussi au fait qu'elle avait le ventre vide. Une goutte de peinture tomba sur le tapis, et elle s'aperçut, avec désespoir, qu'elle avait oublié de le protéger par des journaux.

Il y avait des tas de vieux journaux dans le placard sous l'évier. Elle en prit une pile et les étala sur le tapis. Peut-être devrait-elle rouler le tapis, songea-t-elle. Il y avait si longtemps ! Elle avait oublié comment on s'y prenait.

Quand Jim sortit de la salle de bains, elle suggéra :

— Il vaut mieux que j'enlève le tapis.

— Tu vas danser ?

— Non, mais je n'ai pas envie de le tacher de peinture.

— Alors peins à la cuisine, dit-il, avant d'endosser son manteau.

— Où vas-tu ? s'enquit-elle.

— Je reconduis Rachel chez elle. Elle n'a rien à faire ici. Je reviens ; toi, continue ta peinture.

— Tu ne sais pas combien de temps tu seras absent, je suppose, fit Patricia.

— Si on me met la corde au cou, je t'appellerai.

— Bonne chance, lança-t-elle, en examinant ses couleurs.

— À toi aussi.

Il l'embrassa sur la tempe, puis, d'un signe de tête, montra le chemin de la sortie à Rachel.

— Au revoir, dit Rachel.

La porte se referma derrière eux. Pat était seule dans l'appartement, avec ses tubes de

couleur.

Sur le phonographe, la pile de disques était arrivée à la fin. Pat les replaça sur le changeur automatique et remit l'appareil en marche. La même musique, mais cela lui était égal. Elle monta le volume sonore, puis se déchaussa et retourna à sa peinture. Elle travailla une heure, absorbée dans sa tâche. C'était non figuratif, un exercice destiné à lui faire retrouver le sens des pinceaux et des couleurs. Mais sa touche restait maladroite et, à dix heures, elle s'accorda une pause pour déambuler dans la cuisine, en quête de quelque chose à grignoter.

Comme l'appartement était paisible !

Après avoir mangé, elle regagna son chevalet. À présent, le tableau était raté, et elle jeta la feuille de papier dans un coin.

Elle repartit de zéro sur une feuille vierge, esquissant un visage, le rond approximatif d'un visage d'homme. Celui de Jim Briskin, pensa-t-elle. C'était un portrait de lui, mais qui ne lui ressemblait pas. Le dessin était tout brouillé, comme si les chairs fondaient, coulaient et se mélangeaient. Le portrait, le visage sur le papier, dégénéra jusqu'à devenir un masque grotesque, aussi puéril qu'inconsistant. Elle abandonna et rassembla ses pinceaux dans le verre d'essence de térébenthine.

À ce moment-là, il était midi, et Jim n'était toujours pas revenu. Elle se lava les mains. Les disques étaient finis depuis longtemps et avaient réintégré leur coffret. Elle les ressortit et les repassa. Avec la musique en fond sonore, elle regagna la chambre et se mit à farfouiller dans les tiroirs de la commode.

Dans une chemise en carton, il y avait des lettres et des photos que Jim avait gardées. Au bout d'une minute de recherche, elle retrouva la photo qu'elle voulait ; celle-ci avait été prise pendant qu'ils campaient sur le mont Diablo et montrait Jim de face et souriant. Sur cet instantané, il n'avait pas l'air soucieux, et elle aimait son expression. Il portait une chemise de coton, et derrière lui on apercevait la voiture qu'ils avaient à l'époque, ainsi que leur tente, les rochers et les broussailles de ce versant de montagne. C'était elle qui avait pris la photo ; son ombre se découpait sur lui.

Après avoir calé une nouvelle feuille de papier sur son chevalet, elle épingla la photographie à côté et se remit au travail. Mais ça ne venait toujours pas. À une heure, elle posa son pinceau, s'essuya les mains et alla à la cuisine chercher de quoi boire.

Elle étala les ingrédients de sa boisson sur l'égouttoir de faïence : bac à glaçons, gin, citron, verre et cuillère, plus le verre doseur. Tenant le bac sous le robinet d'eau chaude, elle frappa le métal du plat de la main ; des cubes de glace glissèrent dans l'évier, et elle en mit deux dans son verre, les arrosa de gin et puis ajouta une ou deux mesures de limonade.

Le verre à la main, elle erra dans l'appartement, en fredonnant sur la musique. Désormais, elle ne se sentait plus aussi seule. Elle posa son verre sur l'accoudoir de la banquette et recommença à peindre.

L'odeur de la peinture se mêla à celle de l'alcool. Pat commençait à avoir mal à la tête, et elle se demanda si elle avait si grande envie de peindre, après tout.

Ayant fini son verre, elle retourna se resservir à la cuisine. Les glaçons étaient encore sur l'égouttoir. Elle les jeta dans l'évier ; ils étaient à moitié fondus. Dans son verre, elle

versa du gin, puis rajouta de l'eau du robinet. Faisant tourner sa mixture, elle s'assit à la table.

Pour la première fois de sa vie, l'idée de suicide se présenta à son esprit. Ensuite, elle ne put plus s'en débarrasser.

Elle tourna dans la cuisine, inspectant les couteaux dans les tiroirs. Puis elle s'intéressa de près à l'électricité, aux fils et aux prises de courant. Quelle abomination ! se dit-elle. Mais l'idée continuait son chemin en elle, prenait de la consistance. Pat allait et venait dans l'appartement, en quête d'un instrument qui pourrait lui exciser l'esprit. Marteau, ciseau, fraise comme celle du dentiste pour scier l'os... pluie d'éclats d'os.

Cela suffit, décida-t-elle. Mais cela ne suffisait pas. Elle reprit ses pinceaux et s'efforça de peindre. Les couleurs l'éblouissaient ; elle baissa les stores et peignit dans la pénombre. Voilà que les teintes se mélangeaient : des bruns, des gris et des traînées sombres comme de la suie.

Elle continua à peindre. Le papier s'obscurcit et, à la fin, ce ne fut plus qu'un infâme barbouillage. De toutes les couleurs, pensa-t-elle. Dans son imagination, les fantasmes de suicide s'épanouissaient et gagnaient en complexité, en extravagance, jusqu'à ce qu'elle eût tout envisagé.

Posant là son pinceau, elle sortit de l'appartement dans le couloir. Celui-ci était désert. Elle s'attarda devant la porte et, au bout d'un long moment, une femme d'un certain âge passa pour aller au vide-ordures.

— Bon après-midi, lui lança Pat.

La bonne femme jeta un coup d'œil vers la porte ouverte de l'appartement, puis sur le verre dans la main de Pat. Sans répondre, elle continua son chemin.

Cela suffit, décida Pat. Elle posa son verre dans l'appartement, puis longea le couloir d'un pas ferme, gagna le rez-de-chaussée par l'escalier, sauta les marches du perron, suivit le trottoir, descendit la colline jusqu'au carrefour, entra chez le marchand de vins. Le sol de carrelage ciré tanguait, tandis qu'elle se dirigeait avec précautions vers le comptoir.

— Avez-vous du vin du Rhin ? demanda-t-elle.

La première chose qui lui était venue à l'idée, une diversion de ses pensées.

— De toutes les marques, répondit le commis.

Il se dirigea vers une étagère. Pendant qu'il regardait, elle ressortit sur le trottoir, remonta la colline. Là-haut, elle s'arrêta pour reprendre souffle. Puis elle retourna à l'appartement.

L'électrophone marchait, mais les disques étaient finis. Elle les remit en position pour les refaire passer.

Où es-tu ? demandait-elle mentalement.

Personne n'était là pour lui répondre.

Est-ce que tu vas revenir ? Non, décida-t-elle, et je sais pourquoi. Je sais où tu es. Je sais avec qui tu es.

Je ne te blâme pas, disait-elle. Tu as raison.

Elle ramassa son pinceau et en trempa la pointe dans la peinture. Dans les ténèbres de l'appartement, elle peignait, s'entourant toujours de plus de ténèbres. Elle prit les

ténèbres dans ses mains et les répandit dans le séjour, la chambre, la salle de bains et la cuisine. Elle les étala partout, en badigeonna tous les objets de l'appartement, après quoi elle s'y plongea.

CHAPITRE 19

À côté de lui, dans l'auto, Rachel disait :

— Tu n'es pas obligé de t'embarrasser de formalités. Reste simplement avec moi, surtout après que j'aurai mis mon bébé au monde.

— On me flanquerait en prison pour la vie, objecta Jim Briskin.

Ils étaient garés devant chez elle ; il suivit des yeux l'allée menant aux marches du sous-sol et, d'un regard, engloba la bâtisse, les commerces et les passants de Fillmore Street.

— C'est pour ça ? s'écria Rachel. Pour cette raison ?

— Je ne peux pas épouser une fille de dix-sept ans, déclara-t-il. Peu importe les sentiments que j'éprouve à son égard.

— Jure-moi que c'est la seule raison.

Jim considéra sérieusement la question. Pendant qu'il réfléchissait, Rachel le regardait fixement ; elle étudiait son visage, son corps, sa manière d'être assis, les vêtements qu'il portait. Elle le buvait des yeux, le détaillait pour mieux l'absorber, s'imprégner de lui.

— Oui, avoua-t-il enfin.

— Partons, alors. Descendons au Mexique.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Est-ce qu'ils font ça là-bas ? Tu l'as lu dans une revue ou tu l'as vu au cinéma ?

— Tu es plus savant que moi. Cherche où on peut aller.

— Ô Rachel ! gémit-il.

— Quoi ?

Je vais le faire, brûlait-il de dire. Il faillit le dire, lui donner sa parole.

— Tu es trop logique, trop rationnelle, déclara-t-il. Je ne peux pas.

— Et si je parlais à Pat ?

— Laisse Pat tranquille. Ne t'approche pas d'elle. Elle a suffisamment de problèmes comme ça.

— Tu crois que je la ferai souffrir ?

— Oui, affirma-t-il. Si tu peux, si tu trouves la faille...

— Je l'ai trouvée, répliqua Rachel.

— Tu as envie de la faire souffrir ?

— C'est toi qui m'intéresses, pas elle, riposta Rachel.

— Je mentirais si je prétendais ne pas tenir à toi, dit-il. Mais Pat est incapable de vivre seule. Tu as des problèmes d'ordre matériel, mais tu finiras par les résoudre. Tu mûriras et tu gagneras plus d'argent. Un jour ou l'autre, tu t'en sortiras, alors que nous, nous serons toujours face à nos problèmes. C'est une question de temps pour toi, rien d'autre.

— Ce ne sont que des mots, répliqua Rachel.

— Tu ne veux rien entendre. Voilà pourquoi tu dis ça.

— Je veux bien entendre la vérité, mais je refuse d'entendre ce que toi tu juges convenable. Je ne te connaissais pas avant, mais maintenant je te connais, et je suis décidée à te garder pour toute la vie. Ce n'est pas vrai ?

Elle ouvrit la portière.

— D’habitude, je travaille le matin ; tu ne m’as même pas demandé pourquoi je ne travaillais pas.

— Pourquoi ne travailles-tu pas ? Qu’est-ce que tu as fait ? Tu as donné ta démission ? Je suis arrêté pendant un mois, Pat pour une durée indéterminée. Je présume que tu es définitivement en congé ?

— Je me suis entendue avec une fille, expliqua Rachel. Je travaille dans la soirée au lieu du matin.

— Quand commences-tu ?

— À huit heures, ce soir.

— Alors tu as du temps devant toi.

— J’ai les courses qui m’attendent. Il faut que j’y aille. J’ai plein de choses à faire.

Elle glissa la main dans la poche de son manteau.

— Tiens, une lettre pour toi, ajouta-t-elle, en lui remettant un bout de papier plié en deux. Prends-la et ne l’ouvre pas avant d’être rentré chez toi. Promis ?

— Des lettres maintenant ! s’exclama-t-il.

— À bientôt.

Elle s’engagea dans l’allée. Aussitôt qu’elle lui eut tourné le dos, il déplia le billet pour le lire. Le bout de papier ne contenait aucun mot, aucune phrase, juste un dessin à la main. Sans doute avait-elle été inspirée par la peinture de Pat. C’était la représentation d’un cœur ; il comprit que, pour Rachel, c’était sa manière de lui dire qu’elle l’aimait.

Après avoir fourré le papier dans sa poche, il sortit de l’auto et s’élança à sa poursuite, gagnant du terrain sur elle jusqu’à se retrouver à sa hauteur.

— Je vais entrer un moment, annonça-t-il.

— Tu ne retournes plus chez toi ?

— Pas tout de suite.

— Tu as ouvert la lettre, l’accusa Rachel.

— Oui, reconnut-il.

— Ce sont les courses habituelles. Il faut que je fasse les commissions, que je prenne des médicaments au drugstore et que je porte des affaires à la laverie automatique. Il faut aussi que je m’occupe du ménage.

Elle leva les yeux vers lui d’un air craintif.

— Tu veux bien déjeuner avec moi ? Ton petit déjeuner n’était pas très copieux.

— D’accord, dit-il.

Le devançant, elle descendit les marches menant au sous-sol.

— D’abord, le ménage, dit-elle, en ouvrant la porte, qui, comme il le constata, n’était pas fermée à clé. Il faut que je passe l’aspirateur. On a un vieux modèle. J’aurais dû m’y mettre hier, mais je ne l’ai pas fait parce que tu étais là.

Elle ouvrit toutes les fenêtres et toutes les portes de l’appartement. Puis elle exhuma du placard un antique balai aspirateur. Tandis que la machiné vibrait et vrombissait, Jim resta dehors, sur l’allée de ciment.

— Veux-tu pousser la banquette pour moi ? demanda-t-elle, éteignant l’aspirateur.

— Avec plaisir.

Il écarta la banquette du mur.

— Tu n’as pas l’air gai, remarqua-t-elle.

— Non, je réfléchissais.

— Est-ce que ça t’ennuie que je fasse le ménage ?

— Non.

Il ressortit de l’appartement.

— Rien ne m’y oblige, poursuivit Rachel. J’avais simplement envie de m’occuper les mains ; je ne supporte pas de rester assise à discuter, comme on faisait tout à l’heure. C’est si... c’est une perte de temps.

Après avoir nettoyé les parquets, les tapis, les rideaux et les coussins de la banquette, elle rangea son appareil et s’attela à la vaisselle entassée dans l’évier.

— Ta lettre était éloquente, lui dit-il.

— Eh bien, commença-t-elle, les bras plongés dans l’eau savonneuse, j’ai cru que tu partais, et il fallait que je te la donne à la dernière minute. Juste avant que tu ne t’en ailles. Autrement tu n’aurais rien su... Tu aurais pensé que je ne cherchais qu’un arrangement pour ma sécurité. Tu comprends ?

— Je comprends, acquiesça-t-il.

— C’est sérieux, insista-t-elle. Ce que j’éprouve.

— Dommage ! fit-il.

— Pourquoi ?

— J’avais peur de ce que cela cachait.

— Il n’y a aucune raison d’avoir peur. Tu devrais être content. Ne tiens-tu pas un peu à moi ?

— Si, admit-il.

— Peut-être qu’il en sortira quelque chose, conclut-elle, rinçant son évier, avant de s’essuyer les mains et les bras.

À l’aide d’un chiffon et d’un bidon de détersif, elle se mit à récurer le lavabo et les robinets de la salle de bains.

— Malgré ce que tu dis, reprit-il, tu crois toujours que ça se passe comme au cinéma.

— C’est-à-dire ?

— Que l’amour triomphe de tous les obstacles.

— Quelquefois.

— Très rarement.

— Mais c’est possible, affirma-t-elle.

— Pourquoi ? Parce que plus rien ne compte à côté ?

— Si j’étais ta femme, j’aurais une ribambelle d’enfants. Voilà une chose qu’elle n’a jamais faite pour toi.

— Tu te trompes, dit-il.

— Je m’en doutais.

Elle posa sa main sur son ventre.

— Regarde.

— Ce ne seraient pas les miens, lâcha-t-il. Je suis stérile.

Elle se redressa.

— C’est vrai ?

— Donc tu viens de dire une sottise.

— Je croyais que c'était elle, reconnut Rachel. Mais ça n'a pas d'importance. J'ai déjà un bébé. Ce sera comme si c'était le tien.

Elle retourna à son minutieux astiquage.

— C'est pour ça qu'on s'est séparés, Pat et moi, confia-t-il.

— Oui, renchérit Rachel, je te crois. Elle a besoin d'avoir des enfants, de s'occuper, pour ne plus avoir le temps de s'ennuyer et de s'apitoyer sur son sort. Je ne vois pas comment tu peux envisager de retourner avec elle ; si vous ne pouvez pas avoir d'enfants, ça ne marchera jamais. Elle passera son temps à boire et à broyer du noir, et elle recommencera à pleurnicher et à regretter de ne pas avoir d'enfants, et puis elle te quittera de nouveau. Mais, moi, tu sais que je ne ferais jamais ça.

— Je sais, murmura-t-il, et c'était vrai, probablement vrai.

— Nous aurions un enfant, continua Rachel. Au moins, un. J'aurai peut-être des jumeaux. Art a un frère. Ma mère a un frère jumeau.

Tout en rangeant son chiffon et son bidon de détersif, elle poursuivit :

— L'hôpital prend plus cher en cas de jumeaux. Mais si je pouvais, j'aimerais bien avoir plus d'un bébé.

— Combien coûte un accouchement ? demanda-t-il.

— Tu parles d'un accouchement normal ? Sans complications ? En moyenne, de cent cinquante à trois cents dollars. Ça dépend de la chambre qu'on choisit.

— Une chambre individuelle revient plus cher, dit-il. Je le sais.

— S'ils doivent utiliser leurs instruments, observa Rachel, même les forceps pour faciliter la délivrance, alors ils appellent ça une opération et appliquent le tarif correspondant, de sorte que les prix peuvent beaucoup varier selon les circonstances.

— Combien de temps passeras-tu à l'hôpital ?

— Pas très longtemps.

Elle regarda dans le réfrigérateur pour voir ce qu'il fallait acheter.

— Trois ou quatre jours. C'est fonction de la durée de l'accouchement et de ma résistance physique. Comme c'est mon premier bébé, j'aurai sans doute un accouchement difficile. En plus, je suis menue. Il est probable que je commencerai par une phase de faux travail, peut-être de deux jours.

— Combien de temps avant la naissance devras-tu te mettre en congé ?

— Tout dépend de ma santé. Mais le problème, c'est quand je pourrai reprendre. Je ne peux pas aller travailler une fois que le bébé sera né, il faudra que je reste à la maison.

Elle avait dressé la liste des commissions et tirait maintenant un caddie d'un coin de la cuisine.

— Tu veux venir aux commissions avec moi ?

Comme ils marchaient lentement sur le trottoir, Jim s'enquit :

— Tes sentiments pour moi ont-ils changé ?

— Parce que tu ne peux pas avoir d'enfants ? Oui, je pense. Vous ne le saviez pas avant de vous marier, n'est-ce pas ?

— Non, dit-il.

— Mais moi je le sais, affirma Rachel. Donc ce n'est pas pareil. De même que tu me

connais, et que tu connais Art, tu sais que je l'ai aimé suffisamment pour me marier avec lui, et que c'est son enfant. Mais ce n'est pas si dramatique, si ? De cette manière, tu peux avoir un enfant. C'est le seul moyen.

— J'y ai pensé, avoua-t-il.

— Quand ?

— La première nuit où je suis resté avec toi.

— Oui, enchaîna-t-elle. Je me doutais que tu pensais à quelque chose, et que ça avait un rapport avec le bébé. Alors tu veux ?

Elle se tourna vers lui.

— Tu veux bien te marier avec moi dès qu'on aura tout réglé ? Ça prendra à peu près un an, et le bébé sera déjà né. Mais on pourrait être ensemble presque tout le temps.

— On pourrait, acquiesça-t-il.

Sur leur droite, il y avait un magasin de fruits et légumes ; elle passa la porte avec son caddie, et il la suivit. Au rayon des salades, elle inspecta les pieds de laitue, les soupesa en arrachant les feuilles extérieures.

Après avoir trouvé ce qu'elle voulait, elle commença à remplir un sac en papier de courgettes.

— Bonjour, ma petite dame, dit le vieil homme à la caisse, quand elle lui apporta les légumes de son choix.

— Bonjour, répondit-elle.

À côté de la caisse, il y avait des tomates. Elle en choisit deux et les ajouta aux oignons verts et au céleri.

— J'ai envie de te préparer une salade, dit-elle à Jim.

— C'est une de tes spécialités ?

— Entre autres, répliqua-t-elle, en payant ses achats. Il faut que je trouve du fromage blanc italien... Tu en as déjà goûté ? Ça s'appelle de la *ricotta*.

À la charcuterie, elle resta plantée devant le comptoir vitré, à contempler les fromages et les saucissons. Le vendeur la reconnut et la salua. Ils la connaissaient tous, les vieux épiciers italiens comme les bouchers et les poissonniers. C'était sa tournée ; avec son caddie, elle allait de magasin en magasin, examinant tout en détail, à la recherche des meilleurs produits.

— Tenez, lui dit le marchand en lui tendant un bout de fromage de Monterey. Dites-moi ce que vous en pensez.

Elle le goûta.

— Non, fit-elle. Trop doux.

— C'est pour une salade ?

Le marchand lui proposa un peu de cheddar.

— Parfait, approuva-t-elle. Et de la ricotta.

Elle paya ses emplettes, mit les paquets dans son caddie et ils sortirent du magasin.

— Ils te font goûter la marchandise ? s'étonna Jim.

— À condition de ne rien leur demander et de se contenter de regarder, précisa-t-elle.

As-tu remarqué comme ça sentait bon là-dedans ? Ce sont les haricots *garbanzo*^[43], l'huile d'olive et les épices et toute cette charcuterie. En général, je n'ai jamais les moyens

d'en acheter.

— Ils te connaissent, dit-il.

— Je passe pas mal de temps chez eux.

Au supermarché, elle acheta du riz complet et une livre de beurre qui était en promotion, ainsi qu'un gros pot de mayonnaise, également en promotion.

— Les œufs ne sont pas intéressants, constata-t-elle. Regarde, ils valent soixante *cents* la douzaine. Il va falloir qu'on aille faire un tour au Safeway.

Poussant son caddie vers la caisse, elle prit place dans la queue. Jim l'attendit de l'autre côté de la barrière. Derrière elle, il y avait une dame âgée et corpulente en robe de soie et, devant, deux femmes de couleur. Au milieu des ménagères et des chalands, Rachel se sentait à l'aise ; elle lui sourit.

— Tu t'y connais pour faire le marché, dit-il en sortant.

— J'aime ça.

— Est-ce qu'on te passe devant, dans la queue ? s'informa-t-il.

Cela paraissait peu plausible.

— Il y en a toujours qui essayent. Mais on les repère facilement. Les resquilleurs ont une allure particulière.

Au Safeway, elle prit des œufs et du café.

— Maintenant, je veux passer au drugstore, décida-t-elle. Ensuite, on peut rentrer à la maison et je préparerai le déjeuner.

Avec son ordonnance à la main, elle attendit devant les périodiques, les chewing-gums et le présentoir des lames de rasoir. C'était son élément. La routine des commissions. L'art de tâter et de regarder, de comparer les prix d'un magasin à l'autre. La progression méthodique d'un étal à l'autre.

Sur le trajet du retour, le caddie était rempli de paquets.

— Où l'as-tu trouvé ? demanda-t-il, en parlant du caddie.

— C'est Art qui l'a fabriqué.

Une fois revenue à l'appartement, elle déchargea les paquets un à un sur la lourde table de chêne ; elle maniait chacun avec précaution, faisant attention à ne pas abîmer les œufs ni les tomates. Elle avait acheté une barquette de framboises qu'elle emporta à la cuisine pour les laver. Remplissant une casserole d'eau, elle alluma un brûleur et mit deux œufs à durcir. Elle sortit un grand saladier et entreprit de préparer les tomates, la laitue et les oignons verts pour la salade. Assise à la table de cuisine, avec le saladier sur ses genoux, elle coupa le céleri et les œufs durs en rondelles.

— Les médecins ne peuvent-ils rien contre ta stérilité ? s'enquit-elle.

— Non.

— Il n'y a aucun espoir ?

— Aucun.

— Est-ce que tu y penses ?

— Parfois. Quand je n'ai rien d'autre à faire.

— Ce doit être dur à avaler pour un homme. Comment font-ils, les toubibs, pour le découvrir ? Est-ce qu'ils s'en aperçoivent en... Je ne pense pas qu'ils puissent utiliser une lapine.

— Ils font des numérations sur lamelle. Nombre de spermatozoïdes par centimètre cube. Il doit y en avoir soixante millions.

— Ils y étaient ?

— Oui, dit-il, mais trop d'entre eux étaient atypiques ; donc ils n'étaient pas fertiles.

— Mais il y en avait bien quelques-uns qui étaient normaux, non ?

— Si j'avais des relations nuit et jour pendant un certain nombre d'années, il n'est pas inconcevable que je puisse rendre une femme enceinte. Pat et moi, on a voulu savoir pourquoi ça ne marchait pas, et voilà la raison : c'était ma faute.

— Ça fait beaucoup, soixante millions.

— Mais, statistiquement, il n'y a pas l'ombre d'une chance.

Après la salade, elle confectionna des sandwiches au fromage.

— C'est moi qui ai fait le pain, annonça-t-elle.

Il était délicieux.

— Aimes-tu ma salade ? demanda-t-elle.

— Beaucoup.

Il se forçait à manger. Assise en face de lui, elle l'observait, sans jamais le quitter des yeux.

— Penses-tu qu'elle s'est jetée à la tête d'Art parce qu'elle savait qu'il allait être papa ?

— Peut-être. Il y a de ça.

— C'était une compensation ?

Rachel ne paraissait aucunement gênée.

— Je crois qu'elle ne savait pas quoi faire, répondit Jim. Elle avait des envies tout en sachant que je ne pouvais les satisfaire. Et puis elle a rencontré Art.

Rachel s'emporta :

— Ne vois-tu pas à quel point elle est dangereuse ?

— Permets-moi d'en décider, répliqua-t-il.

Elle baissa la tête.

— Ça me regarde, ajouta-t-il.

— Alors décide-toi.

Les yeux de Rachel s'enflammèrent ; elle le fixa d'un air menaçant.

— Elle est dangereuse. Pourquoi prétends-tu le contraire ? Je ne comprends pas qu'un homme comme toi puisse la fréquenter.

— Tu n'es pas charitable, remarqua-t-il.

— Quoi ? Que veux-tu dire ?

Elle était sur ses gardes.

— Tu es trop puritaine, Rachel, trop moraliste.

— Est-ce que tu te remaries avec elle pour te débarrasser de moi ?

— Non, dit-il.

— Pourquoi alors ?

— Parce que je l'aime.

— Tu n'as pas l'impression qu'elle appartient... à tout le monde maintenant ?

— Non, affirma-t-il.

— Est-ce que tu sais ce que signifie le dessin que je t'ai donné ?

— Oui, répondit-il. Je le sais. C'est même la raison pour laquelle je t'ai suivie.

— Qu'est-ce que tu ressens ?

Il ne sut quoi répondre.

— Je pense que tu devrais l'oublier et te marier avec moi, déclara Rachel. Tu acceptes ?

Je serai une bonne épouse pour toi ; ne le crois-tu pas ? Ne crois-tu pas que je ferai tout au monde pour te rendre heureux ?

Les mots s'embourbaient dans la bouche de Jim.

— Je ne peux pas te dire oui, articula-t-il enfin.

— Quoi, alors ? Tu ne veux pas ?

Il savait que c'était la dernière fois qu'elle le lui demandait. Et, cette fois, quand il lui dirait non, ce serait fini. Comme la tentation était grande... comme il était près de dire oui. Au diable les autres ! songea-t-il. Cela valait sûrement davantage le coup que tout le reste.

— Attends, chuchota Rachel, en plaquant ses mains sur ses oreilles. Ne me dis rien maintenant. Accompagne-moi à une boutique... J'ai envie de regarder les robes de maternité.

Elle débarrassa la table et posa la vaisselle dans l'évier. Puis, avec son manteau marron qui traînait par terre, elle sortit de l'appartement. Il lui emboîta le pas, ravi de se promener avec elle, désireux de rester le plus longtemps possible en sa compagnie. Leurs pensées étaient à l'unisson ; ils flânaient et, l'esprit ailleurs, longeaient les commerces, traversaient les rues, léchaient les vitrines et dévisageaient les passants. Rachel entraînait dans les magasins et palabrait avec les vendeuses ; elle mettait son nez partout. Le temps qu'ils atteignissent la boutique de vêtements, il était trois heures.

Sur le chemin du retour, elle suggéra :

— Si on s'arrêtait pour boire un Coca ?

Devant eux, il y avait un snack-bar, où une radio passait des airs de swing.

— Qu'est-ce que tu prends ? demanda-t-il, sortant de la monnaie.

— Un Coca, c'est tout.

Tenant son Coca, elle s'adossa au comptoir, le manteau sur le bras, son paquet de vêtements à ses pieds. Elle ne lui parlait pas, paraissant ruminer les choses qu'il lui avait dites.

— Tu en as pitié, c'est ça ? lança-t-elle.

— Non, dit-il.

— Alors, je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que tu fais quand quelqu'un est vulnérable ? Tu en profites ?

La paille dans la bouche, elle le considéra en l'écoutant, sans rien dire.

— Certains le font, reprit-il. La plupart des gens le font.

— C'est leur faute s'ils sont faibles, affirma-t-elle.

— Seigneur !

— S'ils sont faibles, alors ils doivent disparaître. Ce n'est pas ça, l'évolution ? N'est-ce pas la survie des mieux adaptés ou un truc de ce genre ?

— Certes, reconnut-il d'un ton non convaincu.

— Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Rien.

— Mais tu ne l'acceptes pas.

— Je ne l'accepte pas quand il s'agit d'une personne que j'aime. Si elle est vulnérable et qu'elle a besoin d'aide, j'ai envie de l'aider. Tu réagis comme moi ; tu me l'as dit.

— Non, dit-elle. Quand te l'ai-je dit ?

— Tu m'as dit que je devrais prendre soin d'elle.

— Mais, le coupa Rachel, elle ne le mérite pas.

— Passons, soupira-t-il.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Non, dit-il. Je ne crois pas.

— Tu l'aimes parce qu'elle est faible, c'est ça ? Tu ne peux pas avoir d'enfants, alors tu as besoin de t'occuper de quelqu'un.

— Ce n'est pas ça, se défendit-il.

— Libre à toi de... passer ta vie à l'attendre.

Finissant son Coca, elle posa le gobelet vide sur le comptoir, ramassa son paquet et se remit en route.

— Ce n'est qu'un aspect des choses, reconnut-il. L'essentiel, c'est qu'elle et moi nous nous comprenons d'une manière que je ne peux t'expliquer. Tu essaies de rationaliser les choses, mais cela ne marche pas. Je ne l'aime pas à cause de sa vulnérabilité, pas plus que je ne t'aimerais pour ta force. Je l'aime avant toute autre considération et, si elle est en état de faiblesse, j'ai envie de prendre soin d'elle. Si j'étais en état de faiblesse, tu voudrais prendre soin de moi, non ? Tu serais contente. Cela te rendrait heureuse.

Elle inclina la tête.

— Vois clair en toi-même, poursuivit-il. Ce sentiment est très fort chez toi. Bientôt tu vas avoir un bébé. Comment ne reporterais-tu pas ton affection sur lui ? Et puis tu as Art. Dieu sait qu'il a besoin de toi !

Dans le jardin d'une maison, derrière le grillage, un énorme buisson de dahlias cactus aux fleurs duveteuses attira l'œil de Rachel. Les fleurs étaient grandes comme des assiettes. Elle s'approcha du grillage et, avant qu'il ait pu l'en empêcher, elle avait tendu la main et cueilli un des dahlias.

— C'est un péché mortel, observa-t-il.

— Elle est pour toi, répliqua Rachel.

— Remets-la où elle était.

— C'est impossible.

Elle lui tendit la fleur, mais Jim n'en voulut pas.

Une dame lourdaude et d'un certain âge balayait l'allée devant la maison et, dès qu'elle vit l'objet du délit, elle fondit sur eux.

— Comment osez-vous ? cria-t-elle, suffoquant d'indignation.

Les fanons de son cou en tremblaient.

— Voyous, vous n'avez pas le droit de voler des fleurs dans les jardins des autres. Je crois bien que je vais appeler la police et vous faire arrêter !

Rachel tendit le dahlia à la bonne femme. Sans un mot, celle-ci lui arracha la fleur des doigts, empoigna son balai et disparut à l'intérieur de la maison. La moustiquaire claqua

derrière elle.

Comme ils se remettaient en marche, Rachel demanda :

— Et moi, qui suis-je censée attendre ?

Tout à coup, elle se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser ; elle avait les lèvres sèches et gercées.

— Je n'ai personne.

Derechef, elle l'embrassa, puis le lâcha.

— C'est tout ce que je peux faire, dit-elle. N'est-ce pas ?

— Reprends ce pauvre gosse.

— Non.

— Sois plus indulgente.

L'émotion se lut sur le visage de Rachel qui s'efforça de se dominer. Elle luttait intérieurement pour prendre une décision.

— Donne-lui ta tendresse, plaida-t-il. C'est à lui qu'elle revient. C'est ton mari, et tu portes son enfant.

— C'est le tien, protesta-t-elle.

— Non, dit-il. Je le voudrais bien, mais ce n'est pas vrai. Cet enfant n'est pas le mien, et tu n'es pas ma femme.

— Si, je le suis, s'entêta-t-elle.

— Je ne peux pas me marier avec toi, Rachel. Je te donnerai de l'argent pour ton bébé, si tu me le permets. Tu accepterais ? Et si tu ne veux pas garder le bébé, si tu es toute seule et que tu sens que tu ne peux pas le garder, nous pouvons peut-être l'adopter.

— Toi et Pat ?

— Peut-être. Si tu décides que tu n'en veux pas.

— Je le veux, dit-elle. Il est à moi.

— C'est bien, approuva-t-il.

— Tu ne peux pas avoir l'enfant sans la mère, murmura-t-elle. C'est les deux ou rien.

— Alors, c'est hors de question, déclara-t-il.

Durant le reste du trajet, elle ne lui adressa pas un regard, pas un mot. Arrivée à la porte de sa maison, comme elle introduisait la clé dans la serrure, elle s'enquit :

— Est-ce qu'elle prendra bien soin de toi ?

— Je l'espère.

— Dis-lui de ma part de se mettre au régime sec.

— Je le lui dirai, promit-il.

— Peut-être que si elle ne buvait pas, ce serait une fille bien. Je n'admets pas qu'une femme puisse boire autant.

Elle fit mine de rentrer chez elle.

— Je dois me préparer pour aller travailler. Il faut qu'on se quitte.

— Au revoir, dit Jim, lui caressant les cheveux, et puis il s'enfuit, monta les marches, s'engagea dans l'allée.

Encore à la porte, elle le rappela :

— Si tu te maries avec elle, je veux vous faire un cadeau.

— Va retrouver ton mari, dit-il.

Mais elle gravissait déjà les marches.

— Qu'est-ce qu'elle aimerait ? demanda Rachel, le visage grave et tendu. Je pourrai peut-être lui offrir un ustensile de cuisine ; je ne me hasarderai pas à lui acheter un article de toilette. Elle s'y connaît mieux que moi dans ces choses-là.

— Souhaite-nous bonne chance, plutôt.

Rachel lui saisit la main.

— Puis-je me tenir à toi ? Juste un moment. Ça ne te dérange pas, si ?

Ensemble, la main dans la main, ils déambulèrent jusqu'à un bazar Woolworth.

— Non, s'écria-t-elle, en s'arrêtant. Ce n'est pas assez bien.

Au bout d'un moment, ils arrivèrent devant un orfèvre-bijoutier, et elle fonça vers l'entrée.

— Tout cela est trop cher pour toi, dit-il, l'arrêtant. Si tu y tiens tellement, achète-nous une carte de vœux.

— Allez-vous donner une réception ?

— Je ne sais pas. C'est possible.

Elle entra dans la bijouterie, se dirigea vers la vitrine de devant.

— Je n'ai que trois ou quatre dollars, lui confia-t-elle.

La vitrine contenait tout un éventail d'articles en argent ou en métal argenté, et Rachel obligea le vendeur à les sortir un par un afin de pouvoir les regarder. Après beaucoup d'hésitations, elle porta son choix sur un plat à gâteaux et demanda au vendeur de lui faire un paquet-cadeau.

— Ça lui plaira, décréta-t-elle, en sortant du magasin. Tu ne crois pas ?

— Si, dit-il.

— Tu as vu ? Ce plat vient de Hollande. Il n'est pas si lourd et surchargé que la plupart de ceux qu'on voit.

De retour à l'appartement, Rachel déballa son plat et refit le paquet avec du papier-cadeau, du ruban et des étiquettes à elle.

— C'est mieux ! s'exclama-t-elle en frisant le ruban avec la lame des ciseaux. Pendant deux ans, j'ai travaillé pour Noël dans un grand magasin du centre ; je faisais des paquets-cadeaux.

Dans le ruban, elle entortilla un glaïeul et du feuillage vert et attacha le tout avec du Scotch.

— Très joli, dit-il.

Elle fourra le paquet dans un sac en papier.

— C'est pour vous deux, précisa-t-elle.

— Merci, dit-il, en acceptant son présent.

— Je ferais mieux de ne pas venir, observa-t-elle.

— C'est préférable.

En le raccompagnant à la porte, elle demanda :

— Est-ce qu'on pourra vous rendre visite ?

— Quand vous voulez.

À la porte, elle s'attarda encore, articulant lentement en évitant son regard :

— Puis-je te demander quelque chose ?

— Tout ce que tu veux.

— C'est une faveur, dans un sens. Je me demandais si tu avais décidé de reprendre ton émission ?

— Cela te ferait plaisir ?

— Si tu te décidais, dit-elle, on pourrait de nouveau t'écouter.

— Je vais reprendre.

— Formidable ! s'écria-t-elle en hochant la tête. Il me tarde de t'entendre. Je me sentais toujours mieux quand je t'écoutais. J'avais l'impression que tu t'intéressais vraiment à nous.

— Je m'y intéressais, confirma-t-il. Je m'y intéresse toujours.

— Même maintenant ? En ce moment ?

— Parfaitement, dit-il.

— Au revoir, murmura-t-elle.

Rachel tendit la main, et il la serra.

— Merci pour le déjeuner, lança-t-il. Merci d'avoir fait la cuisine pour moi.

— Je suis bonne cuisinière, n'est-ce pas ?

— Excellente.

Elle se détourna. L'instant d'après, il sortait de l'appartement et montait les marches.

— Attends, cria Rachel. Tu as oublié de prendre ça !

Dans sa main, il y avait le cadeau, le sac en papier marron.

Rebroussant chemin, il le lui prit des doigts. Cette fois-ci, elle le regarda partir ; derrière lui, elle se posta sur le pas de la porte et y resta jusqu'à ce qu'il eût grimpé dans son auto et démarré. En roulant, il l'aperçut encore. Elle ne pleurait pas ni ne montrait la moindre émotion. Elle acceptait la situation et dressait déjà son plan de bataille, décidant ce qu'elle allait faire, résolvant les problèmes et les difficultés, se souciant d'abord d'elle-même et de son mari, de son travail, de l'avenir de sa petite famille. Avant même qu'il fût hors de vue, elle vaquait à ses affaires.

Il était quatre heures de l'après-midi quand il stationna en bas de son immeuble et s'engagea dans l'escalier. Le verrou de la porte d'entrée n'était pas mis ; il ouvrit et trouva l'appartement plongé dans l'obscurité, les stores baissés, les pièces silencieuses.

— Pat ? appela-t-il.

L'électrophone à côté de la discothèque ronflait, et une pile de disques tournait sans fin sur la platine. Il éteignit l'appareil et releva les stores des fenêtres.

La pièce était entièrement bariolée. Sur le mobilier, les murs et les rideaux luisait la peinture, qui avait été étalée à la main ; les empreintes de Pat étaient partout, avec le contour enfantin de ses pouces et de ses paumes. Elle avait entrepris d'appliquer ses mains sur toutes les choses à sa portée ; le chevalet, les pinceaux et les tubes de couleurs gisaient en tas par terre, près d'un verre renversé. Une traînée de rouge barrait le tapis, et brusquement il comprit que ce n'était pas de la peinture mais du sang. Il se pencha pour tâter : la coulure était chaude et poisseuse. C'était de la peinture et du sang mélangés qui maculaient tout son appartement.

Pat n'était pas dans la chambre. Mais il y avait aussi de la peinture et du sang sur le

dessus-de-lit et sur les murs.

— Pat, appela-t-il.

Tous ses sens en alerte, il se rendit à la cuisine. Pelotonnée contre les placards, dans le coin, Pat leva les yeux vers lui. Elle était couverte de sang et de peinture ; ses vêtements dégouttaient d'un liquide rouge brillant, gluant, la mixture tiède sortie de ses tubes et de son corps. Comme il se précipitait, elle lui brandit la main sous le nez. Sa main tremblait.

— Qu'est-ce que tu as ? murmura-t-il, en s'agenouillant.

— Je me suis... coupée, chuchota-t-elle.

À côté d'elle était posé un couteau de cuisine. Elle avait entaillé la chair de sa main jusqu'à l'os. Un mouchoir ensanglanté était enroulé autour de son poignet. À l'endroit de la coupure, le sang, qui se coagulait, était visqueux ; l'hémorragie s'était transformée en un suintement. Pat le regardait d'un air pitoyable, la bouche entrouverte, l'air de vouloir lui dire quelque chose.

— Quand est-ce arrivé ?

— Je ne sais pas, articula-t-elle.

— Comment ?

— Je ne sais pas, répéta-t-elle.

— Ça fait mal ? s'enquit-il.

— Oui, souffla-t-elle.

Son visage était souillé de larmes rouges qui avaient formé une croûte en séchant.

— Beaucoup.

— Tu l'as fait exprès ?

— Je... ne sais pas.

Sur l'égouttoir de l'évier, il y avait des glaçons fondus, un citron, le reste de la bouteille de gin.

— J'aurais dû revenir plus tôt, se reprocha-t-il.

— Qu'est-ce qui va se passer ? s'enquit-elle.

— Tu vas te remettre, dit-il, en dégageant sa figure de ses cheveux, où chatoyaient le sang et la peinture.

Des gouttelettes rouges parsemaient ses mèches. La peinture striait son visage, son cou, ses bras ; elle en avait aussi sur sa chemise, son jean, ses pieds. Et, sur son front, il y avait un gros bleu.

— Je suis tombée, expliqua-t-elle.

— Au moment où tu t'es coupée ?

— Oui, fit-elle.

— Tu avais le couteau à la main ?

— Je l'emportais dans le séjour.

— Je vais t'emmener chez un docteur, dit-il.

— Non, cria-t-elle. Je t'en prie !

— Tu préfères que je le fasse venir ici ?

— Non — elle secoua la tête. Reste ici.

— Il faut que je bande la plaie, déclara-t-il.

— D'accord.

Dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains, il prit de la gaze, du sparadrap et du Mercurochrome. La coupure était propre ; elle avait suffisamment saigné pour ça. Pendant qu'il lui nettoyait la main et la badigeonnait de Mercurochrome, Pat n'eut pas l'air de sentir la douleur ; elle semblait engourdie.

— Tu as une sacrée chance, dit-il.

— Ça m'a fait mal, protesta-t-elle.

— Tu n'as qu'à faire attention ! On ne se promène pas avec un couteau à la main.

— Tu es revenu pour de bon ?

— Oui, dit-il, en l'aidant à se relever.

La soutenant de son bras, il la conduisit dans le séjour ; elle se cramponnait à lui.

— J'ai cru que j'allais mourir, confia-t-elle. Ça n'arrêtait pas de saigner.

— Tu ne serais pas morte.

— Vraiment ?

— Pas de ça. C'est le lot habituel des gosses ; ils tombent des arbres, se coupent à la main, se couronnent les genoux.

Dès qu'elle fut étendue sur le canapé, il trempa un mouchoir dans l'essence de térébenthine et se mit à nettoyer la peinture de ses cheveux.

— J'ai cru que j'allais me vider de tout mon sang, reprit-elle.

Quand il en eut terminé avec la chevelure, il lui trouva une chemise propre et l'aida à l'enfiler.

— Tiens, dit-il, une fois l'opération menée à bien. Voilà un cadeau !

Il lui remit le paquet avec son papier-cadeau, son glaïeul, ses feuillages et ses serpentins.

— Pour moi ? s'écria Pat, en déballant le paquet.

Jim dut lui venir en aide.

— De qui est-ce ?

— De Rachel, répondit-il.

Elle était étendue, avec le plat à gâteaux sur les genoux, les papiers froissés en tas à côté du canapé.

— C'est gentil de sa part.

— Tu as vraiment mis de la peinture partout.

— Est-ce que ça s'en ira ?

— Probablement.

— Tu dois être furieux.

— Je suis surtout content que tu sois en vie, répliqua-t-il, ramassant les papiers d'emballage.

— Je ne recommencerai plus.

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui. Elle empestait la peinture et l'essence de térébenthine ; ses cheveux étaient humides, et son cou, qu'il avait sous les yeux, était moucheté de bleu et d'orange, de l'oreille à la clavicule. Il resserra son étreinte, mais Pat était encore vigoureuse, et son corps résista. Tout en attachant le bouton du haut de sa chemise, il murmura :

— La prochaine fois, je ne partirai pas.

— C’est vrai ? Tu me le promets ?

— Oui, dit-il.

Jim resta sur le canapé, à la tenir contre lui, jusqu’à ce que l’appartement s’obscurcît. La tiédeur de la pièce s’était estompée, mais il ne bougea pas de place. L’obscurité finit par être totale. Derrière la fenêtre, les bruits de la circulation s’atténuèrent. Les réverbères s’allumèrent. Une enseigne au néon clignota.

Dans ses bras, Pat s’était endormie.

CHAPITRE 20

Dimanche était le dernier jour du congrès des opticiens optométristes qui s'était tenu à l'hôtel St. Francis de San Francisco, Californie. Aux alentours de dix heures, ce soir-là, beaucoup de congressistes commençaient à faire leurs adieux et à quitter la ville qui en car, qui en bus, qui en train, selon le moyen de transport par lequel ils étaient arrivés en début de semaine. Le hall de l'hôtel était jonché de papiers, de mégots de cigarettes, et des bouteilles vides s'entassaient le long d'un mur. Ça et là, de petits groupes d'opticiens se serraient la main en échangeant leurs adresses.

Pour sa soirée de clôture, aussi secrète que coûteuse, le cercle d'initiés qui s'était formé autour d'Hugh Collins avait choisi la chambre d'Eddy Guffy, dans un hôtel moins connu et plus arrangeant du quartier commerçant noir, près de Fillmore et d'Eddy Streets. En tout, les initiés étaient au nombre de onze, et chacun d'entre eux suait d'impatience.

Hugh Collins prit à part Tony Vacuhhi, qui se trouvait déjà dans la chambre de Guffy quand le groupe avait débarqué.

— Où est-elle ?

— Elle arrive, répondit Vacuhhi. Messieurs, vous n'avez qu'à bien vous tenir.

Toute la semaine, Collins avait tourné autour de Thisbe, mais cette nuit-là, cet intermède final promettait d'être exceptionnel. Son épouse, Louise, à son vif soulagement et à sa grande joie, avait bien voulu rester à Los Angeles. Tout était prêt. Il avait du mal à se dominer.

— Fin prêt ? demanda Guffy, tirant sur son cigare.

— Elle ne tardera plus, répondit Collins, se frottant la lèvre supérieure du dos de la main.

Cela enfonçait tout : les gadgets de Mexico qu'il avait distribués aux garçons, les photos de pin-up que lui et Guffy s'étaient procurées auprès des employés du parc d'attractions comme ses albums personnels de photos de prostituées et de nudistes adoratrices du soleil.

— Est-ce que ça vaut vraiment le déplacement ? s'enquit Guffy.

— Bien sûr, répondit-il. Je te parie tout ce que tu veux.

Fiévreusement, il se mit à faire les cent pas en attendant l'apparition de Thisbe ; les opticiens parlaient à voix basse, échangeaient des blagues et des calembours, se tapaient dans le dos. Quelques-uns avaient apporté leur gadget et s'amusaient à faire varier les positions des petits personnages en plastique. Mais les garçons se lassaient et aspiraient à l'« article garanti d'origine ». L'un d'eux mit ses mains en porte-voix et cria à Collins :

— Et alors, mon vieux ? Paré ?

— Paré ! répondit-il, en sueur.

Un autre brailla :

— Où est cette poule ?

— Hé, hé, scandèrent-ils, viens, poupoule !

— Mettez une sourdine, les gars, conseilla Guffy.

Assis en cercle sur le plancher de la chambre d'hôtel, les opticiens chantaient en chœur :

— Viens, poupoule, viens...

L'un d'eux se leva et commença à se trémousser en chemise de nylon et pantalon rayé ; sa cravate ondula de grotesque manière, lorsqu'il joignit les mains derrière sa tête et agita ses hanches rebondies.

Et puis le silence se fit. Les opticiens interrompirent leurs grivoiseries. Les plaisanteries cessèrent. Personne n'osait plus bouger.

Thisbe Holt roula dans la pièce à l'intérieur de sa bulle de plastique transparent. Un râle audible monta de la poitrine des opticiens. Depuis le couloir, Vacuhhi avait botté par la porte ouverte. Ensuite, il entra et ferma la porte à clé. La bulle s'immobilisa au milieu de la chambre. Thisbe remplissait entièrement l'habitable ; de ses bras, elle entourait ses genoux qui étaient remontés et plaqués contre son ventre. Sa tête était penchée en avant. Ses seins monstrueux saillaient entre son menton et ses genoux et s'écrasaient contre la face interne de la paroi de plastique.

La bulle fit un demi-tour de plus. Thisbe avait désormais la tête en bas et les fesses en l'air, deux hémisphères nus et bien distincts. Une distorsion due au plastique donnait l'impression que ceux-ci épousaient le plastique. Un nouveau râle se fit entendre. Du bout de sa chaussure, un des opticiens poussa la bulle qui avançait, laissant réapparaître le haut de Thisbe. Ses mamelons, grossis par la matière transparente, formaient deux taches rouge sang, troubles et cernées.

Elle souriait.

Ô Dieu du ciel ! pensa Hugh Collins, et il eut un frisson de concupiscence. Toute la compagnie, tous les membres du cercle tressaillaient et grimaçaient, comme en proie à la danse de Saint-Guy.

— Regarde-moi ces nichons.

— Ouille !

— T'as vu leur gabarit !

— Tournez-la, cria un opticien, pour qu'elle ait le cul en l'air.

On poussa la bulle, qui pivota, et le postérieur de Thisbe fut de nouveau visible.

— Vise cette chair, gargouilla une voix.

— Est-ce qu'on peut remonter son derrière ? demanda un des opticiens. Vous savez, par-dessous, pour qu'on ait une vue plongeante.

Plusieurs d'entre eux frappèrent délicatement la bulle. Celle-ci roula trop loin, et une fois de plus ils contemplèrent les genoux et les seins de Thisbe.

— Essayez encore, dit Guffy, à quatre pattes.

Ils essayèrent encore. Cette fois, ils réussirent à mettre la bulle dans la bonne position.

— Ouillouillouille ! hoqueta un opticien.

— Regardez ça !

C'était incroyable. Ils se renvoyaient la bulle d'un bout du cercle à l'autre. Thisbe, agrandie et déformée, roulait dans un sens, puis dans l'autre ; son visage égrillard, sa poitrine, ses genoux, ses pieds et ses fesses allaient et venaient, à mesure que tournait la bulle, dans une débauche de chairs jaune pâle et fumantes. La boule cireuse tournoyait, et l'intérieur devint translucide sous l'effet de la respiration de son occupante. À présent, celle-ci pressait sa bouche contre les trous d'aération et aspirait l'air goulûment.

— Dites, suggéra un opticien, est-ce qu'on ne pourrait pas la changer de position de manière que les trous soient – vous savez – à un endroit différent ?

Mais quand ils tentèrent de tourner la bulle, Thisbe tourna avec.

Assis par terre, Hugh Collins tendit la jambe au moment où la bulle venait vers lui. Il s'était déchaussé, comme la plupart de ses confrères, et maintenant il tirait en chaussettes. La bulle était chaude, réchauffée par la femme qui était dedans. C'était comme de flanquer un coup de pied dans sa chair nue. Il gloussa de rire.

De l'autre côté du cercle, Ed Guffy relança la bulle.

— Par ici ! cria un opticien, les pieds levés, prêt à l'action.

La bulle partit dans sa direction.

— À moi ! vociféra un autre, oubliant sa main sur le trajet de la bulle, qui lui passa dessus, lui arrachant un juron.

La bulle roulait de plus en plus vite. Thisbe, sa bouche collée aux trous d'aération, suffoquait, cherchant l'air. La buée qui montait de son corps la voilait aux regards. Seules transparaissaient des visions fragmentaires ; de temps à autre, ils entrevoyaient les mamelons rouge sang, les demi-lunes de son postérieur, ses plantes de pieds plaquées contre la paroi intérieure.

— Oh, mon vieux ! glapit un congressiste, étendu par terre de tout son long. Roule-moi dessus ! Vas-y !

L'orgie battait son plein. Elle se termina brutalement, quand un des opticiens eut l'idée de verser un verre d'eau par les trous d'aération de la bulle.

— D'accord, dit Tony Vacuhhi, s'avançant pour reprendre le contrôle de la situation. Ça suffit. C'est fini.

Crachotante, cramoisie, Thisbe s'extirpa de la bulle.

— Sales brutes ! siffla-t-elle, se redressant et faisant quelques flexions des jambes.

Tony lui jeta un peignoir dans lequel elle s'enveloppa.

— C'est tout ? protesta Guffy, en mâchonnant furieusement son cigare.

— Pour deux cents dollars, renchérit un autre, on devrait au moins avoir le droit de lui mettre le doigt où je pense.

Tony entraîna la jeune femme hors de la pièce, tenant les autres à distance par sa carrure. La porte de la chambre claqua ; lui et Thisbe étaient partis.

— Quelle escroquerie ! s'écria Guffy.

Au milieu de la pièce restait la bulle vide.

Hugh Collins sortit tant bien que mal dans le couloir et courut après Thisbe et Vacuhhi.

— Attendez, haleta-t-il, en les rattrapant.

— Qu'y a-t-il ? demanda froidement Tony.

À ses côtés, Thisbe débitait à mi-voix un flot ininterrompu d'injures.

— Vous vous êtes bien amusés, vous en avez eu pour votre argent.

— Attendez, répéta Collins. Je veux dire... Laissez-moi lui parler une seconde en tête à tête.

— Qu'avez-vous à lui dire de si important ? répliqua Vacuhhi. Vous pouvez lui parler en ma présence. Allez, on ne va pas rester là toute la nuit. Il faut que je la frictionne.

— J'avais cru... commença Collins, lançant des regards implorants à Thisbe. Vous savez,

la chambre de motel. C'est ma dernière nuit.

— Qu'il crève ! grinça Thisbe, et elle et Vacuhhi disparurent dans la rue.

Humilié, Collins regagna en catimini la chambre de Guffy.

Quand il entra, ses confrères étaient en effervescence. Certains voulaient aller rôder dans le quartier pour continuer à s'amuser, tandis que d'autres préféraient en rester là et rentrer chez eux. L'un d'eux appelait un taxi par téléphone. Au bout du fil, il eut une compagnie qui, prétendait-il, était d'accord pour les conduire en groupe dans une honorable maison de passe, non loin de là.

Guffy contemplait la bulle vide.

— Tu as vu la taille de ce machin-là ? lança-t-il à Collins. On doit pouvoir mettre cent kilos de cochonneries là-dedans.

— Quel genre de cochonneries ? demanda distraitemment Collins.

— N'importe quoi. Dis donc, je crois que j'ai une idée pour rigoler...

Il attira Collins près de la bulle.

— Regarde, on peut la reboucher ; ça fuira peut-être un peu, mais pas beaucoup.

Guffy remit le couvercle en place, obturant l'orifice par lequel Thisbe était entrée et sortie. Les opticiens s'approchèrent pour voir ce qui se passait.

— Comme notre chère vieille bombe à eau ! s'exclama Guffy, en tapant du poing dans le creux de son autre main. Paf, du haut du toit, et puis on se tire ailleurs !

— Nom de Dieu ! jura Collins, s'efforçant de sauver quelque chose de l'effondrement de ses projets.

— Imaginez ça : un coup d'éclat du tonnerre de Dieu, à les laisser tous assis. Mince, nous serons repartis dans quelques heures ou d'ici demain, au plus tard. En souvenir du bon vieux temps, qu'est-ce que vous en dites ?

Ils éprouvèrent un pincement au cœur ; en tant que camarades du même syndicat, ils se sentaient liés à l'heure de la séparation. On ne se reverrait pas avant un an, pas avant 1957. Qui connaît les changements qui surviendraient en une année ? Ah, les liens de l'amitié !

— Partir en fanfare, reprit Guffy. D'accord ? Comme ça, ils sauront qui on est ! « C'était en 1956, quand les collègues ont jeté la bulle du toit... Tu te rappelles cette nuit de 1956 ? » C'est ce soir, les amis. Une grande nuit nous attend.

Cela ferait date dans les annales des opticiens optométristes ; c'était un événement comparé aux gamineries habituelles des congrès.

— Comment va-t-on la remplir ? s'enquit Collins. Où va-t-on trouver un quintal de merde à cette heure-ci ?

Guffy s'esclaffa.

— Il n'y a qu'à s'y mettre ; c'est du tout cuit. Le problème avec vous, les gars, c'est que vous manquez d'imagination !

Ils réunirent des cendriers, deux petites lampes de chevet, le papier hygiénique de la salle de bains, une paire de vieilles chaussures, des boîtes de bière et des bouteilles, et jetèrent le tout dans la bulle. Ce n'était qu'un début.

— Voilà ce qu'on fait, les gars, expliqua Guffy. Vous allez sortir ramasser des ordures, à condition qu'elles rentrent là-dedans. Boîtes de conserve, tout ce que vous pouvez

trouver. Rendez-vous dans vingt minutes.

Il régla sa montre.

— D'accord ?

Vingt minutes plus tard, les opticiens revinrent par petits groupes, les uns bredouilles, d'autres plus imbibés que quand ils étaient partis, certains avec tout un chargement dans les bras.

À un supermarché encore ouvert, ils avaient acheté des douzaines d'œufs, des légumes plus très frais, des litres de lait. À un drugstore, ils avaient pris des corbeilles à papier, de la vaisselle bon marché, des boîtes en carton vides. Un opticien avait subtilisé un distributeur de camelote à un coin de rue. Un autre avait rapporté dans sa voiture une poubelle trouvée sous le porche d'un restaurant fermé.

Et de tout déverser dans la bulle. Il restait encore de la place.

— De l'eau, suggéra Guffy. Dans la salle de bains.

Ils roulèrent la bulle jusqu'à la salle de bains et parvinrent à l'approcher suffisamment d'un robinet pour finir de remplir l'espace restant. Ruisselante et suintante, la bulle tournoya d'un bout à l'autre de la salle de bains ; l'eau giclait par les trous d'aération.

— Vite ! ordonna Guffy.

En grognant et en suant à grosses gouttes, les opticiens roulèrent la bulle hors de la chambre, en direction de l'escalier. De là, ils la tirèrent et la hissèrent, marche après marche, jusqu'au dernier étage de l'hôtel. La porte donnant sur le toit n'était pas fermée à clé, et ils poussèrent la boule sur le revêtement de goudron, jusqu'au bord.

En bas, il y avait la rue, les autos, les enseignes lumineuses et les passants.

Les mains gluantes d'eau, d'œuf et de lait, Guffy cria :

— Allons-y, les gars !

Ils firent passer la lourde bulle bourrée d'ordures pardessus la rambarde et la lâchèrent.

— Dispersion ! hurla Guffy, et les opticiens, sans demander leur reste, redescendirent l'escalier.

En un clin d'œil, ils s'éclipsaient par la porte de service de l'hôtel et se ruaient vers le parking, où les attendaient leurs autos.

Depuis son loft du deuxième étage, Ludwig Grimmelman percevait la fébrilité nocturne, conscient d'être prisonnier de l'élément environnant. Il ne pouvait fuir la réalité plus longtemps.

Au fond de son cœur, Grimmelman savait qu'ils attraperaient tout le monde tôt ou tard et que lui-même se ferait prendre ; ils lui mettraient la main au collet, et il n'avait aucun moyen d'échapper à son sort. Il mit l'œil à la fente et inspecta la rue sombre ; il embrassa du regard les formes et les ombres, les objets en mouvement, distingua une silhouette sur le trottoir d'en face et sut que M. Brown du FBI l'avait repéré ; M. Brown était là dans l'obscurité, attendant son heure. M. Brown l'avait piégé et allait le détruire. Les Ludwig Grimmelman n'avaient pas droit à la pitié.

Il songea que son erreur avait été de croire qu'en retardant l'échéance, en tergiversant et en faisant traîner les choses, il avait abouti quelque part. Mais il n'avait abouti nulle

part, parce que maintenant ils le tenaient plus solidement que jamais. Ils ne s'arrêteraient pas avant d'avoir éliminé Grimmelman, ses espoirs et ses peurs. Or, il n'était pas disposé à leur faire ce cadeau. Il s'était retiré, et ce n'était pas maintenant qu'il abandonnerait la partie. Il n'allait pas se livrer uniquement parce que sa situation était désespérée.

Les gens qui l'avaient connu et observé pensaient de lui qu'il était dingue. Or il n'était pas dingue, et M. Brown le savait. M. Brown l'avait recherché et localisé, et cela lui avait pris beaucoup de temps. On ne perdait pas autant de temps pour un dingue. Mais, se dit-il, M. Brown ne le dirait à personne, et c'était un autre aspect de la situation.

Il enfila sa capote de drap noir et ses bottes de parachutiste, puis brancha le système d'alarme caché sous un coin de sa table de travail. En réponse à son geste, un émetteur du corps des transmissions de l'armée, acheté dans un magasin de surplus militaires, émit un message codé ; Joe Mantila, dans sa chambre à l'arrière de la maison familiale, reçut le message et sut que l'heure était venue.

Maintenant ne restait plus que la fuite elle-même. Il avait déjà détruit les papiers compromettants : documents, cartes et coupures de journaux. Laissant le loft éclairé – afin de ne pas mettre la puce à l'oreille de M. Brown –, il ouvrit une fenêtre latérale et jeta une corde d'alpiniste dans le vide. L'instant d'après, il descendait à la force des poignets. Ses pieds touchèrent le sol, et il lâcha la corde, qui réintégra le loft, grâce à un ressort.

Bien qu'il fût nuit noire, Grimmelman devinait toute une agitation invisible ; il était sensible aux allées et venues, aux messages qui vibraient dans les airs.

Après avoir escaladé un grillage, il se laissa tomber dans une cour, remonta une allée en courant, plié en deux, et se retourna pour voir si M. Brown l'avait suivi.

Personne ne l'avait vu. Furtivement, il franchit des grillages et, au pas de course, longea des maisons, traversa des pelouses et des cours, rampant et grimpant avec célérité, se frayant peu à peu un chemin à travers la ville vers la plaine de la zone industrielle. S'arrêtant pour reprendre son souffle, il regarda en arrière, scruta les ténèbres derrière lui. Puis il repartit, sa capote noire flottant au vent, ses bottes martelant le trottoir. Une voiture passa à proximité, l'éblouissant de ses phares, et il se cacha derrière un camion en stationnement. Était-ce la police ? L'avait-on repéré ? Il se remit à courir, descendit une allée et sauta par-dessus un grillage.

Lorsqu'il atteignit le hangar de tôle ondulée, le moteur de la Horch était déjà en marche. Le vacarme et les gaz d'échappement lui sautèrent au visage dès qu'il fit coulisser la porte. Joe Mantila s'avança en disant :

— Paré !

— As-tu déconnecté la transmission du contact de liaison ? demanda Grimmelman en reniflant.

— C'est fait. Ferde est dehors, dans la Plymouth. Qui va avec toi dans la Horch ?

— Prends la Plymouth et suis-moi.

Il monta dans la Horch, se mit au volant.

— La situation est compromise. Si je réussis à échapper au dispositif policier, je vous contacterai. Sinon considérez que l'Organisation a cessé d'exister.

Joe Mantila le regarda avec des yeux ronds.

— Tu croyais qu'on avait une chance ? reprit Grimmelman.

— Oui, balbutia Mantila, en hochant la tête.

Grimmelman embraya, sortit la Horch du garage et gagna la chaussée. Passant au ras du capot, Joe Mantila courut à la Plymouth. La Horch tourna à droite et prit la direction de l'autoroute pour quitter San Francisco.

En roulant, il sentit le vent s'engouffrer dans l'habitacle. De la poche de sa capote, il tira ses lunettes protectrices et les ajusta sur ses yeux.

Dans Van Ness Avenue, il vira de nouveau à droite.

Deux blocs plus loin, une voiture de la police de San Francisco le prit en chasse.

Grimmelman s'en aperçut et comprit qu'il ne s'en tirerait pas. Mais il s'en doutait déjà. Il appuya à fond sur l'accélérateur, et la Horch bondit de l'avant ; il se tassa le plus possible sur son siège et accéléra de plus en plus. Ses poursuivants ne le lâchaient pas.

La sirène se déclencha, d'abord doucement. La lumière rouge clignotait derrière Grimmelman ; il la voyait qui clignotait, clignotait. Cette lumière l'hypnotisait. Le long de l'avenue, les autres véhicules s'arrêtèrent, et il se retrouva le seul objet en mouvement. Il augmenta sa vitesse.

Comme l'air nocturne était frais ! Il s'emmitoufla dans son manteau, tout en tenant son volant d'une main. Le vent lui cinglait le visage et, un bref instant, il ne vit plus rien ; il leva l'autre main pour rajuster ses lunettes. Devant lui, une seconde voiture de patrouille surgit d'une rue latérale, et Grimmelman dut franchir la double ligne continue pour ne pas la percuter. La voiture disparut derrière lui, et il réintégra sa voie d'origine.

À ce moment-là, la Horch accrocha une auto qui s'était immobilisée à cause de la sirène. Un pare-chocs vola dans les airs, et Grimmelman donna un coup de volant. La Horch repartit vers la gauche. Une masse aux énormes phares blancs grossit directement sous les roues de la Horch. Grimmelman lâcha son volant et la grosse Horch s'écrasa contre les lumières.

Derrière Grimmelman, les sirènes mugissantes se turent. Les deux voitures de police réapparurent sur sa droite.

Grimmelman s'extirpa de l'épave de la Horch. Sa capote était déchirée, et il perdait du sang par une entaille au cou. Il courut quelques mètres avant de trébucher contre le rebord du trottoir. Mais il grimpa dessus, tandis qu'une des voitures de police le pourchassait. Il courait éperdument, sans s'arrêter ni ralentir.

Les enseignes de Van Ness Avenue étaient éteintes ; il se réfugia dans l'obscurité d'un dépôt d'automobiles d'occasion. Devant lui se dressait une tour, qu'il contourna ; comme deux policiers accouraient dans sa direction, armés de torches électriques, il se glissa derrière un véhicule. Dès qu'ils furent partis, il rampa à l'avant. Sortant de sa capote tout un fouillis de fils et de clés, il crocheta la serrure de la portière. Celle-ci s'ouvrit, et il se coula dans l'auto. Refermant la portière derrière lui, il se coucha en travers du siège, la tête sous le tableau de bord, ouvrit son couteau et scia l'isolant du fil d'allumage.

Plus bas dans la rue, au Garage Hermann, Nat Emmanuel et Hermann travaillaient ensemble à démonter la capote d'une Dodge 1947 qui sortait du garage de Nat.

— Hé, s'écria Nat. Qu'est-ce que c'est que tout ce raffut ?

Il s'avança jusqu'à l'entrée du garage pour jeter un coup d'œil. D'abord, il n'aperçut que les deux voitures de police, puis il en vit une marauder le long du trottoir. Il distingua les

véhicules accidentés, la Horch et l'auto qu'elle avait heurtée.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il.

— Que se passe-t-il ? demanda Hermann, venant se planter à côté de lui.

Scrutant la rue, Nat regarda les deux policiers courir sur le trottoir avec des torches électriques. Ils dépassèrent le garage de Looney Luke, et Nat, toujours aux aguets, vit une ombre se glisser de derrière la tour vers la rangée des voitures, puis s'introduire dans un des véhicules. Il vit la portière s'ouvrir et se refermer. Il vit Grimmelman dans une voiture de Looney Luke, en train de bricoler l'allumage.

— Il est en train de voler une des autos de Luke, murmura Nat.

— Ah, ouais ! fit Hermann. Où ?

— Tu vois ? dit Nat. Il est dans l'auto. Regarde-le, il essaie d'amorcer le fil d'allumage.

— En effet, constata Hermann.

— Il est en train de voler une des autos de Luke, répéta Nat.

— Tu ne vas pas appeler la police tout de même, dit Hermann.

— Pourquoi non ?

Nat courut au téléphone.

— Il vole une des autos de Luke, et alors ? protesta Hermann. Espèce de crétin, Luke est le plus grand bandit de San Francisco. Toutes les autos de son garage, il les a volées, tu le sais bien !

— C'est interdit par la loi, répliqua Nat, disparaissant dans les profondeurs du garage.

Hermann l'entendit décrocher avec excitation.

— Qu'est-ce qu'une auto pour Luke ? murmura Hermann, observant la silhouette dans la voiture, qui travaillait à la faire démarrer.

Quelle sorte d'homme était donc Nat Emmanuel ? Quelle drôle de conception il avait du bien ! Combien il lui restait à apprendre !

— Laisse-le faire ! cria Hermann, mais il parlait aux murs.

Ayant garé la Plymouth en retrait de Van Ness Avenue, Joe Mantila et Ferde Heinke assistèrent à l'accident de la Horch et à la capture de Grimmelman par la police.

— C'est fini, commenta Ferde.

Ils roulèrent sans lumières pour quitter le secteur. Dès qu'ils eurent retrouvé la sécurité d'une rue latérale, ils rallumèrent leurs lanternes et accélérèrent.

— Il n'avait pas une chance, observa Joe Mantila. Il n'a même pas pu sortir l'auto du garage.

Une demi-heure durant, ils stationnèrent devant le Dodo, tentant de prendre un parti. Passer au loft présentait des risques. Ni l'un ni l'autre n'osait le reconnaître, mais l'Organisation avait cessé d'exister. À présent, leur seul espoir était de ne pas tomber aux mains de la police.

— Il faut prévenir Art, soupira Ferde Heinke.

— Et merde ! s'emporta Joe Mantila. Moi, je rentre à la maison. On ferait mieux de ne pas trop s'afficher ensemble pendant quelque temps.

— Et s'il va au loft ?

— Il n'y va plus, répliqua Joe Mantila. Il est rentré au bercail.

Mais Joe effectua une marche arrière jusqu'à Fillmore Street et tourna à gauche.

— Pendant que tu cours le mettre au courant, je laisse tourner le moteur au ralenti.

Une fois devant la maison, Ferde bondit hors de la voiture et remonta au pas de course l'allée menant aux marches du sous-sol. Il y avait de la lumière dans le séjour ; Ferde frappa à la porte.

C'est Art qui vint lui ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, surpris de voir Ferde Heinke.

— Ils ont eu Grimmelman, chuchota Ferde. Ne t'approche pas du loft.

— Et la Horch ?

— Ils l'ont eue aussi. On a intérêt à se tenir peinard pour le moment.

Ferde repartit en direction de la Plymouth.

— On ne peut rien faire, cria-t-il.

Art attendit que la Plymouth eût démarré en trombe avant de rentrer chez lui.

Rachel écrivait une lettre sur la table de la cuisine.

— Qu'est-ce que c'était ? s'enquit-elle, posant son stylo.

— Rien, dit-il.

— Est-ce qu'ils ont attrapé Grimmelman ? Je le savais.

Elle se remit à écrire.

— C'est regrettable. Mais tu te doutais bien que ça devait arriver. Du point de vue de notre couple, je pense que c'est une bonne chose... N'empêche que je le plains.

Il s'assit en face d'elle et, se renversant en arrière, appuya sa chaise contre le mur.

— C'est la fin de l'Organisation, déclara-t-il.

— Bien, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était une erreur. Qu'est-ce que Grimmelman voulait faire ? Combattre la société avec les mêmes armes qu'elle. Naturellement, c'est elle qui a gagné. Si on la combat avec ses armes, il est nécessaire qu'elle gagne. Elle a tous les pouvoirs. Ce qu'il faut faire, c'est rester tranquille et ne pas attirer l'attention.

— C'est trop tard, objecta-t-il. Je suis déjà sur la liste des appelés.

— Mais peut-être qu'ils se lasseront et finiront par laisser tomber, objecta Rachel. Ils peuvent décider que ça n'en vaut pas la peine. Si, chaque fois que tu es convoqué, nous allons discuter avec eux et qu'on fasse traîner les choses en longueur...

— Quelquefois j'ai envie de tout laisser tomber, la coupa Art. Et de leur dire : A... a... allez au diable ! Allez-y, incorporez-moi dans votre armée !

— S'ils t'incorporent, nous n'en sortirons pas.

— Pouvons-nous nous en sortir ? ironisa-t-il.

— Si nous le voulons.

— Je le veux, se récria-t-il avec ferveur.

— C'est elle qui t'a acheté les vêtements que tu portais quand tu es rentré ? Je ne te les avais jamais vus avant, et tu étais fauché.

— C'est elle, confirma-t-il.

— Même le costume ?

Elle reposa son stylo.

— C'est elle qui l'a choisi ?

— Oui, dit-il.

— C'est un beau costume, je le regardais. Je pense qu'elle t'aimait bien, et qu'elle voulait que tu sois élégant.

Rachel lui fit signe de s'approcher.

— Viens voir si tu veux que je change quelque chose.

Faisant le tour de la table, il s'aperçut qu'elle écrivait à Patricia. Dans sa lettre, elle adressait ses vœux de bonheur aux futurs mariés et disait qu'elle espérait qu'ils pourraient un jour prochain sortir tous les quatre.

Art parcourut la lettre, à laquelle il ne trouva rien à redire. Au-dessous de la signature de sa femme, il apposa la sienne. Rachel plia la feuille de papier et la glissa dans une enveloppe.

— Comment te sens-tu ? s'enquit-elle.

Depuis son retour, tous les deux étaient déprimés ; ils se sentaient encore mal à l'aise en présence l'un de l'autre.

— Mieux, répondit-il.

— Qu'est-ce que tu dirais si je travaillais à temps complet pendant quelque temps ? On aurait un peu plus d'argent.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

— Ce serait une bonne idée. Ainsi il n'y aurait aucun risque qu'on ait à demander de l'aide aux étrangers.

Elle prit son manteau et le mit sur ses épaules.

— Tu veux venir avec moi ?

— Je la posterai, dit-il, saisissant la lettre.

— As-tu envie de les revoir ?

— Oui, acquiesça-t-il. Je m'en fiche.

— Mais il nous faudra être prudents, recommanda Rachel. Tout ce qui vient de l'extérieur peut nous faire du mal, n'est-ce pas ? Tout ce qui pourrait venir s'interposer entre nous. Le gros danger, c'est qu'un truc illusoire se présente, et que les gens nous persuadent que c'est important. Tu sais ? Une de leurs inventions, des mots. Ils n'arrêtent jamais. Ils parlent tout le temps.

Son visage trahit l'inquiétude, petit masque tendu et plissé par l'anxiété. Il l'embrassa, puis se dirigea vers la porte.

— Je reviens, lança-t-il. Tu ne veux rien ?

— Peut-être pourrais-tu prendre quelque chose au Dodo, suggéra-t-elle. Un ice-cream.

En le suivant dans l'entrée, elle ajouta :

— Tu sais ce qui me ferait plaisir ? Une pizza.

— D'accord, dit-il. Je t'en rapporte une.

Art gravit les marches menant à l'allée et puis, les mains dans les poches arrière de son jean, il partit en direction du Dodo. Ses talons frottaient et claquaient sur le trottoir. Les pans de son blouson de cuir noir s'ouvrirent et se gonflèrent dans le vent frais du soir.

Au coin de la rue, Art mit la lettre à la boîte. Puis il poursuivit son chemin vers le Dodo. Le drive-in était à plusieurs blocs de là, et il déambulait lentement, scrutant les bars et les

commerces fermés, épiant les autos qui passaient. Il adressa un signe de tête à un couple d'amis. À un carrefour, quatre gars qu'il connaissait traînaient à côté d'un drugstore, et il s'arrêta pour échanger quelques mots.

Se remettant en marche, il traversa la rue et passa devant une boutique de confection fermée. Devant lui, il y avait tout un attroupement et, maintenant qu'il regardait mieux, il remarqua une voiture de police garée en face. Une ambulance municipale s'immobilisa au bord du trottoir, et il comprit qu'il avait dû se passer quelque chose.

Les gens s'étaient agglutinés devant l'entrée du vieil hôtel Pleasanton. Des détritiques jonchaient le trottoir : coquilles d'œufs, flaques de liquides divers, feuilles de salade, queues de légumes, immondices, assiettes cassées et papier froissé. Les ambulanciers venaient de déposer leur civière par terre, et la foule était canalisée par un flic de San Francisco.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il à deux jeunes qui se tenaient à la lisière de la foule.

— Un plaisantin a jeté un tas de merde du haut du toit, répondit le plus grand.

— Ah, ouais ? fit-il.

Tous deux badaudaient, les mains dans leurs poches arrière.

— Toutes sortes de trucs.

Le jeune se baissa pour ramasser un éclat de verre.

— Dans une espèce de bulle.

— Y a-t-il des blessés ? s'enquit Art.

— Une dame qui passait juste dessous. Ça a dû tomber sur elle. Je ne sais pas ; j'ai seulement entendu le bruit.

Art se faufila au premier rang pour mieux voir. Les ordures étaient entassées sur le trottoir, et les vestiges d'une coquille transparente en forme de globe reposaient au milieu des débris et des déchets. Un policier prenait la déposition d'un vieux monsieur avec une canne.

Descendant du trottoir, Art longea l'ambulance et s'éloigna de l'attroupement. Au moment où il atteignait le carrefour, une voiture de patrouille lui barra la route tandis qu'on lui brandissait une lumière sous le nez.

— Montre-moi tes papiers, petit, dit un flic.

Pendant qu'il ouvrait son portefeuille, deux flics descendirent du véhicule et fondirent sur lui.

— Comment se fait-il que tu sois dehors après onze heures ? Ne sais-tu pas qu'il y a le couvre-feu ?

— Je suis allé poster une lettre, marmonna Art.

— Où est cette lettre ?

— Je l'ai postée.

Il farfouillait toujours dans son portefeuille et s'apprêtait à mettre la main dans son blouson pour voir si son porte-cartes n'y était pas, quand, brusquement, un des flics lui empoigna le bras. L'autre le poussa contre un mur.

— Qu'est-ce que tu sais de l'affaire du toit ? demanda le premier flic.

— Quelle affaire ?

— Celle du toit de l'hôtel. Étais-tu sur place ?

— Non, protesta-t-il, et sa voix était fluette, faible. Je passais par là...

Il montra du doigt la direction d'où il venait.

— J'étais sorti pour poster ma lettre...

— Il y a une boîte aux lettres là-bas.

— Je sais, balbutia-t-il. C'est là que je l'ai postée.

Un troisième flic fit son apparition, accompagné de trois autres jeunes. Le trio d'adolescents tremblait, terrifié.

— Ils étaient derrière l'hôtel.

Il leur donna une bourrade, et les malheureux trébuchèrent.

— Ils ont dû courir se cacher derrière, suggéra un flic.

— Vérifie leur identité, brailla un autre flic, déjà en train de redémarrer.

Au bord du trottoir, la radio de la voiture de police crachotait des appels et des numéros.

— Ils sont dehors après le couvre-feu ; boucle-les pour ce motif jusqu'à ce que leurs langues se délient.

Art fut arraché à son mur et poussé, avec ses compagnons d'infortune, à l'intérieur de la voiture. Quand celle-ci déboîta pour se mêler à la circulation, il vit que la police ramassait d'autres jeunes. De nouvelles voitures de police encerclaient le bloc, et il pensa en son for intérieur : Si je n'étais pas sorti poster cette fichue lettre...

— C'est vrai, se défendait un des adolescents. Nous ne savons rien ; on faisait juste un tour.

C'était un Noir.

— ... on allait au drive-in, vous le connaissez ?

Aucun des flics ne daigna répondre.

Art, qui regardait par la vitre, tenait toujours son portefeuille et son porte-cartes dans ses mains. Les flics n'y avaient même pas jeté un coup d'œil ; ils étaient trop pressés de l'embarquer. Il se demanda s'ils voudraient encore voir ses papiers. Il se demanda s'ils lui demanderaient son nom, si ça les intéressait vraiment.

CHAPITRE 21

Le week-end fut mis à profit pour gratter la peinture sur le mobilier et les murs de l'appartement de Jim Briskin. Une fois nettoyés, les lieux avaient retrouvé leur aspect normal. Patricia rangea son chevalet, ses pinceaux et ses toiles dans le placard, et aucun des deux n'y fit plus jamais allusion. Il la laissa se charger du gros du ménage, du récurage et du lessivage. En jean et en chemise de coton, les cheveux noués dans un turban, elle s'assit par terre pour travailler, avec une bassine d'eau, du détergent et une brosse de chiendent. Elle ne parut pas s'en formaliser. Toute la journée du samedi et du dimanche y passa. Dimanche soir, ils invitèrent Frank Hubble à venir les voir. Tous les trois bavardèrent en buvant du vin.

— Qu'est-ce que tu t'es fait à la main ? s'inquiéta Hubble.

— Je me suis coupée, répondit Pat, cachant sa main blessée.

— Tu peux taper à la machine dans cet état ? insista Hubble.

— Je ferai du mieux que je pourrai, dit-elle.

— Vous vous êtes remariés, tous les deux ? lança Hubble.

— Pas encore, dit Jim. Nous avons fait les examens de sang. On publiera les bans dans deux ou trois jours et ensuite on pourra se remarier. Rien ne presse.

— Tu reprends ton travail demain ?

— Oui, dit Pat. Lundi.

— Et toi ? demanda-t-il à Jim.

— Je serai de retour à la fin du mois, annonça-t-il.

— Qu'est-ce qui va se passer si on te donne une réclame de Looney Luke à lire ?

— Je la lirai, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai envie de rester sur les ondes.

Pat s'agita à ses côtés ; elle remonta ses jambes et les replia sous elle.

— Jim va développer le « Club 17 », précisa-t-elle, de manière qu'il passe le soir. Il commencera à huit heures et gardera l'antenne jusqu'à la fin des émissions.

— Si je peux, intervint Jim. Si Haynes n'y voit pas d'objection.

— Tu vas passer beaucoup de rock ? s'enquit Hubble. Les radios commencent à y mettre le holà... Tu as vu la dernière liste des disques interdits ? Essentiellement des petits labels de musique nègre. On m'a montré une déclaration de la BBC ; ils affirment qu'ils n'ont pas de liste de disques interdits, seulement une liste des musiques qu'ils ne passent pas.

— Restrictive.

— Oui, c'est une liste restrictive. Tu feras bien d'être prudent là-dessus. Sinon toutes les vieilles dames prendront leur plume. Mieux vaut s'en tenir aux morceaux et aux orchestres habituels.

— Comme Guy Lombardo ^[44] ? fit Jim.
Hubble s'esclaffa.

— Pourquoi pas ? Beaucoup de gens aiment ces trucs sirupeux. Regarde Liberace ^[45].

Tu t'attireras un plus grand public avec ça. Le rock est sur le déclin. On a eu droit au numéro de Presley. Dans six mois, plus personne ne se souviendra de lui.

Jim se leva et se dirigea vers l'électrophone, à l'autre bout de la pièce. Un trente-trois tours de Bessie Smith ^[46] venait de se terminer ; il retourna le disque. Les vieilles dames, songeait-il, les mêmes vieilles dames qui avaient plébiscité sa musique classique. Elles prendraient leur plume pour faire pression sur lui.

La sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Qui est-ce ? dit Pat. Tu as dit à quelqu'un d'autre de passer ?

Elle avait encore son jean et sa chemise d'homme. Ouvrant la porte, Jim regarda dans le couloir. Deux silhouettes surgirent. C'étaient Ferde Heinke et Joe Mantila.

— Hé, monsieur Briskin, lança Ferde. Art Emmanuel s'est fait ramasser par la police.

— Quoi ? s'écria-t-il.

Les mots ne voulaient rien dire ; Jim avait peine à comprendre leur signification.

— Ils ont eu Grimmelman – vous ne le connaissez pas –, et ils ont ramassé Art à cause de cette merde que quelqu'un a jetée du toit d'un hôtel de Fillmore Street. Ils prétendent que c'était un complot monté par l'Organisation.

— Une bande de jeunes, expliqua Joe Mantila. Mais on n'est pour rien dans cette histoire.

— Pour quel motif le retiennent-ils ? demanda Jim.

— Je l'ignore, répondit Ferde. Rachel est allée là-bas pour tenter de le voir. Ils disent qu'il n'a pas l'âge, que c'est un mineur et que c'est à ses parents de le libérer. Mais ses parents s'en fichent. Alors, il a été déféré au tribunal pour enfants et adolescents ou je ne sais quoi. Et ils refusent qu'elle paye une caution parce qu'elle aussi est mineure, mais elle dit qu'elle est sa tutrice parce qu'ils sont mariés.

— C'est la pagaïe, ajouta Joe Mantila.

— Alors, peut-être que si vous nous prêtiez du blé, reprit Ferde, on pourrait le porter à Rachel. Et elle pourra peut-être prendre un avocat pour le faire sortir. Comme ils sont mariés, elle devrait être capable d'obtenir qu'ils le relâchent, vous ne croyez pas ?

Il leur remit tout l'argent qu'il avait à la maison. Joe le compta, pendant que Pat vidait les fonds de ses sacs à main.

— Quarante dollars, annonça Joe. Je ne sais pas si ça suffira.

Se dirigeant vers le téléphone, Jim appela la station. Bob Posin lui répondit de son bureau.

— Si je t'envoie deux gosses, dit-il à Bob Posin, aurais-tu l'amabilité de leur donner de l'argent ? C'est un cas d'urgence.

— Combien ? s'enquit Posin. Je ne vois pas pourquoi je devrais...

— Cinquante ou soixante dollars. Sur mon compte.

— Tu es sûr que c'est un cas d'urgence ? insista Posin.

— Oui, dit-il avant de raccrocher. Passez à la station, dit-il à Ferde et à Joe. Avec une provision de cent dollars, elle trouvera bien un avocat. Je vais sortir pour essayer d'encaisser un chèque.

Ils le remercièrent et repartirent en hâte.

Pat était en train de se changer dans la chambre.

— Je veux t'accompagner, déclara-t-elle.

Hubble, son verre de vin à la main, demanda :

— De quoi s'agit-il ?

— D'amis, répondit Jim. Je ne pars pas encore, lança-t-il à l'adresse de Pat. Comment s'appelle l'avocat qui s'est occupé de notre divorce ?

— Toreckey, dit-elle. J'ai son numéro. Tiens.

Il décrocha le combiné et appela Toreckey.

— Il est bien possible qu'ils veuillent le garder à vue, répondit Toreckey.

Ressortant de la chambre, Pat se planta à côté de Jim, l'oreille à l'écouteur.

— ... s'il faisait partie d'une bande, ils ne vont pas le rater ; le commissaire Ashern a ces gangs de jeunes délinquants dans le collimateur. Un tel acte de vandalisme est exactement ce contre quoi luttent les services de police de San Francisco. Naturellement, je ne m'intéresse pas beaucoup à ces choses.

— Ce n'est pas dans tes cordes ? dit Jim.

— D'ordinaire, je ne défends pas ce genre d'affaires. Mais je peux t'indiquer...

Jim remercia Toreckey et raccrocha.

— On peut toucher quelqu'un d'autre, suggéra Pat.

— Non, dit-il.

Son mal de tête ne l'empêchait pas de réfléchir ; il gardait l'esprit lucide.

— C'est à elle à faire cette démarche, pas à nous. Allons chercher l'argent.

— Tu dois avoir raison, reconnut Pat.

Il était onze heures et demie. Les rues étaient désertes. Les bonnes gens couchés. Comme il se doit.

Ils le tiennent, pensa-t-il, mais je peux le tirer de là parce que j'ai suffisamment d'argent ou que je peux, du moins, en réunir suffisamment. Je peux toujours vendre ma voiture. Je peux emprunter. Pat peut emprunter. Je peux aller mendier s'il le faut. Tôt ou tard, j'aurai la somme nécessaire. Donc il finira bien par sortir.

— Je vais passer là-bas, dit-il à Pat. Au dépôt de Kearny Street.

— Je ne peux pas t'accompagner ?

Elle le suivit pendant qu'il prenait son manteau. Elle avait mis un boléro et une jupe bleue, et son visage était sombre.

— N'y a-t-il rien que je puisse faire ?

— Il vaudrait mieux que j'y aille seul, répliqua-t-il.

— Tu as beau dire, je me sens responsable, plaida-t-elle.

— Pourquoi ? demanda-t-il, faisant une halte à la porte d'entrée.

— Je ne sais pas.

— Ce n'est pas ta faute, affirma-t-il.

— Cette fois, riposta-t-elle. Ce n'est pas ma faute, cette fois.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Hubble. Des gosses ont volé une voiture ou quoi ?

Jim quitta l'appartement et descendit prendre sa voiture. Pendant qu'il faisait chauffer le moteur, Pat apparut de l'autre côté de la vitre.

— Si tu ne m'emmènes pas, le défia-t-elle, je te suivrai dans mon auto.

— Monte, lança-t-il, furieux.

Elle monta à côté de lui et, sans attendre que le moteur soit chaud ou que le pare-brise se soit éclairci, il se joignit au flot de la circulation.

— Tu peux y voir ? s'inquiéta Pat. Peut-être que tu devrais essuyer tes vitres.

Une auto aux contours flous le klaxonna. Des lumières scintillantes l'éblouissaient ; il sortit son mouchoir et nettoya le pare-brise. Une eau froide dégoulina sur ses doigts et sur son poignet.

— Sois prudent, recommanda Pat.

— Oui, fit-il, tremblant encore de rage.

Une voiture se matérialisa devant lui ; il écrasa la pédale du frein, et ses pneus crissèrent. Un bref instant, le flanc de l'autre véhicule emplît le pare-brise, fonçant à sa rencontre, puis tout disparut ; l'obstacle n'était plus sur sa trajectoire. Des injures fusèrent. Jim avait brûlé un feu rouge. Ralentissant, il se rangea le long du trottoir.

— Si tu veux, je peux conduire, proposa Pat.

— J'ai juste besoin de souffler une seconde, répondit-il.

— Le vent est glacé, observa-t-elle alors, serrant son manteau autour de ses chevilles. C'est rare que le temps soit si froid en juillet. Ce doit être à cause du brouillard.

— D'accord, dit-il, tu n'as qu'à conduire.

Il descendit et fit le tour de l'auto. Pat se glissa au volant et conduisit tout le reste du trajet jusqu'à Kearny Street.

— Merci, murmura-t-il, comme elle se garait en face du dépôt, de l'autre côté de la rue.

Au carrefour, quelques voitures plus loin, stationnait une Plymouth bleue d'avant-guerre. À l'intérieur, on distinguait trois silhouettes, dont une féminine.

— Je t'attends ici, dit Pat.

Il remonta le trottoir, et la portière de la Plymouth s'ouvrit à son passage. Joe Mantila et Ferde Heinke étaient assis de part et d'autre de Rachel.

— Salut, dit Ferde.

— Vous êtes passés à la station ? demanda Jim, en montant dans l'auto.

— Ouais, répondit Joe Mantila.

— On attend son avocat, expliqua Ferde Heinke. Il est censé nous retrouver ici ; elle l'a eu au téléphone.

— Merci pour l'argent, lança Rachel.

— Cela suffisait-il ?

— Oui, dit-elle.

— Comment ça va ? demanda-t-il encore.

— Elle tient le coup, assura Joe Mantila.

— Nous allons pouvoir le faire libérer, reprit Rachel. Les policiers m'ont dit qu'ils ne le garderaient pas. J'ai passé la soirée avec lui, et il n'est pas sorti. Donc il ne peut pas être mêlé à l'affaire de l'hôtel. Mais je sais qu'ils nous auront un jour ou l'autre. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain.

— Ils vont mettre Grimmelman en prison, l'informa Joe Mantila. Faux et usage de faux, désertion. Il était recherché par le FBI.

— Étiez-vous au courant ? leur demanda Jim.

— Non, répondit Ferde Heinke. Il ne nous a rien dit. Mais on savait qu'il avait peur de

quelque chose ; il entretenait la Horch en parfait état de marche pour pouvoir se sauver. Mais il n'a pas réussi à filer.

— C'était vraiment une superbe voiture, ajouta Joe Mantila.

— Qu'en penses-tu ? Était-ce une solution ? demanda Jim à Rachel.

— Non, dit-elle. Vous voulez parler de Grimmelman ? Non, c'était une erreur. La preuve, c'est qu'ils l'ont bien eu.

— Mais si cela n'avait pas été le cas...

— Ils l'ont eu, répéta-t-elle, le visage livide et creusé par l'angoisse.

Ses cheveux pendouillaient sur ses joues et ses oreilles. Quelle petite créature famélique ! pensa-t-il. Et ces yeux admirables : violet foncé et immenses, et ces longs cils... Il se dit : Elle avait peur, et moi j'aurai vécu assez longtemps pour voir tout ce gâchis !

Je vais jeter toutes mes forces dans la balance, se promit-il. Je ferai tout ce que je peux. S'ils osent s'en prendre à cette petite famille, je les combattrai, plein d'une vertueuse colère.

— Il est fort possible qu'ils disent que nous ne sommes pas vraiment mariés. Nous avons triché sur notre âge, alors ils peuvent déclarer le mariage nul. J'y ai pensé. Il y a toujours cette menace suspendue au-dessus de nos têtes. S'il leur en prend l'envie, ils peuvent s'en servir.

— Mais vous êtes mariés, protesta-t-il.

— C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai, dit-il. Toi et Art, vous êtes mariés.

S'animant tout à coup, son visage se remplit et perdit son caractère émacié. Jim vit son teint et ses traits se transformer, sentit la chaleur qui montait d'elle. Cette formidable chaleur.

— Vous croyez qu'on va se tirer de ce mauvais pas ? s'enquit-elle. Vous le croyez, n'est-ce pas ?

Jim songea : Ils savent que vous allez gagner. Ils savent qu'ils sont condamnés. Vous avez rejeté leur phraséologie, leur culture, leurs traditions, leur raffinement et leur bon goût, leurs biens les plus précieux.

Et, songea-t-il encore, j'ai été contraint de prendre parti. Vous êtes nos ennemis, ont-ils dit aux jeunes. Nous allons vous tuer, vous anéantir. Et moi je vous dis : si vous prétendez opprimer les jeunes, il vous faudra compter avec moi, parce que je les défendrai et veillerai à ce qu'ils vous survivent.

Une nuit de janvier, à deux heures du matin, Jim Briskin fut réveillé par la sonnerie du téléphone. À ses côtés dans le lit, Pat s'étira, puis s'assit, tandis qu'il tendait la main vers le combiné.

— H... h... hé ! cria Art, au moment où Jim portait l'appareil à son oreille. Hé, Jim ?

— C'est le moment ? marmonna-t-il.

L'appartement était glacé, et il faisait nuit noire.

Pat alluma sa lampe de chevet.

— Maintenant ! s'écria-t-il, se frottant les yeux.

— Ouais, je crois, répondit Art. Est-ce que vous pouvez venir nous rejoindre ?
Jim s'habilla, monta dans son auto et se rendit à la maison de Fillmore Street.

Art l'attendait à la porte.

— Ouais, annonça-t-il, désespéré. C'est toutes les cinq minutes.

Entrant dans leur appartement, Jim appela :

— Rachel ?

Elle avait enfilé un long peignoir de laine rose et s'était assise au bord du lit, pressant ses mains sur ses tempes dures et pâles.

— Oui, articula-t-elle d'une voix râpeuse.

— Elle souffre le martyre, dit Art, passant devant lui pour se précipiter auprès de sa femme. Allons-y !

Jim la prit dans ses bras – elle, son peignoir et le reste – et l'emporta à la voiture. Quelques instants après, ils roulaient en direction de l'hôpital.

Plus tard, pendant que lui et Art arpentaient la salle d'attente de l'hôpital, il réfléchit que c'était une occasion unique. Il n'avait jamais attendu pareil événement ; il n'avait jamais attendu pendant qu'une femme mettait un enfant au monde. Depuis la cabine téléphonique, il appela Pat pour lui donner des nouvelles.

— Je pense qu'on leur administre quelque chose pour qu'elles ne sentent rien, dit-il à Art, en revenant.

— O... o... ouais, bégaya Art.

— Mais ça ne nous avance pas à grand-chose, soupira Jim.

Son inquiétude ne se calmait pas pour autant. Ainsi voilà ce qu'on ressent, pensa-t-il. Au bout d'un moment, il déclara :

— Tu as une petite femme merveilleuse.

Art inclina la tête.

— Tu as de la chance, poursuivit Jim. Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer.

De l'autre côté des portes de l'hôpital, quelques voitures circulaient dans le petit jour. Pour se détendre, Jim Briskin alla se poster derrière la vitre, les mains dans les poches.

Une des voitures tractait un énorme panneau en carton-pâte blanc, semblable à un char de carnaval. La voiture avançait imperturbablement, et le panneau suivait derrière. Sur celui-ci on déchiffrait des mots, des mots assez grands pour être lisibles par tous.

Des mots, songea-t-il. Ici, à quatre heures du matin, alors que personne n'était levé pour les lire, les mots étaient encore de sortie, même ici, et circulaient dans les rues.

Pendant un moment, il crut que c'était un panneau à la gloire de Looney Luke. Mais il se trompait. Ce n'était pas le cas, encore que, pensa-t-il, c'eût été fort possible.

Il suivit le panneau des yeux. Les lettres oscillaient dans les airs, s'attardant le plus longtemps possible. Non, pensa-t-il. Vous ne pouvez pas pénétrer jusqu'ici. Les mots se résolurent enfin à partir.

Partez, leur ordonna-t-il.

Lentement, les mots disparurent. Jim resta à la porte pour être sûr qu'ils n'allaient pas revenir. Il attendit, ouvrant l'œil, mais ils ne revinrent pas.

[1] En février 1960, Ph. K. Dick écrivit dans une lettre : « Ce livre était plein de peur, d'appréhension et de haine. Je m'identifiais avec les êtres les plus désarmés, les plus vulnérables et les plus faibles de la société, les adolescents. » Philip K. Dick, romancier proche de J. D. Salinger ?

[2] Cf. la bibliographie de Ph. K. Dick : *Divine Invasions : a Life of Philip K. Dick*, de Lawrence Sutin, Harmony Books, New York, 1989.

[3] Les détails d'époque abondent. Notations d'ordre linguistique : opposition entre les *long-hairs* et les *short-hairs*, ou *cats* (cf. *The Real Jazz Old and New* de S. Longstreet, 1956, cité in *Dictionary of American Slang* de Wentworth) ; emploi récurrent de « cool » et de « dur » (*tough*, en anglais)... Nombreuses références musicales de l'époque : musique *country and western* (les Sons of Pionners, Roy Acuff) ; Mitch Miller, célèbre directeur artistique de Columbia qui popularisa, en le dénaturant, le style *country and western* ; les Crewcuts, groupe de variétés des années 50 ; Misha Mengelberg, pianiste professionnel des années 50 ; Lena Horne qui enregistra chez RCA de 55 à 57 ; Stan Kenton, compositeur et chef d'orchestre californien ; June Christy, qui chanta régulièrement avec Stan Kenton de 1951 à la fin des années 50 ; Ralph Sutton, pianiste qui émigra en Californie en 1956 ; Elvis Presley, évidemment, etc. Enfin, références de science-fiction : hommage à la revue *Astounding Stories*, qui, pourtant, se fait ravir à cette époque la première place par *Galaxy* ; allusion aux pouvoirs « psioniques », concept qui fut inventé par John W. Campbell Jr... en juin 1956 in *Psionic Machine Type O*, nouvelle parue in *Astounding*, et qui devint une constante des histoires de mutants et de surhommes.

[4] Comme le dit Charlie Gillett dans son *Histoire du rock'n'roll*, parue aux Éd. Albin Michel.

[5] id., *ibid.*, p. 40.

[6] Programme qu'il devait baptiser *Moondog's Rock'n'Roll Party*.

[7] Lequel, d'ailleurs, reparaitra dans *La Brèche de l'espace* (1963/ 1964) et *Le Dieu venu du centaure* (1964).

[8] Looney Luke, « Dingo Luc ». (*N.d.T.*)

[9] Guitare à la caisse métallique caractéristique de la musique *country and western*,

ainsi que du blues noir. (N.d.T.)

[10] Groupe de variétés qui accompagnait Gene Autry. (N.d.T.)

[11] Journal de San Fransico. (N.d.T.)

[12] Eartha Kitt est une chanteuse de gospel de RCA-Victor dont se réclamèrent plus tard les Beatles. (N.d.T.)

[13] Les Crewcuts, groupe de rock des années 50, spécialiste des reprises de morceaux noirs ou de chansons *country*. (N.d.T.)

[14] En américain, *okie music*, c'est-à-dire musique rurale blanche du centre-sud des États-Unis. (N.d.T.)

[15] Roy Acuff, chanteur blanc du Sud de *country & western* (tendance *smokey mountain*). (N.d.T.)

[16] Instrument de musique proche du xylophone. (N.d.T.)

[17] Misha Mengelberg, pianiste et compositeur hollandais. D'abord musicien professionnel au milieu des années 50, il se situera ensuite aux avant-postes du jazz contemporain. (N.d.T.)

[18] Probable allusion au mythe d'Orphée et d'Eurydice. (N.d.T.)

[19] Littéralement, « vin de mai », ou « de printemps », en allemand. (N.d.T.)

[20] Voitures d'occasion qu'on dépouille de leur carrosserie et dont on gonfle le moteur. (N.d.T.)

[21] En anglais : *long-and-short-hair disc jock*. En 1956, un *long-hair* désignait un amateur de musique classique ou légère (par opposition au jazz), tandis qu'un *short-hair* était un chat à poil ras, c'est-à-dire un *cat*, féru de musique swing ou d'avant-garde. (N.d.T.)

[22] Le MVD est l'ancien nom du KGB, la police secrète soviétique, qui joua un rôle très important dans les purges staliniennes. (N.d.T.)

[23] Émanation de l'American Workers Party, organisation trotskiste américaine. (N.d.T.)

[24] Journal d'obédience trotskiste. (N.d.T.)

[25] Après 1930, les modèles Horch furent équipés d'un vilebrequin à dix paliers et d'une suspension indépendante avant et arrière. En 1932, Horch devint membre de l'Auto Union, et les voitures portant cette marque furent construites dans les ateliers de Horch, à Zwickau, en Allemagne. En 1945, l'usine fut nationalisée. Cf. *Autos, Encyclopédie complète (1885 à nos jours)*, Éditions de la Courtille. (N.d.T.)

[26] Fats Waller, grand pianiste et chanteur de jazz noir, qui a gravé près de sept cents morceaux ! (N.d.T.)

[27] La Rotonde. (N.d.T.)

[28] Lena Horne, chanteuse, danseuse et comédienne noire américaine, célèbre pour sa beauté et sa grâce. (N.d.T.)

[29] Variété de base-ball qui se joue à dix sur un terrain réduit et qui, durant la Dépression, devint le sport préféré des chômeurs. (N.d.T.)

[30] Le SWP, Socialist Workers Party, autre tendance du mouvement trotskiste américain. (N.d.T.)

[31] Benny Goodman (le « roi du swing ») et Glenn Miller, chefs célèbres ô combien de grands orchestres swing. Le 15 décembre 1944, le second disparut dans un accident d'avion en se rendant de Londres à Paris, nouvellement libéré, pour passer à l'Olympia. (N.d.T.)

[32] Au début de sa carrière, Frank Sinatra faisait des reprises, comme tous les artistes qui débutent : ici, il s'agit donc d'une chanson de Gene Autry, *I've Got Spurs That Jingle, Jangle, Jingle* (« J'ai des éperons qui cliquettent et claquettent »). (N.d.T.)

[33] Chanson des Andrews Sisters. (En allemand : « Près de moi, tu es beau. ») (N.d.T.)

[34] Rimes bateau des chansons de variétés. (En anglais : *June and the moon.*) (N.d.T.)

[35] En anglais : « Je construirai un escalier jusqu'aux étoiles. » (*N.d.T.*)

[36] Mitch Miller était un grand directeur artistique de variétés de la firme américaine Columbia. (*N.d.T.*)

[37] Johnny Ray, le premier chanteur à avoir provoqué en 1951 des émeutes par son allure provocante. (*N.d.T.*)

[38] June Christy, numéro un des chanteuses de grands orchestres, en l'occurrence de celui de Stan Kenton. (*N.d.T.*)

[39] Stan Kenton, chef d'orchestre qui se produisait en Californie à cette époque. (*N.d.T.*)

[40] Ralph Sutton, pianiste américain blanc qui émigra en Californie en 1956. (*N.d.T.*)

[41] Rube Goldberg, célèbre dessinateur américain, qui aimait à représenter des machines tarabiscotées à l'extrême. (*N.d.T.*)

[42] Le concept de « pouvoir psionique » (contraction de *psychics electronics*, psycho-électronique) apparaît pour la première fois sous la plume de John W. Campbell Jr dans « Psionic Machine Type O », nouvelle parue dans la revue de science-fiction *Astounding* en... juin 1956 ! Il deviendra une constante des histoires de mutants et de surhommes. (*N.d.T.*)

[43] Succulents haricots verts extra-fins d'Italie. (*N.d.T.*)

[44] Guy Lombardo, véritable institution, qui, chaque année, célébrait le Nouvel An à la radio. Ensuite, il officia à la télévision. (*N.d.T.*)

[45] Liberace, animateur vedette des années 50, dont les tenues pailletées et le romantisme de pacotille ravissaient les vieilles dames. (*N.d.T.*)

[46] Bessie Smith, grande chanteuse noire américaine (1895-1937). On la surnomma « l'impératrice du blues ». (*N.d.T.*)